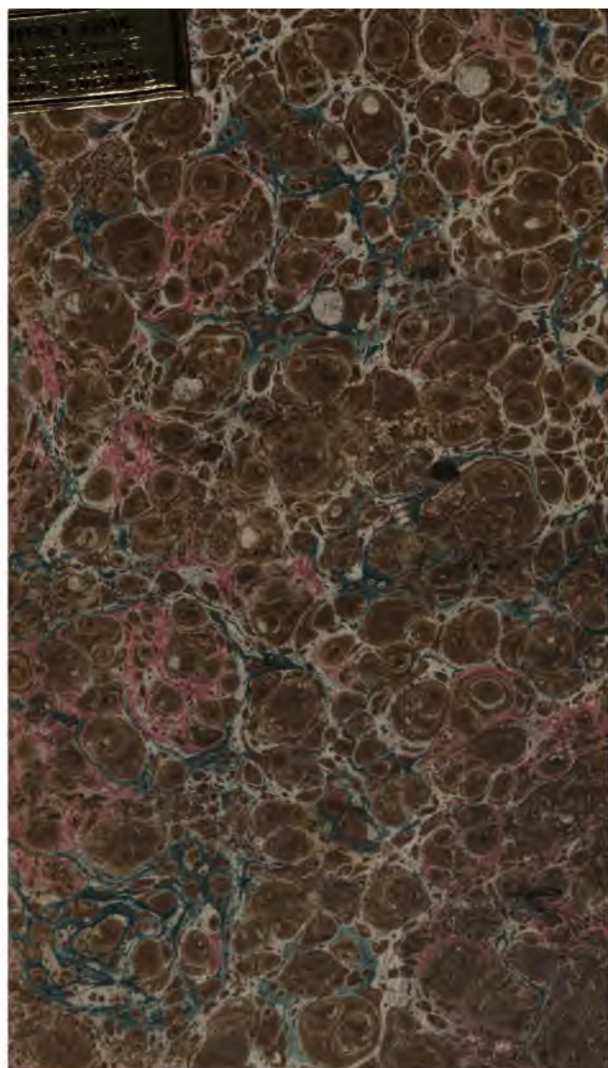






LES
HELVIENNES,
OU
LETTRES
PROVINCIALES
PHILOSOPHIQUES.

L'abbé B. Boussin prêtre

LES

HELVIENNES,

OU

LETTRES PROVINCIALES PHILOSOPHIQUES;

PAR M. L'ABBÉ BARRUEL.

CINQUIÈME ÉDITION.

TOME TROISIEME.

Ostendam gentibus nuditatem tuam.

A PARIS,

Chez MÉQUIGNON FILS AÎNÉ, Libraire,
rue Saint-Severin n° 11.

1812.

AU LECTEUR. (1)

PARDONNEZ-NOUS, Lecteur, le retard qu'ont éprouvé ces derniers volumes. Notre empressement à les rendre publics égaloit le desir que bien des personnes nous ont témoigné de les recevoir ; mais nous avons trouvé bien des obstacles. Le principal est la nature même de cet Ouvrage. Les courriers de Paris en Province ne vont pas tout à fait aussi vîte que nos ballons aérostatiques. Calculez bien le nombre de Lettres que contient cette correspondance ; voyez le temps qu'exigent les recherches, les réflexions et les événemens qu'elles supposent, et peut-être serez-vous étonné qu'elles ne se soient pas fait attendre plus long-temps.

Le travail de notre Observateur provincial en exigeoit peut-être encore davan-

(1) La publication tardive des deux derniers volumes des Helviennes, qui n'ont paru que long-temps après les premiers, a donné lieu à cet Avant-Propos. Nous croyons devoir le conserver.

tage. Ce ne sont pas simplement quelque réflexions, quelques pensées détachées e sans suite, à la manière de nos Diderot qu'il oppose *aux oui*, *aux non*, *aux peu être*, *aux problêmes*, *aux énigmes*, a *double Cathéchisme philosophiqu* ; ce son des discours entiers long-temps médités, e dans lesquels il affecte d'approfondir l'ol jet de ses dissertations, crainte de vou laisser dans ces doutes et ces perplexité qu'il déteste à l'école de nos sages. D'ail leurs le ton qu'il prend, est toujours aus grave que celui de notre Baronne pourr sembler léger. On voit qu'il s'étudie à sou tenir par la noblesse de son style, l'im portance de sa cause. Tout cela a demand du temps.

Autre obstacle encore : notre Chevalie avoit disparu ; madame la Baronne soll citoit vainement des réponses aux lettr les plus pressantes ; en attendant, il passoit en province des choses bien étra ges, qui pouvoient diminuer l'enthou siasme des adeptes. Nous voulions voir

fin de ces événemens : hélas ! je n'ose pas en prévenir l'exposition. Laissons ce soin à notre Correspondante, qu'on n'accusera pas au moins d'avoir manqué de constance à soutenir l'honneur de la philosophie. Je défie que jamais le zèle pour la gloire des Voltaire, des Rousseau, des d'Alembert, de tous les Sages de ce siècle, ait été mis à de plus rudes épreuves. Vous verrez, Lecteur, ce qui en résulta. En attendant, voici la dernière partie de nos Helviennes, ou des Provinciales Philosophiques.

Malgré cette uniformité et cette sécheresse que sembloit annoncer l'objet sur lequel vont rouler ces nouvelles Lettres, vous trouverez ici une richesse, une variété, une fécondité d'opinions, qui nous permettent de mettre la morale des Sages au moins au même rang que leur physique et leur métaphysique. L'article de leur politique n'est pas bien long ; mais certes, il est traité d'une manière qui ne permet guère à un Français d'en demander davantage.

Peut-être reste-t-il encore dans les productions de nos Sages, plusieurs objets d'un autre genre, et qui pourroient fournir bien des volumes; mais on l'a dit depuis long-temps : c'est souvent un grand mal qu'un grand livre. Celui-ci nous paroît avoir acquis toute l'étendue qui lui convient. S'il vous laissoit encore dans l'incertitude sur le degré d'estime, de respect, de confiance, que mérite la philosophie moderne, cent volumes plus riches que ceux-ci sur la variété de ses leçons, ne fixeroient pas votre jugement. Vainement d'ailleurs attendrions-nous de nos Correspondans de nouvelles leçons. Ils vous diront eux-mêmes la cause du silence auquel ils se condamnent.

LES HELVIENNES,

OU

LES PROVINCIALES

PHILOSOPHIQUES.

LETTRE LXII.

La Baronne au Chevalier.

Où en sommes-nous donc, Chevalier? et que dois-je augurer de ce silence? D'abord c'est un empressement sans égal pour m'envoyer le second tome de cette correspondance philosophique, qui fera retomber sur le préjugé même l'outrage qu'il nous fait dans son nouveau Bedlam, dans ses petites loges, où nos plus fidèles adeptes sont si cruellement abreuvés d'ellébore; où tous nos Hypocrates provinciaux croient traiter dans nos frères autant de philosophes aberrans, de sages en délire. (*Voyez dans le tome II, la lettre LXI.*) L'expédient vous plaît, la correspondance parîot; en me l'envoyant, à peine vous donnez-vous le temps de l'accompagner d'une lettre très-courte; mais vous me promettez au moins que ce paquet sera bientôt suivi des nouvelles leçons dont je suis

tant avide. Je crois les recevoir par le premier courrier. Je l'attends ce courrier, et Dieu sait avec quelle impatience. Il arrive, et rien de votre part. J'en attends un second; c'est tout de même : un troisième, rien encore. Ah! je le vois enfin tout ce que ce silence m'annonce de funeste. Nos lettres se répandent, nos sages les ont lues; hélas! ils m'ont jugée; et qu'ont-ils prononcé? je ne l'ai deviné que trop aisément. La malheureuse idée du petit Berne les révolte, et l'aveu que j'ai fait de mon erreur, de ma bévue, ne les appaise pas. Ces lettres qui devoient réparer l'outrage de la philosophie en le rendant public, en montrant les excès du préjugé; ces lettres qui devoient me reconcilier avec nos grands hommes, ont produit un effet tout opposé.

Me voilà pour jamais perdue dans leur esprit, déshonorée à notre école, en face de nos maîtres, de tous leurs disciples, et déclarée indigne de me voi[illegible]iée à de nouveaux mystères. Vous n'osez pas m'apprendre cette triste nouvelle; mais que votre silence est expressif! qu'il est désespérant! O ciel! comme je suis honnie et baffouée par nos adeptes! je les vois, je les entends d'ici; je ne tiens pas de honte à leurs sarcasmes, à leurs impitoyables railleries.

« Quoi donc! vous disent-ils; c'est là cette » baronne qui montroit à l'école de nos sages » tant de zèle et tant d'intelligence! c'est là cette

» baronne, qui fière et enchantée de ses premiers succès, se flattoit que bientôt elle alloit égaler et surpasser nos maîtres même ! C'est là cette baronne qui, se croyant en droit de radouber nos plus fameux systèmes, disposoit déjà des comètes, des soleils d'émeri, de plomb, de pierres ponces; qui créoit des montagnes de verre, et des montagnes d'huîtres ; qui voloit sur les traces des Buffon, des Telliamed, des Robinet ! A peine a-t-elle fait un second pas dans la carrière, et comme son bon Suisse, elle s'étonne d'un château prototype, ou des œufs de château ! et elle ne sauroit digérer le Dieu électrique, ni le Dieu grand tout, ni le Dieu petit atome ! à nos sages tantôt mortels, et tantôt immortels ; à ces maîtres tantôt esprit, tantôt matière, et tantôt double esprit ; à ces hommes, aujourd'hui parcelles sublimes de la Divinité, Dieux eux-mêmes, et demain les égaux de l'animal qui broute ; à nos philosophes enfin de tous les ordres, elle ne sait offrir que les loges de son Bedd-Lam, et sans cesse il lui faut un Hippocrate pour leur tâter le pouls ! »

Que ces propos sont déchirans pour moi, Chevalier ! qu'ils sont humilians ! qu'il est cruel surtout d'en avoir au moins fourni le prétexte, d'avoir paru les mériter ! Qu'il est terrible de me voir la risée, le jouet de nos sœurs ! que doivent-elles dire, et que n'ajoutent-elles pas à

ces sarcasmes, elles qui, visitant comme moi le petit Berne, depuis nos malades au double masque jusqu'aux énergumènes; depuis nos marmouzets, nos perroquets, nos frères niais jusqu'à nos importans, auroient tout naturellement reconnu ces mêmes philosophes qui président si souvent à leur toilette; elles qui de la bouche même de nos grands hommes, ont appris sans peine à distinguer ces *pelotons d'idées*, ces *fibres guillochées, cannellées, ondulées*, *de l'entendement*, *et ces protubérances d'intellect*, qui constituent l'ame d'un sage; elles pour qui cette *huître diophante*, qui résout des problêmes, ne fut pas une idée moins sublime que celle de cet homme, *animal qui peut veiller*, et de la *laitue animale qui ne peut que dormir*; elles enfin pour qui tant de merveilles n'ont rien que de très-simple et de très-naturel, de très-philosophique; de quel œil de pitié n'auront-elles pas vu votre baronne provinciale solliciter à chaque instant les bains ou la saignée, et l'ellébore pour les auteurs de tant de découvertes !

Et ces procès-verbaux qui me sembloient si bien constater l'état de nos malades, et leur aberration, quand elles m'auront vu les transcrire avec tant de confiance, en preuve d'un délire habituel, ou d'un dérangement des *fibres intellectuelles;* quand elles auront lu ces réponses si extravagantes à mes yeux, et cependant si

fidèlement prises de nos chef-d'œuvres philosophiques, quel mépris ne vont-elles pas concevoir pour votre triste correspondance !

Vous les avez vu hausser les épaules de pitié pour mon ineptie, vous avez entendu leurs bons mots, et voilà ce qui vous déconcerte. Vous n'osez plus confier les secrets, développer les dogmes de nos sages à vos bons provinciaux. Qui sait si, moi surtout, je ne vous parois pas moins digne que jamais de vos leçons !

Ainsi le sacrifice que j'ai fait de ma gloire, en publiant moi-même toute l'énormité de mes bévues, se tourne contre moi. Nos sages, et vous-mêmes peut-être, vous ne voulez plus voir dans mon erreur et dans toutes les loges du petit Berne que l'outrage et l'opprobre de la philosophie ! Vous ne comptez pour rien la réparation, vous ne me savez pas le moindre gré d'avoir au moins voulu faire tomber sur nos bons croyans la honte des excès auxquels le préjugé se porte contre les plus instruits de nos adeptes ! Vous nous méconnoissez pour vos disciples, et il faut que je renonce pour jamais au titre glorieux de philosophe !

Non, Chevalier, non, vous n'abandonnerez pas la plus zélée de vos disciples ; vous ne laisserez pas votre ouvrage imparfait. Vous ne nous aurez pas en vain initiés aux premiers mystères ; vous ne nous aurez pas montré tant de prodiges,

pour nous laisser vainement soupirer après ceux que vous avez encore à nous développer. Pensez au moins, pensez que nous ne sommes pas les seuls coupables. Notre erreur, après tout, n'est pas encore celle des *deux vieilles*, ou des deux philosophes, qui, *au clair de la lune*, *se prennent pour des spectres*. Nous n'avons pas encore déclaré avec Voltaire que nos philosophes anti-dieux sont de vrais *monstres*; nous n'avons pas encor dit avec les Diderot, les d'Alembert, avec tous les héros de l'Encyclopédie, que le magistrat a droit de faire pendre ceux de nos philosophes qui combattent le préjugé religieux; notre erreur à nous, qui ne les avons pris que pour des frères aberrans et malades, est bien plus excusable.

Considérez enfin, je vous conjure, en quel moment vous allez nous priver de la lumière. Sans doute nous avions d'abord eu le plus grand besoin de vos leçons, pour apprendre à créer des soleils et des lunes, sans recourir au Dieu des bons croyans; pour varier si agréablement nos dogmes sur le Dieu du matin, le Dieu du soir, sur l'ame au double esprit, ou moitié d'un esprit, ou sans esprit; sur nos sages libres et enchaînés, automates et girouettes, sur tant d'autres objets d'une métaphysique trop long-temps ignorée dans nos cantons: mais c'est à l'école de nos grands moralistes, de ces réformateurs du genre humain, que vous alliez nous intro-

duire, et c'est ici surtout que nous avons besoin de vos leçons.

Vous connoissez l'état de cette science dans votre patrie; vous savez ce que c'est pour nous que la morale; combien elle est triste en province, combien elle est antique, et liée à tous les préjugés du bon vieux temps. Les maximes, les règles de conduite que nous donnons encore à nos enfans, nous les avons reçues de nos grands pères, qui les avoient reçues de leurs ancêtres, qui les tenoient, je crois, du bon Adam. Vous, par qui nous apprîmes à bâtir tant de mondes nouveaux dans l'ordre physique; vous, par qui nous avons parcouru des régions si variées dans les contrées intellectuelles de la métaphysique, pourriez-vous vous résoudre à nous abandonner sur le point de rajeunir notre univers moral! Nous refuseriez-vous vos leçons dans un temps où nos erreurs et nos méprises nous en font plus spécialement concevoir le besoin et l'importance; et dans ces momens même où la conviction de notre profonde ignorance nous dispose à écouter nos grands maîtres avec plus de respect et de docilité?

Profitez au contraire de ces dispositions de vos compatriotes; jamais elles ne furent plus propices à la philosophie, et ne promirent un succès plus brillant. Ce sont les grandes erreurs qui font le plus sincèrement chercher la vérité. Les nôtres sont extrêmes, il ne seroit plus temps

de le nier. Au centre des ténèbres, nous avons avili des adeptes dont nous étions bien loin de connoître le génie et la fidélité. Nous avons méconnu les vrais sages; nous les avons indignement outragés dans leurs disciples. Instruits par vos leçons, nous reverrons dans eux les Dieux de la lumière. Que l'amertume de notre repentir vous réponde de nos dispositions. Je me flatte du moins que la sincérité des miennes ne vous est point suspecte. Assurez-en nos sages; demandez-leur pardon de mon erreur, de toutes celles du petit Berne, et croyez que si quelqu'un se fait un devoir de les réparer, c'est assurément leur très-respectueuse et très-humble disciple,

La Baronne de ***.

LETTRE LXIII.

Le Chevalier à la Baronne.

Rassurez-vous, Madame; quels que soient les propos de nos adeptes dans la capitale, et surtout de nos sœurs, un peu jalouses de vos premiers succès, mon intention n'est pas de vous abandonner au milieu de votre carrière philosophique. Je m'occupois de vous pendant ce long silence qui vous sembloit d'un augure si

funeste. Je relisois certains chef-d'œuvres de notre école; je travaillois au choix des matériaux; je m'occupois à élaguer les superfluités, ce qui n'est pas une petite affaire, quand on ne veut prendre dans les productions de nos grands hommes que ce qu'ils nous ont dit d'essentiel; je méditois sur l'ordre qu'il convient de donner à nos leçons. Me voilà prêt enfin à satisfaire à votre empressement; et dès aujourd'hui, sous les auspices de nos plus célèbres moralistes, je vais vous introduire dans une autre partie du sanctuaire philosophique. Mais, vous allez le voir, notre marche sera un peu différente de celle que nous avons tenue jusqu'ici.

Avec nos créateurs de soleils, d'océans, de montagnes et de comètes, avec ces autres sages les émules de Locke, de Malebranche, c'est la variété des opinions, ce sont les *oui*, les *non*, les *peut-être*, ce sont des *pour* et des *contre* sans fin, qui ont fait le sujet principal de votre admiration. Cette diversité ne vous prouvoit alors que la richesse, la fécondité, la liberté de notre école; chez nos grands moralistes, elle pourroit avoir des conséquences d'une toute autre espèce. Le préjugé pardonnera sans peine à nos physiciens de ne pas trop savoir si les montagnes pondent encore de nos jours, ou si le temps les a privées de cette faculté; si la lune est une éclaboussure du soleil, ou un œuf de la terre : quelque opinion que l'on suive là-des-

sus, la lune, le soleil et la terre iront toujours leur train. Dans le monde moral, c'est autre chose. Nos actions, notre sort dépendent quelquefois de nos opinions, et l'on seroit bien aise de savoir à quoi s'en tenir sur des objets de cette nature.

Ne vous hâtez pas de tirer de ce préambule une fâcheuse conséquence. Ne dites point : L'école de nos grands moralistes n'aura donc plus ces *oui*, ces *non*, cette variété qui enchante dans les leçons des sages, et la triste uniformité du préjugé devient leur apanage : non, Madame, nos héros en morale ne seront pas privés du privilége d'affirmer le matin, et de nier le soir ; mais nous aurons de plus un phénomène auquel, j'en suis bien sûr, vous et mes compatriotes, ne vous attendez guère ; et ce grand phénomène, le voici.

Soit que nos moralistes disent *oui*, soit qu'ils vous disent *non*, vous verrez que chez eux *oui* et *non*, *pour* et *contre* signifient toujours la même chose ; qu'ils savent se combattre, se réfuter, se contredire, et que pourtant ils sont toujours d'accord avec eux-mêmes et avec leurs confrères. Dans chaque question, vous verrez qu'il existe un certain point de réunion auquel tous aboutissent, quoique partis des points ou des principes les plus directement opposés. L'art consiste à savoir comment ils se rapprochent, lors même qu'ils paroissent s'éloigner ;

comment ils se retrouvent en se fuyant toujours.

C'est dans cet art, Madame, que nos sages exercent leurs disciples, quand le temps nous permet d'attendre de l'épreuve un certain succès. Alors du *pour*, du *contre*, et des *oui* et des *non*, des *peut-être*, se forment des espèces de problêmes, qu'on prend pour des énigmes, mais dont la solution démontre plus ou moins les progrès des adeptes, et à quel point ils ont saisi l'esprit philosophique.

Il est temps que nos compatriotes subissent cette épreuve. Elle vous fournira l'occasion de prouver que si le petit Berne a pu vous étonner, cette erreur d'un moment ne sauroit rallentir votre ardeur. Ici, plus que jamais votre sagacité pourra déconcerter nos sœurs les plus jalouses de vos premiers succès. C'est dans cette confiance que dès aujourd'hui même nous allons commencer à l'exercer par un premier problême, qui servira de réponse à votre lettre.

Je vois dans cette lettre que c'est surtout du neuf que vous desireriez à l'école de nos moralistes modernes. Nous en avons à vous offrir, Madame, et nous n'en avons point. Observez bien cette double assertion : nous en avons, du neuf, et nous n'en avons point. Voilà, comme vous le voyez, une première énigme, dont vous me fournissez vous-même l'occasion. Oui, nous avons du neuf en morale ; nous en avons même

beaucoup, vous dirai-je d'abord; car en morale tout est neuf, et rien n'est dit encore. Il ne m'est pas possible, ajouterai-je, de vous donner du neuf dans cette science, car tout est bien antique, tout est dit en morale depuis bien des siècles.

Je dirai l'un et l'autre, ou pour parler plus exactement, je laisserai nos sages vous prouver l'un et l'autre. Je citerai exactement leurs productions : ce sera ma partie. Par les textes des uns vous verrez qu'en morale tout est dit et trouvé, démontré depuis longues années; par les textes des autres, que rien n'est dit encore, et qu'il faut tout trouver, tout créer. Votre partie, à vous, sera de deviner comment il peut se faire que les uns et les autres s'entendent ici à merveille, et qu'ils soient tous parfaitement d'accord.

Je conçois toute la difficulté de l'énigme; je ne nierai pas qu'elle n'ait quelque chose d'un peu embarrassant. Cependant, Madame, ne perdez pas courage; méditez bien ces deux colonnes, où je vais exposer les deux opinions qui n'en font pourtant qu'une. Voyez bien s'il n'y a pas une certaine manière d'accorder la droite et la gauche, le *recto*, le *verso*. Tôt ou tard, je l'espère, vous découvrirez le nœud gordien, et dans les variations les plus parfaites vous saurez nous montrer l'unité. Voici d'abord comment je pose mon problème; car il est bon

de procéder un peu géométriquement, et de bien faire entendre ce qu'on attend de vous pour la solution.

Ier. PROBLÈME EN MORALE.

Première énigme.

Tout est dit, tout est vieux en morale : première proposition. Rien n'est dit, tout est neuf en morale : seconde proposision. Nos deux colonnes vont démontrer cette double assertion : nous demandons comment il faut entendre l'une et l'autre pour les concilier.

PREMIERE PROPOSITION.

Tout est dit, tout est vieux en morale.

Preuves.

« 1°. Notre ignorante crédulité se figure que » nous avons tout inventé. Qu'on est bien dé- » trompé, quand on fouille un peu dans l'anti- » quité, et lorsqu'on veut connoître *quelle étoit* » *la morale des anciens peuples!* Quand on » consent à lire le Védam commenté par Cha- » monton, ou bien l'Ezourvédam, et les Cent » Portes du Sadder.... Quiconque a écrit sur la » morale a bien écrit dans tous les pays du » monde, parce qu'il n'a écrit qu'avec sa raison. » Ils ont tous dit la même chose; Socrate, Epi- » cure, Confuzée et Cicéron, Marc-Antonin et » Amurat II, ont eu la même morale, parce » que le fond de nos principes sera éternelle- » ment le même. » Aussi voit-on dans mes ouvrages les *Chinois*, *les Indiens*, *les Perses*, *les Chaldéens*, *les Arabes*, *les Grecs et les Romains* nous prévenir dans ce que la morale *a de plus pur, de plus admirable, de plus noble*... *Il y a quatre mille ans* que cette religion, dont la morale est la partie principale, dure chez les Chinois dans toute son intégrité... Il est probable même qu'elle est beaucoup plus ancienne... En vain nos philosophes voudroient-ils une

SECONDE PROPOSITION.

Rien n'est dit, tout est neuf en morale.

PREUVES.

« 1°. Les anciens et les modernes n'ont eu » jusqu'ici que des notions très-imparfaites de » la morale... Les vrais principes de cette science » semblent encore enveloppés de nuages, que » les yeux les plus perçans ne pénètrent qu'avec » peine. Chacun exalte la vertu, et l'on est peu » d'accord des idées qu'on doit se faire de la » vertu... Quelles ont été celles de Sparte? Ce » n'étoit évidemment que des vertus sauvages, » homicides, imaginées pour rendre un peuple » farouche, intraitable..... Admirerons-nous à » plus juste titre celle des Romains? Hélas! les » plus grands des Romains ont-ils connu la » bienveillance universelle, en un mot la ver- » tu? » J'en dis autant des *Grecs*, *des Phéniciens*, *des Carthaginois*, *des autres différens peuples de l'antiquité*. Leurs usages prouvent *qu'ils n'avoient point des idées vraies de morale*... Quant aux philosophes anciens, « nul en- » semble, nulle suite dans leurs idées; ils s'é- » garent souvent... Les modernes n'ont pas été » plus heureux. Si nous examinons leurs idées, » nous les trouverons absolument chimériques. » Donc tout est encore à dire et à créer dans la

autre morale; car il ne peut y en avoir deux... Graces au ciel, *il n'y a point de vieille qui, depuis cinq à six mille ans*, n'enseigne à la Chine toutes les véritables vertus à ses enfans. (OEuvres de Voltaire. *V*. Dieu et les hommes, ch 4 et 9; Dict. Phil., art. *Catéch. Chin.*, art. *Juste* et *Injuste;* Essai sur les Mœurs des Nations, t. I, c. 2 et 5, etc.

« 2°. Lactance a eu raison d'avancer que si » l'on vouloit recueillir toutes les vérités que » les philosophes ont enseignées, on feroit un » corps de doctrine qui seroit conforme aux » idées de la religion. » Voulez-vous en effet démontrer que le code de morale le plus parfait aux yeux du chrétien, que l'Evangile même n'a rien appris à l'univers? lisez le neuvième chapitre de mon ouvrage; recueillez avec moi les sentimens épars chez les philosophes de tous les temps, de toutes les nations, de toutes les écoles. N'en faites qu'une seule doctrine; donnez-nous ici une sentence de Platon, là un vers de Virgile, ensuite quelques maximes de Sénèque, de Plutarque, de Xénophon; unissez les idées des Grecs, des Romains, des Chinois, des Egyptiens, des Perses, et vous prouverez comme moi que depuis long-temps il n'y a pas une seule vérité à découvrir en fait de morale; que les chrétiens même sont venus trop tard, pour qu'il leur restât quelque chose à créer en

science de la morale. (*Syst. Social*, *extr. des chap.* 3, 4, 5, *part.* 1).

2°. Le raisonnement de Freret ne prouve rien du tout en faveur des anciens. « Les philo-» sophes ont été de tout temps peu d'accord sur » les fondemens qu'on devoit donner à la mo-» rale... Entre les mains de la plupart des sages » de l'antiquité, la philosophie morale, faite » pour éclairer également la conduite de tous » les hommes, est devenue communément abs-» traite et mystérieuse... Ils n'ont fait que l'en-» vironner de ténèbres épaisses, au point que » l'étude la plus importante pour l'homme lui » devient presque inutile... Enfin l'antiquité ne » nous montre dans la plupart des écrits des » philosophes, que des mots vagues, dépourvus » de définitions exactes, des principes contra-» dictoires. Nous n'y trouvons qu'un petit nom-» bre de maximes très-belles et très-vraies quel-» quefois, et qui ne concourent point à former » un ensemble, un corps de doctrine capable » de servir de règle constante dans le cours de » la vie... » Ces réflexions que tout confirme,

ce genre. (*Voy.* l'Examen des apologistes de la Religion, par Freret, c. 9).

3°. Vainement déclamez-vous contre la sagesse et la philosophie des anciens. *Les institutions des Grecs étoient admirables et supérieures* à toutes celles que nous connoissons. C'est chez eux que l'on trouve cette morale, « cet esprit qui fait honneur à l'humanité. » C'est eux qui élevèrent la raison humaine à » ce degré de perfection d'où les révolutions » humaines l'ont fait descendre peut-être pour » jamais. » (Histoire philos. et polit., t. 1. *V.* Intr.)

4°. Lisez dans l'Encyclopédie l'article *Morale*, et vous apprendrez à connoître les obligations que nous avons aux philosophes de l'antiquité. Vous saurez que *tous les écrits des sages de la Grèce établissent qu'ils ont fait le meilleur accueil à la morale....;* que *Socrate la traita avec autant de grandeur que de noblesse;* qu'elle est répandue partout dans les ouvrages de Platon....; *que celle d'Epicure n'est pas moins belle que droite dans ses fondemens;* que Zénon se fraya une route encore plus belle en fondant

» peuvent nous faire voir ce que l'on doit penser » *du préjugé qui voudroit sans cesse nous mettre en admiration devant la sagesse ancienne*, » *ainsi que de celui qui se persuade qu'en morale tout est dit.* » (Morale universelle, préf. p. 1 et 4).

« 3°. Chez les Grecs, la morale ne put jamais » s'asseoir sur une base solide. Si nous jugeons » des causes par les effets, comment pourrons-» nous qualifier de philosophe un peuple livré » à la superstition la plus étrange, un peuple » cruel envers ses ennemis, plus cruel envers » ceux qui lui sont soumis... Non, si la philo-» sophie est l'amour de la sagesse, les Grecs » n'ont jamais été philosophes. » Lisez mon ouvrage, et vous en apprendrez autant sur les Romains. (*De la Félicité publique*, c. 3).

4°. Au lieu de l'Encyclopédie, prenez *la Philosophie du Bon Sens*, ou bien le livre de l'*Esprit*, et lisez : « Les sentimens des philo-» sophes anciens sont toujours démentis par » l'expérience. Les discours des Stoïciens heur-» toient le bon sens; leur sagesse n'étoit qu'une » adroite imposture... Je m'étonne que Cicéron » n'ait pas eu honte de se servir de leurs rai-» sonnemens... Les opinions morales de Sénèque » sont fausses, ses maximes impraticables, ses » consolations aussi affligeantes que la mort

la secte des Stoïciens.... *Rien n'est plus beau*
« *que la morale de ceux-ci considérée en elle-*
» *même*... L'excellent ouvrage de Cicéron sur
» les offices, est sans contredit le *meilleur traité*
» *de morale* que nous ayons... Ceux de Plutar-
» que et de Sénèque *sont la crême de la philo-*
» *sophie*. » (*V*. Encyclop., art. *Morale*). Que
restoit-il donc à nos sages modernes, si ce n'est
l'honneur de répéter ce que les anciens avoient
dit long-temps avant nous ?

Avec moins de confiance en votre sagacité, Madame, je suspendrois ici notre problème. Content de vous avoir prouvé bien clairement que tout est dit pour une partie de nos sages, que rien n'est dit pour l'autre ; qu'avec ceux-là, nous sommes les derniers moralistes du monde ; qu'avec ceux-ci, nous sommes les premiers, je croirois vous avoir donné une tâche assez difficile à remplir, en vous chargeant de deviner comment les deux partis s'accordent ; mais ce n'est encore là que la première partie du problème. Voici un philosophe que l'on peut vous montrer à la fois et premier et dernier. C'est M. Diderot.

Voulez-vous voir d'abord ce sage au premier

» même. » (*Philos. du Bon Sens*, *t.* 2, *réfl.* 1, §. 1). « La plupart des moralistes anciens n'ont » été d'aucun secours à l'humanité... La poésie, » l'astronomie, la géométrie, et généralement » toutes les sciences tendent plus ou moins à » leur perfection; *tandis que la morale semble* » *sortir du berceau. Nous n'avons que la mo-* » *rale de l'enfance du monde.* » (De l'Esprit, disc. 2). En un mot, « la morale jusqu'ici n'a » été qu'aperçue... *On n'en connoît aucun trai-* » *té.* » (Traité élément. de morale, préf., art. 1 et 4). Donc en morale tout reste encore à faire et à créer.

---

rang? Nous l'interrogerons sur les progrès que la science avoit faits avant lui, et il nous répondra: « Il est bien surprenant, pour ne pas dire » prodigieux, de voir combien la morale, à peu » près la même chez toutes les nations, nous » débite d'absurdités, sous le nom de maximes » et de principes incontestables... Cette partie » est la plus imparfaite de la morale... On n'a » pas même essayé encore de résoudre le pre- » mier problème, dont elle dépend toute en- » tière... On n'a pas pensé à nous en donner les » élémens. » (*Code de la Nature, prem. part. Principes philos. de morale*, *p.* 11). Après ce préambule, notre sage prend lui-même la plume, résout ce problème, auquel personne encore

n'avoit pensé, donne ces *élémens*, qui ne se trouvoient encore nulle part, et nous disons alors: voilà bien M. Diderot le premier moraliste du monde.

Voulez-vous à présent ne trouver en lui que le dernier? Il va nous retracer dans les divers articles de l'Encyclopédie, l'histoire des antiques écoles, et nous verrons alors *les principes de la morale la plus saine* étalés par Socrate: nous verrons Epicure découvrir dans cette science, la partie la plus difficile, *l'art de concilier la morale avec ce qu'il pouvoit prendre pour le vrai bonheur*, *ses préceptes avec les appétits et les besoins de la nature humaine.* Celle des cyniques et de Diogène leur fondateur, *de cet indécent, mais vertueux philosophe:* (vous riez, Madame! vous êtes étonnée de trouver ici *la vertu et l'indécence* si étrangement alliées dans un même philosophe; mais M. Diderot a fait au moins cette découverte, et je ne devois pas vous la laisser ignorer); reprenons: la morale de cet *indécent, mais vertueux Diogène* sera vengée de nos mépris. On nous montrera à chaque article les richesses de la morale antique, et nous dirons alors: voilà bien M. Diderot arrivé un peu tard, pour être le premier moraliste du monde. (*V. Encyclop., art. sur Socrates*, *Epicure*, *Cyniques et autres philosophes*).

Il ne sera pas seul alternativement et premier

et dernier à cette école; car voici un nouveau sage qui saura lui disputer ces deux places. Dans la colonne, *tout est dit*, vous avez vu le célèbre Raynal annoncer que la raison humaine ne *pouvoit que descendre du degré de perfection* où la sagesse des Grecs l'avoit portée; si nous voulons ajouter avec lui que Socrate surtout ramena la philosophie à la vraie sagesse, à la vertu, qu'il n'aima, n'enseigna, ne pratiqua qu'elle, nous serons bien forcés de convenir que la morale est fort ancienne, et qu'au moins le premier principe étoit connu il y a deux mille ans; mais lorsqu'il nous dira expressément que ce *premier principe*, *le principe fondamental de la morale n'a pas été saisi par les anciens*; et quand après l'avoir saisi lui-même, *ce principe qui détermine nécessairement le vice et la vertu*, il s'écriera avec une complaisance vraiment philosophique: *voilà la morale;* il faudra bien nous écrier aussi : voilà le premier moraliste du monde. (*Hist. phil. et pol.*, *l.*19).

Je ne crois pas, Madame, que la conséquence soit équivoque. Exercez donc en ce moment votre sagacité. J'ai rempli, ce me semble, ma partie assez fidèlement. J'ai prouvé qu'en morale tout est dit pour nos sages, depuis bien long-temps. J'ai prouvé aussi qu'en morale rien n'est encore dit pour nos sages; j'ai fait voir qu'ils étoient les premiers et les derniers docteurs en cette science. C'est à vous à présent à

nous dire comment ce *tout* et *rien*, ce *premier* et *dernier* se concilient. C'est ce moment qui doit vous exercer; c'est là que gît l'énigme. En vous la proposant, je n'ai pas douté un seul instant de vos ressources; je me flatte que vous ne doutez pas davantage des sentimens respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être.

LETTRE LXIV.

La Baronne au Chevalier.

Il y a environ six mille ans que tout est dit pour nous, en fait de morale, et rien n'est dit encore : nos sages ont la gloire de se voir les premiers précepteurs du genre humain, et cependant ils ne sont guère que les derniers; en un mot, tout est vieux et antique, et pourtant tout est neuf dans la science des mœurs : voilà donc, Chevalier, le grand problème qui doit, en exercant notre sagacité, vous prouver nos progrès philosophiques, et vous faire oublier les erreurs du petit Berne. Voilà ce qu'il nous faut concilier, pour démontrer que vos leçons n'ont pas été absolument perdues pour nous jusqu'à ce jour.

Que vous allez donc être content de moi! L'énigme ne m'a pas embarrassée un seul mo-

ment; et s'il le faut, au lieu d'une solution, j'espère en donner deux, peut-être trois, peut-être même quatre. Il en est une sur-tout qui me tient à cœur, et malheureusement ce n'est pas la plus courte. N'importe : elle vous prouvera que la philosophie m'occupe plus que vous ne croyez, que j'y pense en lisant autre chose que vos lettres, et que ses intérêts sont toujours présens à mon esprit. C'est cette attention à tout ce qui la touche, qui m'a fait découvrir le mot de l'énigme. Voici du moins l'histoire où je crois la trouver.

Il est un certain nombre de Journaux qui percent jusqu'à nous; on nous envoie même par fois en province quelques-uns de ces Prospectus, que nos sages répandent dans la capitale. Je lis avidement les uns et les autres; et c'est-là que j'ai vu deux plans tout aussi opposés en apparence, que M. Diderot, le premier moraliste du monde, est opposé à M. Diderot, arrivant un peu tard pour devancer ces grands réformateurs de la morale, Epicure et *le très-indécent, mais le très-vertueux* Diogènes. Je combine pourtant nos Prospectus : je relis, je médite, l'énigme disparoît, et le grand problème me semble se résoudre de lui-même.

Dans le premier de ces deux plans, nos sages annonçoient une collection précieuse, inestimable, qui devoit renfermer toutes les maximes, toutes les leçons, toute la morale des *anciens*

philosophes. C'est-là qu'on promettoit de nous donner tout ce que la science des mœurs a de plus pur, de plus noble, de plus sublime, de plus conforme à nos besoins, aux idées de justice, de probité, de bienfaisance, de toutes les vertus. C'est-là que la morale devoit se montrer dans toute son antiquité, et que nos ancêtres devoient avoir tout dit bien long-temps avant les Freret et les Voltaire. . . . .

Le plan est annoncé ; nos adeptes et nos profès se mettent à l'ouvrage : l'un compile les Grecs, et l'autre les Romains ; celui-ci les Chinois, les Perses, les Arabes ; celui-là les Egyptiens ; les Indiens, les Chaldéens ; enfin, tout ce que la célèbre antiquité avoit produit de sages. . . . .

Des milliers de sentences, de maximes, de proverbes, d'apophtegmes sont traduits, et enfilés les uns à la suite des autres. Peu d'ordre dans le choix, il est vrai ; mais en revanche beau papier, beaux caractères, éditions charmantes, ou d'ailleurs pages et sentences, tout est exactement compté, numéroté. Bientôt quatre ou cinq cents apophtegmes, bien et duement distingués par leurs chiffres, donnent à l'Univers la morale ou le catéchisme antique de Sénèque ; j'en trouve bien deux cents dans le catéchisme de Cicéron, qui le suit de très-près. Bientôt encore je vois paroître vingt autres catéchismes d'une antiquité bien plus reculée ;

celui du vieux Confucius ou Confutzée, comme l'écrit très-doctement Voltaire; celui de Pythagore avec ses vers dorés; ceux du sage Bias; de Phocilide, Théogènes, Démocrate; que sais-je! il n'y a pas jusqu'au catéchisme de Mahomet, dont on n'ait eu grand soin de nous munir.

Oh! pour le coup, disois-je, nous ne manquerons pas de catéchismes. Je le disois de la meilleure foi du monde, et voilà que bientôt l'Univers entier se trouve n'en avoir pas un seul. On me dit que M. d'Alembert se plaint amèrement de ce défaut, qu'il fait des vœux ardens pour qu'il s'élève enfin un sage, qui puisse nous donner des *élémens de morale, pour qu'un citoyen philosophe juge digne de lui l'exécution de ce projet;* et que nos jeunes gens puissent apprendre enfin ce que c'est qu'un honnête homme. (Voy. *Élémens de Phil.* n°. 12.) Il y a bien long-temps, me dit-on encore, toujours dans les principes de notre philosophe, il y a bien long-temps que nous avons des colléges, des universités, et surtout des curés faisant le catéchisme, et des prélats, des évêques chargés par état d'enseigner les peuples, de veiller à ce que la jeunesse apprenne de bonne heure la morale, les devoirs d'un honnête homme, d'un chrétien; cependant ces curés, ces évêques n'ont pas encore reproduit *un seul catéchisme de morale, à l'usage et à la portée des enfans.* Fénélon, Bossuet, Massillon n'ont pas

même donné à leurs tendres ouailles ces élémens de morale, que l'*amour du bien public* fait desirer à M. d'Alembert. (*Ibid.*)

Un nouveau philosophe, c'est peut-être le même, ne se contente pas de former des vœux; il propose à celui qui remplira cette tâche pénible, un prix considérable. Douze cents livres tournois seront sa récompense; la somme est déposée: les arbitres, les juges sont nommés. Je voudrois dire un mot sur ces juges et sur leur compétence, sur les conditions proposées aux concurrens, conditions surtout un peu plus qu'étonnantes pour le préjugé religieux. Mais ces objets ne font rien au grand problême, et il est temps d'y revenir.

Ne croyez pas que je l'aie perdu de vue dans toute cette histoire. Pour concevoir comment elle nous donne le mot de l'énigme, reprenons nos prospectus. Dans le premier, comme dans le problême, tout est vieux, et bien vieux en morale; tout est dit depuis vingt-cinq siècles: et pour le démontrer, il n'y a qu'à ramasser vingt ou trente de ces catéchismes, presque tous antérieurs à nos évêques, à l'Evangile même. Dans le second, toujours comme dans le problême, tout est neuf, et rien n'est dit encore: nous n'avons pas seulement des *élémens de morale*, pas seulement le catéchisme de l'honnête homme. Il y a donc ici, comme dans le problême, un *oui* et un *non* bien marqués. Mais si l'opposition n'é-

toit que dans les mots; si nos sages, en partant des deux extrémités, tendoient au même but; si le *tout* et le *rien* ne disoient ici qu'une seule et même chose, nous conduisoient à une conséquence également fatale aux bons croyans, également précieuse à la philosophie; et si je découvrois le point de réunion, ne pourrois-je pas croire que le problême est résolu, que le mot de l'énigme est trouvé. Suivez-moi un instant, Chevalier, et nous verrons que j'ai quelques raisons de m'en flatter.

Ou je me trompe lourdement, ou l'objet de notre école étoit d'anéantir dans un certain public ce profond respect, cette admiration, cette espèce d'enthousiasme qu'excitoit le nom seul de la morale évangélique, de détruire par-là toute la haute idée que nous avions de son auteur. C'est un Dieu, nous disoient sans cesse les apôtres du préjugé; c'est un Dieu que l'auteur d'une science si pure, si sainte, si sublime; il n'a pas été donné à l'homme de parler comme lui. Voilà l'opinion qu'il nous convenoit assez de combattre; et voilà, ce me semble, ce que font assez directement nos deux partis, ce que font également dans cette circonstance le *oui* et le *non*, le *pour* et le *contre*.

Si j'en crois à celui qui me dit avec Freret : tout est vieux en morale; Epicure, Socrate et cent autres philosophes nous en avoient donné tous les principes long-temps avant le Christ. Ils

avoient étalé tous les grands préceptes, et ouvert toutes les voies de la vertu; si je suis bien persuadée de ces progrès de la morale antique, j'ajouterai bientôt: quel est donc le mérite du Christ et de son école? et qu'a-t-il fait de si merveilleux pour la science du bien? Il nous a répété ce que cent philosophes avoient dit avant lui. Les bons croyans en font un Dieu, et il n'est tout au plus que l'écho des anciens philosophes. Ils admirent le livre où ses leçons se trouvent consignées: remontons à la source, et nous verrons que cet hommage est dû à la philosophie, ou même à la nature, qui depuis bien des siècles avoit su prévenir toutes ces belles leçons de l'Evangile.

N'est-ce pas là exactement, Chevalier, ce qu'on vouloit nous faire entendre avec ces collections de tant d'antiques moralistes, et surtout lorsqu'on nous assuroit que les bonnes nourrices des Chinois savent au moins, depuis trois ou quatre mille ans, tout ce que le grand livre des croyans contient de plus conforme à la saine morale?

Non, je ne pense pas me tromper: je connois nos sages et leur but primitif. Il peut bien se faire que nos simples rédacteurs ne soient ici que des adeptes *manouvriers*, qui travaillent sans trop savoir l'objet de ce qu'on leur demande; mais très-certainement nos Freret, en indiquant la route, connoissoient le terme où

ils prétendoient la faire aboutir, et ceux qui, après eux, ont donné à nos *manouvriers* une impulsion nouvelle, et quelques-uns même de ces manouvriers étoient dans le secret.

Ce qu'il y a ici d'assez plaisant, c'est que quelques-uns même des bons croyans ont donné dans le piége, en recueillant aussi de leur côté une bonne partie des apophtegmes, des sentences morales de l'antique philosophie. Le motif de ceux-ci étoit bien différent, mais l'effet pourroit être le même. Quoi qu'il en soit, voilà cent moralistes de la première classe bien antérieurs au Christ : voilà cent philosophes que nous avons su faire admirer aux dépens de l'école évangélique.

Le succès n'est peut-être pas des plus complets. On nous dira que des maximes éparses à la Chine, en Egypte, en Arabie, en Perse, dans les Indes, en Italie, en Grèce, et recueillies à grands frais de cent écoles différentes, ne démontreroient pas absolument qu'il y ait eu nulle part avant le Christ, si ce n'est chez Moïse, cet ensemble qui constitue seul un code de morale. Il est vrai encore qu'il faut à cette science, non de simples conseils, mais des motifs solides, importans, et une base, sans laquelle nos maximes sont toutes sans effet, lorsqu'il s'agit de vaincre de grands obstacles, et dans toutes ces circonstances où le vice et le crime ont de puissans attraits. Il est vrai encore, cette base

constante, inébranlable, ces motifs, seuls capables de nous déterminer, quand il faut résister à de grandes passions, à de grands intérêts, ne se présentent guère dans nos collections philosophiques. Il est vrai enfin, il faut en convenir, ce seroit toujours une merveille bien étonnante, que ce Christ, élevé au milieu d'une nation méprisée par nos sages, eût trouvé dans lui-même, ou réuni au moins dans ses leçons, tout ce que les philosophes de tous les siècles, de toutes les nations, de toutes les écoles, avoient laissé épars, sans ordre, sans ensemble, par morceaux détachés, sans avoir jamais pu ni s'accorder entre eux, ni former un véritable corps de doctrine. Oui, malheureusement, il faut en convenir : celui qui n'auroit fait que ce prodige, auroit encore quelques droits à nos hommages.

Peut-être même remarquera-t-on, qu'il est bien plus croyable que le Christ a tiré de lui-même toute sa morale; qu'il lui fut plus facile de créer son école, que de purger ainsi les écoles antiques de toutes leurs erreurs, que de réunir seul tout ce qui s'étoit dit avant lui de raisonnable, de saint et de sublime dans les Indes, à la Chine, en Grèce, en Italie, et chez tant d'autres peuples, dont le sien ignoroit ou méprisoit les sages. Phénomène pour phénomène, je ne sais lequel des deux m'étonneroit le plus.

Mais enfin, si nos philosophes *manouvriers* avoient rempli leur tâche, s'ils avoient réussi à nous donner autre chose que des compilations froides et ennuyeuses ; s'ils avoient au moins fait oublier que leurs vieux moralistes, au milieu de leurs belles sentences, avoient en même temps mille principes absurdes, mille contradictions, qui détruisent les plus belles leçons et laissent la morale sans appui ; s'ils avoient clairement démontré l'unité, la sainteté, la perfection des écoles antiques, l'objet étoit rempli ; et le Christ, au lieu d'être le Dieu de la morale, n'étoit plus que l'écho des philosophes. Et voilà, ce me semble, à quoi tendoient assez directement les Freret, les Voltaire, et tant d'autres grands hommes, pour lesquels *tout est dit, tout est vieux en morale.*

S'il faut vous expliquer à présent comment ces autres sages pour lesquels *tout est neuf au contraire*, dans cette même science, tendent au même but, nos provinciaux les plus bornés vous répondront sans peine : *Si rien n'est dit encore, si la morale sort à peine du berceau, si nous n'avons encore que la morale de l'enfance du monde*, comme l'assure Helvétius ; si nous n'avons pas même les *élémens de l'honnête homme*, comme d'Alembert veut nous le persuader ; si nos sages enfin sont obligés de tout créer, lorsqu'ils veulent bien se donner la peine d'instruire l'univers, et de nous montrer les

principes, les fondemens de la vertu; assurément le Christ n'aura pas fait grand'chose à cette science, et l'Evangile des croyans sera d'un bien petit secours pour celui qui veut être honnête homme. La conséquence est facile à saisir, elle est de la dernière évidence; elle est commune aux deux partis; elle se tire également et du *tout* et du *rien :* voilà donc nos sages arrivés au même but, quoique partis des deux extrêmes: voilà l'accord parfait; et si je ne me trompe, l'énigme résolue.

Mais je vous ai promis plus d'une solution : j'aime à tenir parole; dépêchons-nous donc, car cette première réponse nous a tenus assez long-temps.

Tout est dit en morale pour certains philosophes; pour ceux-là, par exemple, qui ne voulant pas trop fatiguer leur cerveau à travailler un long traité sur des objets sérieux par eux-mêmes; qui sentant bien qu'il faudroit réfléchir, méditer, combiner un certain nombre de vérités austères, poser certains principes dont on n'aime guère a rafraîchir le souvenir, aiment mieux s'en tenir bonnement à ce qui a été dit depuis quatre mille ans.

Rien n'est dit au contraire pour quelques autres sages, dont les productions resteroient infailliblement dans leur porte-feuille, s'ils ne faisoient sonner un peu haut qu'ils ont du neuf à nous donner. Comment seroient-ils donc les

créateurs de la science, si elle les avoit devancés de tant de siècles? Et pourquoi la philosophie ne seroit-elle pas un peu comme le baume? Chacun vante le sien ; le plus nouveau est toujours le meilleur, le souverain, l'unique. J'ai vu, j'ai entendu un certain physicien qui, dit-on, fait aujourd'hui grand bruit sur vos boulevards, publier hautement que Newton n'entendoit rien à la lumière, qu'avant lui toute cette partie de la physique étoit encore au *berceau*. Il le disoit, on le croyoit. Cela explique assez passablement comment Helvétius a trouvé la morale dans l'*enfance*.

Que tout soit donc antique pour Voltaire, je le conçois sans peine. Un traité de morale deviendroit insipide à celui qui, au lieu des armes de la raison, s'étoit accoutumé à manier légèrement toutes celles du sarcasme et de la plaisanterie. Mais que tout soit neuf pour l'auteur de l'*Esprit*, ce grand homme n'auroit pas eu la gloire de tirer la morale du *berceau*, s'il l'eût trouvée adulte et dans toute sa force. Ses principes n'auroient pas eu le mérite de la nouveauté, si l'on se fût aperçu que le vieux Anaxagore et l'antique Epicure les avoient débités deux mille ans avant lui, ou même qu'il ne faisoit souvent que délayer certains articles de l'Encyclopédie.

Que tout soit neuf encore pour le *moraliste universel*; il sera le premier, quoiqu'il vienne

après cent autres. Que tout soit neuf surtout pour l'auteur du *Traité élémentaire de morale;* et qu'il ait soin de dire que son traité est le premier, quoiqu'il arrive à peu près le dernier. Ceux qui le suivront ne manqueront pas de dire comme lui, que *réduire la morale en principe est une idée échappée aux anciens, proposée par quelques modernes, mais qui est encore à réaliser.* (Tom. I. Préf.) Tout cela est excellent dans une préface, et dispose admirablement le lecteur à espérer du neuf.

Quant au sage Diderot, qu'il soit le dernier moraliste du monde, lorsque oubliant sa propre gloire, il faudra rétablir celle d'Epicure, ou du *très-indécent, mais vertueux* Diogène; quand il faudra par toutes les écoles ou d'Athènes ou de Rome, éclipser celle de l'Evangile: mais qu'il vienne modestement reprendre le haut bout, quand pour créer lui-même les *principes de la philosophie morale*, il faudra en résoudre le *probléme fondamental*, en inventer les *premiers élémens.* Rien n'est plus naturel. Là c'étoit pour l'honneur de l'antique philosophie qu'il avoit à combattre; ici c'est pour le sien. Quoi de plus simple alors que de prendre alternativement à l'école de nos moralistes, la première et la dernière place!

Nous en dirons autant pour le sage Raynal; mais une réflexion nouvelle me fournit une autre solution du grand problême.

Depuis long-temps nos prêtres étoient en possession de donner presque seuls à la jeunesse des leçons de morale. Un philosophe tel que M. d'Alembert ne devoit pas trouver que la science eût fait de grands progrès sous de pareils maîtres. Plutôt que d'en convenir, il falloit bien nous dire que ces docteurs à préjugés l'ont bornée à des questions *vides et scholastiques*, et n'ont pas même produit *un catéchisme de morale à l'usage et à la portée de la jeunesse*. On ne le croira guère : on lui répondra que dans tous nos colléges, dans toutes nos paroisses, il est des catéchismes faits par des prêtres; que dans ces catéchismes, la morale réduite aux commandemens de Dieu, aux leçons évangéliques, est parfaitement mise à la portée des enfans même; qu'au lieu de questions *vides et scholastiques*, on y voit clairement exposés ces principes, que les enfans ne sauroient suivre, sans mériter un jour parfaitement le titre d'*honnête homme*. On le dira, et notre sage avoit bien prévu la réponse; qu'importe? le coup porte, ou il ne porte pas; il est toujours lancé. (Voy. *Elém. de Philos. n°.* 8 *et* 12.)

Mais d'un autre côté, il *est certain*, suivant un autre sage, que *dans tous les temps ce sont les laïcs philosophes qui ont fait le meilleur accueil à la morale;* celui-ci devoit donc nous apprendre que *la morale des scholastiques n'est*

qu'un ouvrage de pièces rapportées, un corps confus, sans règles, sans principes. (Encycl. art. MORALE.) Ces imputations ne prendront guère sur nos provinciaux, qui me disent, au contraire, que ce qui distingue la marche scholastique, c'est l'ordre, la logique, l'attention à poser des principes certains, à discuter les conséquences, à examiner jusqu'au scrupule la justesse des raisonnemens : mais on n'en voit pas moins ici nos deux sages animés du même esprit. Le premier, ne voyant que des prêtres occupés de la morale, doit la trouver réduite à demander encore des *élémens*. Le second l'avoit vue en tout temps accueillie chez les *philosophes laïcs;* qu'y a-t-il d'étonnant qu'à leur école, et nommément à celle d'Epicure, elle lui paroisse *aussi belle que droite dans ses fondemens?* (Ibid.) Que tout soit dit pour celui-ci, et que rien ne soit dit pour celui-là ?

Reprenez à présent, Chevalier, ces diverses solutions du grand problême. Je me flatte qu'il y en a au moins une de vraie. Elles pourroient bien l'être toutes. Choisissez; et si je suis assez heureuse pour vous avoir donné une certaine idée de nos progrès, ne craignez pas de mettre vos disciples à de nouvelles épreuves.

Observations d'un Provincial sur les lettres précédentes.

A QUELLE école va nous conduire encore l'enthousiasme de notre correspondant ? et sous quel nouveau jour essaye-t-il de nous montrer ses maîtres ? Bon Dieu ! quelles leçons il nous prépare ! et qu'il est triste pour des Français d'avoir pu accorder le nom de philosophe à ceux qui nous les donnent ! Dans le sein même du christianisme, plus aveugles cent fois que les sages d'Athènes et de Rome ne le furent au milieu des ténèbres du paganisme, ce n'est donc pas assez qu'ils aient ajouté à leurs erreurs sur l'origine des choses, sur la Divinité et tous ses attributs, sur l'homme et son destin, et ses prérogatives ? Il ne suffit donc pas que nous ayons eu à réfuter leurs inconcevables erreurs, leurs contradictions perpétuelles sur des objets de cette importance ? Les voilà qui se montrent à nous comme juges suprêmes de la morale, comme autant de nouveaux maîtres auxquels seuls appartient le droit de nous donner des règles de conduite, de nous développer la science du juste et de l'injuste, des vertus et des vices !

Voyez comme ils s'accordent d'abord sur l'état où ils prétendent avoir trouvé les sciences

dont ils viennent nous donner des leçons; comme le même esprit, la même haine leur dictent encore et le *oui* et le *non*, suivant leur intérêt momentané. Je ne les suivrai pas dans le délire de ce problème absurde, que leur admiratrice a trop bien résolu en nous montrant l'esprit qui en dictoit chaque partie. Leur but est trop palpable, leur objet trop évident; il suffit de l'avoir indiqué pour juger de la confiance qu'ils méritent.

Mais ces assertions, recueillies avec tant de soin de leurs productions diverses, ne nous ont rien appris sur le véritable objet de la question. Tous leurs *oui* et leurs *non* ne nous font pas connoître l'état de la morale au moment où parut cette école évangélique dont la gloire les offusque et les afflige, dont ils n'ont tant voulu ravaler le mérite que pour éteindre en nous tout sentiment d'admiration et de reconnoissance envers le Dieu du Christianisme. Opposons à leurs vaines assertions des recherches exactes. Par l'état moral de l'univers, antérieur à l'école du Messie, essayons de connoître, au moins en partie, ce que toutes les autres doivent à l'Evangile; et que la vérité, mieux connue, justifie l'hommage du chrétien.

La morale ou la science des vertus et de nos devoirs, cette science qui constitue l'homme véritablement homme, ne fut, ne dut point être abandonnée à nos spéculations arbitraires. Un

Dieu sage en grava dans nos cœurs les premiers principes. La raison y devoit ajouter ses lumières; et la Divinité, long-temps même avant l'école évangélique, n'avoit pas dédaigné de la fortifier par la révélation.

De cette triple source dérivoit ce que nous appelons pour ces temps antérieurs à l'Evangile, la morale du sentiment, la morale de la raison et la morale de la révélation. Leur objet est le même, c'est partout la distinction du bien et du mal moral, du juste et de l'injuste; il ne peut y avoir d'opposition dans leurs préceptes, mais elles ne supposent ni la même étendue dans leurs lumières, ni la même manière de les communiquer.

La première, semblable en quelque sorte à la faculté de sentir malgré soi le bien, le mal physique, est cet instinct si prompt et si actif, qu'il semble au moins prévenir tout l'exercice de l'intelligence, et suppose à peine le plus léger exercice de la raison. Elle est dans ces principes que nous disons *innés*, parce qu'ils ne sont point le fruit de l'étude, mais des raisonnemens les plus simples et les plus naturels. Elle est universelle, parce que sa lumière est accordée à tous; mais elle semble plus spécialement la *morale du peuple*, de cette classe d'hommes qui méconnoît les longues réflexions, les méditations, l'art d'arriver au vrai par l'enchaînement des principes et des conséquences.

Cet art étoit celui qui constituoit les philosophes ; ils s'en flattoient au moins ; et de leurs spéculations résultoit cette morale de la raison, que nous consentons à regarder comme leur domaine particulier, comme celle que leurs divers adeptes se sont fait une gloire d'admettre exclusivement à toute autre règle.

La troisième enfin, la morale de la révélation n'appartenoit qu'à cette nation privilégiée, que dirigeoient Moïse et les prophètes. Je sens que je pourrois me dispenser, avec nos philosophes, de porter mes regards sur celle-ci ; elle leur est peu chère ; ils contesteront peu sur les avantages qu'elle peut avoir reçus de l'évangile. Mais puisque tous leurs soins tendent à obscurcir la gloire de cette grande école des vertus, je veux publier, moi, ce que lui doivent sans exception toutes les autres. J'ai consulté l'histoire ; c'étoit le seul moyen de connoître leur véritable état antérieurement à l'évangile, et ce que l'univers doit au Dieu qui leur apporte à toutes un nouveau flambeau et de nouveaux préceptes. Je commence par celle qui sembloit avoir le moins besoin de ses leçons.

Article premier.

Etat de la morale de la révélation antérieurement à l'Evangile.

Tout ce qu'on peut entendre par ces mots

de *morale révélée*, est nécessairement pur et saint par soi-même, comme le Dieu qui en est le principe. Le plus léger soupçon d'immoralité ou de lois vicieuses, outrageroit ici également et ce Dieu d'Israël, et les instrumens de sa parole. Les règles de mœurs dictées par Moïse et les prophètes, seront donc essentiellement pour nous les leçons et les oracles de l'Esprit saint. Mais la Divinité peut ménager ses dons et ses lumières, elle peut avoir des temps marqués pour la distribution de ses richesses, et pour en dispenser la plénitude ; ces leçons consignées dans nos livres saints peuvent être dénaturées par des interprétations pharisaïques ; nous pouvons donc aussi considérer cette morale d'une première révélation, et relativement aux limites qu'il a plu à Dieu de lui donner, et relativement à l'altération qu'elle a pu essuyér de la part des hommes.

Sous ce premier coup-d'œil, la morale de la révélation a pu être incomplète et susceptible d'une perfection, d'une plus grande abondance de lumières réservées à des temps plus heureux. Sous le second rapport, elle a pu être rectifiée et rappelée à sa première pureté. Vous qui les avez lues et méditées ces premières leçons de la révélation, ces oracles du saint législateur d'Israël, des prophètes et de ces personnages à jamais respectables, dont les œuvres composent nos livres sapientiaux, je suis loin de vou-

loir diminuer le respect et l'estime qu'elles ont dû vous inspirer ; mais si elles conservent la supériorité la plus marquée ; quand nous les comparons à toutes les leçons de la sagesse humaine, en est-il bien de même, quand nous les rapprochons de l'école du Messie ? Tout ne montre-t-il pas au contraire dans la révélation primitive, les lois et les préceptes proportionnés en quelque sorte à l'enfance de la sainteté et de l'homme moral, tandis que chez Jésus tout annonce la perfection même, et la consommation de la loi sainte ? Les devoirs, les motifs, les secours, les moyens, les lumières tout s'agrandit ici. Tout dit à l'homme de l'évangile : sois saint comme Dieu même, sois parfait comme Dieu, pour être un jour heureux de son bonheur.

Jusqu'à l'heureux instant où le Fils de Marie s'est fait entendre, le juif, il est vrai, connoît sa destinée, on ne lui cache ni ses droits à l'immortalité, ni le sort qui attend le juste ou le méchant, ni aucune de ces grandes vérités sur lesquelles s'appuient les fondemens de la morale. Mais en montrant à Israël une vie nouvelle, dont le bonheur dépend de ses vertus, tout semble en quelque sorte l'attacher à une vie passagère. Dans les promesses même de la Divinité, c'est la rosée du ciel, la fécondité des champs, la richesse de sa postérité, la durée de ses jours, qu'on annonce au peuple de Jacob comme la récompense de sa fidélité. On lui parle du sé-

jour de la Divinité, mais on fixe ses regards sur Chanaan ; et le miel et le lait dont il va se nourrir dans cette terre promise, suppléent, pour ainsi dire, aux délices célestes qu'il ne sait pas encore apprécier. Enfans de l'évangile ! ces bénédictions de Jacob et d'Esaü dans la graisse de la terre et dans l'empire même des nations, sont trop viles pour vous. Elevez vos regards vers le ciel, l'oracle du Messie ne vous permet plus de les fixer ailleurs. C'est-là, c'est dans Dieu seul que vous chercherez désormais un prix digne de vous, et vos vertus seront aussi d'un nouvel ordre.

On ne vous dira plus: celui-là sera riche sur la terre, qui aura observé mes préceptes ; on vous fera entendre ces paroles nouvelles : celui-là ne sait plus observer mes préceptes, qui ne sait pas fouler aux pieds tous les biens de la terre. La loi avoit maudit l'avare, l'ambitieux, le superbe ; les riches trembleront à l'école de Jésus ; les bienheureux de l'évangile seront les pauvres d'esprit. Le seul grand sera l'humble de cœur.

La loi vous avoit dit : secourez votre frère, et n'exigez de lui ni retour, ni usure. Jésus ajoutera : vous êtes frères de tout ce qui est homme ; il n'y aura plus d'étrangers à vos yeux, le Dieu qui fait briller son soleil de l'occident à l'orient, sera votre modèle. On a dit aux anciens : aimez ceux qui vous aiment, et faites

du bien à ceux qui vous en font. On vous dira à vous : aimez vos ennemis, et soyez les bienfaiteurs de ceux qui vous haïssent.

On avoit dit au juif : la vengeance n'appartient point à l'homme ; mais le juif pouvoit la réclamer de Dieu qui se l'est réservée. On dira au chrétien : la vengeance est à Dieu, mais vous prierez Dieu de pardonner à ceux qui vous offensent, de leur faire du bien, et cette prière sera le vœu de tous les jours ; si elle n'est sincère, en vain espérez vous le pardon et les graces que vous demanderez pour vous-même.

Le prophète avoit dit : œil pour œil, dent pour dent ; on vous dira à vous : si vous êtes frappé sur une joue, vous présenterez l'autre ; et si votre frère demande en jugement votre tunique, abandonnez-lui encore votre manteau. En un mot la charité avoit ses bornes, elle n'en connoît plus à l'école du Messie. Vous aimiez Dieu dans lui-même ; vous l'aimerez dans chacun de vos frères, dans vos ennemis mêmes ; car c'est-là le précepte de Jésus-Christ.

L'homme auprès de Moïse, n'oublie pas qu'il est esprit ; mais tout lui dit encore qu'il est pétri de chair, de boue et de limon. Auprès du Christ la chair est vivifiée et les sens s'ennoblissent par les combats et les victoires. Là, je n'avois à redouter que l'excès des plaisirs ; ici les privations, les sacrifices élèvent l'ame et fortifient son empire.

Dociles aux lecons de ses prophètes, Israël proscrira l'adultère, mais il pourra légitimer la double épouse ; il ne violera pas la couche nuptiale; mais il pourra dissoudre une première union, et chercher de nouveaux embrassemens dans de nouveaux liens. Ceux du chrétien seront l'image de la Divinité unie à l'homme juste, de la Divinité unie à son église, et toutes les puissances de la terre ne les dissoudront pas. Des nœuds plus saints encore attacheront les vierges de l'évangile au céleste époux ; et les sens enchaînés ne détourneront plus un cœur qui ne veut, qui ne sait plus jouir que de son Dieu.

L'homme moral enfin, chez Moïse et les prophètes, sera l'homme avec toutes ses affections, avec tous ses penchans, partout où la justice rigoureuse et la nature ne les réprouvent pas ; l'homme moral de l'évangile sera l'homme partout supérieur à ses passions, à ses penchans. Le juif n'a pas été dans les ténèbres, mais la lumière ne brille pas pour lui d'un éclat que son œil ne supporteroit pas. La carrière est ouverte ; mais il n'en verra pas cette étendue que ses pieds chancelans ne sauroient parcourir. On lui tait jusqu'aux noms de ses vertus, dont son intelligence essayeroit en vain d'atteindre la hauteur. C'est l'enfant dont on dirige tous les pas, sans exiger de lui de grands efforts. Ce n'est pas encore l'homme appelé aux grands

combats, destiné aux grandes victoires, il sera en un mot le juste de la terre, c'est au Christ à former le héros, le saint des cieux.

Heureux encore le peuple élevé à l'école de ces premiers oracles, s'il n'avoit ajouté le vice même et l'erreur grossière à son imperfection! Mais plus la loi sembloit proportionnée à sa foiblesse, moins il sera fidèle à maintenir intacts ses dogmes primitifs et ses préceptes. Déjà il n'ose plus retrancher de son sein une secte insensée, qui ne voyant plus rien au-delà du tombeau, sappe les fondemens de la vertu sous prétexte de l'épurer, et prive le juste de son plus doux espoir. Les docteurs de Juda ont en mains les livres saints, mais ils en ont perdu l'esprit, et n'en connoissent que la lettre. Les prophètes leur ont montré dans l'avenir l'empire des passions et du péché détruit par le Messie, et ils ne pensent qu'à secouer par lui le joug des nations. Un conquérant, semblable aux tyrans destructeurs, est l'objet de leurs vœux; le maître et le modèle de toutes les vertus n'est que le desiré de l'ambition.

Qu'il se montre et qu'il fasse entendre sa voix, ce divin Maître, il est temps que ses leçons confondent le scribe et le pharisien. Les préceptes sont tous dénaturés, et les vertus ne sont devenues par eux que de vains simulacres. Ils chargent les autels de victimes, et tous les sacrifices du cœur sont inconnus! Le sang des taureaux

coulé dans les temples, pour honorer le père commun de tous les hommes; et c'est par ce sang même qu'ils prétendent dispenser les enfans de l'amour filial, du premier sentiment de la nature! Le Dieu d'Israël est le Dieu des nations, et ils ne savent lui prouver leur amour que par la haine du Samaritain, du Grec et du Romain! Ils ont peur de violer le sabbat; et des miracles de charité les scandalisent! Ils chantent, ils célèbrent sans cesse le Dieu d'une infinie miséricorde, et la douceur, la bonté de Jésus les révoltent! Ils invoquent la loi contre la pécheresse, et contre la loi même ils se sont persuadés que le lit de l'étrangère peut être violé sans manquer au précepte? Ils ont proscrit celui qui jure par le don de l'autel, ou l'or du temple, et ils pensent absoudre celui qui viola le serment fait par le temple et par l'autel! Leur visage est meurtri, leur chair est mortifiée, et ils ne savent pas ce que c'est que réprimer des feux secrets, des desirs adultères! Ils redoutent d'omettre une ablution, et ils ignorent que c'est par les pensées et les vœux illicites que le cœur est souillé! Un vain cercle de jeûnes fastueux, de cérémonies purement légales, de pratiques extérieures, une foule de préceptes qui, réduits à eux-mêmes, ne sauroient conserver à la vertu que son écorce: voilà ce que l'école pharisaïque donne à Israël pour l'essence de la loi, les leçons des pro-

phêtes, la morale de la révélation (1)! Sont-ce là les leçons qui, préparant les voies à l'Evangile, en auroient diminué le bienfait, et nous dispenseroient de la reconnoissance? ou plutôt le premier mérite du Maître évangélique n'est-il pas d'avoir rappelé la morale au véritable objet de ses leçons; d'avoir appris à l'homme que le siége des vertus est dans le cœur et non pas sur les lèvres; d'avoir humilié les faux docteurs, les corrupteurs de la révélation, les sacriléges interprètes d'une doctrine sainte, quoiqu'encore incomplète?

Oui, celui qui osa le premier dire aux scribes et aux pharisiens : Malheur à vous qui, par les traditions des hommes, avez dénaturé les traditions de Dieu! malheur à vous, esclaves hypocrites, qui lavez l'extérieur du calice, et laissez dans la coupe le poison de tous les vices; qui vous dites les maîtres de la science, et qui, fuyant la vraie justice, en détournez les autres; qui, ne montrant au peuple que l'apparence des vertus, lui en cachez l'essence! Celui qui le premier anathématisa tout l'orgueil du Portique sous les dehors d'une vertu austère, celui-là est pour moi le vrai restaurateur de la morale, de la révélation elle-même, de Moïse et des pro-

(1) Voyez les divers textes de l'Evangile, où cette morale pharisaïque est condamnée, et surtout S. Math., c. 5, 7, et 19.

phètes. Qu'une fausse philosophie, jalouse de sa gloire, ne s'occupe que des moyens de la ternir, il n'en sera pas moins à mes yeux le vrai maître des vertus solides et constantes, il n'en aura pas moins l'hommage de ma reconnoissance; il ne sera pas moins le bienfaiteur du genre humain.

Mais pour ne me montrer à son école qu'une science triviale et dès long-temps commune à tous les peuples, vous avez exalté celle de la nature, la morale du sentiment, et les lois de l'instinct le plus vulgaire. Je verrai donc encore ce qu'étoit cette voix du sentiment, ce qu'elle avoit appris aux peuples; si elle étoit plus pure, plus intacte que la voix de la révélation. L'histoire nous dira encore quelle force elle avoit conservée auprès des nations qui n'avoient ni Moïse, ni les prophètes; et nous saurons si l'efficacité de ses leçons rendoit moins nécessaires celles de l'Evangile.

Article second.

Etat de la morale de sentiment antérieurement à l'Evangile.

Loin de nous l'opinion de ces hommes qui ont osé nier jusqu'à l'existence de cet instinct moral, c'est-à-dire de cette connoissance intime, ou plutôt de cette espèce de sensation qui, étant dans l'homme indépendamment de sa vo-

lonté même, l'éclaire en quelque sorte malgré lui sur la nature de ses actions en général, le force à se juger coupable par les unes, à s'applaudir des autres. Je ne définis pas ici ce sentiment; je ne recherche ni comment il agit, ni comment il existe; le Dieu qui l'a mis dans mon cœur m'ordonne de le suivre, et non de l'expliquer. Qu'il ne soit que le fruit de la pensée, de la réflexion même, ou qu'il la précède, peu importe. Ces pensées et ces réflexions plus rapides, plus promptes que l'éclair, sont dans moi et me montrent le crime malgré moi. Le remords ou la honte qui les suit, n'est pas plus volontaire; je les appelle instinct, ou sentiment, ou voix de la nature, parce qu'elles ne sont ni moins actives, ni plus libres dans leur principe; et j'ajoute sans crainte avec le sage de Genève: Chez toutes les nations, dans les siècles même de la perversité la plus monstrueuse, la sainte voix de la nature a su se faire entendre; le méchant malgré lui a senti son pouvoir, et le juste ses consolations. Le scélérat partout a frémi avant de se livrer à ses premiers forfaits; jusqu'au milieu de sa prospérité, il a vu qu'il portoit dans son cœur son juge et son bourreau.

Je le dirai encore: chez toutes les nations je retrouve les principes fondamentaux d'une saine morale, la distinction générale du juste et de l'injuste, les idées d'un Dieu vengeur et rému-

nérateur ; partout je découvre des devoirs primitifs à remplir, des vices à fuir, des vertus à aimer. Chez les peuples même, dont la raison est le plus abrutie, l'instinct moral n'est pas anéanti : il ne le sera pas, tant que l'homme conservera quelques vestiges de son intelligence. Mais ne m'invitez pas, avec le célèbre défenseur de cet instinct, à n'ouvrir les fastes des nations, que pour le voir régner dans toute son étendue, et dominer dans toute sa puissance. Gardez-vous d'ajouter avec lui, qu'*en vain le vice armé d'une autorité sainte descendoit du séjour éternel*, *que cet instinct moral le repoussoit loin du cœur humain, et que la sainte voix de la nature*, *plus forte que celle des Dieux, se faisant respecter sur la terre*, *sembloit reléguer dans les cieux le crime avec les coupables.*

Plût à Dieu que l'histoire des peuples nous montrât l'homme, tel que vous aimez à nous le présenter, et le vice aussi rare sur la terre, la voix de la nature aussi puissante, l'instinct de la vertu aussi fort que vous semblez le croire ! Mais vos vœux et les miens ne rendront pas l'homme innocent ; et malgré vos assertions pompeuses, il n'en est pas moins vrai que cet instinct, ce sentiment de la nature, vicié dans sa source et affoibli par les passions, n'empêchoit pas les cœurs de se corrompre, les esprits de s'aveugler. Des erreurs monstrueuses et sans

nombre, un culte inconcevable par son absurdité, mais presque universel, des usages, des lois et des coutumes, dont la nature devoit partout frémir, absorbent cet instinct : l'habitude a changé les forfaits en vertus; le vice a des autels, son encens étouffe les remords, la morale altérée les rend presque tous impuissans, ou les anéantit. Voilà le vrai tableau du genre humain, à l'instant où s'élève l'école évangélique : voilà ce que l'histoire nous forcera de voir en cet instant, sur toute la surface de la terre.

A travers ce déluge d'erreurs, de vices et de crimes, la nature sans doute s'est encore fait entendre, lorsqu'elle se bornoit à annoncer un Dieu arbitre de la terre et des cieux; mais lorsqu'elle ajoutoit que ce Dieu étant saint, l'être qu'il a formé à son image, n'en conserve les traits que par la sainteté de la vertu; lorsqu'il auroit fallu persuader aux nations que la corruption et les forfaits ne sauroient se concilier avec l'idée de la Divinité; qu'un être vicieux et immoral ne peut être l'objet de nos hommages; quelle force avoit-elle cette voix de la nature? et quel empire put-elle conserver sur les actions des hommes, dès qu'une fois le Grec et le Romain eurent mis sur l'autel un Jupiter incestueux, et le féroce Mars, la Junon jalouse, l'avare Plutus, l'impudique Vénus, un Mercure voleur, un Bacchus abruti par l'ivresse, et Mi-

nerve, ou la sagesse même, associée à un Dieu de sang et de carnage, et cette Flore élevée du bourbier de la prostitution publique au rang suprême de la divinité?

Qu'est-ce que la morale; et que pourra-t-elle être, lorsque le sentiment de la nature ne suffira pas même pour révolter les peuples contre l'idole monstrueuse, dont le nom est l'opprobre des mœurs? Qu'est-ce que la pudeur auprès de l'Assyrien que je vois accourir dans les temples de Milyte, pour expier le crime par la prostitution? Qu'est-elle pour l'Egypte ou pour l'Inde prosternée devant l'autel infâme du Phallus ou du Lingham? Qu'est-ce que les vertus conjugales pour toutes ces matrones accourues dans Rome et dans Athènes aux Lupercales, ou aux fêtes nocturnes de la bonne déesse? Qu'est-ce que la décence, la modération, la tempérance pour celles que je vois briguer et agiter le thirse des Bacchantes?

Je ne le sais que trop, et ces lettres n'en seront qu'une preuve trop évidente auprès de nos faux sages même: ces vertus ont aussi perdu leur nature, et ne sauroient plus être que des vertus de préjugé. L'humanité, nous crient-ils sans cesse, l'humanité, la bienfaisance mutuelle; l'utilité, l'amour universel, voilà les vraies vertus, et les seules dont la perte auroit pu mériter les regrets du philosophe. Eh bien, leur répondrai-je, qu'est-ce pour tous les peu-

ples que cette humanité, cette fraternité, cet amour universel, et cette bienveillance générale, quant à un Dieu, père commun de tous les hommes, ont succédé les Dieux des empires, des provinces, des villes? Dieux jaloux qui divisent les nations et se disputent les victimes.

Dieux cruels! qui demandent en Tauride le sang de l'étranger échappé au naufrage; en Elide le sang, de l'innocence pour appaiser les vents; et dans le Latium celui du Gaulois pour détourner un fléau. Qu'est-ce pour le Romain, l'Egyptien, l'Indien que l'humanité sainte, quand il ne rougit pas d'ordonner pour ses fêtes publiques, pour ses jeux funéraires, l'hécatombe sanglant de ses gladiateurs, de ses esclaves, et jusqu'au sacrifice de l'épouse? Qu'est-ce pour le Spartiate et l'Africain, que le premier instinct de la nature, quand un père féroce déchire ses enfans sur l'autel de Diane, ou les écrase contre ceux de Saturne? Qu'est-ce pour tous les peuples que la fraternité, l'union domestique, quand le premier des Dieux a mutilé son père pour usurper son trône? quand les Dieux se poursuivent, se chassent de l'Olympe, se combattent les uns les autres, comme tous les tyrans et les ambitieux de la terre; quand tout l'Olympe se divise en partis, en factions, pour Argos ou pour Troie! Qu'est-ce enfin pour toutes les nations que la première

idée des vertus, lorsque dans tous les temples je ne vois qu'un mélange inconcevable des plaisirs de la bête et de sa férocité? Partout l'homme a cherché l'oracle de ses Dieux dans les entrailles de l'homme ; partout il a banni la pudeur loin des autels ; partout les barbares sacrifices de Carthage et les scandales de Paphos ont été en dernière analyse l'essence de son culte ; et je croirai qu'alors la voix de la nature conservant sur les cœurs toute son influence, le sentiment de la vertu reléguoit dans les cieux les crimes et les coupables !

Vous nous dites : ces crimes et ces forfaits n'appartiennent qu'à la superstition, le culte est seul coupable; l'instinct partout ailleurs que dans les temples, conserve à la vertu son caractère et ses attraits, et la morale des foyers est au moins celle de la nature. Je veux en convenir pour un instant; mais au moins ces autels, ces temples sont répandus partout ; les sacrifices indécens ou barbares se multiplient, se renouvellent, se succèdent tous les jours. L'instinct moral est donc sans cesse combattu, les crimes, les forfaits se multiplient donc aussi et s'accumulent partout comme les sacrifices ; et qu'importe le lieu où l'homme les commet, si ce lieu ne suppose qu'un aveuglement plus fatal, s'il ne fait qu'appaiser le remords, qu'étourdir les coupables, s'il n'est que plus propice à la corruption, à la férocité !

Je le veux encore : le culte est seul coupable ; mais ingrats vous devez donc au moins un premier hommage au Dieu de l'Evangile, qui a purgé ces temples souillés de tant d'horreurs ! qui rend au moins à la nature l'empire qu'elle avoit perdu près des autels. Vous pouvez, vous devez au moins dire : si l'univers entier n'a plus à rougir d'un culte obscène, si les Dieux peuvent être appaisés autrement que par le sang de l'homme, si leurs oracles ne sont plus le vœu d'un fratricide, je le dois à celui dont l'école a fait disparoître et ces Dieux et leurs prêtres, et leurs lubriques sacrifices, et leurs fêtes sanguinaires. Ce service au moins est assez important pour devenir un premier titre à la reconnoissance de la philosophie.

Mais la réflexion nous permet-elle de penser qu'il se borne à purger les autels, et que l'instinct moral fût plus puissant ailleurs qu'auprès des Dieux ? Je ne saurois le croire. La prostitution étoit dans les foyers avant de s'introduire dans les temples ; c'est pour autoriser tous les vices qu'on les rendit sacrés, et le crime inondoit la surface des villes quand il brisa les portes du sanctuaire.

Nos sages n'ont point vu, ils n'ont pas voulu voir qu'une religion sans pudeur suppose essentiellement une nation sans mœurs ; il n'ont pas voulu voir qu'une religion sans humanité suppose une nation dès long-temps cruelle ; que

l'effusion du sang n'avoit plus rien de révoltant quand l'homme répandit froidement celui de l'homme pour apaiser les cieux ; que celui-là, sans doute, s'en étoit déjà nourri lui-même, qui le premier en fit un mets délicieux pour ses idoles.

Ils n'ont pas voulu voir qu'il faut aimer le vice avant d'en avoir fait l'apothéose ; que nécessairement il a long-temps régné dans les ténèbres avant de se montrer sur les autels et dans les fêtes publiques, et que le sentiment de la vertu avoit par conséquent perdu sa force, qu'il étoit sans action et presque nul partout où il n'y eut d'encens que pour le vice.

Mais ce que votre fausse philosophie a refusé de voir, pour imputer à la religion une corruption et des forfaits qui l'anéantissoient elle-même, la raison, l'évidence le manifesteront, et nous ne craindrons pas de le dire : il n'y a que des mœurs dès long-temps corrompues qui puissent ériger en dogme la corruption même. Il n'y a plus de mères chastes, quand elles offrent toutes à la lubricité du bonze leurs faveurs ou celles de leurs filles; il n'y a plus de pudeur quand la prostitution devient expiatoire. Ce n'est donc pas la religion qui corrompit les mœurs des peuples, ce n'est pas de l'autel aux foyers que passa la corruption ou la férocité. Ce sont les mœurs du peuple qui dénaturèrent la religion même, ce sont les vices des foyers qui

passant dans les temples, substituèrent au culte d'un Dieu saint, d'un Dieu bon, celui de tous les dieux impurs ou barbares.

Avec tout l'appareil de l'éloquence et toutes les ressources du sophisme, vous nous ferez en vain observer une chaste Lucrèce adorant l'impudique Vénus. On peut être victime de la honte sans être le martyr de la vertu, et la conscience n'est que trop souvent muette quand l'honneur parle encore.

Je pourrois vous nier avec l'histoire ce contraste apparent d'une chaste Lucrèce au pied de ces autels lubriques, parce qu'à cette époque les mœurs ne souffroient pas encore dans Rome de pareils sacrifices; parce que dans le temps où Rome les admit, celles qui pénétroient dans les temples de Flore, de Vénus, de Cybèle, ne s'en retournoient pas sans doute les plus chastes des vestales; mais accordons au moins à l'honneur le pouvoir de réveiller la honte; cet honneur lui-même, dernière ressource de l'instinct public, combien de temps encore conserva-t-il son influence dans l'empire des mœurs, quand le culte, leçon toujours active et toujours imposante, eut enfin préconisé ces mêmes passions qui l'avoient dénaturé pour s'en faire un appui? Les peuples pouvoient-ils se reprocher des crimes qui n'étoient que l'histoire de leurs Dieux? Pouvoient-ils redouter leur vengeance, ou écouter

la honte, la crainte, les remords, quand le ciel ne leur offroit que des exemples?

La nature essayoit de réclamer ses droits; quelquefois elle l'emportoit même sur le vice, le culte et les passions; de là ces traits frappans de fidélité conjugale, de générosité, de constance, de diverses vertus dont l'histoire nous conserve le souvenir; mais le soin qu'elle a pris de les recueillir, tout épars qu'ils étoient dans l'immensité des nations et la durée des siècles, les éloges pompeux qu'elle leur donne prouvent seuls combien ils étoient rares et combien foible étoit cet instinct qui devoit en faire un devoir habituel.

Vous me montrez une chaste Lucrèce sacrifiant à Vénus; mais l'histoire vous montre avec Platon des nations entières entraînées dans les amours les plus infames par ce vil Ganimède, et ce dieu qui venoit jusque sur les théâtres enhardir la jeunesse à la séduction. (*Plat. de leg.* 1. *Plaut. Amph. Ter. Eunuch.*) Mais l'antiquité même, déplorant l'influence désastreuse d'un culte créé par les passions, et qui vient ensuite à l'appui des passions, ne voit dans ces prières insensées des peuples que le vœu du brigandage, dans l'affectation de publier les infamies des Dieux, d'étaler leurs images obscènes, que l'aliment du crime, et le desir d'autoriser leurs propres désordres. (Voy. *Lucian. dial. amor. Juv. sat. Horat. epist. Senec. de vitâ beatâ.*)

Convenons-en, les peuples, dans ces temps

antérieurs à l'Evangile, étoient précisément ce qu'étoient leurs dieux, enchaînés par les sens, dégradés par la volupté, flétris par tous les vices. Sous le toit paternel, comme dans les temples, tout annonce le silence terrible des vertus, l'instinct moral sans force et sans activité.

Les usages publics, les coutumes, les lois auroient pu lui rendre l'un et l'autre; mais ces lois elles-mêmes, ces usages publics, d'accord avec les vices et les passions, comme le culte, l'outrageoient également; jusqu'aux législateurs, tout conspiroit encore pour affoiblir, éteindre, anéantir cette morale de sentiment que vous avez cru voir si puissante et si efficace.

Contente d'asservir les citoyens au même joug, d'éviter les séditions, la discorde et les révoltes, l'infame politique a redouté partout l'austérité, la régularité des mœurs. Ici, pour attacher les citoyens à la patrie par la sensualité, elle change la prostitution en spectacle public, et les vierges de Sparte viennent le disputer en indécence aux plus vils athlètes. Là, elle invitera les courtisannes à étaler leurs nudités pour rassasier les yeux d'une populace corrompue, et Rome entière accourt leur applaudir. L'infame politique a dissous les nœuds les plus sacrés; tous ceux du mariage ne sont plus que l'instant de la brutalité qui s'assouvit; et du droit de choisir parmi les prostituées, elle a fait la récompense des héros; elle a autorisé le divorce; elle pro-

tégera la polygamie. Crainte de révolter ou la jeunesse et ses passions bouillantes, ou la vieillesse et ses habitudes lubriques, elle sourit à l'effréné concubinage. Quel sera donc l'empire du sentiment moral contre la loi qui tolère et absout, contre l'usage public qui autorise?

Que la nature essaye alors de réclamer ses droits et ceux de la pudeur, une politique barbare et féroce a bien su lui en ravir de plus précieux. Toujours inconstante comme ce qu'elle appelle son intérêt, tantôt elle soumet la vie des enfans aux caprices des pères, tantôt elle proscrit le nom même de père; et pour approprier au fisc tous les enfans, elle livre au public toutes les mères. On l'a vue dévouer à la mort toute épouse stérile; on l'a vu étouffer les enfans dont elle redoutoit le nombre, et massacrer tous ceux dont la foiblesse ou l'imperfection ne lui annonçoient pas des défenseurs robustes.

Encore si c'étoit-là des crimes passagers, ou des forfaits particuliers; encore si ce n'étoient que les mœurs de ces peuples que nous disons sauvages; mais ce sont les forfaits de la loi même, et l'histoire les montre chez toutes ces nations que vous dites policées, et dont vous admirez la sagesse. C'est le Romain que la loi autorise à détourner ses regards de l'enfant qui vient de naître, s'il n'est pas un Herculé au berceau, ou s'il n'est pas d'un sexe propre à porter les armes. C'est le Romain qui peut, sans

blesser la loi, dévouer à la mort ou bien à l'esclavage, et vendre ou massacrer celui dont la nature lui confioit les jours et la liberté. C'est le romain qui peut, sous les auspices de la loi, assassiner et hacher en morceaux le pauvre qui n'a plus que des larmes à lui offrir en paiement de ses usures. C'est le Romain qui fait de ses amphithéâtres une école de sang et de carnage, et de ses jeux floraux, celle de l'impudence et de l'infamie. (*Juven.*, *Sat.* 11; *Valer. Max.*, *l.* 2, *c.* 10.)

A Sparte et sous les lois de Licurgue, que verrai-je encore? Un peuple qui ne sait manier que le fer, et dédaigne tout autre étude; qui se fait une loi de méconnoître l'union naturelle de l'époux et de l'épouse; qui ne voit plus de sûreté pour la patrie, si le doux nom de père est prononcé dans le sein des familles; qui proscrit la pudeur, dénature les sexes, entasse dans un même précipice tous les enfans qu'il trouve foibles; exerce au brigandage, au vol et au larcin, ceux qu'il élève, et tremble pour ses murs s'il est pour le Spartiate d'autre vertu que celle de braver ou de donner la mort.

Athènes, moins féroce, que nous offrira-t-elle? C'est la même licence dans ses jeux, la même obscénité sur son théâtre, la même dissolution dans ses fêtes, la même erreur, le même outrage à la nature dans ses plaisirs et ses amours. C'est la même ambition dans ses projets, le

même despotisme et la même injustice envers ses amis, la même cruauté envers ses ennemis, la même dureté envers ses esclaves. J'aperçois dans ses murs quelques justes, quelques hommes intègres, ils sont trop redoutables pour une ville ingrate, jalouse, voluptueuse et toujours inquiète; leur justice même fait leur crime, l'ostracisme les chasse loin d'un peuple qui ne rougit pas d'annoncer qu'il redoute et qu'il hait la vertu (Voy. *de la Félicité publ. t.* 1.).

Si vous nous appellez à l'orient, nous y verrons un peuple, sous l'extérieur de la modération, enflé de ses maximes de justice, mais pour qui la fraude et le larcin occulte ne seront pas un crime; un peuple qui compose ses regards et son maintien, qui cependant, livré à la polygamie, ne connoît pas même de vertus sans prodige, loin des yeux du public; qui abhorre le sang, mais qui sait multiplier les exactions par les tortures; qui a sans cesse dans la bouche le nom de père, mais qui règne en despote sur les enfans et sur la mère; qui nous parle beaucoup de ses vertus, mais qui ne montre guère qu'un vain cérémonial sous lequel le cœur peut être esclave de toutes les passions; qui se dit le plus sage des peuples, mais qui fuit, méprise et déteste tous les autres, et dont les sages même laissent encore douter s'il est d'autres vertus que celles d'Epicure; un peuple qui honore les morts, et qui vend, mutile et sacrifie les vivans;

qui fonde le bonheur de son empire sur la population, et qui journellement expose à la merci des flots les fruits naissans d'une mère féconde. (Voy. *Recher. philos. de M. P.; Lettres édif.*, *et même les apologistes de la Chine.*)

Des provinces de cet ancien empire, je consens à vous suivre sur les rives de l'Indus; mais la nature ici s'est-elle donc oubliée elle-même? et sous la même forme, avec une même ame, les enfans de Brahma sont-ils donc plus distingués entre eux, sont-ils plus ennemis que leurs Dieux imbécilles? Qu'est-ce donc que ces castes si étranges, ces classes outrageantes qui autorisent l'homme à mépriser l'homme, à le forcer de fuir ou de se prosterner, ou de se détourner aux approches de l'homme, et à se croire impur de ses regards? Qu'est-ce que ce bûcher dont la flamme s'élève pour sacrifier à l'orgueil d'un tyran qui n'est plus? J'y vois précipiter vingt esclaves vivans, et l'épouse elle-même est forcée d'y descendre. (*Hist. des differ. Peup.* *t.* 2.) A ces traits seuls, qu'on ne me parle plus du pouvoir que la nature conserve sur l'Indien. Elle ne règne plus où le puissant se dit issu du front des Dieux, pour fouler l'indigent que l'imposture fait naître de leurs pieds; elle est nulle où la mort elle-même ne détruit pas l'empire du despote sur l'épouse et l'esclave, où la vie de toutes les classes d'animaux est sacrée, et où les hommes ont des classes dont la vie

n'est rien; où la vache est placée sur l'autel, et où des hommes croient connoître des hommes dont les pas souilleroient les temples, les villes et le seuil de leur porte.

Mais il est temps d'ouvrir les yeux sur un tableau plus général, de vous faire observer le grand forfait du genre humain, le crime universel. Cet instinct qui devoit reléguer dans les cieux les crimes et les coupables, qu'est-il donc devenu? Cette voix de la nature qui devoit suspendre au moins le glaive de l'assassin à l'aspect de son frère, où est donc sa puissance? Voyez d'un pole à l'autre, malgré ce sentiment intime d'une même origine et d'un père commun, toutes les nations, industrieuses à nourrir et fomenter des haines mutuelles et des guerres sanglantes, acharnées à se détruire, à se dévorer comme autant d'espèces ennemies, et toutes plus féroces les unes que les autres. Quoi! vous ne connoissez sur la terre ni crimes ni coupables? Ce n'est donc pas un crime que d'armer les nations contre les nations, que d'éteindre, au premier signal de division, toute idée d'humanité et de fraternité; de se nourrir sans cesse de sang et de carnage? d'ériger en prudence la haine des tyrans, en magnanimité les forfaits des conquérans, en vertus patriotiques l'ambition des chefs, la fureur et la rage des soldats? C'étoit donc cet instinct de la nature qui partout avoit dicté le redoutable code du plus

fort, et ce droit effrayant qui n'en laissant aucun à l'ennemi, légitimoit le meurtre, l'incendie, le ravage, la déprédation, le seul plaisir de nuire et d'écraser? C'étoit donc encore la morale du sentiment, qui loin de borner l'usage des armes à une défense légitime, préparoit des couronnes, des ovations, des triomphes aux grands bourreaux des peuples, comme aux vrais défenseurs de la patrie? C'étoit donc un instinct d'humanité, d'amour et de fraternité générale, qui faisoit retentir au champs de Mars cette voix redoutable : tout ce qui n'est pas Rome, doit fléchir ou tomber devant Rome; et dans Athènes : tout ce qui n'est pas grec, est barbare; et dans Memphis : tout ce qui est né loin des rivages du Nil, souille l'égyptien; et dans Sparte : tout ce qui est ilote naquit pour l'esclavage.

Ici je vous entends, je vous vois indigné comme moi de ces forfaits antiques, qui annonceroient presque la nullité complète du sentiment moral, dans tout le genre humain. Mais ajouterez-vous, n'est-il donc aujourd'hui sur la terre aucun de ces grands crimes? et nos guerres, nos divisions, nos haines de nation à nation, nous laissent-elles bien quelque chose à reprocher aux siècles antérieurs à l'Evangile? Le Christ a-t-il brisé toutes les chaînes? et si dans le sein même du Christianisme il est encore des hommes achetés et vendus par des

hommes, qu'a-t-il donc fait de plus que la nature ou la simple morale du sentiment?....... Pour dispenser nos cœurs de la reconnoissance, telle est donc la ressource d'une philosophie ingrate! Elle cache le bienfait ou l'atténue pour le faire oublier; elle affecte d'exagérer le reste de nos plaies, et de dissimuler nos maux antiques. Mais la verité seule répondra pour nous.

Sans doute il est encore des crimes sur la terre, malgré la loi évangélique; mais le crime frémit au moins partout au seul nom de l'Evangile. Il n'a pour lui que les ténèbres, et la pudeur au moins n'est publiquement insultée que dans nos Babylones. La loi ne donne plus au moins la sanction aux grands forfaits; le père ne peut plus, sous ses auspices, massacrer ses enfans, le maître ses esclaves, le créancier son débiteur, le citoyen tout étranger. Le sang humain ne coule plus au moins dans vos amphithéâtres, vos pompes funéraires et dans vos sacrifices. L'homme a connu au moins le prix de l'homme; les rois et les sujets ont un père commun.

Il est encore des crimes; mais la conscience au moins est réveillée, l'iniquité n'est plus avalée comme l'eau; où le goût dépravé des nations n'en soupçonnoit pas même l'amertume, l'Evangile a montré le poison; où régnoient un sommeil léthargique et une nuit profonde, la loi et les remords agitent aujourd'hui leur flam-

beau et rappellent la vie. La vertu mieux connue, le crime menacé jusque dans les ténèbres, les coutumes lubriques ou barbares abolies et proscrites, les lois plus épurées, l'humanité plus respectée, l'union conjugale raffermie; la nature éveillée dans le cœur de tous les pères, l'égalité naturelle des hommes devant un Dieu qui les jugera tous, combinée avec tous les devoirs des sociétés et de la subordination, tous les hommes enfin forcés au nom d'un Dieu de paix à s'aimer, s'entr'aider, se respecter, se pardonner comme frères, ou bien à redouter un Dieu terrible qui s'offense lui-même de l'outrage fait à ses enfans, les vraies idées de charité, d'amour universel, succédant à tous les préjugés qui fomentoient la haine des nations et leur férocité : sont-ce là des bienfaits indifférens aux yeux du philosophe ? ou l'histoire permet-elle au plus ingrat des hommes d'en ignorer la source, et de la méconnoître dans la propagation de la morale évangélique ?

Je le sais comme vous, l'ambition, la haine, l'intérêt, troublent encore les nations et la société; la terre et l'océan sont encore le théâtre de nos guerres sanglantes; mais dans ces fléaux même, connoissez l'influence de l'école évangélique. Dans ces convulsions de rage et de fureur d'un peuple contre un peuple, le Dieu de l'Evangile au moins menace le tyran qui les excite, il effraie l'ambitieux avide de conquêtes,

il proscrit jusqu'à la victoire qui n'est pas avouée par la justice. Au milieu des camps même, il condamne celui qui a versé le sang d'un ennemi qu'il pouvoit épargner : tôt ou tard, le héros forcé par ses leçons et ses préceptes, vient au pied de nos autels pleurer sur ses lauriers, gémir de ses déprédations, réparer ses exactions, ou trembler que le vrai Roi des rois ne change ses triomphes et sa gloire en une éternité d'ignominie et de supplices.

Le Dieu de l'Evangile ne vous défendit pas, il est vrai, d'armer pour conserver, mais où le permet-il pour usurper ? S'il ne s'offense pas toujours de vos trophées, c'est au pardon sans faste, et non à vos vengeances éclatantes qu'il promet la couronne des cieux. Si la guerre n'est pas toujours un forfait à ses yeux, parce qu'elle peut être quelquefois nécessaire, au moins est-elle toujours un vrai fléau dont il vous fait un crime de ne pas adoucir les rigueurs autant qu'il est en vous. S'il veut être invoqué dans vos camps comme Dieu des armées, il l'exige bien plus dans vos temples comme Dieu de la paix.

Consultez ceux de vos philosophes qui ont le plus médité l'influence de ces principes de douceur, d'humanité, de charité, sur le sort des nations, et l'évidence vous forcera comme eux de convenir que vos guerres en sont devenues moins fréquentes et moins atroces ; que le droit des vainqueurs n'est plus absolument ce-

lui du tigre qui déchire ce qu'il ne suffit pas à dévorer ; que celui des nations est mieux connu que grace à l'Evangile il est un droit des gens, un droit de charité et de ménagement même pour l'ennemi ; qu'il épargne aux vaincus ces chars plus humilians que leur défaite ; qu'avec la paix au moins il les rend à leur patrie et à la liberté ; que grace à l'Evangile un affreux esclavage n'est plus pour le plus foible la rançon de ses jours. (Voyez *Esprit des Lois*, *l.* 4, *ch.* 3 *et* 6.)

A ce mot d'esclavage, que nos sages frémissent et s'indignent, que leur esprit passant subitement des forfaits antiques aux forfaits de nos contemporains, se transporte des rivages du Sénégal aux bords de l'Amérique. A l'aspect de ces flottes qui vont échanger l'homme avec nos vils métaux, ou avec les hochets de notre enfance, avec l'animal même ; qu'ils oublient les crimes des générations passées, pour tourner contre ceux de la génération présente leur indignation ; à la seule pensée de l'homme noir enchaîné par l'homme blanc ; qu'ils s'écrient : Barbare ! la nature en avoit fait ton frère, non ta bête de charge. En faveur de l'instinct qu'ils réclament, nous saurons applaudir à leurs leçons pompeuses ; nous leur pardonnerons jusqu'à la frénésie de leurs déclamations ; mais si l'Europe entière est libre, si la seule pensée de l'homme sous le joug les révolte ; si le colon

avide est forcé de cacher dans un autre hémisphère les fers qu'il a forgés pour ses semblables; ingrats! reconnoissez au moins à quelle école ce cri de la nature a repris son énergie. Quel homme, avant le Christ et son Evangile, entendoit cette voix si puissante et si impérieuse parmi nous? Quels philosophes même, avant le Christ, en réclamoient les droits? Ils ont gémi eux-mêmes sous le joug et l'ont cru légitime. Pas un seul n'avoit dit: un esclave est un homme, et tout homme est mon frère. Et qu'étoit-ce alors que vos villes, vos sociétés et vos familles? Un mélange odieux, inconcevable d'infortunés vendus, de tyrans acheteurs, d'esclaves dans les fers, ou supportant tout le fardeau du jour, et de maîtres dont la verge et le fouet étoient le sceptre; d'indigens opprimés qui ne pouvoient pas même dire, et mon dos et mes bras sont à moi; et de riches oppresseurs, qui sans remords et du même sans-froid, calculoient dans leurs possessions des hommes et des bœufs. Oui, c'étoit-là le monde et tout le genre humain avant l'école évangélique. Ce crime étoit celui du Grec et du Romain, de l'Egyptien et de l'Arabe, du Perse et de l'Indien, du Chinois et du Germain, du Gaulois, du Sarmate, de toutes les nations. Ce crime nulle part n'alarmoit les consciences; nulle part ni la philosophie ni la loi ne défendoient à l'homme d'acheter l'homme, de le fouetter, de l'opprimer, de le tuer, de l'immoler.

Je le sais et j'en frémis : il est encore des esclaves ; mais nos Catons au moins, sous les auspices de l'Evangile, ne trafiqueront pas aujourd'hui de leur prostitution, et le chrétien au moins ne les jettera pas vieux ou infirmes dans une île déserte pour prix de leur service (V. *Plut. in Cat.*). Il est encore des esclaves ; mais au moins cette soif forcenée qui vous pousse au-delà des tropiques ne les soustraira pas à la protection du Dieu de l'Evangile. Il vous suit sur les mers, et jusque sur les rives du Niger et dans vos colonies les plus lointaines ; il vous crie : Cet esclave, c'est moi qui l'ai créé, je suis son père. Si tu es son bourreau, j'appellerai tous les miens contre toi. Si tu n'adoucis pas la rigueur de son sort, j'aggraverai le tien par les feux allumés dans ma colère.

Enfin il est encore, malgré l'Evangile, des crimes et des forfaits, des guerres et des tyrans, des scélérats de toute espèce ! Qu'étoit-ce donc que l'homme ? Que seroit-il encore sans l'Evangile, puisque tous les conseils, tous les préceptes, tous les exemples, toute la lumière et toutes les menaces de l'Evangile n'ont pas purgé la terre des monstres qui nous restent ? Quel besoin le genre humain n'avoit-il pas des leçons de Jésus, puisque les récompenses infinies qu'il attache à la vertu, les châtimens terribles annoncés aux méchans, n'ont pas encore éteint toutes les haines, brisé toutes les chaînes, et

rétabli absolument l'empire de la nature et de la sainteté ? Les peuples étoient donc comme frappés d'une stupidité morale, puisqu'il est encore des crimes et des forfaits sous la loi la plus sainte et la plus énergique. Dussent-ils se multiplier encore davantage, il sera toujours vrai de dire qu'à l'école de Jésus le vice et la vertu sont au moins mieux connus; qu'un mot de l'Evangile suffit pour dissiper les préjugés propices aux forfaits; que dans la classe même des chrétiens les moins instruits, les usages, les lois ne sauroient plus prescrire contre la conscience; qu'il ne laisse pas même au crime ses ténèbres; que partout il éclaire, épure et fortifie cet instinct qui fit seul la morale des peuples. Il est temps de fixer nos regards sur celle des philosophes mêmes, d'apprécier leur école, et de régler encore sur leurs services notre reconnoissance pour eux ou l'Evangile.

ARTICLE TROISIÈME.

Etat de la morale de la raison, ou des philosophes, antérieurement à l'Evangile.

Qu'on ne s'attende pas à me voir refuser aux sages des nations diverses, le tribut d'éloges qu'ils méritent; je n'ai point hésité à reconnoître les talens et les qualités de quelques-uns de nos philosophes modernes; je serai aussi juste envers les écoles anciennes. Je le confes-

serai hautement : les Socrate, les Platon et les Confucius ont des titres à notre admiration ; leurs leçons m'ont semblé quelquefois dictées par la raison la plus épurée. Le sage ne pouvoit alors se refuser à leurs lumières, ni l'honnête homme à leurs préceptes. J'en dois encore l'aveu : j'ai vu leurs disciples et leurs émules mériter aussi quelquefois notre reconnoissance. Dans les écoles mêmes les plus perverties du paganisme la vertu n'a pas toujours été blessée de leurs maximes.

Mais la raison, qui seule étoit chargée de présider à leurs Lycées, en sera-t-elle un guide plus certain, plus infaillible ? suffira-t-elle même au philosophe, à l'honnête homme ? Comme vous j'essayai de me le persuader ; comme vous, trop long-temps peut-être, j'avois eu au moins beaucoup de confiance en ses lumières et ses forces. Les Socrate et ceux qui jamais ne connurent d'autre maître que cette raison ont suffi pour me désabuser. Une école, me suis - je dit enfin, une école dont tous les héros et les sectateurs ont eux-mêmes publié l'insuffisance dans le chemin de la vertu, une école toujours inconstante et presque toujours erronée dans ses principes, une école enfin souvent licencieuse, et souvent monstrueuse dans ses préceptes, n'est point faite pour conduire le sage, pour devenir la règle de nos mœurs et de nos actions. Pour en porter le même jugement, dépouillez-vous,

lecteur, de toute prévention; que tout préjugé cesse; que la philosophie parle elle-même, et nous apprenne à quel point ses divers caractères peuvent la désigner.

Quel est d'abord ce premier sage dont le nom rappelle encore les plus célèbres triomphes de la raison humaine? Ecoutez ses leçons, voyez avec quelle réserve, quelle crainte, quelle timidité il les donne. Il discute, il examine, il cherche; n'espérez pas que jamais il se flatte d'avoir trouvé la vérité; que jamais il vous dise: c'est là qu'elle repose, et c'est là qu'est l'erreur; ou bien: voici la voie de la vertu, voilà celle du vice. Le flambeau qui le guide est trop foible pour lui montrer distinctement l'une ou l'autre. La seule vérité qu'il publie sans restriction et sans réserve, c'est qu'il n'a pu s'assurer d'aucune. Des questions sans fin, des problèmes, des difficultés, des doutes, voilà ce qu'il propose sans cesse, ce qu'il n'a jamais la confiance de résoudre (*Cic. Acad. quest. l.* 1, *n.* 23).

Sur quoi veut-il m'instruire cependant, et s'instruire lui-même? Sur les lois primitives de la justice, sur le bien et le mal qu'il m'importe tant de savoir discerner, sur la conduite qu'il m'est expédient de tenir envers les cieux, mes semblables et moi-même pour arriver au vrai bonheur? Sur ces objets divers, sur tout ce qu'il y a de plus intéressant dans la morale, qu'est-il donc résulté des recherches, des veilles

assidues et des méditations profondes du héros de la philosophie? Vous l'avez entendu, et peut-être même dans ces paroles mémorables : *La seule chose que je sache, c'est que je ne sais rien;* dans cet aveu célèbre, peut-être avez-vous cru ne voir que l'excès d'une vertu modeste, et admiré l'humilité d'un sage que vous aimez encore à opposer à l'orgueil du Portique. Vous vous êtes trompé. Cet aveu de son insuffisance n'avoit rien d'excessif. C'est la nécessité elle-même, c'est un vrai désespoir qui l'arrache dans toute son étendue. J'avois cru comme vous à cette modestie du maître de Platon; mais bientôt j'ai été forcé de reconnoître, dans la profession la plus authentique de ses doutes et de son ignorance, la vérité la plus réelle, la plus humiliante, la plus désespérante pour la philosophie, et la mieux constatée par l'examen impartial de toutes ces écoles qui n'ont d'autre flambeau que la raison de l'homme. C'est une vérité de fait que cet aveu renferme et que toutes les leçons de Socrate lui-même nous démontrent. Ce qu'il a cru savoir, je m'aperçois bientôt qu'il l'ignoroit, qu'il ne le savoit pas au moins de cette science qui fixe l'opinion et qui donne à l'esprit ce repos que la vérité bien connue lui fait seule trouver.

D'abord, je l'avois vu me faire un crime de révoquer en doute ces principes qui sont le fondement de mes devoirs envers Dieu et les hom-

mes (Platon, dans le Phédon). J'ai voulu les connoître ces fondemens, et mes devoirs eux-mêmes : que m'a-t-il répondu ? Que la raison ne lui apprenoit rien de bien décisif, et qu'elle ne pouvoit lui rien apprendre que de probable, d'incertain, de sujet à la réfutation, sur le culte de la Divinité, sur le sort à venir des mortels, sur leurs devoirs mutuels : il en fait une déclaration expresse; et lorsque je le presse pour obtenir enfin de son école quelque chose de certain, de positif sur des objets de cette importance dans la science des mœurs : Attendez, me dit-il, qu'un envoyé des cieux interprète les lois de la nature, et vienne nous apprendre ce que la vertu nous prescrit *envers Dieu, envers les hommes. Consultez les oracles*, ajoute-t-il, car nous ne savons rien de nous-mêmes. Il nous faut des lumières plus sûres; il faudroit la parole d'un Dieu pour nous servir de guide, pour fixer nos irrésolutions. (*Plat. Epimonis, liv.* 4 *et* 8 *des Lois; le Phédon, Alcibiade,* 2). Ainsi parle Socrate; et ce Platon, le plus zélé de ces admirateurs, ne me transmet ses aveux, sa réponse que pour justifier ses propres incertitudes.

J'insiste, je demande des leçons plus capables de terminer mes doutes : vous devez être content, me répondent Platon et Cicéron, lorsque nous vous donnons des réponses aussi probables que celles des autres philosophes; il faut vous

certitude, mais encore tout degré de probabilité (1).

---

(1) Vous trouverez dans l'Encyclopédie, article *Pyrrhonien*, une opinion bien différente de ce que nous vous disons ici sur l'incertitude des plus anciens philosophes. Suivant le rédacteur de cet article, *avant la secte pyrrhonienne, on avoit dans les autres écoles un système reçu, des principes avoués;* ON PROUVOIT TOUT, ON NE DOUTOIT DE RIEN .... *Dans celle-ci, on suivit une méthode toute opposée* .... PYRRHON EXERÇA LE PREMIER CETTE PHILOSOPHIE DOUTEUSE, *pusillanime, qu'on appelle de son nom* Pyrrhonienne, *de sa nature* sceptique. Mais continuez à lire, et l'on vous dira tout de suite que *si l'on examine la méthode des académiciens, on ne la trouvera pas fort éloignée de celle de Pyrrhon.* Conciliez, si vous le pouvez, cette *méthode toute opposée*, et *cette méthode qui n'est pas fort éloignée.* Passez même à l'article *Socrate*, dans le même ouvrage, et vous y lirez que *toute la dialectique de ce philosophe se résout en incertitudes.* Une fois pour toutes, souvenez-vous qu'il faudroit bien des volumes pour relever toutes les erreurs historiques, et les contradictions dont fourmille cette Encyclopédie, surtout dans les articles relatifs aux anciens philosophes. Le grand art de M. Diderot est de leur faire dire ce qu'il veut suivant les circonstances, bien plus que ce qu'ils avoient dit eux-mêmes. La méthode est facile; je ne peux ni ne veux m'arrêter à la réfuter; mais voyez au moins ce qu'en dit M. Bergier, dans son *Traité historique et dogmatique de la vraie Religion.* Quant à l'incertitude des anciens philosophes, lisez surtout les *Traités philosophiques*, les *Questions académiques*, les *Tusculanes*, etc., de Cicéron, l'homme du monde qui les étudia le plus, et qui rendit le mieux leurs opinions diverses.

Les dogmatiques même, au jugement de l'orateur philosophe romain, en quoi diffèrent-ils, si ce n'est dans les mots seulement, *des pyrrhoniens* ou *des sceptiques* Les uns et les autres, je le sais, sont dans une opinion outrageante pour la raison : ils ont exagéré sa foiblesse et ses ténèbres en les croyant universelles; mais enfin cette erreur est un fait incontestable, et par ce fait je vois toute l'école ancienne dans des perplexités continuelles sur cette raison même qu'ils ont prise pour guide.

La morale réduite aux lumières de la raison, à l'école de la philosophie ancienne, ne fut donc dans le fait qu'une loi toujours suspecte dans son autorité, dans ses décisions, aux yeux même de ceux qui, avant l'Evangile, n'ayant point d'autre guide que cette raison, épuisoient ses ressources. Eh! quelle confiance pouvoit-elle en effet obtenir et mériter de ses partisans les plus zélés, cette raison si vantée aujourd'hui par ces hommes qui opposent sa gloire et son école à celle de l'Evangile?

Je veux savoir ce qu'elle leur a dit d'un Dieu suprême, et de sa providence. La question est importante en morale, puisqu'elle doit m'apprendre s'il y a une loi et un législateur, et tout ce que je puis espérer ou redouter d'un juge souverain de mes actions. Avec Platon et Cicéron je l'admettrai ce Dieu ; mais je ne saurai pas s'il faut ou ne faut pas lui en associer un

bon nombre d'autres. Celui-là tour-à-tour en veut un et plusieurs: le principe étoit d'abord unique, il étoit immatériel; mais bientôt le ciel, la terre, l'ame et les divinités du paganisme sont pour lui autant de Dieux. Là il veut que je croie à leur généalogie; ici il ne souffrira pas qu'on me l'enseigne. Il m'a fait un devoir des sacrifices que les peuples leur offrent; et il prétend que ne pouvant connoître leur nature, je dois suspendre mon encens, crainte d'être trompé. (*V. Plat. Timée*, *des Lois*, *Alcib.* 2; *Cic. de nat. Deor.*, *n°.* 45). Celui-ci n'oppose au premier son inconstance que pour mériter encore mieux le même reproche, et pour se l'attirer de la part de nos Gassendi, de nos Baile, de tous ceux qui le méditent. Mais au moins commence-t-il par avouer qu'il ne sait à quoi s'en tenir, que la diversité des opinions philosophiques ne lui permet pas d'asseoir son jugement. (*Tusc. l.* 2, *n°.* 22).

Avec Diagoras, Théodore, Leucippe, Lucrèce et leur école, tout Dieu ne sera plus que l'effet de l'imagination et d'une vaine terreur. Avec Arcesilas et Lacide, Evandre ou Hégesime, je ne saurai pas même si je puis espérer que la question soit jamais décidée. A ceux qui ont admis l'existence d'une Divinité, je demande si elle s'intéresse à mon sort, et au bien ou au mal que je puis faire? Démocrite rit de sa providence; Aristote ne veut pas qu'elle s'é-

tende plus bas que les régions de la lune; Epicure endort tout l'Olympe pour rendre tous les Dieux insensibles à mes plaisirs comme à mes douleurs, à mes vertus comme à mes crimes. Les écoles s'élèvent, et les erreurs se multiplient. Le Dieu de l'univers est l'univers même; il est esprit, il est matière, il n'est plus que l'assemblage informe de tous les élémens; et si je fais le bien ou le mal, c'est une partie de ce Dieu qui devient en moi innocente ou coupable.

Je veux connoître le destin qui m'attend, et savoir si, mortel ou immortel, méchant ou vertueux, je dois ou craindre ou espérer quelque chose au-delà du tombeau. L'un se perd et raisonne sans cesse pour me le démontrer; mais il n'ose pas me répondre qu'il ait trouvé la vérité : il veut que je l'espère cette immortalité; mais il n'ose pas me l'assurer, et c'est Socrate même qui hésite : c'est le divin Platon, moins assuré encore que son maître, qui me transmet ses raisons et ses doutes. Vingt autres me prescrivent de laisser à la vile populace toute idée des enfers et des cieux. Ce sont les Démocrite, les Dycéarque, les Cratès. Celui-là croit montrer l'ame de ses ancêtres dans la plante ou dans la brute, par des transmigrations plus absurdes encore que variées. C'est Pythagore, au nom duquel des milliers de disciples me le jurent. Avec ceux-ci la grande

histoire de l'univers n'est qu'une renaissance perpétuelle des mêmes êtres, des mêmes personnages; qu'une suite renouvelée des mêmes faits, amenés et successivement réglés par la grande révolution des êtres. Socrate renaîtra pour être de nouveau accusé par le même Anytus, condamné par le même aréopage; Alexandre, pour triompher encore des mêmes Perses; César, pour conquérir les mêmes Gaules; Phalaris et Néron, pour être encore le fleau des mêmes hommes; et les auteurs de cette absurdité, ce sont les sages si vantés de l'Egypte; c'est Zénon qui la fait répéter par tous les Stoïciens. (Voy. *Origène contre Celse*, *l.* 5, *n°.* 20 *et* 21.; *Essai hist. et critique de Gaétan Sertor, pag.* 92). Un autre plus sincère, mais aussi plus flottant, m'avoue que tous les argumens des philosophes, pour ou contre le dogme de l'immortalité, de la punition future des méchans et de la récompense des bons, ne le convainquent pas; que la décision en est ou impossible ou infiniment difficile. Tour-à-tour il l'admet, et la rejète lui-même; il y croît près de ceux qui la défendent; toute sa conviction s'évanouit, quand il veut l'étudier d'après lui-même; et ce philosophe, qui se donne lui-même pour un être si inconstant, si indécis, c'est le plus éloquent des orateurs, la gloire du barreau, et le héros romain de la philosophie. (*Tuscul.*, *l.* 1, *n°.* 40). Quelle

école que celle qui se charge de régler mes actions, et qui ne peut me décider s'il est un être dont les lois puissent les diriger, et me faire un crime d'une action plutôt que d'une autre! Quelle école que celle qui me parle sans cesse de mon bonheur, et qui ne sait pas seulement à quel bonheur tous mes projets doivent tendre, ou du moins être subordonnés!

Je reviens à Socrate, parce que je sais que vous aimez à m'appeler à lui comme au grand apôtre et au martyr de la divinité, de l'immortalité, comme au docteur du souverain bonheur. Je l'ai étudié comme vous ce Socrate, dans les leçons de ses disciples, parce qu'il n'a pas osé nous transmettre lui-même ses opinions; je l'ai étudié dans l'histoire tracée par ses admirateurs; mais si Platon ou Xénophon prétendent me montrer dans leur maître l'apôtre et le martyr de la divinité, qu'ils me le montrent donc devant l'aréopage, soutenant hardiment que tous les dieux d'Athènes sont de vaines idoles, qu'il n'existe et ne peut exister qu'un seul Dieu, qu'il se fait une gloire de mourir pour cette vérité; c'est ainsi que meurent nos martyrs. C'est-là leur vraie défense, et non pas ces détours qui me laissent hésiter sur la foi de Socrate mourant, comme sur celle de Socrate vivant.

Qu'on ne me parle plus de sa doctrine sur l'immortalité, ou qu'on me la montre appuyée

sur des principes que ma raison avoue. Je vois à son école un Dieu dont mon ame est une émanation, une parcelle, ainsi que l'ame de tout méchant et de tout juste, de tout homme. Il prétend me flatter que la mort va réunir cette ame, cette parcelle de la Divinité, à la Divinité elle-même; celle du méchant ira se réunir de même à la source commune; et le sort du méchant sera le même que le destin du juste. Qu'est-ce alors que le dogme de l'immortalité? à quoi sert-il au monde? sinon à rassurer le méchant même! S'il veut que la parcelle qui constitue cette ame du méchant, soit épurée par des transmigrations ou par les flammes du tartare avant sa réunion, qu'est-ce donc que ces transmigrations absurdes de la métempsycose? ou bien qu'est-ce qu'une partie de Dieu méchante, une partie de Dieu tourmentée par Dieu dans le tartare? Est-ce donc à cette école que mon esprit fixera ses notions et sur Dieu et sur l'ame, et sur l'objet de l'immortalité?

Il est d'autres principes sans lesquels toute idée de morale, de devoir, de vertu, s'évanouit. Si je ne suis point libre, vainement cherchez-vous à me rendre vertueux ou vicieux. Je suis ce que je suis, et toutes vos leçons ne me feront ni pire ni meilleur sous les lois d'un destin qui enchaîne jusqu'à ma volonté. J'interrogerai donc encore les philoso-

phes ; que me répondront - ils ? Aristote, et les académies anciennes se réunissent toutes pour me rendre esclave de la nécessité. Les Dieux eux-mêmes, à toutes ces écoles, sont soumis à l'empire de la fatalité. Epicure et ses disciples viennent briser ces chaînes ; mais par une bisarrerie à jamais remarquable, ceux de ces anciens maîtres qui ont vu l'homme libre, m'apprennent qu'il n'y a pour l'homme ni juste ni injuste ; et ceux qui m'ont prêché une fatalité universelle et la plus absolue nécessité, ont toujours dans la bouche le mot de la vertu !

Que sera-t-elle au moins cette vertu ? que sera-ce pour toutes les écoles que ce bien dont la pratique doit me rendre honnête-homme, et ce mal qui distingue essentiellement le méchant du juste ? Fixeront-ils au moins mes idées sur sa nature ? Vain espoir ! les leçons recommencent, et l'incertitude redouble.

Si Chrysippe et Zénon ne voient la justice et l'essence du bien moral que dans la volonté d'un Dieu, qui dispose à son gré du juste et de l'injuste, l'académicien croit trouver la vertu indépendante, immuable, essentiellement bonne par elle-même, et tenant tout ce qu'elle est de sa propre nature ; elle cède pourtant avec Platon à des divinités chimériques, et ce père de toutes les académies n'ose pas décider que des Dieux adultères, intempérans,

féroces ou avares, soient les Dieux du crime, et non des êtres vertueux. *Ou ces Dieux*, me dit-il, *n'ont point commis ces choses qui nous semblent déraisonnables, ou s'ils les ont commises, elles cessent d'être des vices.* Instruit par ses leçons, Sénèque ira plus loin encore, et il verra le vice devenir vertu, quand Caton s'abandonne à la plus honteuse intempérance. *On rendra*, nous dit-il, *l'ivrognerie honnête, plutôt que Caton digne de blâme.* (Senec. de Tranquil. cap. 17); et s'il est un seul dogme plus généralement admis dans toutes ces écoles, ce sera celui qui apprend aux nations que leur volonté seule, leurs lois et leurs usages font le juste et l'injuste, l'honneur et l'infamie, le vice et la vertu.

Vantez encore ici cette raison qui conduit tant de sages. Le plus grand des philosophes romains épuise ses lumières, ses ressources; après bien des recherches et des méditations, il croit voir des vertus dont toutes les idées des mortels ne feroient pas des crimes; il croit voir des forfaits que toutes nos institutions humaines ne uroient ériger en vertu; il le dit en tremblant, il n'ose pas le prononcer à haute voix, *crainte d'être entendu par Carnéade ou par Arcésilas.* Il veut les appaiser, et non leur résister. Les philosophes armés pour démontrer la nullité ou la mobilité de la vertu, lui paroissent trop redoutables; toute sa raison est

réduite au silence, lorsqu'il essaye de leur répondre. (Voy. *Cicer. Lib. I. de legib.; Bayle*, *art. Carneades, note* 5.)

Voulez-vous l'entendre de nouveau cette raison si fière? accourez à l'école de l'orgueilleux Cynique; et là vous apprendrez ouvertement que la vertu consiste à suivre indistinctement tous les penchans de la nature; elle sera la même pour la brute et pour l'homme. Revenez à l'école d'Epicure. Si d'abord elle semble s'environner d'énigmes, et fuir dans ses jardins les regards du citoyen honnête; si le maître rougit et se défend de n'avoir sacrifié qu'aux sens, à la mollesse, interrogez ses disciples; ils ne se cachent plus : Athènes et Rome les ont vu soutenir effrontement, que la vertu n'est rien, que la volupté seule est le souverain bien, que ce qui a cessé d'être utile a cessé d'être juste. (V. *Cicer. de nat. deor.; Lactance, Diogène-Laerce, Le Batteux, Morale Epic.*)

---

(1). Je sais tous les efforts de nos modernes philosophes pour justifier la morale d'Epicure ; mais Baile et Diderot, et vingt autres, ont beau dire et beau faire, ceux qui avoient puisé la doctrine d'Epicure à son école même, l'entendoient mieux que nous, et certainement ses disciples faisoient consister toute la vertu et tout le bonheur dans les plaisirs sensuels. Comment le justifier lui-même après ce passage de Cicéron, qui connoissoit si bien les écoles de la philosophie ? « Tout le monde en- » tend par volupté, ce qui affecte agréablement les sens.

Voulez-vous quelque chose de plus effrontément philosophique. Aristippe n'hésitera pas à décider que l'homme vertueux est celui qui a su se procurer plus de plaisir que de douleur, et que le vrai méchant est celui qui a souffert plus qu'il n'a su jouir. (*Gaëtan Sertor, Essai hist. et crit.*) Mais pourquoi recourir à un nom diffamé parmi les philosophes mêmes ? Dans toutes les sectes de l'antique philosophie, nommez-en une seule qui ait constamment distingué la vertu du bien être, l'honnêteté du plaisir, le juste de l'heureux; qui ait au moins constamment enseigné que la vertu sans le bonheur des sens, et dans le malheur même, étoit digne de nos vœux et de notre affection. Le sage des Romains, qui étudiant le plus constamment à toutes les écoles, nous sembloit le plus capable de les réformer toutes, qui en nous retraçant tous leurs dogmes, en aperçut le mieux la fausseté et la foiblesse, ne prononce-t-il pas lui-même enfin que si le sage ou l'honnête homme peut être malheureux, la vertu

» Direz-vous qu'Epicure ignoroit cette volupté ? Pas
» toujours au moins. Il lui arrive même de la trop bien
» connoître ; car il assure *qu'il ne peut pas même com-*
» *prendre ni où, ni comment il peut y avoir d'autre bien*
» *que celui qui nous vient du boire, du manger, du plai-*
» *sir des oreilles, ou de la volupté obscène.* « (*De finib. bon. et mal. liv.* 2, nos. 9 et 10.)

et la sagesse ne sont plus dignes de nos recherches? (1)

Ce bonheur, qu'ils ont tous confondu avec la vertu, où me le montrent-ils? les uns dans ce que les plaisirs des sens ont de plus obscène, les autres dans des biens, des richesses, des commodités, des jouissances plus propres à corrompre qu'à épurer les mœurs. Aristippe le

---

(1) Rien de mieux réfuté par Cicéron que ces Stoïciens qui ne veulent pas que le sage souffre, et soit malheureux au milieu des supplices. (*De finib. bon. et mal.*) Son opinion, à lui, est moins ridicule, mais est-elle bien moins dangereuse, quand il prétend que le malheur, la sagesse, la bonté, la probité ne peuvent se trouver dans le même homme? *Bonus vir, et sapiens, et fortis, miser esse nemo potest. Nec vero cujus virtus moresque laudandi sunt, ejus non laudanda vita est; neque porro fugienda vita est, quæ laudanda est. Esset autem fugienda, si esset misera.* (*Parad.* 2.) Quelque absurde que soit ce paradoxe, il ne m'étonne pas dans un homme qui n'avoit point d'idée fixe sur l'immortalité. Lorsqu'il a dit: *tout ce qui est louable n'est point à éviter;* or la vie d'un homme malheureux seroit à éviter; *donc le sage ne peut être malheureux.* Il n'est pas possible de répondre mieux, et d'éviter la conséquence qu'il en tire, sans lui faire observer que ce malheur présent de l'honnête homme peut être non pas à éviter et à fuir, mais à desirer même, s'il n'est que passager, s'il peut nous conduire à un bonheur durable, qui compensera bien abondamment tous les malheurs de cette vie. Avec ces notions d'une vie à venir, Cicéron et cent autres philosophes auroient évité bien d'autres paradoxes.

voit dans les plaisirs du corps; Diomaque ne se croira heureux qu'en unissant l'amour de l'honnête aux voluptés sensuelles. Diodore ne veut pour le bonheur que l'absence de toute douleur. Il falloit aux péripatéticiens et les biens de l'esprit, et ceux du corps, et ceux de la fortune. (*Lactan. de falsâ sapientiâ.*) Les Platon même, les Pythagore, les Aristote, ont appelé heureux celui qui satisfait la passion qui le domine. (*Essai histor. et crit. p.* 64.) Le stoïque Zénon n'a connu de bonheur que dans l'égoïsme personnifié, l'insensibilité, l'apathie la plus opposée à l'esprit social. (Voy. *Hume, Ent. hum. t.* 2.)

Combinez à présent ces notions variées et révoltantes du juste et de l'injuste; combinez tous ces dogmes plus monstrueux encore que mobiles sur Dieu et sa nature, sur l'homme et ses facultés, son destin et son bonheur; rapprochez ces leçons, et n'imaginez pas qu'elles soient étrangères, ou qu'elles puissent devenir indifférentes au grand objet de la morale, car il est facile de prouver combien étroitement elles sont liées à cette science.

Vous avez des devoirs à me prescrire, vous me parlez de lois, d'obligations; ma raison vous demande essentiellement à quel titre vous me les imposez. Il n'y a point de loi où il n'y a point de législateur pour régler mes desirs ou mes actions, surtout dans le secret des ténèbres,

tant qu'il n'y aura pour l'homme ni Dieu, ni providence. La force et l'intérêt captiveront quelquefois sa volonté; mais la force n'est pas le principe des vertus, et l'intérêt est souvent dans le crime. Commencez donc par me montrer un Dieu qui puisse, qui doive et qui veuille veiller sur mes pensées et mes actions. Tant que vous me laissez incertain et flottant sur son existence ou sur sa providence, la grande question de mes devoirs se réduira toujours à celle de l'intérêt présent. Vous prouverez peut-être à l'homme qui raisonne, nous nous chargerons même de vous le démontrer, que la distinction d'un bien, d'un mal moral, du juste et de l'injuste ne dépend pas absolument de nos idées d'un Dieu vengeur et rémunérateur; mais si ce bien moral devient un mal physique, s'il gêne les passions, s'il exige des sacrifices, s'il nous faut, outre la connoissance purement spéculative de la vertu, une loi et des motifs supérieurs à tout l'attrait du vice; en un mot, si l'homme nous demande sur quoi vous fondez le devoir et le précepte, toute l'école antique vous devient inutile, par cela seul qu'elle n'a pu fixer l'opinion sur l'auteur de la loi et des préceptes.

Quand vous me parlerez de ces préceptes, pourrez-vous bien encore me laisser hésiter si je suis ou ne suis pas le maître de les suivre; et ne faudra-t-il pas conséquemment que vous ayez d'abord résolu d'une manière fixe la question

de la liberté ? quand vous me parlerez ensuite du bonheur attaché à la vertu, quelle confiance aurai-je en vos promesses, si, avec toute l'école ancienne, vous me laissez indécis sur cette vie future, dont le bonheur pourra seul compenser ce qu'il peut m'en coûter dans celle-ci pour être constamment vertueux. Souvenez-vous surtout que vous parlez à la raison, que c'est un philosophe que vous voulez lier à la vertu. Vos sentences, vos apophthegmes, vos conseils, vos préceptes seront merveilleux; il les admirera; mais vous voulez en faire la loi de ses actions: aura-t-il donc grand tort quand il demandera des principes positifs et constans, et des démonstrations sur lesquelles la loi soit établie ?

Nous les cherchons en vain ces principes constans et positifs dans toute l'école antique, elle ne sait à quoi s'en tenir elle-même sur tous ces grands objets; à ces incertitudes elle a mêlé sans cesse les erreurs les plus monstrueuses. Toute la morale de la philosophie ancienne ne sera donc pour moi qu'un édifice chancelant, dont la base ne fut jamais assise, dont tous les fondemens sont ruineux. Si nous voulons l'examiner dans le détail de ses préceptes, sera-t-elle plus fixe, plus constante et plus digne de nos hommages ?

On peut être séduit pour un instant par de pompeuses analyses, par ces collections où l'on

affecte de ne mettre sous nos yeux que les maximes des anciens philosophes, avouées par la sagesse; mais je veux, pour juger une école de morale, qu'elle proscrive constamment tous les vices, qu'elle combatte constamment pour la vertu, que sainte et constamment juste dans ses préceptes, elle me fournisse et les motifs et les moyens de m'en tenir à ses leçons. Tout me montre ces avantages réunis à l'école de l'Evangile, mais venez, et cherchons-les d'abord à celle de la philosophie.

Je n'effacerai pas dans Platon tout ce qui satisfait ma raison, en me portant au bien; mais faudra-t-il encore qu'il soit mon maître, et pourra-t-il exiger mes hommages, lorsque me détaillant ses maximes et ses préceptes, il ne rougira pas de m'apprendre qu'il suffit au mensonge d'être utile pour devenir licite? Lorsque l'intempérance et les excès des enfans de Bacchus ne seront à ses yeux qu'une partie innocente du culte et des fêtes publiques? Lorsqu'en législateur et politique pitoyable, en moraliste révoltant, il dispensera des lois de la pudeur un sexe dont elle est le premier ornement? Lorsque je le verrai dissoudre les liens de l'union conjugale, proposer aux héros de sa patrie les faveurs des courtisannes pour prix de leurs services? Lorsque, par un sophisme destructeur de toute propriété, il ne verra plus rien de contraire aux lois de la nature dans le vol et

le larcin? Quand mettant le poignard dans les mains de tout maître et de tout tyran, il soumettra à leurs caprices la vie de tout esclave, et n'aura plus que des arrêts de mort à prononcer contre cet esclave opprimé, qui n'a cherché qu'à se défendre d'un maître assassin? Son école sera-t-elle encore pour moi celle de la vertu et de la raison, quand livrant à la simple loi de l'appétit le plus brutal les femmes et les hommes parvenus à leur neuvième lustre, il ne demandera que des bourreaux pour les enfans qu'il aura vu naître de ce commerce? (V. *Répub. de Platon*, *surtout l.* 3 *et* 5.)

Je vous permettrai encore d'admirer un Caton, et tout ce qui peut faire redouter la justice de sa censure; mais le croirai-je aussi le plus sage des hommes lorsqu'il applaudira au jeune impudique qui vient d'assouvir ses passions dans le sein des courtisannes? Lorsque je le verrai s'extasier et se pâmer de joie à l'aspect de celui qui ne venge son père qu'en imitant le crime de l'assassin. (*Plut. Vie de Caton*, *et Hor. disc. l.* 2.)

Méditez tant que vous le voudrez les offices, les lois, les paradoxes de l'orateur philosophe; mais plaignez-le du moins, quand la vengeance n'a plus rien d'illicite pour lui; quand il ne voit qu'une sévérité outrée dans celui qui condamne la jeunesse à modérer ses passions, à fuir loin

de ces lieux consacrés à la prostitution ; quand le meurtre, l'homicide, le parjure, la trahison, le sacrilége n'ont pour lui rien de plus odieux et de plus criminel que le simple mensonge ; quand successivement académicien, stoïcien, épicurien, il conseille tour-à-tour la vertu, et justifie tous les excès ! (V. *Cic. OEuvres phil. Oraison pour Clelius ; Parad.* 3 ; *Lactance*, *Baile*, *etc*.

J'admirerai encore avec vous quelques traits, quelques axiomes épars dans les écrits de nos anciens philosophes ; mais nommez donc un crime que leur prétendue raison n'ait approuvé ou justifié ; nommez une passion qu'ils n'aient pas favorisée.

Suis-je impie et rempli d'indifférence pour les cieux ? le plus sage des Grecs me répète pour leçon favorite : *Ce qui est au-dessus de l'homme importe peu à l'homme ;* et bientôt le serment de la dérision équivaut à la parole donnée sur l'autel (1). Téméraire, insolent, pré somptueux jusqu'au blasphême, j'ai pour moi tout l'orgueil du Portique ; le ciel peut me donner la santé, et prolonger ou abréger mes

(1) Un des mots favoris de Socrate étoit, selon Lactance : *Quæ supra nos, nihil ad nos.* Suivant le même auteur et plusieurs autres, il juroit par son chien et par ce qu'il y a de plus vil, pour tourner le vrai serment en ridicule.

jours; ma vertu est tout entière de moi seul; le philosophe sourit avec mépris si je l'attends des cieux; et il plaint les Dieux mêmes de ne pouvoir devenir ses émules. (*Cicer. de nat. deor. Senec. epist.*) Suis-je dur, insensible, égoïste? Zénon et ses disciples m'ont appris que la vraie sagesse consiste à n'être point touché du sort d'autrui; que la douceur et la pitié ne sont qu'une folie (1). Suis-je vindicatif et implacable? Toute l'école stoïcienne m'en a fait un précepte. Celui qui se laisse apaiser, n'est plus homme pour elle. (*Cicer. pro Muræna; Lact. de vero cultu.*)

Livré à tout le feu de mes passions, ai-je voulu ne suivre que l'attrait des plaisirs et de la volupté? Montrez-moi, vous dirai-je, un seul de vos anciens sages qui proscrive constamment ou le concubinage ou l'adultère; je vous montrerai, moi, non plus un Epicure seulement, ni les pourceaux de son école, faisant des jouissances de la brute le suprême bonheur de l'homme; non pas un Démocrite exhortant effrontément ses disciples à fuir les liens du mariage sans fuir ses jouissances, pour ne point

---

(1) *Zenonis sententiæ sunt atque præcepta hujusmodi: Sapientem gratia nunquam moveri, cujusquam delicto ignoscere, neminem misericordem esse nisi stultum et levem; viri non esse exorari, neque placari.* (Cic. pro Muræna; Lact. *de vero cultu.*)

s'engager dans les soucis qu'entraîne l'éducation des enfans; non pas un Diogène confondant la turpitude et les infames habitudes de l'homme sans mœurs, avec les droits et les besoins de la nature; non pas cette secte aussi nombreuse que révoltante de Cyniques impudens, qui ne rougissoient pas d'excuser la publicité de leurs obscénités par l'exemple des plus vils animaux; mais je vous citerai tout ce que l'antiquité avoit de philosophes plus sévères, les Stoïciens eux-mêmes, les Zénon, les Cratès, les Crysippe, que l'on a vus sourire à cette école d'infamie, et partager ses dogmes. (Voy. *Dict. Baile*, *art.* Diogène *et* Hyparchias.)

Ils sont encore fameux les noms de ces sages que vous aimez à nous donner pour de grands maîtres dans la science des vertus et des devoirs; mais faites-les revivre, et que la génération présente aille s'instruire à leur école : quels fléaux pour la société et pour l'humanité, que des disciples dirigés par leurs préceptes. A la voix de Platon, nos guerriers reprendront toute la férocité des nations anciennes. « Quand le glaive » est levé, leur dira-t-il, comme il disoit jadis » aux Grecs, la nature n'a plus de lois, l'en» nemi plus de droits. Vous porterez le ravage » dans ses campagnes, et le feu dans ses villes. » Celui qui ne périra pas sous votre fer, passera » sous votre joug et sera votre esclave. » (*Plat. Répub. l.* 5.) A la voix d'Aristote, il n'y aura

plus de lois d'égalité et de fraternité. L'homme libre aura reçu de la nature même les chaînes dont il charge celui qui ne l'est pas; et l'esclave sera essentiellement destiné à gemir sous le joug. Près de ces mêmes sages, comme auprès de Diogène, de Solon et de Théodore, le droit sacré de la propriété, ce droit saint sur lequel reposent les fondemens de la société, ne sera plus qu'un droit établi par la force; et tout autre que moi pourra, sans injustice, semer où je défriche, moissonner où j'ai semé, cueillir où j'ai planté. Le métier des brigands et des voleurs ne sera plus qu'une profession, comme celle de tous les citoyens honnêtes.

Ecoutez le Stoïcien et l'Epicurien disputer sur les droits de vos compatriotes; celui-là croit prêcher la vertu en vous rendant insensible à leurs besoins; celui-ci vous fera une loi de fuir l'honorable emploi qui leur consacreroit vos travaux et vos lumières. Aniceris cherchera au contraire à vous persuader que les crimes et les forfaits n'ont plus rien que de grand et de noble, quand ils sont commis pour la patrie; et bientôt Théodore vous apprendra que l'amour de la patrie est la vertu des sots. (Voyez *Diog. Laerce*, *Vie d'Aristippe*, *et même l'Encyclopédie*, *art.* Cyrénaïques.)

Qu'ils nous disent au moins, tous ces sages guidés par la raison, ce que sont les vertus, et en quoi consistent les droits d'une amitié cons-

tante, de la tendresse paternelle, de l'amour filial. Ils les ont oubliées ces vertus si naturelles; et qui pourroit entendre leurs préceptes de sang-froid, si j'allois, avec toute l'école d'Epicure, répéter à mes lecteurs que l'amitié n'a ni devoirs ni liens, dès que l'ami cesse d'être utile; avec celle du philosophe de Cyrène, que l'amitié est superflue pour le sage qui sait se suffire à lui-même, et inutile à l'insensé qui ne sait pas en tirer son profit? Qui pourroit n'être pas indigné, si j'allois, avec Aniceris, dispenser les enfans de tout sentiment de reconnoissance pour celui qui leur donna le jour, ou bien avec son digne maître, justifier le père dénaturé qui craint de reconnoître ses enfans, et les rejette loin de lui, comme il se délivre de l'insecte qui le ronge, et, pour me servir de ses expressions, comme il rejette *les poux et les crachats.* (*Diog. Laert. ibid.*)

Que manquoit-il encore à ces écoles pour avoir renversé toutes les idées de la morale, et les droits les plus saints? Il est un crime affreux dont la pensée seule fait frémir la nature; celui de l'homme armé contre lui-même, s'arrachant une vie qu'il a reçue de Dieu, et déchirant lui-même ses entrailles; celui du scélérat qui consomme ses forfaits, en hâtant le moment que le ciel attendoit pour le punir de tous. Eh bien! ce crime affreux sera celui de toutes les écoles, du Stoïcien et de l'Académicien comme de l'E-

picurien, du Cynique et du Cyrénaïque. Les Cléantes, les Crysippe, les Démocrites, les Hégésias et les Catons se sont tous réunis pour exalter le suicide, l'ériger en vertu, en grandeur d'ame. Aristippe le regarde tout au plus comme un acte indifférent, parce qu'il n'ose décider si la somme des plaisirs après la mort sera plus grande ou plus petite que celle des douleurs, et si un Cicéron le condamne quelquefois, il revient sur ses pas et en fait l'apologie. (Voyez *Dictionn. Encyclop.*, *art.* Cyrénaïque.)

A ces détails honteux pour toutes les écoles de la philosophie ancienne, je pourrois en ajouter bien d'autres tout aussi capables de vous faire apprécier ses leçons et sa morale. Lors même que ces prétendus maîtres rencontrent par hasard quelques-unes de ces vérités utiles par elles-mêmes, lorsqu'ils me donnent quelques-uns de ces préceptes avoués par la vertu, je pourrois observer avec vous la foiblesse des motifs qu'ils opposent aux passions les plus violentes, la nullité de leurs moyens, le défaut absolu des secours, comme celui de toute autorité, quand ils prescrivent. Mais sans doute vous n'êtes plus tenté de les opposer, ces prétendues écoles de la raison, aux leçons de l'évangile, ces prétendus bienfaits de la philosophie, à tous ceux du Messie. Vous ne nous direz plus que l'univers auroit pu se passer des leçons de Jésus.

Les preuves du besoin le plus absolu se sont trop multipliées sous ma plume.

A ce maître sublime des vertus, nous vous avons aidé nous-mêmes à opposer une révélation antérieure à son école; mais il a fallu voir cette révélation incomplète en elle-même, dénaturée ensuite par le crime de ceux qui devoient en conserver le précieux dépôt. L'Evangile a purgé cette première école des interprétations pharisaïques, des vices judaïques; il a plus fait encore en ajoutant à ses leçons toutes celles de la vertu la plus sublime.

Vous avez opposé à Jésus la morale des nations, ou cet instinct de la nature, ce sentiment qui vous sembloit suffire pour conduire les peuples dans les voies de la vertu; et l'histoire de ces peuples, le plus simple exposé de leur culte, de leurs lois, de leurs usages, vous ont montré cet instinct des vertus affoibli, obscurci, sans force, sans action, vicié, perverti, dénaturé. C'étoit à l'Evangile à lui rendre ses lumières, sa force et son activité, en foudroyant les vices, le culte, les usages qui l'anéantissoient.

Obstiné à méconnoître les bienfaits de l'Evangile, et vous avez cru trouver dans la morale de la raison et à l'école de la philosophie, un bienfait antérieur; et nous l'avons vue cette philosophie, toujours incertaine et toujours inconstante, ne pouvant accorder ses adeptes ni sur Dieu, ni sur l'homme, ni sur les cieux, ni

sur l'enfer, ni sur aucun de ces principes qui sont les fondemens de toute vertu. Dans le détail de ses conseils et de ses préceptes propices à tous les vices, à tous les crimes, elle n'a fait qu'ajouter au besoin d'un nouveau maître. Quelle pourra donc être la conséquence de toutes ces recherches? . . . .

La *morale de la révélation* primitive étoit incomplète, la gloire de Jésus est de l'avoir perfectionnée (1). La *morale de sentiment étoit*

---

(1) Malgré ce que j'ai dit en comparant la morale de l'Ancien-Testament à celle de l'Evangile, qu'on n'imagine pas avoir droit de me mettre au nombre des détracteurs de Moïse et de l'ancienne loi. Personne ne rendra plus hautement que moi justice au saint Législateur des Hébreux. Toute sa loi est sainte, elle est toute inspirée, elle porte toute entière sur des principes saints. On n'a, pour s'en convaincre, qu'à lire mes observations relatives au dogme des Hébreux sur l'immortalité; mais cette loi ancienne, quoique sainte, n'étoit pas la mesure de toute sainteté; elle n'en étoit pas la perfection, la consommation; elle toléroit bien des choses que la loi nouvelle ne tolère point. Elle s'arrêtoit à un terme de sainteté au-delà duquel Jésus-Christ seul a fait connoître aux hommes qu'ils pouvoient s'élever. Voilà tout ce que j'ai voulu dire dans cette comparaison de la morale des anciens Hébreux et de celle de l'Evangile. S'il est quelqu'un qui pense que c'est-là ôter à Moïse une partie de sa gloire, et que sa morale ne le cédoit en rien à celle de l'Evangile, je répondrai : Pourquoi donc Jésus-Christ oppose-t-il lui-même si souvent la perfection de ses préceptes à l'imperfection de la loi ancienne? Que

presque éteinte; la gloire de Jésus est de lui rendre la vie et la lumière. *La morale de la raison*, ou plutôt la *morale de la philosophie*, étoit nulle dans ses principes, monstrueuse dans ses détails. Il n'est pas une seule vertu qu'elle n'ait attaquée; pas un vice, pas un crime, pas un forfait qu'elle n'ait autorisé; la gloire de Jésus ne sera pas d'avoir recueilli ses leçons, mais de l'avoir anéantie.

---

signifient donc ces paroles si souvent répétées dans saint Mathieu : *On a dit aux anciens; mais je vous dirai, moi, etc.* Ces paroles n'ont-elles pas le même sens que celles-ci : On a donné aux anciens tel précepte, et moi, je vous en donne un plus parfait; on a toléré anciennement tel usage, et moi, je ne veux pas le tolérer; on vous a permis telle chose, je ne la permets plus; j'exige enfin de vous une perfection supérieure à celle qu'exigeoient Moïse et les prophètes. Je ne crois pas qu'il y ait un seul lecteur de l'Evangile, qui ose contester cette interprétation. Il nous est donc permis de dire, sans rien retrancher à la gloire de Moïse, que sa loi n'atteignoit point à la perfection de la loi évangélique. D'ailleurs les faits ici parlent assez d'eux-mêmes : lisez, et, comme nous, rapprochez les préceptes, les motifs, les moyens, et vous verrez s'il n'y a pas loin encore de Moïse au Messie.

LETTRE LXV.

Le Chevalier à la Baronne.

Quel plaisir, Madame, quelle satisfaction pour moi d'avoir à vous offrir le compliment le plus sincère et le mieux mérité ! Il n'étoit pas possible d'indiquer plus exactement le point de réunion, de mieux trouver comment tout est dit en morale depuis bien des siècles, et comment dans cette même science rien n'est dit encore pour nos sages. Je me repentois presque d'avoir abandonné cette énigme à la sagacité de nos provinciaux ; je tremblois de les voir en conclure que la vérité en morale comme en physique et en métaphysique, n'est à notre école que ce que l'intérêt du moment suggère à nos adeptes : vous êtes mieux entrée dans nos vues ; vous avez mieux senti ce qui devoit rapprocher nos grands hommes à l'instant même où tout semble les diviser d'intérêt et de sentiment. Je n'ai donc plus semé sur un terrain ingrat ! Tant de facilité à saisir l'esprit de notre école annonce le succès de mes leçons. Je n'hésite donc plus à les continuer, et le nouveau problême que je vais vous proposer aujourd'hui, ne sera pas une légère

preuve de toute la confiance que vos progrès m'inspirent.

Mais, je vous en préviens, écartez les profanes en ce moment; et vous-même, armez-vous de tout votre zèle, de toute votre constance philosophique. Disposez-vous à écouter paisiblement le pour et le contre dans la question la moins susceptible, aux yeux du préjugé, des *oui*, des *non* et des *peut-être*.

C'est l'existence même de l'objet essentiel de cette grande science dans laquelle vous devez être instruite, c'est l'existence même du juste et de l'injuste, des vertus et des vices, que nous allons réduire en problême. Y a-t-il dans ce monde un bien, un mal moral? c'est-à-dire, la distinction de ce que nous appelons *vertu* et de ce que nous appelons *vice*, a-t-elle bien un autre fondement que notre imagination et nos erreurs? Le philosophe croira-t-il bien qu'il y ait des actions justes, des actions dignes de louange, de respect, d'admiration, d'amour, et des actions injustes, dignes de nos mépris ou de notre haine? Y a-t-il enfin, ou bien peut-il y avoir dans toute la conduite des hommes quelque chose qui puisse mériter nos éloges et quelque chose que nous devions blâmer? Je n'ai pas besoin qu'on me le dise; cette question, ce doute vont un peu révolter nos provinciaux; ils ne concevront pas qu'un problême de cette espèce ait pu entrer

dans la tête d'un philosophe, et dans le fond j'avoue qu'il est un peu étrange. Demander s'il y a des vices et des vertus dans ce monde, si leur distinction n'est pas imaginaire, c'est, nous dira-t-on, c'est exactement demander si la mère qui étouffe son enfant ne fait pas aussi bien, n'est pas aussi louable que celle qui l'allaite; c'est demander encore si payer de retour un bienfaiteur, un ami, un protecteur, ou le persécuter, le calomnier, le sacrifier, ne seroit pas absolument la même chose en morale, ou en fait de mérite et de démérite; c'est demander si le sujet rebelle ne vaut pas le citoyen soumis et fidèle; si Néron ne vaut pas Henri IV et Louis IX. Ces questions, je le répète encore, ont de quoi étonner la province. On les fait cependant à notre école, et on les résout même de bien des manières. Il est pour certains sages des vices et des vertus, et pour d'autres il n'est ni vertus, ni vices. Quelques-uns se contentent de douter; il en est qui successivement doutent, affirment, nient; et ce n'est pas là notre plus grand prodige: d'ailleurs, vous êtes à présent assez accoutumée à cette richesse d'opinions. Le problême consiste à trouver encore ici le point de réunion, c'est-à-dire, le moyen de concilier entre eux et nos sages qui nient, et nos sages qui doutent, et nos sages qui affirment. Je ne me chargerai, moi, que de ma partie, c'est-à-dire, du

soin de vous montrer l'opposition et les combats de notre école. C'est ce que je ferai encore par nos doubles colonnes, où je vais retracer d'un côté les lecons de nos sages qui nient, et de l'autre les leçons de nos sages qui affirment. Je prouverai la différence de toutes ces leçons ; vous, Madame, vous chercherez leur ressemblance, l'accord et l'unité qui en résultent ; vous les découvrirez, et ce second problême ne sera pas moins bien résolu que le premier.

SECOND PROBLÊME.

Seconde Enigme philosophique.

On prouve d'un côté qu'il n'y a dans ce monde ni vices, ni vertus, et que tout est égal ; on démontre de l'autre qu'il y a dans ce monde des vices, des vertus, et que leur différence est très-réelle. On fait ensuite voir des philosophes qui n'osent ici rien assurer, ni rien nier ; on en fera voir même qui prennent alternativement tous ces partis ; nous demandons comment ces divers sages n'ont cependant ici qu'une même opinion, et comment ils sont tous de la plus parfaite intelligence ?

Qu'il n'y a dans ce monde ni bien, ni mal moral, ni vices, ni vertus à distinguer.

« De cela seul qu'une chose existe, on peut, » on doit conclure qu'il n'y a aucun être par- » ticulier, aucune modification, aucune qua- » lité de ces êtres qui ne soit plus conforme à » la volonté de Dieu qu'une autre; que par rap- » port à lui tout est égal; que tout ce que nous » appelons *perfections, imperfections, justice,* » *méchanceté, bonté, fausseté, sagesse, folie,* » ne diffère que par rapport aux sensations de » plaisir, de douleur, d'agrément ou de désa- » grément que nous en recevrons ». (*Freret, Lett. de Thrasybule, pag.* 207 *et* 208).

» Je l'ai dit, je le répète : Tout est bien, » soit dans l'ordre physique, soit dans l'ordre » moral; je le soutiens d'après cette vérité dé- » montrée, tant par l'analyse que par l'expé- » rience, que c'est Dieu qui fait tout, et qu'il » ne peut rien faire que de parfait..... On » ne voit dans l'opinion contraire qu'un abîme » de blasphême et de contradictions «. (*Dieu et l'homme, par Valmire, n°.* 9, *p.* 154 *et* 155).

« Lorsque je fais le bien ou le mal, et que, » vertueux le matin, je suis vicieux le soir, c'est » mon sang qui en est cause; c'est ce qui l'é- » paissit, l'arrête, le dissout ou le précipite.... » Il n'y a rien d'absolument juste, d'absolu-

Qu'il y a dans ce monde un bien, un mal moral, des vices et des vertus à distinguer.

« Si la distinction du juste et de l'injuste n'a » pour principe la nature, je puis déchirer le » bandeau du préjugé qui m'attache à tout ce » que j'ai de plus cher... Il y a des choses dont » l'essence est de devoir être faites, comme il » y en a dont l'essence est de devoir être crues. » (*Delisle, Philos. de la nature, tom.* 1, *p.* 9 *et* 15).

« Il est évident que toutes sortes de maux, » le mal d'imperfection, le mal naturel ou phy- » sique, le mal moral, peuvent avoir lieu dans » un monde créé par un être infiniment bon, » sage, puissant... C'est dans le mélange de ces » biens, de ces maux, que la sagesse et la bonté » divine semblent s'être déployées de la ma- » nière la plus glorieuse. Par là, Dieu a montré » la plus complète équité envers les créatures. » (*Dict. Encycl. art.* Mal).

« La distinction de justice et d'équité nous » est originelle. Apercevoir dans les êtres intel- » lectuels laideur et bonté (ou bien vice et ver- » tu), c'est une opération aussi naturelle et » peut-être antérieure en notre esprit à l'opé-

» ment injuste, nulle équité réelle, nulle gran-
» deur, nuls crimes absolus. Politiques, reli-
» gionnaires, accordez cette vérité aux philoso-
» phes, et ne vous laissez pas forcer dans vos
» retranchemens, où vous serez honteusement
» défaits. » (*OEuvres de Lamet.*, *Disc. sur le bonheur*).

« On ne peut trop le répéter que, relative-
» ment au grand ensemble, tous les mouvemens
» des êtres, toutes leurs façons d'agir ne peu-
» vent être que dans l'ordre, et sont toujours
» dans la nature... Bien plus, chaque particu-
» lier agit toujours dans l'ordre... Il est dans
» l'ordre que le fer brûle; il est dans l'ordre
» que le méchant nuise, parce qu'il est dans
» son essence de nuire..... Aussi la distinction
» d'homme physique et d'homme moral, adop-
» tée aujourd'hui par la plupart des philosophes,
» n'est-elle fondée que sur des suppositions gra-
» tuites. L'aptitude de l'homme à se coordonner
» à tout, lui fait croire que tout est bien, tandis
» qu'il n'est positivement ni bien ni mal. » (*Syst. nat. t.* 1, *c.* 5 *et* 6).

« On suppose à l'homme qui a un *vice*, une
» liberté qui le rend coupable à nos yeux. Le
» *défaut* tombe communément sur le compte
» de la nature... Lorsque la philosophie discute
» ces distinctions avec une exactitude scrupu-

» ration semblable sur les êtres organisés......
» On a beau combattre ces sentimens et se tour-
» menter, la plus extravagante superstition,
» l'opinion nationale la plus absurde ne les ex-
» cluroient jamais parfaitement. » (*Principes de la Philos. morale*, §. 1, *trois. part.*).

« Comment ne sentez-vous pas que (si tout
» est également dans l'ordre) dès-lors il n'y a
» ni vice ni vertu, ni mérite ni démérite, ni
» moralité dans les actions humaines, et que
» ces mots d'honnête homme ou de scélérat
» doivent être pour vous vides de sens? Ils ne
» le sont pas toutefois, j'en suis sûr : votre
» cœur, en dépit de vos argumens, réclame
» contre votre triste philosophie.... Quand la
» sensibilité de l'homme commence à s'étendre
» hors de lui, il prend d'abord ces sentimens,
» et ensuite ces notions du bien et du mal qui
» le constituent véritablement homme... S'il n'y
» a rien de moral dans son cœur, d'où lui vien-
» nent ces transports d'admiration pour les ac-
» tions héroïques, ces ravissemens d'amour
» pour les grandes ames? » (*J. J. Rousseau*, *Emile*, *et Lett. à M****, *t.* 12, *in*-8°.).

« Le *vice* en lui-même est odieux à tous les
» hommes. Il en coûte au méchant le plus ré-
» solu pour consommer ses attentats; et s'il
» pouvoit obtenir le même succès sans crime,
» ne doutons pas qu'il hésitât un instant. Mal-

» leuse, elle les trouve souvent *vides de sens*.
» Un homme est-il plus maître d'être pusilla-
» nime, voluptueux, colère, *vicieux en un mot*,
» que louche, bossu ou boîteux? Plus on ac-
» corde aux mœurs, à l'éducation, aux circons-
» tances, moins on est vain des bonnes qualités
» qu'on possède et qu'on se doit si peu à soi-
» même; plus on est indulgent pour les *défauts*
» *et les vices* des autres, plus on est circons-
» pect dans l'emploi des mots *vertueux et vi-*
» *cieux;* plus on a de penchant à leur substi-
» tuer ceux d'*heureusement* ou *malheureuse-*
» *ment né*, qu'un sentiment de compassion
» accompagne toujours. Vous avez pitié d'un
» aveugle; et qu'est-ce qu'un méchant, sinon
» un homme qui a la vue courte, et qui ne voit
» pas au-delà du point où il agit? » (*Diction. encycl.. art.* VICE, *addition de l'Edit.*). Qu'est-ce par conséquent que *vice* ou *vertu*, sinon des mots *vides de sens*, et auxquels le philosophe substitue ceux de *bonheur* ou de *malheur* purement physique?

Vous combinerez tous ces textes, Madame, vous comparerez surtout les deux derniers, et vous remarquerez qu'ils sont tirés du même ouvrage; que l'auteur des deux articles *vice* et *vertu* ayant eu, par mégarde sans doute, la constance de nous donner jusqu'à deux fois la

» gré tous les écarts des hommes, il est des
» principes communs qui les réunissent tous.
» Que la vertu soit aimable et digne de récom-
» pense, que le vice soit odieux et digne de pu-
» nition, c'est une vérité de sentiment à laquelle
» tout homme est obligé de souscrire... J'aurois
» bien des choses à dire sur le vice, pour mon-
» trer combien il est odieux; je me contente-
» rai de rapporter une seule réflexion de Mon-
» tagne, tirée du l. 3, c. 2 des Essais. Le vice,
» dit-il, a la laideur et incommodité si appa-
» rentes, qu'à l'aventure ceux-là ont raison qui
» disent qu'il est principalement produit par
» bestile ignorance; tant il est malaisé d'ima-
» giner qu'on puisse le connoître sans le haïr.
» La malice hume la plupart de son venin, et
» s'en empoisonne. » (*Encycl. art.* VERTU *et* VICE). Il est donc bien louche, celui qui ne voit dans la vertu et le vice qu'un bonheur et un malheur purement physique.

---

même doctrine sur la réalité du vice, sur le mépris et la haine qu'il mérite; sur l'estime, l'amour, les récompenses, le respect dûs à la vertu: le rédacteur général a frémi que le vice ne fût trop haï, la vertu trop aimée. C'étoit assurément trop d'uniformité dans un si grand ou-

vrage. Il falloit réparer cette tache. Deux fois dans un volume, le vice taxé d'une difformité morale souverainement odieuse, c'étoit parler deux fois le langage de la province et du préjugé. Il falloit bien au moins une note pour faire disparoître cette moralité, et pour la métamorphoser en accident physique. Vous observerez, dis-je, cette attention de la part de notre éditeur; mais vous ne direz pas: Voilà au moins une contradiction, une variation, une opposition bien marquée, bien évidemment préméditée. Non, il ne s'agit plus de chercher ici ces oppositions; c'est le parfait accord au contraire qu'il faut nous y montrer: ce n'est même encore là que la moitié du problème.

Je viens de vous donner à concilier des sages pour lesquels le vice et la vertu ne sont pas une pure chimère, d'autres sages pour qui ils n'ont rien de réel: à présent nous avons à rapprocher encore celui qui vous défend le doute sur un pareil objet, et celui qui l'ordonne; et puis encore un autre qui affirme d'abord, qui doute ensuite; un dernier enfin qui nie et qui affirme. Toutes ces petites circonstances ajoutant à la difficulté du problème, le rendent plus piquant, et ajoutent sans doute à l'honneur de la solution.

Philosophe incertain et preservant le doute.

« La morale n'est pas moins incertaine que
» les autres sciences; les idées qu'on se forme
» *du vice et de la vertu*, *du bien et du mal*,
» ne sont pas d'une assez grande justesse pour
» qu'on ne puisse pas faire naître des doutes,
» qui arrêteront tous ceux que le préjugé n'em-
» pêche pas de suivre la raison... Pensons que
» nous ignorons pour l'ordinaire les lois qui
» doivent l'emporter, lorsqu'elles se contredi-
» sent; pensons que nous ne savons pas à quel
» point nos préjugés et nos foiblesses peuvent
» nous excuser. Cela suffira peut-être pour nous
» faire sentir *le peu de certitude qu'il y a dans*
» *nos connoissances morales.* » Et par consé-
quent pour nous empêcher d'assurer qu'il y ait
jamais vice ou vertu dans les actions de l'homme.
(*Pyrrhonisme du sage*, *n*os. 100 *et* 105).

Philosophe certain et proscrivant le doute.

« Douter s'il est des vices, c'est douter de
» l'existence de la douleur. Ce seroit mettre en
» problème s'il existe des poisons. C'est affecter
» d'ignorer si la santé est préférable à la mala-
» die. » Cessez de nous parler des incertitudes
et des obscurités de la morale. « Les vérités de
» cette science sont aussi simples, aussi démon-
» trées, aussi susceptibles d'être senties par les
» hommes les plus grossiers, que les vérités

» dont l'ensemble constitue l'agriculture ou une » science quelconque. » (*Essai sur le préjugé*, c. II).

Voltaire affirmant.

« Quand notre raison nous apprend que deux » et deux font quatre, elle nous apprend aussi » qu'il y a vice ou vertu... Jeunes habitans des » îles de la Sonde, noirs Africains, imberbes » Canadiens, et vous Platon, Cicéron, Epic- » tète, vous sentez tous également qu'il est » mieux de donner le superflu de votre pain, » de votre riz, de votre manioc au pauvre qui » vous le demande humblement, que de le tuer » ou de lui faire crever les deux yeux. Il est » évident à toute la terre qu'un bienfait est plus » honnête qu'un outrage, que la douceur est » préférable à l'emportement. » (*Volt.*, *Dict. phil.*, *art.* JUSTE et INJUSTE.

Voltaire doutant.

« La question du bien et du mal (et physique » et moral) demeure un chaos indébrouillable » pour ceux qui cherchent de bonne foi. C'est » un jeu d'esprit pour ceux qui disputent. Ils » sont des forçats qui jouent avec leurs chaînes... » Mettons à la fin de tous les chapitres de mé- » taphysique deux lettres des juges romains, » quand ils n'entendoient pas une cause. *N. L.* » *non liquet: cela n'est pas clair*. Des raison-

» neurs ont prétendu qu'il n'étoit pas dans la » nature des êtres que les choses soient autre- » ment qu'elles sont (c'est-à-dire que tout étant » nécessairement, rien n'est moralement ni bon » ni mauvais). C'est un rude système : je n'en » sais pas assez pour oser seulement l'examiner. » (*Id. art.* Tout est bien).

Voltaire niant.

Je l'ai enfin examiné ce rude système, et j'ai fortement prononcé qu'*un destin inévitable est la loi de toute la nature*.... Que nous sommes *des machines ainsi que tous les autres animaux ;* qu'il n'est par conséquent pour nous comme pour eux ni bonté, ni méchanceté morale ; que d'ailleurs s'il y a vice et vertu, crime et péché, *dans tous les systèmes c'est Dieu qui en sera l'auteur.* (Id. V. *Princ. d'action ; les Oreilles du comte de Chesterfield, etc.*) L'homme par conséquent ne pourra jamais être coupable ni de bien ni de mal.

Diderot affirmant et niant.

« Devant tout homme qui pèse mûrement les » choses, ce seroit une affectation puérile que » de nier qu'il y ait dans *les êtres moraux*, ainsi » que dans les objets corporels, un vrai beau, » un vrai essentiel, un sublime réel... N'est-ce » pas une puérilité que de nier ce dont on est » soi-même affecté ? Lorsque quelques-uns de

» nos dogmatistes modernes nous assurent de » la meilleure foi du monde, disent-ils, que le » vice et la vertu sont des préjugés d'éducation, » ne sont-ils pas actuellement sous le charme... » Cette philosophie meurtrière se dément à » chaque instant. » (*Essai sur le mérite*, *part.* 2, §. 2 *et note*).

Voilà bien, Madame, une affirmation aussi positive que vous puissiez la desirer; la négation sera un peu plus contournée, mais nous verrons si elle est moins réelle.

Respectivement à la Divinité, nous dit notre sage, *il n'y a dans la nature ni bien ni mal physique, ni mal moral.* A l'égard de l'homme supposé dans l'état de nature, *il n'y a point* encore *de mal moral.* Reste l'homme vivant en société: or, s'il est pour ce second état *un mal moral, ce mal ne peut d'abord avoir aucune relation avec la Divinité. Il ne sera à ses yeux qu'un simple défaut*, suite nécessaire des bornes naturelles de la capacité humaine. Il ne pourra être *imputé* aux hommes, parce que *leur méchanceté est involontaire;* parce que leurs erreurs *sont insurmontables*, *et leurs crimes l'effet de la dure nécessité.* (*Cod. de la nat. p.* 142, 135 *et* 136.)

A présent, Madame, rappelez-vous que, suivant le même sage, *si l'homme n'est pas libre... il n'y aura ni bien ni mal moral, ni juste, ni injuste, ni obligation, ni droit.* (*Encycl. droit*

naturel, art. de M. Diderot.) La conclusion de tous ces principes se présentera d'elle-même.

Il n'y a *pour Dieu* ni bien ni mal moral ; il n'y en a pas davantage pour *l'homme isolé ;* pas davantage encore pour *l'homme en société ;* pour qui donc pourra-t-il y en avoir dans ce monde ? La conséquence ultérieure que vous en tirerez sera sans doute que *cette philosophie meurtrière qui se dément à chaque instant*, ne se dément plus, ou plutôt qu'elle se dément encore, et ne se dément pas. Mais c'est ici le vrai point du problême qu'il faut vous laisser l'honneur de résoudre. C'est aussi le moment de vous offrir mon hommage ordinaire. Agréez-le, Madame, ainsi que l'assurance de mon zèle et du plus respectueux dévouement.

Observations d'un Provincial sur la lettre précédente.

J'EN suis bien sûr, lecteur, vous hésitez en ce moment entre l'indignation, le mépris et la pitié. Vous ne savez s'il faut les détester ces hommes, qui répandant un voile ténébreux sur l'existence même de la vertu, osent faire un problème de la distinction du juste et de l'injuste, et n'ont pour le résoudre que ces *oui*, ces *non*, ces *peut-être*, qui vous ont si souvent

révolté à leur école. Vous ne savez s'il faut solliciter la vindicte publique contre ces corrupteurs des nations, capables de nous dire : La vertu et le vice ne sont que des chimères ; l'homme de bien et le scélérat ne sont que le même homme ; le bienfaiteur et l'assassin ont le même droit à notre amour, à nos respects, à notre estime.

Vous ne savez s'il ne suffiroit pas, s'il ne vaudroit pas mieux encore se contenter de livrer à la risée publique des êtres dont le ciel se plaît évidemment à humilier l'orgueil par l'aberration la plus complète dans cette même science dont ils osent se croire les seuls maîtres, les vrais restaurateurs ; des êtres qui nous disent sérieusement : la vertu et les crimes, les forfaits ne sont que de vains noms, *des mots vides de sens*, et qui veulent passer pour les docteurs du genre humain, les précepteurs des rois et nos législateurs.

J'hésite comme vous ; je ne sais si le mépris doit l'emporter sur la haine et l'indignation. Hélas ! peut-être aussi ne faut-il que les plaindre, et ne jeter sur eux qu'un regard de compassion et de pitié. Peut-être aussi n'est-il réellement pour eux ni vice ni vertu. Peut-être leur raison égarée comme celle de l'insensé, ne sauroit en effet discerner les traits de la vertu, la distinguer du vice. Peut-être ne sont-ils que ces tristes mortels, pour qui jamais le jour ne sera diffé-

rent de la nuit. Ils confondent sans crime la lumière et les ténèbres. Que j'aimerois à me le persuader ! Que je voudrois ne voir dans le faux sage qu'un aveugle égaré, plutôt qu'un méchant perverti ; un insensé errant de bonne foi, plutôt que le docteur scélérat qui cherche à s'endurcir, à se prouver que le crime n'est rien, pour se livrer au crime ; qui élève une école contre la vertu même, qui voudroit se convaincre qu'elle n'existe pas, et ne peut exister, pour se dispenser de la suivre !

Oui, malheureusement tous ces prétendus sages sont nécessairement insensés ou méchans, aveugles ou perfides. Ils méritent essentiellement ma pitié ou ma haine : ma pitié, si pareils à la brute, ils n'ont rien conservé en effet de l'homme moral, pas même les premières notions de la vertu ; ma haine, si, méchans parce qu'ils veulent l'être, ils ne nient la différence du juste et de l'injuste que pour se livrer indistinctement à l'un ou à l'autre, suivant leurs intérêts momentanés. Quelle que soit la source de leurs égaremens, j'effacerai autant qu'il est en moi l'impression funeste que le sophisme aura pu faire naître dans l'esprit de mes compatriotes.

Mais contre l'insensé, ou bien contre le scélérat qui se dit philosophe, et s'obstine à ne voir dans ce monde ni bien ni mal moral, la raison ne sera-t-elle pas absolument sans armes, et l'évidence du sentiment laissera-t-elle lieu à

la démonstration ? Ici, plus que jamais, je crois apercevoir et reconnoître une vérité sur laquelle je prie mes lecteurs de réfléchir.

Le Dieu qui a voulu faire sortir nos connoissances de deux sources diverses, du sentiment intime et du raisonnement, ne semble rendre l'une plus riche, plus féconde, qu'en tarissant pour ainsi dire la seconde. On n'argumente point contre celui qui nie en plein midi l'existence du soleil. Quand j'ai dit : je le vois, je le sens, j'ai tout dit ; tout autre raisonnement est aussi difficile à inventer qu'il seroit superflu. Il en est peut-être absolument de même dans les objets moraux. La raison est muette quand le sentiment a suffi pour tout dire.

Pour exercer sur quelques vérités l'esprit de discussion, il faudroit, ce semble, qu'elles fussent au moins environnées de quelques-uns de ces nuages que l'exercice de la raison dissipe. Mais la raison, qu'a-t-elle à desirer, et la manie même de disputer, quelles preuves pourra-t-elle exiger, lorsque la vérité manifestée par le sentiment nous devient intime, et comme intuitive ? Nous fût-il bien possible de multiplier ici les argumens, celui qui se refuse à l'évidence que la nature a mise dans son cœur, se rendra-t-il à nos démonstrations et à toutes les preuves que nos raisonnemens lui fourniroient ? Croira-t-il à nos yeux, quand il résiste aux siens ? Je ne l'espère pas. Or jamais la nature ne fit parler le

sentiment plus clairement que dans la question du bien, du mal moral, dans la distinction des vertus et des vices? C'est donc bien vainement que nous chercherions à convaincre par les raisonnemens les plus multipliés et les plus variés celui qui nous demande ici d'autres preuves que celle de son cœur.

Quoi! lui répondrois-je tout au plus, quoi! vous me demandez où est la différence entre le juste qui protége la veuve, l'orphelin, et le brigand qui les dépouille et leur arrache un reste de subsistance? Entre l'ingrat qui trahit sa patrie, et le héros qui s'immole pour elle? Il faut vous expliquer pourquoi cet homme sage et modéré dans ses desirs, toujours bienfaisant, toujours généreux, l'emporte sur l'avare, l'ambitieux, le fourbe, le méchant, le vindicatif? Il faut que je vous dise pourquoi l'un mérite mon respect, mon amour; pourquoi l'autre n'a des droits qu'au mépris, à la haine de la terre et des cieux? Mais demandez-moi donc aussi pourquoi la lumière diffère des ténèbres, la douleur du plaisir, la vérité du mensonge? Je la vois, je la sens cette différence; si vous me demandez des argumens, je ne peux que vous dire: Ouvrez les yeux, vous verrez comme moi; livrez-vous comme moi à la nature, vous sentirez, vous penserez de même. Je hais le meurtrier, l'assassin, l'oppresseur, le traître, le perfide; je les hais malgré moi. J'aime le bienfaisant, l'homme

juste, fidèle, généreux; je l'aime malgré moi. Là je ne vois que vice, ici que vertu; là le mal, ici le bien. Que faut-il que j'ajoute, quand vous ne distinguez ni l'un ni l'autre ? Je n'en sais rien; je ne peux que vous plaindre.

Vous insistez cependant..... Si c'est de bonne foi, souffrez que je réponde avec la même sincérité: je ne reconnois plus dans vous mon frère ou mon semblable. Vous n'avez pas reçu de la nature les mêmes facultés que moi. Avec tout l'extérieur de l'homme, il vous manque une perception qui tient à l'essence de l'homme, puisque partout ailleurs qu'à votre école, les hommes aperçoivent le bien dans la vertu, et le mal dans le vice; puisque partout ailleurs il y a pour eux l'opposition la plus sensible entre juste et injuste, comme partout il y a pour eux douleur et plaisir, eau et feu, vérité et mensonge, ciel et terre. Je sens et la douceur et l'amertume; vous ne sentez ni l'un ni l'autre: qui de nous a le goût dépravé ou absolument nul ? Encore une fois, vous n'êtes point ce que je suis, ce que sont tous ceux que j'appelle mes semblables. Vous n'avez point la faculté de voir et de sentir ce que nous voyons, ce que nous sentons tous; vous êtes une espèce à part, avec laquelle il ne nous est pas donné de nous entendre, avec laquelle je n'entre point en lice.

Mais je voudrois en vain m'en tenir à cette grande preuve d'un sentiment intime et géné-

ral : le sophiste me presse ; il récuse absolument ce suffrage de la nature, ou plutôt il n'y voit qu'une erreur et un préjugé de ma part. C'est à moi, c'est à nos institutions humaines qu'il lui plaît d'attribuer ce que je dérivois de l'essence des choses et de mon être. Si je veux l'écouter, il ne me dira pas, il est vrai, qu'il y ait identité d'action dans ce que j'appelle juste et dans ce que j'appelle injuste ; mais leur diversité terminée au pur physique, au matériel, aura des causes et des effets purement extérieurs, et n'autorisera aucunement ces dénominations de vertu et de vice que je leur attribue, ce prix et ce mérite ou ce démérite que je fais provenir de leur moralité. Le méchant ne sera que cet arbre sauvage qui produit nécessairement des fruits amers ; la justice du bon ne sera que la fertilité du figuier cultivé, dont les fruits sont nécessairemeut plus doux et plus sains. (V. *de l'Esprit, Systéme nat., le Bon Sens, etc.*) Et la qualité d'homme n'ajoutant rien à ces actions, ne me fournira point un nouveau jour pour les apprécier. Ce que j'appelle enfin moralement bon, moralement mauvais, ne sera fondé que sur la distinction la plus arbitraire, et sans réalité. Notre cœur se révolte, se soulève à ces assertions, je voudrois ne leur opposer encore qu'un mépris souverain ; mais vaincus par l'importunité, entrons, puisqu'il le faut, dans une discussion où les raisonnemens ne pourront

sans doute qu'affoiblir l'évidence, mais que l'obstination de nos sophistes a rendue nécessaire.

Nous appelons *vertu* tout acte qui, jugé par les lois d'une saine morale, mérite à son auteur l'approbation, l'estime, la louange, et qui peut devenir l'objet de quelque récompense.

Nous appelons *vice* au contraire, tout acte qui, jugé par les lois d'une saine morale, mérite à son auteur le blâme, le mépris, et peut être l'objet de quelque châtiment.

L'honnête homme, ou l'homme *vertueux* se manifestera par ces actions dignes de louange et de récompense; l'homme méchant ou *vicieux*, par celles qui méritent le blâme et des punitions.

Nos sophistes oseroient-ils nier que parmi ces actions, il en est qui inspirent essentiellement le mépris et la haine, et d'autres qui inspirent essentiellement le respect et l'amour? Nous diront-ils que l'homme menteur, cruel, féroce, violent, ambitieux, ne les révolte pas, quand il trahit ses frères ou quand il les opprime; quand il est le tyran de ce qui l'environne, quand à ses passions il sacrifie l'ami, l'épouse, les enfans? Oseront-ils nous dire que l'homme bienfaisant, modéré, généreux, pacifique, ne leur inspire ni amour, ni respect, ni estime; que Titus et Néron, que Cromwel et Louis IX, que Socrate et Mélitus l'infame délateur, n'excitent

dans leur ame qu'un même sentiment? Oui, ils l'ont osé dire; mais leur cœur les dément à chaque instant, et leur plume elle-même les trahit à chaque page. Si les hommes sont tous également louables, également odieux, ou plutôt s'ils ne sont ni l'un ni l'autre, d'où vient donc cette haine qu'ils ont vouée au moins aux superstitieux, aux tyrans, aux fanatiques? Pourquoi crient ils donc aux scélérats, s'il n'y a ni crimes, ni forfaits? A quoi bon tant de déclamations contre nos prêtres, nos rois, nos magistrats, nos lois, nos institutions? A quoi bon ces éloges outrés qu'ils prodiguent aux protecteurs de leur école? A quoi bon ces satires sanglantes, ces injures atroces, qu'ils n'épargnent jamais au sacerdoce et à ses défenseurs, et à tous ceux qui osent se montrer les ennemis de leur extravagant philosophisme? Bon Dieu! bon Dieu! quels hommes j'ai donc à réfuter! Insensé! s'il n'y a rien qui mérite ni l'amour, ni la haine; si le zèle pour le mensonge et le zèle pour la vérité sont les mêmes pour toi, d'où vient donc cette ardeur à répandre tes dogmes; et pourquoi haïr ceux qui les réfutent? Pourquoi donc te plains-tu que l'univers n'a pas assez d'estime pour ta philosophie, pour toi, pour tes semblables? S'il n'y a rien qui mérite ou récompense ou châtiment, pourquoi t'en prends-tu donc sans cesse à nos gouvernemens, de ce que tes adeptes, tes maîtres, restent sans récompense, et nous sans

punition ? S'il n'y a enfin ni vice ni vertu, si le crime ne peut être qu'une chimère, pourquoi t'ériger en réformateur et en instituteur des peuples et des rois ? Faudra-t-il donc toujours en revenir à cette vérité, que la philosophie de mon siècle n'est que le vrai chaos de toutes les contradictions possibles ; que c'est à son école surtout que l'erreur est condamnée à mentir sans cesse contre elle-même ? Oh ! vous qui me lisez, ne me reprochez pas ces mouvemens d'une indignation trop méritée. Qui pourroit écouter de sang-froid de pareils maîtres, et ne pas leur témoigner au moins le mépris qu'ils excitent ? Vous ne savez pas d'ailleurs ce qu'il m'en coûte d'ennuis et de dégoût pour les entendre et daigner leur répondre, pour lire des leçons si révoltantes, si absurdes, et réfuter des hommes que mon premier travail est toujours de chercher inutilement à concilier avec eux-mêmes.

L'erreur que je combats a mis le comble à leur délire. Je ne concevrois pas comment ils ont pu en venir au point d'écrire qu'il n'y a rien de juste, rien d'injuste ; que le vice et la vertu ne sont qu'une chimère, si cette affreuse erreur n'étoit une suite naturelle de leur obstination à rapporter aux sens, à la matière, toutes les opérations et toutes les facultés de l'ame. *L'homme physique* est tout pour eux ; *l'homme moral* est inconnu à leur école ; et de là ce grand

éloignement pour toutes les qualités morales qui distinguent les actions de l'homme, qui les constituent vicieuses ou vertueuses. Montrons-leur donc ici *l'agent moral* dans l'homme. Pour apprendre à se connoître eux-mêmes, qu'ils étudient au moins ce qui se passe dans eux-mêmes, et avant qu'ils n'agissent, et pendant et après leurs actions diverses. Les réflexions que j'exigerai d'eux en cet instant, vous sembleront peut-être étrangères à la question qui doit nous occuper; mais vous verrez, lecteur, comment elles nous y ramènent, et quel jour elles doivent répandre.

Je l'ai dit ailleurs, et il est essentiel de le répéter ici : en qualité d'être pensant, ma vie n'est point toute dans ces mouvemens involontaires, qui font couler mon sang, qui agitent mes membres, ou qui frappent mes sens malgré moi. Je peux et méditer et comparer ce que je vois, ce que je fais; il est des actions que j'approuve, il en est que je condamne, il en est que je hais et que j'évite, il en est que j'estime et que j'aime. Cette première faculté de juger, d'apprécier, d'estimer et de mépriser, constitue déjà dans moi l'être au-dessus des sens; elle laisse bien loin derrière moi, et cet arbre, et ces fruits auxquels vous n'avez pas rougi de comparer l'homme et ses actions.

Celui qui me donna la faculté d'apprécier, n'a pas laissé dans moi ce principe stérile, sans in-

fluence et sans effet. Je peux non seulement haïr ou mépriser, mais me déterminer, et vouloir, et choisir, ou rejeter en conséquence du jugement que j'ai porté. J'agirai ou je résisterai, non parce que je suis poussé ou excité, mais parce que j'approuve l'impulsion que je reçois; dès-lors mon action est à moi; elle acquiert une nouvelle propriété morale provenant du concours de mon intelligence et de ma volonté. Elle est bien différente dès-lors de l'action de la brute qui veut et qui choisit peut-être, mais qui veut, décidée par l'impression, non par l'approbation ou par l'estime, et pour laquelle la sensation est tout.

Etre bien plus moral encore, non seulement je peux apprécier l'impulsion, et me déterminer en conséquence du jugement qui l'a suivie; mais ce jugement même ne décidera pas impérieusement le choix que je ferai. L'homme aura vu le bien qu'il approuve, et il fera s'il veut le mal qu'il a blâmé, qu'il blâme encore en le faisant. Il aura vu le bien et la douleur, le vice et le plaisir unis ensemble; il saura préférer la douleur au plaisir, le devoir au bien être, comme il peut préférer l'agréable ou l'utile à ce qu'il a connu de juste, de louable, d'honnête; privilége terrible et fatal au méchant qui en abuse, mais privilége qui fera à jamais la grandeur du juste, et qu'il n'est plus temps de contester à l'homme, après les preuves que nous

avons données de son essence et de sa liberté ! Privilége qui distingue essentiellement ses actions de celles de tout être uniquement régi par les arrêts du sort, ou par les mêmes lois que la matière !

Il en est un nouveau qui vous fera sentir malgré vous ce que sont vos actions, et qui vous forcera à les apprécier par des règles tout autres que celles des plaisirs ou des douleurs physiques. Vous aurez des remords quand vous ferez le mal, vous en aurez même quand vous ferez le bien, croyant faire le mal; et votre conscience ne vous permettra de vous applaudir que lorsque vous aurez suivi ses lumières, et lorsque vous pourrez vous répondre que votre intention au moins fût pour le bien. Trouvez-les ces remords, osez les soupçonner autre part que dans l'homme; osez chercher ailleurs le repentir et la douleur d'avoir manqué à la loi, ou la satisfaction, le doux plaisir de l'avoir observée. Vous ne l'essayerez pas, vous le savez trop bien; c'est à l'homme seul qu'il a été donné sur la terre de se repentir ou de se réjouir, de se mépriser ou de s'applaudir, suivant qu'il s'est rendu, par ses actions, coupable ou innocent.

Vous le savez encore, c'est à l'homme seul qu'il a été donné, non-seulement de se juger soi-même, mais encore de juger ses semblables suivant la même loi. Il leur accordera son estime

ou les méprisera ; il saura mesurer sa haine et son amour, non sur ce qui aura frappé ses sens dans leur conduite, mais sur ce qu'il aura démêlé de plus caché dans leurs intentions. Dans les traits qui auront l'apparence de l'héroïsme, il saura reconnoître l'orgueil ou l'ambition qui en est le principe. Un bienfait ordonné par l'amour-propre, dirigé par l'intérêt, n'excitera jamais que foiblement sa reconnoissance, s'il ne s'en croit pas absolument dispensé ; tandis qu'il tiendra compte de la volonté seule, quand même il n'aura pu en éprouver le moindre effet. Les motifs auront beau se cacher dans le cœur, c'est là qu'il fouillera pour régler son estime ; c'est par là surtout que, forcé de se juger soi-même, il rectifiera sur son compte même les erreurs du public. Au milieu des applaudissemens, il se condamnera, parce que les succès les plus brillans ne justifient pas les passions secrètes qui furent son mobile. Condamné au contraire et proscrit, vilipendé par tous ceux qui ont jugé de lui par l'apparence, il verra sa grandeur dans son ame, et son innocence dans la pureté de ses intentions.

Revenez à présent, lecteur, sur toutes ces opérations intellectuelles, et sur ces facultés diverses dont l'exercice est essentiellement lié aux actions réfléchies qui partagent le cours de votre vie. L'homme agit, ses facultés physiques

ne sont que pour l'instant dans l'action même ; ses facultés morales l'ont toutes précédée, commandée, dirigée. Les sens n'ont rien à faire à cet acte de son intelligence qui a vu et jugé l'action avant qu'elle existât ; ils sont nuls pour cette volonté qui l'a décidée ; ils sont encore nuls pour cette faculté qui vous la rend présente, et qui vous force encore à vous juger par elle innocent ou coupable, quoiqu'elle soit passée depuis long-temps. Les sens ne sont donc pas le seul mobile qui met l'homme en action ; s'ils me montrent dans lui l'*agent physique* ; il est des facultés d'une autre espèce qui me montrent dans lui l'*agent moral*, qui dès-lors donneront à ces actions ce même caractère, qui leur imprimeront le sceau de la moralité qui le distingue.

Sans doute vous ne nierez pas ce principe dicté par l'évidence : Toute *action* participe essentiellement de la nature même de l'*agent* et des facultés par lesquelles il agit. Vous ne jugerez pas l'action de la pierre qui vous heurte, vous ne jugerez pas le fruit qui vous nourrit, comme vous jugez l'être intelligent qui vous nuit, parce qu'il a voulu vous nuire, ou celui qui vous sert, parce qu'il a voulu vous être utile. Vous ne jugerez pas, en un mot, l'*agent physique et matériel*, comme vous sentez bien malgré vous-même que vous devez juger l'*agent moral et intellectuel.*

Mais quelle sera donc cette *moralité* que la nature même de l'être intelligent communique à ses actions? En quoi consiste-t-elle? Suivez encore l'homme dans ces mêmes facultés qui constituent l'*agent moral*, vous en verrez sortir comme de leur principe ces idées de vertu et de vice, de mérite et de démérite que vous vous obstinez à méconnoître.

L'homme agit parce qu'il a pensé, parce qu'il a connu, parce qu'il a voulu, parce qu'il a choisi; et il a pu vouloir une action contraire à celle qu'il adopte : donc ses actions sont à lui; il en est le mobile, la cause libre et volontaire : donc je puis et dois les lui attribuer comme à leur vrai principe; donc il est responsable et de ses actions mêmes, et des effets qui en résultent.

L'homme n'a pas voulu simplement cette action, mais il la veut après l'avoir jugée, approuvée, ou même après l'avoir désapprouvée; sa volonté est bonne, si c'est le bien qu'il veut; elle est mauvaise, si c'est au mal connu qu'elle se détermine : il sera donc pour moi bon ou mauvais, et digne de louange ou de blâme, de récompense ou de punition, suivant qu'il a voulu cette action connue pour bonne ou pour mauvaise.

Je veux que cette action ne soit par elle-même ni digne de louange, ni digne de mépris; par cela seul qu'il a cru voir le bien, et qu'il l'a

voulu faire, sa volonté est bonne, et il est bon lui-même, vertueux, digne de récompense : comme par cela seul qu'il a cru voir le mal et qu'il l'a voulu, sa volonté est mauvaise, comme par cela seul il devient lui-même vicieux, méchant, coupable et digne de mépris, de châtiment, de haine.

Que le sophiste le plus déterminé se présente et nous dise ce qu'il pourra répondre à ces assertions. Osera-t-il nier qu'il y ait au moins des hommes qui croient à des devoirs, à la vertu, et qui croient au crime ? Osera-t-il nous dire que le mortel qui croît à des devoirs et ne les remplit pas est aussi estimable que celui qui y croit et les remplit ? Il ment évidemment à l'expérience et au bon sens par l'une ou l'autre de ces prétentions. Il existe donc des vertus et des vices par cela seul qu'il existe des êtres qui croient à la vertu, au vice; il existe un bien, un mal moral, par cela seul qu'il existe des êtres qui veulent et qui font ce qu'ils croient bien, et d'autres êtres qui veulent et qui font ce qu'ils croient mal.

Sous quel prétexte encore le faux sage pourra-t-il nous dire que le vice et la vertu ne sont que des chimères ? Prétendra-t-il que l'homme faisant ce qu'il croit mal n'est pas réellement méchant, où que ce mal ne peut lui être imputé, et qu'il ne peut par là mériter punition ? Il veut donc que je croie innocent celui mê-

me qui a beau affecter de se cacher son crime, qui, malgré ses efforts, se croit toujours coupable? Il veut donc que je n'impute pas ce crime à celui qui se l'impute lui-même, et qui se le reproche sans cesse? Il veut me voir absoudre de toute punition celui qui sait très-bien qu'il doit être puni, s'il existe un Dieu juste? Oui, le remords seul du méchant prouve qu'il est coupable, qu'il a démérité, qu'il doit être puni. Seul il me suffira pour croire à la réalité des crimes, à la distinction essentielle des vertus et des vices.

Mais je l'avois prévu, la vérité s'est peut-être obscurcie par le raisonnement et la démonstration. Revenez donc, lecteur, au sentiment; revenez à votre cœur, il vous parlera plus clairement, plus haut que tous nos argumens. Vous qui avez osé nous dire : De cela seul qu'une chose existe, on peut, on doit conclure que tout est également conforme à la volonté de Dieu; que justice, méchanceté, bonté, ne diffèrent que par l'idée de plaisir et de douleur; l'aviez-vous bien interrogé votre cœur, lorsque vous nous teniez ce langage? Et puisque vous vouliez vous en tenir à la raison, que ne l'écoutiez-vous au moins, lorsqu'elle vous disoit que je n'outrage pas le Dieu que vous citez en preuve, en croyant qu'il a pu permettre l'existence du crime, et qu'il est assez sage pour savoir tirer le bien du mélange des bons et des méchans;

qu'il est trop saint, trop juste pour voir du même œil l'innocence et son tyran, la veuve et l'oppresseur ? C'est vous qui l'outragez, en voulant que son approbation porte également sur les uns et sur les autres; en ne lui supposant toute votre indifférence pour la vertu, que pour cesser de redouter sa haine pour le crime ; en insultant à sa sagesse, pour vous dispenser de la croire supérieure à la raison humaine et à votre prétendue philosophie.

L'aviez - vous encore consulté votre cœur, vous qui, pour nous apprendre que *tout est bien*, que le *crime est impossible*, croyez venger un Dieu et l'honorer, en disant qu'*il fait tout*, que l'homme ne fait rien. Vous nous accusez, nous de *blasphéme*, et vous dites que le crime est impossible, que Dieu fait tout, que *tout est bien !* Notre *blasphéme* est donc un bien aussi, et il vaut votre amour pour la divinité. Vous nous accusez de *contradiction ;* ce Dieu *qui fait tout*, est donc aussi celui qui se *contredit*, qui se *blasphéme* en nous ; c'est ce même Dieu qui par vous défend la vérité, et par nous le mensonge ! Ah ! plutôt, c'est ce Dieu qui vous aveugle, et punit votre fausse sagesse par le comble même de l'aberration et du délire.

Et toi qui prononçois si hardiment que la vertu et le vice n'ont de cause et de réalité que dans un sang qui coule avec plus ou moins de

vîtesse, dis-moi quand tu as fait d'un Tibère un Socrate, d'un Néron un Antonin, en les guérissant de la fièvre; dis-moi si la fureur, la rage et l'impétuosité de l'assassin ont effacé son crime.

Et toi, qui trouves *l'ordre* jusque dans le méchant, parce qu'il *est dans l'ordre que le méchant nuise*, dis-moi pourquoi tu oses lui donner le titre de *méchant* quand il agit *dans l'ordre?* et pourquoi tu l'auras distingué du *bon*, si le bon n'agit pas plus dans *l'ordre* que le *méchant*. Si tu n'es pas méchant toi-même, laisse là cette triste raison, qui confond la nature de l'élément, et l'essence de l'homme; consulte ton cœur, et qu'il te dise si tu agis dans l'ordre quand tu mens, quand tu blasphêmes, et quand tu empoisonnes toutes les sources de la vertu.

Malheureux Diderot, et malheureux Voltaire! laissez, laissez encore cette triste raison qui affirme, qui doute, qui nié, qui chancelle sans cesse, sans savoir sur quoi se reposer; qui ne voit le matin qu'une philosophie meurtrière à cette école où l'existence des vertus et des vices est réduite en problème; qui bientôt n'ose plus décider elle-même s'il est rien de réel dans la vertu et dans le vice; qui finit par ne trouver partout qu'une fatalité destructrice et de l'une et de l'autre. Laissez là cette raison flottante et incertaine dans le dédale de ses vains argumens; consultez votre cœur, il sera plus constant dans

ses oracles; vous ne le verrez pas revenir sur ses premiers jugemens, quand il sera question de décider s'il est mieux de partager son pain avec l'indigent, que de lui crever les yeux; si un bienfait est préférable à un outrage, et le pardon à la vengeance.

Conçoive qui pourra comment des hommes qui se disent et se croient philosophes, qui nous vantent sans cesse leur amour pour les hommes, leurs frères, leurs semblables, ont pu se regarder comme les bienfaiteurs du genre humain en répandant leur doctrine perverse. Qu'auront-ils donc gagné quand ils seront venus à bout de l'accréditer, quand ils auront persuadé aux hommes que le vice et la vertu ne sont que des chimères ! Ils l'ont dit si souvent: le caractère propre de la vérité, c'est de contribuer au bonheur de l'homme; le caractère essentiel du mensonge, de l'erreur, c'est de nuire. Eh bien ! qu'ils imaginent, s'il est possible, une doctrine plus funeste que la leur. Supposez qu'elle est passée de leur école dans nos foyers, dans nos places publiques; qu'elle est également adoptée par le peuple et par ses magistrats, par l'indigent et par le riche, par les pères et par les enfans, par les sujets et par les rois. Supposez que ce soit une maxime adoptée par les vieillards, inculquée dans l'esprit de la jeunesse, que nos distinctions du juste et de l'injuste, des vertus et des vices, ne portent que sur des préjugés

imaginaires : que devient, je vous prie, cet univers ?

La fougue des passions sera la seule loi d'une jeunesse qui ne connoît d'autre bonheur que celui de les suivre. Elle n'avance en âge que pour se ménager des moyens plus sûrs de les satisfaire, et jamais des moyens plus licites, puisqu'ils le seront tous également. Quel sera donc alors le frein de l'ambitieux, du tyran, du despote, du brigand, de l'assassin ? La loi, répondez-vous ; mais la loi n'est ni juste, ni injuste, et il n'y a ni vertu à l'observer, ni crime à la violer. Ma propre sûreté ; mais la force ou la ruse me mettent à l'abri de tout danger... Mon bonheur ; mais il est dans la possession de ce que je desire, dans l'aisance et le plaisir, dans la satisfaction de mes penchans. Malheur à vous, malheur à tout ce qui m'entoure, si je ne puis l'obtenir qu'aux dépens de votre fortune ou de votre vie même ! Je le pourrai souvent sans crainte de la loi ; je le pourrai toujours sans crainte de devenir coupable.

Vous aurez des magistrats... ; mais vous n'avez plus d'équité, de justice ; vous leur avez appris qu'il n'y a point de vertu à protéger le foible, point de crime à prononcer en faveur du plus fort. Vous aurez des bourreaux ! En aurez-vous assez pour l'univers imbu de vos principes, et persuadé que le vol, l'adultère, le meurtre, l'homicide, la calomnie, la trahison,

la perfidie équivalent à la fidélité, la bonté, la douceur, la générosité à la bonne foi? Vous aurez des princes et des rois...! Quel bonheur pourrez-vous en espérer, quand ils sauront que le tyran n'a pas moins de mérite que le père du peuple? Que sera-ce pour eux que des sujets, aux yeux desquels celui qui donne sa vie pour son roi, n'est ni plus vertueux, ni moins louable que le monstre qui plonge le poignard dans son sein? Vous aurez les liens du sang, de la patrie, de l'humanité, la voix de la nature....! Eh! qu'est-ce que la voix de la nature, quand vous êtes venu à bout d'étouffer celle de la conscience? Qu'est-ce que des liens pour qui ne connoît point de devoirs? Qu'est-ce que la patrie, quand la sacrifier et la trahir est tout aussi louable que s'immoler pour elle? Quand lui ravir un citoyen ou la délivrer d'un ennemi, n'est, en fait de mérite et de vertu, qu'une seule et même chose? Qu'est-ce que l'humanité, quand la cruauté et la férocité équivalent à la bienfaisance? Qu'exigeront des frères, quand ils sauront eux-mêmes que c'est une folie de respecter son sang au prix de son mieux être? Et que sera-ce enfin que les doux noms de père, d'enfant, d'amis et de parent, quand vous aurez appris que l'amour paternel ou filial, que l'amitié, que tous les sentimens de la nature ne sont que préjugés, et que tout préjugé doit céder à mon intérêt propre? Le méchant n'est

qu'un monstre...! Et qu'importe si le monstre équivaut au plus parfait des hommes! Vous aurez des supplices et des arrêts de mort...! Et qu'importe la mort à celui qui ne voit que le néant, qui ne veut plus de l'être, s'il ne peut en jouir à son gré!

Allez donc, philosophes barbares, allez, répandez-vous dans les carrefours et dans les temples, pour annoncer aux peuples qu'il n'existe ni crime ni vertu, ni juste ni injuste. Quand vous seriez ces monstres ennemis par leur nature de tout le genre humain; quand, sortis de l'abîme où la main du Très-Haut les enchaîne, pour nous mettre à l'abri de leur jalouse fureur, vous auriez dans vous seuls toute leur haine, quel moyen plus perfide et plus efficace auriez-vous inventé pour détruire les hommes, pour dissoudre à la fois tous les nœuds qui font le bonheur du père, de l'époux, de l'épouse, des enfans, la tranquillité des familles, la sûreté, les charmes de la société, la base des empires? Quand vous auriez juré de faire de chaque homme l'ennemi de tous les autres hommes, de changer leur demeure en antres de lions, en repaires de tigres, d'animaux tous rusés ou tous féroces; quand vous auriez juré d'avilir, de flétrir toute la race humaine, de la mettre toute entière dans la classe des brutes, en la privant comme elles de toute idée de vertu, de devoir, de justice, de mérite, de Dieu

vengeur; quand la conspiration que vous avez formée auroit été tramée et conduite par l'enfer assemblé, dites-nous ce que la haine la plus noire et la plus acharnée vous auroit suggéré? Non, l'ennemi de l'homme par essence, l'ennemi des vertus par sa nature, s'il avoit à se montrer à nous sous les dehors de la philosophie, n'auroit pas élevé une école plus fatale, il n'auroit pas donné des leçons plus monstrueuses, plus flétrissantes. Pour se montrer en esprit infernal, il auroit commencé par ces paroles: La vertu et le crime, le juste et l'injuste ne sont que des chimères.

LETTRE LXVI.

Le Chevalier à la Baronne.

Je vais vous étonner, Madame; à peine en ce moment avez-vous reçu ma dernière lettre, et en voici une autre qui, au lieu d'un problème, doit vous en offrir trois tout aussi merveilleux que ceux qui les ont devancés. Si c'étoit là une indiscrétion, ne vous en prenez qu'à vous-même, à l'extrême confiance que m'inspire votre facilité à les résoudre.

Je relisois hier votre réponse à l'énigme, *tout est dit, et rien n'est dit encore;* au lieu d'une

solution, j'en voyois trois ou quatre : il me semble que vous pourriez prétendre à une gloire qui ne seroit pas moindre, à celle d'en résoudre quatre ou cinq par une seule et même réponse; et cette gloire, je serois bien jaloux de vous la procurer. Je sais l'impression qu'elle feroit sur nos adeptes. Peut-être concevroient-ils enfin que la province ne le cède pas toujours à la capitale en fait de génie philosophique, et la honte du petit Berne seroit effacée. Puissiez-vous la première arracher cet aveu à notre école ! Bien des raisons m'en inspirent le vœu. Pour le voir au plutôt exaucé, hâtons-nous d'en venir à nos problèmes.

Le dernier vous a montré des sages pour lesquels le vice et la vertu ne sont qu'une chimère; des sages pour lesquels il n'y a rien de plus évident que la réalité et la distinction du vice et de la vertu; supposons aujourd'hui cette réalité; avant d'entrer avec nos réformateurs dans certains détails de la morale, nous aurons quelques questions à faire.

On pourra d'abord demander si l'idée de cette vertu que nous voulons bien supposer réellement existante, est naturelle à l'homme; si elle est gravée dans nos cœurs de manière à ne pouvoir y être méconnue? Nous ferons ensuite une autre question, pour savoir si cette idée des vertus et des vices est ou n'est pas la même en tout temps et partout; si ce qui étoit

juste hier l'est encore aujourd'hui; si le Cartouche du midi restant toujours Cartouche, ne seroit pas au nord un parfait honnête homme, sans changer de conduite? Enfin quelles que soient les notions du vice et de la vertu, gravées ou non gravées dans nos cœurs, toujours invariables ou bien toujours changeantes, nous demanderons à nos sages si l'homme est naturellement vertueux et bon, ou naturellement vicieux et méchant?

Vous vous attendez bien que chaque question aura encore son *oui* et son *non* pour réponse, et sa double colonne. Vous savez d'avance que la solution de chacun de ces problèmes consiste à trouver le parfait accord de la première et de la seconde colonne, ou bien du pour et du contre: votre tâche vous est connue, je vais remplir la mienne.

IIIe. PROBLÈME PHILOSOPHIQUE.

Troisième énigme.

On prouve par le fait que, suivant nos philosophes modernes, l'idée de la vertu est innée, gravée dans tous les cœurs; on prouve encore par le fait que, suivant nos sages modernes, cette même idée de la vertu n'est point du tout innée ou gravée dans nos cœurs. On demande comment la philosophie soutient également ces deux opinions, sans cesser d'être d'accord avec elle-même.

Que l'idée de la vertu est innée dans l'homme.

« Que ce soit pour nous une maxime incontestable, que les caractères de la vertu sont écrits au fond des ames. De fortes passions nous les cachent à la vérité quelques instans; mais elles ne les effacent jamais, parce qu'ils sont ineffaçables... Quiconque ne lit point ces caractères, ce n'est pas qu'il ait la vue trop foible pour les discerner; c'est qu'il n'y regarde point, ou s'il est des instans où ils paroissent effacés, ces instans ne sont que passagers. » (*Touss. Mœurs, disc. préliminaire*).

« Il est au fond des ames un principe inné de justice et de vertu, sur lequel, malgré nos propres maximes, nous jugeons nos actions et celles d'autrui comme bonnes ou mauvaises..... Le sentiment de la justice est inné dans les hommes... Il est à l'ame ce que l'instinct est au corps... La philosophie moderne, qui n'admet que ce qu'elle explique, n'a garde d'admettre cette faculté qu'elle appelle *instinct*... Celui-ci, selon un de nos plus sages philosophes, n'est qu'une habitude privée de réflexion; mais acquise en réfléchissant, et de la manière dont il

Que la vertu n'est point du tout innée dans l'homme.

« Les philosophes qui soutiennent que nous avons des idées dont nous ne sommes point redevables à nos sens, prétendent qu'il en est un certain nombre qui sont innées avec nous (telles que celles de la Divinité, de la distinction des vertus et des vices); mais il n'est rien de si frivole que la manière dont ils défendent cette opinion.... L'ame, au commencement, est une table rase, *tabula rasa*, vide de caractères, et sur laquelle il n'y a encore rien de tracé; ainsi elle n'a aucune idée, quelle quelle soit. Elles tirent toutes leur origine des sens, et nous les acquérons par notre propre expérience, ou par le secours des autres. » (*Marq. d'Arg. Extr. de la Phil. du bon sens*, *réfl.* 2, § 3, 4 *et* 5.)

« Selon nos moralistes modernes, la nature a gravé dans tous les cœurs les vérités primitives, l'amour du bien, la haine du mal moral (ou du vice), dont l'homme jugeroit à l'aide d'un sens moral, ou d'une qualité occulte.... Cette opinion n'est qu'un préjugé...... Ces lois ou ces règles qu'on suppose écrites par la nature dans tous les cœurs, ne sont que des suites nécessaires de la façon dont les hommes sont conformés par la nature, et de la manière dont leurs dispositions sont cultivées..... Pour peu qu'on y réfléchisse, on reconnoîtra que c'est avec très-peu

explique ce progrès, on doit conclure que les enfans réfléchissent plus que les hommes; paradoxe assez étrange pour valoir la peine d'être examiné, » et que je réfute assez longuement, en prouvant que cet instinct n'est nullement le fruit de nos réflexions, mais de ce principe qui n'est dû qu'à la nature (*V. J. J. Rousseau*, *Emile*, *l.* 4).

« Il y a dans l'homme un instinct mécanique que nous voyons produire tous les jours de grands effets dans les hommes fort grossiers... Il est prouvé que la nature seule nous donne des idées utiles, qui précèdent toutes nos réflexions. Il en est de même de la vertu.... Nous avons tous deux sentimens qui sont le fondement de la société, la commisération et la justice.... Dieu nous a donné un principe de raison universelle, comme il a donné des plumes aux oiseaux et de la fourrure aux ours. » Tout cela est prouvé par l'exemple *du peuple*, *des sauvages*, *des enfans*. (Voltaire, *Essai sur les Mœurs des Nations*, *préface.*)

« Les vérités éternelles de la morale sont gra- » vées dans tous les cœurs.... Je sais que le mé- » canisme de cet instinct moral est inexplicable; » mais il existe. » (*Delisle, Philosophie de la Nature.*)

« Nous sentons le juste et l'injuste par une » impulsion naturelle, comme nous jugeons des » saveurs avant toute réflexion...... Les enfans et

de fondement que tant de moralistes ont regardé ce sentiment moral comme un sentiment inné, c'est-à-dire, comme une faculté inhérente à notre nature. » (*Morale univ. ext. de la préf.*, *p.* 8 *et* 9; *et t.* 1, *c.* 13.)

« Si nous examinons ce prétendu sens moral, cet instinct inexplicable, que certains philosophes ont imaginé, nous y trouverons leurs idées absolument chimériques. Nous n'apportons en naissant, pas plus d'idée de vice et de vertu, que de celles de cercle et de triangle. Nos sentimens pour le bien ou pour le mal ne peuvent être innés ou antérieurs à l'expérience. » (*Syst. Soc.*, *t.* 1, *c.* 5.)

« L'homme n'a ni idées, ni penchant innés ;
» le premier instant de sa vie le trouve enveloppé
» d'une indifférence totale, même pour son
» existence » : à plus forte raison pour la vertu.
(*Did. Code de la Nat.*, *première partie*, *p.* 20.)

» Tous seroient justes, si le ciel eût, dès le
» berceau, gravé dans tous, les principes d'une
» vraie législation. Il ne l'a pas fait..... Car s'il

» les ignorans savent bien quand ils font mal.... » La voix de cet instinct est prompte et infaillible. Il est la mesure vivante de la justice. » Rien n'est bon que par lui.... O vous qui connoissez le goût pur de la vertu! faites-vous » une loi de n'être jamais en contradiction avec » les sentimens que la nature inspire; ces sentimens précieux qui distinguent si vivement » le bien moral de son contraire. N'allez point » à l'école des maîtres de la sagesse ; ils vous pervertiroient. Cette science ne s'apprend point ; « les principes en sont dans votre cœur. » (*Robinet*, *de la Nature*, *t.* 1, *troisième partie*, *c.* 1 *et* 9.)

« Livrez-vous à cet instinct moral, si sûr et » si fidèle, et vous distinguerez bientôt la vertu. » L'esprit de système s'oppose à cette vérité. » Aussi le vulgaire est-il, à cet égard, plus » avancé que les philosophes.... Montagne avoit » raison de dire : les mœurs et les propos des » paysans, je les trouve communément plus ordonnés selon les prescriptions de la vraie philosophie, que ne le sont ceux des philosophes. » (*Encyclop.*, *art.* Vertu.)

Je sens ici, Madame, toute la difficulté du problême; je conviens qu'il n'est pas absolument facile de concilier nos deux colonnes; j'avoue que nos sages eux-mêmes semblent s'y

» étoit en nous un sentiment inné de justice et » de vertu ; ce sentiment, comme celui de la » douleur et du plaisir physique, seroit com- » mun à tous les hommes, au pauvre comme au » riche, au peuple comme au grand, et l'homme » distingueroit à tout âge le bien du mal.... Nés » sans idées, sans caractère, indifférens au bien » et au mal moral, la sensibilité physique est le » seul don que nous ayons reçu de la nature. » (*Helvétius*, *de l'Homme*, *t.* 2, § 5, *c.* 1 *et* 4.)

« S'il existoit un sentiment moral, le peuple » connoîtroit la vertu, en suivant la nature : or » les philosophes seuls la connoissent. Le gros » des nations croupit dans l'ignorance, et le » peuple n'a aucune idée de la vertu. » (*Lett. Chin.*, *t.* 3, *p.* 35.)

---

tromper en prenant dans ces textes divers le pour et le contre pour de vraies contradictions. J'ai vu, par exemple, le grand Helvétius reprocher au grand Jean-Jacques de s'être combattu

lui-même, en enseignant d'abord que l'idée de la vertu est gravée dans tous les cœurs, en montrant ensuite qu'elle ne l'est dans aucun; (Voy. *de l'Homme*, *t.* 2, § 5, *c.* 1, *proposit.* 3 *et* 4); mais, j'ose le dire, le grand Helvétius se trompe, en croyant démontrer *avec quelle ingénuité M. Rousseau se réfute lui-même* (*Ib.*). Est-ce donc que Voltaire se réfuteroit aussi lui-même, lorsqu'il établit si positivement par les textes cités ci-dessus, que *Dieu nous a donné le sentiment du juste et de l'injuste, comme il a donné des plumes aux oiseaux, de la fourrure aux ours*, et lorsque cependant il trouve fort mauvais que la Sorbonne ait eu le même sentiment? Quand il veut que ce soit une vérité démontrée par Locke avec toute la force dont la morale et la métaphysique sont susceptibles, que *nous n'avons ni idées, ni principes innés;* quand il ajoute que ce philosophe a été obligé de le *démontrer trop au long, parce qu'alors cette erreur étoit universelle;* quand il soutient que *nous n'avons d'autre conscience que celle qui nous est inspirée par le temps, par l'exemple, par notre tempérament, nos réflexions;* quand il répète que *l'homme n'est né avec aucun principe*, pas même avec celui *de ne pas faire aux autres ce qu'il ne voudroit pas qu'on lui fît* (Volt. *Quest. encyclop. art.* Conscience *et art.* Idée.)

Est-ce que le grand Helvétius voudroit aussi

prouver *avec quelle ingénuité* lui, Helvétius, *se réfute lui-même*, lorsqu'il dit, par exemple, que *la nature n'a rien donné à l'homme, pas même l'amour de soi* (*de l'Homme*, *t.* 1, § 4, *c.* 1.); quoiqu'il soutienne ailleurs que *la nature nous a donné immédiatement nos passions*, et que *nos passions nous forcent de n'aimer, de ne chercher que le vrai?* (Helv. *de l'Esprit, disc.* 3, *c.* 9; *de l'Homme*, *t.* 2, § 5, *c.* 9.)

Vouloit-il donc encore se réfuter lui-même, quand, après avoir dit que la vertu n'est point gravée dans nos cœurs, il ajoutoit cependant que *c'est dans le cœur de l'homme qu'il faut chercher la vertu?* (Id. *de l'homme*, § 5, *c.* 11.) Non, certainement, non, ces grands hommes n'avoient pas l'intention de se combattre eux-mêmes; ils savoient trop bien que les philosophes, quelque parti qu'ils prennent, n'en sont pas moins philosophes, et qu'il est toujours une manière de les trouver d'accord.

Mais c'est précisément cette manière qui fait ici le point de la difficulté; c'est-là ce que vous avez à deviner, Madame, pour résoudre le problème. Lorsque vous aurez la clef de celui-là, continuez à lire, et nos deux colonnes suivantes vous offriront une nouvelle gloire à acquérir.

IVᵉ. PROBLÊME PHILOSOPHIQUE.

Quatrième Enigme.

On prouve par le fait que l'idée de la vertu est, suivant nos sages, toujours invariable;

Que l'idée de la vertu est invariable.

« Gardons-nous de regarder comme des amis » de la sagesse, comme des bienfaiteurs du genre » humain, ces imprudens raisonneurs, qui quel» quefois ont inventé des sophismes ingénieux, » pour disculper le crime, pour légitimer le dé» sordre, et pour jeter des doutes sur *les règles* » *immuables des mœurs.* » (Dumarsais, *Essais sur les préjugés, c.* 8.)

« La vertu est une. Jetez les yeux sur toutes » les nations; parcourez toutes les histoires..... » Vous trouverez partout les mêmes idées de » justice et d'honnêteté; partout les mêmes » principes de morale, partout les mêmes no» tions du bien et du mal..... Quelques usages » incertains et bizarres, fondés sur des causes » locales qui nous sont inconnues, détruiront» ils l'induction générale du concours de tous » les peuples opposés sur tout le reste, et d'ac» cord sur ce seul point? O Montagne! toi qui » te piques de franchise et de vérité, sois sin» cère et vrai, si un philosophe peut l'être, et » dis-moi s'il est quelque pays sur la terre où

On prouve par le fait que, suivant nos sages, l'idée de la vertu varie à l'infini.

On demande comment la philosophie ne varie pas elle-même, en soutenant également ces deux opinions ?

Que l'idée de la vertu n'est point invariable.

« Les idées de *justice et d'injustice*, *de vertu* » *et de vice*, de gloire et d'infamie, sont pure- » ment arbitraires, et dépendantes de l'habi- » tude. (*Freret*, *Lett. de Thrasyb.*)

« Parmi quelques nations sauvages, le parri- » cide est inspiré et commis par le même prin- » cipe d'humanité qui nous le fait regarder avec » horreur. Le vol, nuisible à tout homme riche, » mais utile à Sparte, devoit y être honoré. Le » libertinage, criminel en France, puisqu'il » blesse les lois du pays, se trouve chez diverses » nations autorisé par la loi, et même consacré » par la religion. » De ces exemples, et de tous ceux que j'ai eu soin de recueillir en très-grand nombre, je conclus que « *les mêmes actions* » *doivent successivement porter le nom de ver-* » *tueuses ou de vicieuses, et que c'est au lé-* » *gislateur, par la connoissance qu'il a de l'in-*

» ce soit un crime de garder sa foi, d'être clé-
» ment, généreux, bienfaisant. » (*Jean-Jacq.*, *Emile*, *liv.* 4 *et* 5.)

« En toutes les contrées diverses, les peuples
» appercevront toujours les mêmes rapports
» entre les objets. » (*Helvétius, de l'Homme*, *t.* 1, § 2, *c.* 12, *note*.)

« Je pose pour principe incontestable, que dans
» l'ordre moral, la nature est *une, constante*,
» *invariable; que les lois ne changent point*.....
» Tout ce qu'on peut alléguer de la variété des
» mœurs des peuples sauvages, ne prouve point
» que la nature varie. Cela montre tout au plus
» que par des accidens qui lui sont étrangers,
» quelques nations sont sorties de ces règles......
» Les nations, et non la nature, se sont cor-
» rompues. » (*Diderot, Code de la nat. p.* 45.)

Réfléchissez, Madame, qu'Helvétius et Diderot paroissent ici dans chacun des deux côtés. Relisez le dernier texte de la première colonne, vous verrez que l'on peut aisément en conclure que tous les accidens qui priveroient le philosophe de ses yeux, de ses oreilles, de ses jambes ou de quelque autre membre, ne feroient jamais varier pour lui l'*ordre moral*. Relisez le dernier texte de la seconde colonne, vous verrez que l'on peut en conclure tout aussi aisément qu'il suffiroit au philosophe de devenir borgne ou manchot, pour voir changer à

» *térêt public, à fixer l'instant où chaque action*
» *cesse d'être vertueuse, et devient vicieuse.* »
(Helvétius, de l'Esprit, disc. 2 et 4.)

La nature est si peu invariable dans l'ordre moral, que nos idées de vice et de vertu *tiennent de fort près à la conformation de notre corps.* Aussi, « que la morale d'un aveugle est diffé-
» rente de la notre ! que celle d'un sourd diffé-
» reroit encore de celle d'un aveugle ! et qu'un
» être qui auroit un sens de plus que nous, trou-
» veroit notre morale imparfaite, pour ne rien
» dire de pis. » (*Diderot*, *Lett. sur les Aveugles.*)

---

son égard toutes les lois de la morale ; qu'il est même fort surprenant que nos bossus et nos boiteux aient les mêmes idées sur la vertu. Cela suffira bien pour vous montrer combien l'ordre moral est fixe, et combien il varie sous la plume de M. Diderot et de nos autres sages. Je ne cherche donc pas à multiplier les textes, ceux-là sont assez clairs, tout autre deviendroit superflu ; et voici d'ailleurs une nouvelle énigme, dont les *oui* et les *non* bien autrement variés exigeront de votre part une attention toute particulière.

Je ne recourrai pas à nos colonnes pour ren-

dre l'opposition sensible; je n'opposerai pas un sage à l'autre; je crois qu'il suffira que nous laissions parler deux ou trois fois de suite le même philosophe.

Ve. PROBLEME PHILOSOPHIQUE.

Cinquième Enigme.

On prouve, 1°. par les textes de nos sages, que l'homme est naturellement bon et vertueux.

On prouve, 2°. par les textes des mêmes sages, que l'homme est naturellement méchant et vicieux; 3°. qu'il est naturellement bon et méchant; 4°. qu'il n'est naturellement ni l'un ni l'autre; 5°. qu'il est naturellement moitié l'un moitié l'autre.

On demande aux adeptes le moyen de réduire à l'unité toutes ces opinions, dont la preuve de fait va nous occuper.

L'homme de Jean - Jacques, naturellement bon.

« Le principe fondamental sur lequel j'ai rai- » sonné dans tous mes écrits, et que j'ai dé- » veloppé avec toute la clarté possible, est que » *l'homme est un être naturellement bon, ai-* » *mant la justice et l'ordre.*» (*Lett. à C. de Beaumont.*) «Comme nous n'apprenons point à vou- » loir notre bien et à fuir notre mal, mais que

» nous tenons cette volonté de la nature, de » même l'amour du bon et la haine du mauvais » nous sont aussi naturels que l'amour de nous-» mêmes. » (*Emile*, *l.* 4.)

L'homme de Jean-Jacques, naturellement méchant.

« L'homme qui ne connoît pas la douleur, » ne connoît ni l'attendrissement de l'humanité; » ni la douceur de la commisération. Son cœur » ne seroit ému de rien, il ne seroit pas socia-» ble, il seroit un *monstre pour ses semblables.* » Donc il faut que l'homme ait souffert avant que d'être bon; donc, avant que d'avoir souffert, il est très-naturellement méchant, et même un monstre pour ses semblabbles. D'ailleurs, « on » ne plaint jamais dans autrui que les maux » dont on ne se croit pas soi-même exempt. » C'est pour cela que « *les rois sont sans pitié pour* » *leurs sujets*, que *les riches sont durs envers* » *les pauvres.* » (*Emile encore*, *l.* 2 *et* 4, *deuxième maxime.*)

N. B. Helvétius voyant dans les écrits de Jean-Jacques cette double opinion, accuse encore ce philosophe de se combattre lui-même. (*De l'Homme*, *t.* 2, § 5, *c.* 3.) La preuve du contraire sera qu'Helvétius assurément ne pense pas s'être aussi combattu lui-même; et cependant qu'on lise ce qui suit.

L'Homme d'Helvétius, naturellement ni bon ni méchant.

« Ce que l'expérience m'apprend, c'est que » l'homme ne naît ni bon ni méchant..... O mes » concitoyens ! les uns vous diront bons, et flatte» ront le desir que vous avez de vous croire tels: ne » les croyez pas. Les autres vous diront méchans; » ils vous tromperont pareillement. Vous n'êtes » ni l'un ni l'autre ; nul individu ne naît bon, » nul individu ne naît méchant. » (*Helv. de l'Hom., § 5, commencement du chap.* 5.)

L'Homme d'Helvétius, naturellement méchant.

« Malheur au prince qui se fie à la bonté » originelle des caractères ! Rousseau la sup» pose, l'expérience la dément. Qui la consulte, » apprend que l'enfant noie des mouches, bat » son chien, étouffe son moineau, et que, sans » humanité, l'enfant a tous les vices de l'hom» me..... Le puissant est souvent injuste ; l'en» fant l'est de même..... La manière uniforme » d'agir de ces deux âges a fait dire à M. de la » Mothe : *C'est que déjà l'enfant est homme,* » *et que l'homme est encore enfant.* Que nous » présente en effet le spectacle de la nature ? une » multitude d'êtres destinés à s'entre-dévorer. » L'homme en particulier, disent les anatomistes, » a la dent de l'animal carnacier. Il doit être

» *cruel*, *vorace*, *sanguinaire*. L'homme de la » nature est son propre boucher.... *Il doit être* » *sourd à la voix de la pitié*... L'homme policé » lui-même n'est-il pas retenu par la crainte? » il devient cruel, barbare. (*Helvét. de l'Hom.* § 5 *aussi*, *et c.* 3, *mais vers la fin de ce même chapitre*, *et puis encore c.* 4.)

L'Homme du Lucrèce moderne, toujours et nécessairement bon.

« La loi de la nature voulant qu'un être sen- » sible travaillât constamment à se conserver, » n'a pu laisser aux hommes la liberté de pré- » férer le vice à la vertu, l'utilité au crime. » L'homme n'a donc jamais la liberté, ni même la possibilité d'être méchant. (*Syst. Nat. t.* 1, *c.* 12.)

Le même homme quelquefois et naturellement méchant.

« La nature a réglé que certaines sociétés ne » feroient naître que des hommes abjects, sans » énergie, sans vertu. » (*Syst. Nat. même ch.*) Or ce que la nature a réglé est naturel; donc il naît dans certaines sociétés des hommes naturellement *abjects*, *sans énergie*, *sans vertus*, *ou méchans*.

Le même homme toujours méchant.

« Tout homme qui n'a rien à craindre de-

» vient bientôt méchant. » (*Id. c.* 9.) Or être méchant dès qu'on n'a rien à craindre, c'est être méchant par caractère, ou naturellement; la conséquence est claire.

Le même homme naturellement ni bon ni méchant.

« La nature ne fait les hommes ni bons, ni » méchans; elle en fait des machines plus ou » moins actives, mobiles, énergiques. » (*Même chap.*)

Nous n'avons pas tout dit encore, Madame, l'exposition du problème n'est point complète; M. Robinet n'a point parlé encore: nous allons l'écouter, et sa leçon sera un terme moyen à bien saisir encore pour concilier les extrêmes.

L'Homme de M. Robinet, naturellement moitié bon, moitié méchant.

« Il y a dans l'homme une certaine quantité » de bonté avec une dose proportionnée de » méchanceté. *Il est capable d'autant de vertu* » *précisément que de vice*..... Le résultat de leur » combinaison sera donc *une égalité parfaite* » entre ces deux essences. » (*Robinet, de la Nature, t.* 1, *prem. part. c.* 9.)

Je pourrois ajouter avec notre sage une manière de compensation assez singulière; je pourrois vous dire avec lui que le mal devant néces-

sairement équivaloir au bien dans chacun de nous, ceux qui exhalent presque toute leur vertu *en paroles*, ne doivent pas en conserver beaucoup *pour l'action;* et que ceux au contraire qui en font *une grande dépense dans leur conduite*, en doivent montrer *une grande disette dans leurs écrits* (V. *Ibid.*) Mais nos bons Helviens n'en concluroient-ils pas que tant de philosophes, grands apôtres de la vertu dans leurs écrits, en conserveront nécessairement fort peu pour l'action? et que tous nos grands maîtres en morale, très-vertueux au moins la plume à la main, pourroient et doivent même être méchans, fripons et scélérats partout ailleurs? N'en concluriez-vous pas encore que, pour apprendre aux autres le chemin de la vertu, il faut toujours s'en écarter soi-même; que les hommes enfin qui font bien leur devoir, qui sont de vrais modèles de vertu dans leur conduite, ne valent rien du tout pour en donner aux autres des leçons? Qu'enfin un philosophe moraliste, et faisant profession d'enseigner la vertu, est nécessairement un homme avec lequel il faut savoir se tenir sur ses gardes?

Je sais bien qu'en bonne logique ces conséquences-là ne seroient pas absolument trop mal déduites des principes de M. Robinet; mais qu'il s'en faut bien que ce soit là l'objet de son assertion! Qu'a-t-il donc voulu dire

en venant nous apprendre que plus on donne à la vertu dans ses discours ou ses écrits, moins on en montrera dans ses actions? Je serois presque tenté de répondre moi-même à cette question; mais je crains de paroître suspecter votre sagacité. On diroit que j'ai besoin d'indiquer moi-même la solution des problêmes que je propose. La jalousie qu'excitent vos progrès, ne manqueroit pas de faire ici quelques réflexions capables de ternir votre gloire. Crainte de lui fournir un pareil prétexte, je vous livre et la question et nos problêmes; et me hâte de terminer ma lettre par l'hommage ordinaire de mon zèle et du respectueux dévouement avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

Observations d'un Provincial sur les lettres précédentes.

Si nos prétendus sages n'abusoient des questions les plus indifférentes, si l'on ne voyoit pas évidemment dans la tournure qu'ils savent leur donner, une intention marquée de les faire servir de base à leurs principes les plus pervers, je ne concevrois guère l'importance que notre adepte a mise dans les divers objets de sa dernière lettre.

Qu'importent, répondrois-je seulement, qu'importent à la science des vertus et des de-

voirs, ces questions proposées avec tant d'appareil, et dont la solution doit faire tant d'honneur à vos disciples ? Qu'importe d'abord que l'idée de la vertu soit innée dans l'homme, et gravée dans son cœur dès sa naissance même, ou bien qu'elle ne soit qu'une notion acquise par l'usage de sa raison et de la réflexion, pourvu que cette idée et les connoissances qu'elle suppose ou qu'elle donne, ne manquent point à l'homme dans l'instant et dans toutes les circonstances où elles doivent devenir le principe et la loi de sa conduite ? Présente à son esprit dans l'instant où elle doit le diriger, cette loi sera-t-elle moins utile pour n'avoir pas été connue dans un temps où le physique seul devoit agir, et où les actions de l'homme ne sauroient encore s'élever à la moralité. La vertu sera-t-elle moins aimable et moins réelle pour ne s'être pas encore offerte à celui qui ne pouvoit la suivre ? Le vice en sera-t-il moins odieux pour n'avoir pas été connu par celui qu'il ne pouvoit séduire ?

Qu'importe encore à la réalité des choses que les idées des peuples soient les mêmes par tout, ou bien qu'elles varient à l'infini ? La vérité en elle-même est indépendante de nos erreurs, de nos préjugés, de nos passions. Le sage ne doit pas être moins empressé à la connoître, parce qu'il est des hommes qui l'ignorent ; et n'y auroit-il pas une espèce de folie à prétendre que

la vertu, la vérité n'ont rien de fixe, ou ne peuvent être connues, parce qu'il est des êtres qui se trompent sur l'une et sur l'autre? La lumière ne perdra pas sans doute son essence, parce qu'il existe des aveugles. C'est bien assez pour moi, qu'elle brille à mes yeux quand je veux les ouvrir, qu'il dépende de moi d'écarter, quand je veux, le nuage, de déchirer le voile qui la cache.

Que m'importe même dans une discussion purement philosophique, et tous les droits de la révélation à part, que m'importe de savoir si ce mélange, dont l'homme est composé, fait pencher d'un coté plutôt que d'un autre une balance purement spéculative, dès que dans la pratique je ne puis être bon qu'en suivant ce qu'il y a de bon dans mes penchans, qu'en réprimant ce qu'ils ont de mauvais, comme je suis le maître de le faire? Ces questions oiseuses et indignes de la saine philosophie, devroient être abandonnées aux écoles lassées des connoissances solides et pratiques, qui nous mènent directement au bien; et nos prétendus sages devroient bien surtout s'abstenir de les traiter, puisqu'ils n'avoient encore pour les résoudre que ces *oui* et ces *non*, qui les déshonorent sans cesse, qui nous laissant partout des doutes interminables, font à jamais leur honte et leur ignominie.

Voilà, lecteur sensé, tout ce que j'aurois dit

sur ces problêmes si importans aux yeux de notre correspondant, si le but de nos sophistes n'étoit trop manifeste ; si, plus accoutumés aux lois d'une logique exacte et sévère, ils avoient su traiter ces questions, sans sortir des limites que la saine philosophie leur prescrivoit ; mais puisqu'ils ont grand soin d'introduire ces questions dans leurs traités moraux, quelqu'étrangères qu'elles soient par elles-mêmes à la morale ; puisqu'ils les ont traitées de manière à séduire bien des lecteurs, je ferai ce que la nature de mes observations exige, en suivant nos faux sages dans l'examen de ces systèmes, partie moraux, partie métaphysiques.

Nous voyons ces vains sophistes partagés entre Descartes et Locke, comme le fut l'école ancienne entre Platon et Aristote. Pour les uns, l'homme naît avec des notions morales éternelles que la Divinité se charge de graver dans leurs cœurs ; pour les autres, l'homme doit tout aux sens, et il acquiert par eux jusqu'aux notions les plus abstraites, les plus morales, les plus intellectuelles. Puisqu'il faut m'expliquer, je dirai que l'erreur, à l'école des derniers, me semble manifeste, et qu'avec les premiers je crains de me tromper ; que l'opinion la plus vraie pour moi, telle que je la hasarde, sans vouloir vous presser de la suivre, est celle qui me semble éloignée des deux extrêmes, mais dont l'exposition exige que d'abord je réfute l'erreur

trop évidente à l'école de ceux qui rapportent au seul usage de nos sens des notions morales et toutes nos idées de vertu et de vice, de justice et d'injustice, de vérité et de mensonge.

Il est essentiel à toute cause, me disois-je à moi-même en étudiant et Locke et Condillac, et Aristote, et ceux de nos faux sages qui se rangeant sous leurs drapeaux, avoient des intentions bien différentes des leurs ; il est essentiel à toute cause d'avoir quelque rapport intime avec l'effet qu'elle doit produire, de renfermer au moins, soit en puissance, soit en réalité, le principe qu'elle doit mettre au jour, je l'ai en vain cherché dans mes sens ce rapport que vous établissez entre eux et mes idées du juste et de l'injuste, entre eux et ce principe de moralité qui constitue essentiellement la différence des vertus et des vices.

Une voix a frappé mon oreille, et celle-ci me rend le son qu'elle a reçu, mais cette voix est-elle celle du mensonge ou de la vérité ? Cette maxime est-elle celle de la vertu ? Cet oracle est-il celui de l'impie ? Je le demande en vain à tous mes sens. Un son les a frappés, ils me rendent ce son; c'est l'écho qui répète également les accens des sirènes et les chants de la sagesse. Il n'ajoutera pas : Cette voix ne tend qu'à te séduire : celle-ci ta montré le chemin de la vertu.

Qu'un tableau se présente à ma vue, je de-

vrai à mes yeux tout ce qu'ils me diront sur la fidélité de l'image, la beauté des couleurs, comme je dois à mon oreille tout ce qu'en comparant les sons qu'elle m'apporte, je pourrai prononcer sur leur accord harmonieux, ou sur leur discordance ; mais l'accord de mes devoirs et de mes actions, de la loi et de ma volonté ; mais la difformité du crime et les appas de la vertu, le licite enfin et l'illicite, quel rapport auront-ils avec des sons et des couleurs ?

Je vois ces malheureux gémir dans les tourmens, j'entends leurs cris affreux, je frémis, tous mes sens sont émus ; mais est-ce bien par eux que j'applaudis à la sévérité des lois qui condamnent ceux-ci, ou que toute mon ame est révoltée contre le magistrat qui dans ceux-là immole l'innocence ?

Je vous l'ai dit en démontrant la spiritualité de l'être qui raisonne dans vous ; je dois le répéter, pour démontrer l'action morale, la puissance et l'opération directe de cet être : Nous avons entendu, vous et moi, la même leçon, vous avez applaudi ; elle n'a excité dans moi que le mépris et l'indignation : le service et les fonctions de nos sens sont ici les mêmes ; d'où vient donc, je vous prie, l'opposition de votre jugement et du mien ? Vous recourrez à des sensations antérieures ; mais quand ces sensations, et pour vous et pour moi, ont-elles

été moins étrangères à l'univers moral ? Quand sont-elles sorties des bornes du physique ? L'image de l'objet, la douceur ou l'âpreté du toucher, du goût, de l'odorat, la variété des sons, le plaisir, la douleur, voilà sans doute leur domaine ; mais l'équité, la sainteté, la justice, la vertu enfin, la touchez-vous ? la flairez-vous ? est-il un seul de vos sens qui la saisisse ? Ne me dites donc plus qu'ils sont l'unique source de toutes ces notions qui leur sont étrangères ; qu'ils me montrent ce qui ne peut les affecter ; qu'ils portent le flambeau de la lumière dans une région où ils n'arrivent pas. Vouloir me rendre ainsi plus intelligible l'origine de mes notions morales, c'est ajouter au mystère, c'est prêter à mes sens ce qu'ils ne peuvent concevoir, c'est expliquer l'inconnu par l'absurde.

Vous l'avez cependant conçu ce mystère, ou vous croyez le concevoir ; vous voulez que nos sens soient le principe qui nous fera connoître ce qui ne tombera jamais sous nos sens ; j'applaudis, s'il le faut, à l'étendue de votre conception ; je n'exigerai pas que vous renonciez à un systême dont je n'ai rien à redouter tant que vous saurez en restreindre les conséquences à leurs bornes naturelles, tant que vous laisserez l'impie seul en abuser. Toujours prêt à saisir ce qui lui offre la plus légère apparence d'opposition avec nos principes,

il croit voir dans ce systême le rempart de ses erreurs les plus monstrueuses. Les notions de l'homme, nous dit-il, et même ses idées de vertu et de vice ne sont toutes que l'ouvrage des sens, je n'ai donc pas besoin de recourir à la Divinité pour en trouver la source : je pourrai donc encore, ajoute-t-il, me passer de cette ame spirituelle pour expliquer les plus morales de toutes nos idées. L'impression des sens étant trompeuse et variable, conclut-il enfin, la vertu n'aura plus rien de fixe, et toutes ses notions ne seront que le fruit d'une impression momentanée.

Avec cette apparente connexion entre l'impie et Locke ou Condillac, ne soyons pas surpris de tout l'empressement de nos faux sages à adopter un systême si peu séduisant par lui même ; mais fût-il établi sur l'évidence, ces sens, ces instrumens dont vous faites dériver toutes nos connoissances physiques, morales et métaphysiques, d'où auront-ils reçu cette admirable faculté de spiritualiser l'image de l'objet, d'élever une action purement matérielle dans tout ce qui les frappe, jusqu'à l'ordre sublime de la moralité ? Pour détruire l'idée d'un Dieu auteur de l'homme, vous me montrez un être qui me rend la puissance de ce Dieu plus étonnante encore, et toujours plus nécessaire. Ces instrumens eux-mêmes que vous croyez si propres à produire des notions

d'un ordre supérieur à leur nature, où prendrez-vous l'agent qui les met en action, qui reçoit leurs impressions diverses, quand vous aurez anéanti l'esprit de l'homme? L'œil transmet la lumière, et l'oreille des sons; quel est l'être qu'ils aident à voir et à entendre, qui les ouvre et les ferme à son gré? Quel est celui surtout qui reçoit, qui réunit tout seul leurs impressions si multipliées, leurs sensations diverses, et celles de mes pieds et celles de mes mains, et celles de toutes les parties de tous mes sens? Quel est encore celui qui recevant toutes ces sensations, juge tout ce qu'il voit et tout ce qu'il entend, le dit bon ou mauvais, suivant qu'il l'apprécie? Donnez à la machine toute la perfection que vous pourrez imaginer, faites-en à la fois le principe du moral et du physique, le Dieu qui l'a formée n'en sera que plus grand; vous n'en rendrez pas moins nécessaire l'esprit qui la dirige, et par qui elle agit.

Mais ces instrumens même, que nos sages s'efforcent d'élever à un ordre moral, ils auront aussi l'art de les flétrir pour dégrader la vertu même. Ces sens, nous disent-ils, trompent sans cesse l'homme, et leur impression n'a rien de constant; ce qu'ils vous montrent aujourd'hui comme vertu, ils vous le montreront demain comme vice; toutes vos notions du juste et de l'injuste auront donc aussi la même mobilité,

les mêmes variations. Mais, leur répondrons-nous, l'univers n'est-il donc peuplé que d'habitans aujourd'hui aveugles et demain clairvoyans? Ou bien ces mêmes sons qui tantôt vous paroissoient si doux, si mélodieux, refuserez-vous de les entendre encore, crainte qu'ils n'aient perdu toute leur mélodie? Ou bien redoutez-vous que vos semblables ne voient que des monstres dans ces mêmes champs, où votre œil n'aperçoit que des fleurs? Non, le Dieu qui donna à l'homme des sens pour le conduire, ne le fit pas le jouet de l'illusion. Qu'ils deviennent, j'y consens, le principe des notions morales, je le dirai encore sans crainte: cette action des sens sera assez constante pour laisser à la vertu des principes fixes et décidés. L'objet qui brille à vos yeux de tout l'éclat du jour, qui étale pour vous mille couleurs diverses, ne sera point pour moi dans les mêmes circonstances obscur et ténébreux. Nos sens nous tromperont sans doute, quand ils seront viciés ou trop mal appliqués; mais ce n'est pas alors aussi que la philosophie les donnera pour règle, et la nature même aura soin de nous avertir de leur vice, pour ne pas nous laisser abuser par trop de confiance. Quand vos mains ou votre œil s'affoiblissent, n'êtes-vous pas toujours le premier à le sentir et à vous défier de ces guides? N'êtes-vous pas dès-lors occupé à corriger leur impression, à rectifier par vous ou par autrui, par

l'expérience ou la réflexion, le jugement que leur erreur peut occasionner? Toutes les variations qu'ils produiroient dans nos opinions ne seront donc jamais qu'accidentelles et légères. Elles ne seront pas plus essentielles que celles qui proviennent de la différence même des esprits, des caractères, du plus ou moins de sagacité dans les hommes. La morale n'en sera pas moins constante; et ce qui est pour l'un héroïsme et vertu, ne sera pas pour l'autre lâcheté et forfait; comme, dans les mêmes circonstances, celui-ci ne voit pas un géant où celui-là n'aperçoit qu'un pygmée.

Nous ne vous disons pas que vos jugemens sur quelques objets de morale plus compliqués, plus difficiles à saisir, soient infaillibles, de quelque part que viennent les idées que vous vous en formez; nous prétendons seulement que les variations que vous attribuez à la vertu, sont dans vous, non dans elle; que les lois générales vous sont connues malgré vous, comme vous apercevez malgré vous les objets qui se présentent à vos yeux. Nous ajoutons que nos sensations, fussent-elles la source des notions du juste et de l'injuste, ces notions auroient encore leur point fixe; et cette assertion n'est point gratuite, elle est même évidente, puisque les sens de l'homme en général ont une action constante et uniforme. Rien n'est donc plus gratuit que cette affection de nos sages modernes pour l'antique

système d'Aristote, sur l'origine des notions humaines et de toutes nos idées physiques ou morales.

Leur principe étoit faux en lui-même, leur erreur pouvoit n'être qu'indifférente ; ils ont gratuitement voulu la rendre impie ; ils n'y ont ajouté qu'une inconséquence et une absurdité de plus.

Mais si nous rejetons ce principe qui déduit tous des sens, jusqu'à nos idées de vertu et de vice, faudra-t-il donc admettre ces notions innées et gravées dans le cœur de tous les hommes dès le premier instant de leur existence, ou cet *instinct moral* qui, devançant la raison elle-même, distingueroit dès le berceau l'enfant de l'animal ? Je vous l'ai déjà dit : je ne sais et je n'aime pas même à rechercher si cet instinct de la vertu existe dans un temps où il ne peut avoir sur l'homme aucune action ; et s'il faut l'avouer, je n'ai jamais conçu assez distinctement ce que l'école entend par des *idées innées* sur le vice et la vertu, dans un être qui naît long-temps avant de pouvoir distinguer réellement le juste de l'injuste. Je ne dispute point pour vous montrer dans l'enfance même un privilége inutile à l'enfant ; mais j'aperçois partout l'*instinct moral*, dès l'instant même que la raison commence à se montrer.

Je ne chercherai pas à découvrir si l'oiseau

qui doit un jour construire sa demeure, si l'araignée qui doit un jour ourdir sa toile, en ont déjà l'idée à l'instant où je les vois éclore; mais je suis assuré qu'arrivés à l'époque où la nature les attend, l'un et l'autre sauront parfaitement ce qu'elle exige d'eux. C'est ainsi qu'à l'époque où je verrai les facultés intellectuelles développées dans l'homme, je ne douterai plus qu'il n'ait aussi cette même faculté que j'appelle *instinct moral*, parce qu'elle a cette rapidité de l'éclair qui prévient nos réflexions, cette force qui subjugue l'intelligence, dicte nos jugemens et les rend indépendans de toute discussion. A cette même époque, les notions de vertu et de vice ou sont, ou s'établissent dans l'homme malgré lui; il les acquiert comme il grandit, sans le concours de sa volonté même. Dès qu'il voit, il connoît, il décide, il juge et il prononce malgré lui : cette action est juste, celle-là est un crime. Ces notions sont dans lui comme sa raison même qu'il pourra cultiver, qu'il ne s'est point donnée, qu'il a reçue de Dieu en même temps, et peut-être même ne sont-elles que le premier et le plus essentiel apanage de la raison humaine.

Qu'on ne me dise pas que cette explication est encore gratuite et ne porte que sur l'arbitraire; j'appellerois chacun de mes lecteurs au tribunal de sa propre conscience, et à l'observation universelle. Je vous demanderois si dès

les premiers jours où votre raison s'est développée, vous avez hésité à prononcer que l'ingratitude mérite votre haine, et la reconnoissance votre amour; que l'assassin de votre frère ne vaut pas l'homme qui expose ses jours pour conserver la vie à son semblable? Je vous demanderois si le jugement que vous portez encore de ces actions, de mille autres semblables, est plus libre dans vous que la respiration? Si vous croyez pouvoir violenter la raison et vos réflexions de manière à porter un jugement tout opposé, ou bien à regarder ces actions diverses comme également indifférentes, comme ne méritant les unes et les autres ni louange ni blâme. Si vous croyez trouver chez les nations les plus barbares et dans toute la terre, un seul homme usant de sa raison, qui sur-le-champ ne prononce comme vous êtes forcé de prononcer, qui sur-le-champ n'abhorre l'empoisonneur public ou l'incendiaire.

Cet instinct est dans vous, il y est malgré vous : il est dans tous les hommes. Connoissez son auteur dans le Dieu qui n'a pas voulu même vous laisser ici le choix de la lumière ou des ténèbres, et remerciez sa bonté infinie, au lieu de disputer sur ses moyens. Connoissez un Dieu sage qui, vous débarrassant de tout cet appareil de principes, de longs raisonnemens, d'inductions, de conséquences, sait faire en un instant briller la vérité d'un éclat qui ne laisse pas

même lieu au doute ; qui décide également le jeune homme et le vieillard, l'ignorant et le savant, le dernier des citoyens et le plus éclairé des magistrats. Quel seroit votre état et quel seroit celui de la société, si, pour tendre la main à ce frère qui tombe, pour arrêter le glaive qui menace un ami, pour éteindre le feu qui dévore son habitation, pour réprimer la calomnie qui outrage un bienfaiteur, il falloit consulter et mes sens, et la loi, et mes réflexions, peser dans la balance et le pour et le contre, délibérer sur l'honnête et l'utile, juger mon intérêt et celui du public, ne parvenir à la pratique que par les longs circuits d'une longue et pénible théorie ? Non, non ; il faut agir, le secours est pressant ; la vérité n'arrive point à pas comptés ; volez, elle a déjà frappé, sollicité ; principes, conséquences, devoirs, tout est vu dans l'instant : agissez, la lumière vous inonde ; toutes vos réflexions n'ajouteront pas à son éclat. Laissez-là et Socrate et Platon, votre cœur vaut mieux que leur école. Il a vu le besoin, il vous a dit la loi, et montré la vertu toute entière, tandis qu'ils sont encore à la chercher. Voilà ce que j'appelle *instinct moral.* Vous ne le sentez pas ; je vous plains, je ne conteste pas ; j'aime mieux le suivre qu'argumenter ; il m'en coûteroit trop de résister ; je ne veux pas surtout d'une philosophie qui l'étouffe.

Mais il faut bien encore vous entendre, et

répondre à vos vaines objections. Si le Dieu de la nature est lui-même l'auteur de cet instinct moral ; si par là il voulut assurer à la vertu son existence et nos hommages, d'où vient, nous dites-vous, cette diversité d'idées sur la vertu? et pourquoi ses notions sont-elles presque aussi variables que les climats, les préjugés des peuples? Ici vous parcourez les nations barbares et lointaines ; vous me montrez un père dévorant les enfans qu'il a de son esclave, des vieillards dévoués à la mort par ce même sentiment qui nous rend si attentifs à prolonger leurs jours, des nations entières méconnoissant les lois de la pudeur, le larcin érigé en profession honnête. (*V. surtout Helv. de l'Esprit. Disc.* 2). Epargnez-vous tous ces détails honteux pour l'espèce humaine ; j'ai malheureusement été forcé moi-même de les prévenir ; mais s'ils nous ont montré la nature outragée, l'instinct moral vicié et affoibli, nous n'en conclurons pas avec vous sa nullité parfaite. Les nuages qui couvrent le soleil, ne le plongeront pas dans le néant ; sa lumière en elle-même ne sera ni moins pure ni moins constante, malgré le voile épais qui nous la cache ; quelques rayons, au moins par intervalle, perceront à travers les ténèbres, et montreront encore le Dieu du jour. Ainsi les passions et les erreurs, les besoins et les infirmités qui rapprochent l'homme de l'animal, ont bien pu suspendre l'usage de sa rai-

son, et altérer cet instinct même, qui tenoit de si près à sa nature; mais est-ce par des temps ou des climats contagieux que vous jugez de l'air qui vous donne la vie? Sera-ce par les plaies du genre humain que nous devrons apprécier ses forces? ou ne connoîtrons-nous l'intelligence que par l'aberration?

Rendez à ces nations barbares leur raison égarée, et vous verrez l'instinct de la vertu reparoître avec elle. N'affectez pas surtout d'exagérer leurs plaies; elles sont assez grandes, et l'histoire ne nous les a que trop manifestées; mais chez les nations même les plus sauvages, nous retrouvons au moins assez de vestiges de l'instinct moral, pour attester encore son existence.

Je le sais, la vengeance est affreuse; elle est au comble de la férocité dans ce barbare qui enlève l'épouse de l'ennemi pour dévorer l'enfant qu'il aura d'elle (*Dict. Baile, art.* Cieca de Leon, *n°. A*); mais à ce monstre même demandez s'il verra périr avec indifférence, sans quelque grand motif, l'enfant qu'il a de l'épouse libre et légitime, si la tendresse paternelle et l'horrible infanticide doivent marcher de pair dans son estime? Il frémira d'horreur, et vous reconnoîtrez encore l'instinct de la nature. Je le sais, ces sauvages, sur le point de quitter des régions qui ne fournissent plus à leur subsistance, hâteront le trépas des vieillards trop

foibles pour les suivre; mais demandez-leur ce qu'ils feroient s'ils espéroient leur conserver la vie, et les soustraire au lion ou au tigre? Vous apprendrez alors que l'amour filial est encore dans leur cœur, que l'esprit seul s'égare sur les moyens d'en observer la loi. Je le sais, vous le dites au moins, que l'Otaïtien vous semble absolument privé de toute idée de pudeur; mais demandez-lui si la fidélité au serment conjugal ne captive pas son estime, són respect et son amour plutôt que l'adultère. Demandez au Chinois qui sans remords abandonne ses enfans à la merci des eaux, si le père qui emploie toutes les ressources possibles pour leur conservation et leur éducation, ne suit pas plus fidèlement la voix de la nature? Demandez au Spartiate qui vole effrontément, si celui qui partage ses trésors avec l'indigence, ne vaut pas mieux que le brigand qui la dépouille de ses derniers moyens? Demandez enfin à tous les peuples, à quelque état de corruption ou de férocité qu'ils soient livrés, si la fidélité, dans leur estime, marche de pair avec la perfidie, la piété avec le sacrilége, la bienfaisance avec la cruauté? Vous savez la réponse qu'ils vous préparent tous; vous savez qu'ils seront indignés et révoltés que vous ayez pu leur en prêter un autre. D'où vient donc cette indignation, si la nature ne l'a pas inspirée?

Je m'attends bien que vous allez ici m'oppo-

ser moi-même à moi-même. Je vous les ai montrés, tous ces peuples, et l'univers entier, dans un temps antérieur au Christianisme, livrés à tous les vices, la morale de l'instinct pervertie chez toutes les nations : si elle étoit la voix de la nature, m'objecterez-vous en ce moment, et si ses principes sont invariables, comment a-t-il fallu toute l'influence de l'Evangile pour les faire revivre ? Oui, vous répondrai-je, oui, je vous ai montré ou plutôt c'est l'histoire elle-même qui vous a fait voir dans ces temps malheureux, la vertu et la nature outragées, la morale affreusement travestie chez toutes les nations ; mais l'homme est-il un être qui ne blesse jamais dans sa conduite les vérités les mieux connues, les principes de justice les plus constans ? Et ces vérités même, n'a-t-il pas la triste faculté de les envelopper de nuages, qui n'en laissent plus apercevoir que la plus légère partie ? N'a-t-il pas le pouvoir de les repousser, lors même qu'elles se présentent malgré lui, ou de ne les admettre que pour les marier avec l'erreur et le mensonge, pour les dénaturer ?

Etudiez la nature de l'homme, et vous verrez qu'en qualité d'être moral, il est essentiellement libre. Dès-lors quelle que soit la force de l'instinct qui le porte au bien et le lui montre, il pourra lui opposer les passions qui le portent au mal. Cet instinct s'affoiblira par une résistance habituelle ; la superstition, les lois, et les usages

ne lui laisseront bientôt plus d'énergie; j'ai donc pu vous le montrer partout altéré, vicié par de grandes erreurs, par de grands crimes, comme je peux vous le montrer subsistant partout, au moins par quelques-uns de ces principes, par quelques-unes de ces vérités dont le nombre est trop grand, l'évidence trop forte pour être à la fois toutes anéanties.

Quelques grandes erreurs suffisent pour altérer la morale des peuples; quelques grandes vérités maintenues malgré cette perversité de mœurs, suffisent encore pour me montrer la force de l'instinct; j'ai donc pu, sans contradiction, soutenir son existence et la nécessité de l'Evangile pour lui rendre sa force, comme je peux vous faire voir les débris de ce palais antique, et la nécessité d'un architecte habile, pour lui rendre sa première splendeur.

Que répondrons-nous à présent au problême qui termine la lettre de notre correspondant? Quelles que soient dans l'homme les premières notions du vice et de la vertu, nous dit-il, que ces notions varient ou soient constantes, nous pouvons faire un nouveau pas, et demander si l'homme est naturellement vertueux ou vicieux, s'il naît bon ou méchant. Le desir de contrarier nos dogmes religieux peut seul évidemment rendre cette question problématique. Je laisse ici à nos théologiens le soin de nous dire à quel point ce doute seul les blesse, nous n'a-

vons pas même besoin de leurs lumières pour le résoudre.

Que seroit-ce en effet qu'un être naturellement bon et vertueux? pour lui donner ce titre, j'exigerois au moins qu'il eût pour la vertu un penchant si bien décidé, qu'il en coûtât toujours quelque violence pour se livrer au vice; que jamais son plaisir ne se trouvât que dans son devoir même, et son penchant que dans la loi. Est-ce là ce que nous observons dans la nature de l'homme? Que chacun consulte ici son cœur. Je sais qu'il est des êtres qui font presque toujours le bien avec complaisance, qui n'ayant dans tout le cours de la vie que de foibles passions à vaincre, se portent naturellement à la plupart de nos devoirs; qui sont en général incapables de grands crimes, comme ils le sont aussi de grands efforts et de grandes vertus. Mais ces êtres que vous croyez privilégiés, placez-les dans des circonstances où l'intérêt soit contrarié par la vertu, le penchant par la loi; s'ils sont bons en eux-mêmes, le plaisir se trouvera à côté de la vertu, ils la suivront sans peine, il faudroit faire violence au cœur pour l'en détourner. Qu'ils soient sincères, qu'ils nous disent si dans ces circonstances, il ne leur en coûte pas au contraire pour remplir leur devoir; et s'il en coûte aux êtres le plus heureusement nés, que ne sera-ce pas pour le commun des hommes?

Ecoutez la réponse qu'ils sont toujours prêts à faire à vos conseils. Ne vous disent-ils pas que vos avis sont bons, qu'ils sont justes et salutaires, qu'ils y reconnoissent le langage de la vertu? Mais n'ajoutent-ils pas qu'un bon conseil est plus facile à donner qu'à suivre; que si la vertu a ses droits, les penchans ont leur force, et les plaisirs leurs charmes; que vouloir leur résister sans cesse, c'est déclarer à son propre cœur une guerre qu'on n'aime pas à soutenir. Cette réponse seule me suffit, elle est continuellement dans votre bouche; vous reconnoissez donc aussi qu'il est dans vous un principe opposé à la vertu, des penchans qui la combattent, des passions qui en triompheroient sans une attention continuelle, sans des efforts habituels. Il ne m'en faut pas davantage pour résoudre votre problême.

Tout être qui me dit: je vois le bien que j'approuve, je vois le mal que je condamne, et cependant j'abandonne le bien et fais le mal, ne sera point pour moi un être naturellement bon, mais un être naturellement vicieux.

Et certes, si le vice contrarioit les penchans de l'homme, la plus foible tentation, le plus vil intérêt, le plus léger plaisir l'entraîneroient-ils donc si souvent dans le vice, tandis que les exhortations les plus fréquentes, les motifs les plus pressans, les résolutions les plus fortes suffisent à peine pour en retenir un petit nombre

dans les voies de la vertu? Serions-nous donc sans cesse obligés d'opposer un frein à la jeunesse, et d'exhorter nos vieillards endurcis à revenir au bien? En coûteroit-il tant de corriger des habitudes? Les contracterions-nous si aisément? Nous y livrerions-nous par le seul plaisir de contrarier des penchans primitifs et naturels pour la vertu? Faudroit-il tant de soins pour prévenir le vice par une heurense éducation? Faudroit-il aux puissances, des lois et des bourreaux; à l'église un enfer, pour arrêter les crimes, en diminuer au moins le nombre, s'ils n'avoient pas leur source dans les penchans de l'homme? Ah! malheureusement la question n'est que trop décidée. Nos prétendus sages ne l'auroient pas même proposée, s'ils n'avoient fait serment de se trouver sans cesse en opposition avec la vérité et la religion.

La suite de ces lettres nous fournira l'occasion de remonter à la vraie source de ces penchans vicieux, et trop naturels pour nous permettre de ne plus voir dans l'homme qu'un être naturellement bon. Qu'il nous suffise en ce moment d'avoir prouvé leur existence, comme elle suffit à détruire tous les effors qu'ils font pour montrer la raison en opposition avec nos livres saints, sur l'état actuel de la nature humaine.

LETTRE LXVII.

La Baronne au Chevalier.

Pour le coup, Chevalier, je suis forcée d'en convenir, l'épreuve est un peu forte, et je serois presque tentée de vous le reprocher. Je résous une première énigme; j'ai le bonheur d'avoir trouvé une triple solution à un premier problême, et voilà qu'au lieu d'un, j'en ai quatre à résoudre; et cela, dites-vous encore, par un seul et même mot! Sans doute vous avez cru me voir trop contente de ma personne, de mes premiers succès, un peu trop persuadée qu'il ne me restoit plus que de légers progrès à faire pour égaler nos maîtres; vous avez cru devoir humilier l'orgueil naissant, et cette vanité qui sied si mal à des adeptes bien novices encore.

Si c'est là votre objet, Chevalier, ah! que vous avez bien réussi! Non, non, je ne suis pas encore assez philosophe pour deviner comment il y a pour nos sages des vertus et des vices, et comment il ne peut y avoir pour nos sages ni vices ni vertus. Je ne dirai pas mieux comment le sentiment de la vertu est gravé dans tous les cœurs et ne l'est dans aucun, comment cette vertu est la même partout et varie en tous temps,

en tous lieux. Bien moins encore pourrai-je deviner comment l'homme de la nature est bon, comment il est méchant, et n'est ni l'un ni l'autre, ou bien précisément moitié l'un, moitié l'autre. Tous ces hommes de Diderot, d'Helvétius, de Robinet, m'embarrassent presque autant que leurs Dieux. Si tels sont les problêmes que vous avez encore à nous proposer, permettez que l'on vous prie au moins de ménager notre foiblesse. Gardez-vous bien même, gardez-vous de nous laisser long-temps ignorer le mot de la quadruple énigme. Je me suis aperçue, et par zèle pour la philosophie, je dois vous prévenir qu'en ne cherchant qu'à humilier nos adeptes provinciaux, vous avez fait quelque chose de plus. J'en ai vu quelques-uns indignés, révoltés au-delà de toute expression. Eh! comment voulez-vous en effet que nos bons Helviens imaginent que tout est égal dans ce monde; qu'un assassin vaut un libérateur, un parjure l'honnête homme, un parricide l'enfant respectueux, un scélérat le philosophe? Convenez que cette idée est un peu difficile à digérer pour la province.

Vous le dirai-je franchement, Chevalier? non-seulement il y a pour nous des vertus et des vices, mais nous concevons même qu'il pourroit se trouver des philosophes vertueux, aimables, respectables, et des philosophes vicieux, méchans, détestables, monstrueux. Sup-

posons en effet parmi nos maîtres deux hommes différens. L'un ne fait consister sa philosophie, son devoir, sa gloire, son bonheur qu'à éclairer les hommes, à leur apprendre qu'ils sont frères et faits pour s'entr'aimer, s'aider les uns les autres; qu'ils ont des passions à modérer, des desirs à régler, des devoirs à remplir, un vrai bonheur à mériter par l'exercice de toutes les vertus. Supposons que ce sage est le premier à suivre ses leçons, que ses mœurs irréprochables nous retracent partout ses préceptes réduits en action; et que, docteur de la vertu dans ses leçons, il en est encore le modèle dans sa conduite. Assurément, vous dirons-nous, cet homme a des vertus, il mérite nos respects, notre hommage, et il les obtiendra.

Supposons ensuite ce que vos problèmes nous feroient croire absolument possible; supposons un homme qui, sous le manteau de la philosophie, débite cent principes uniquement propres à séduire les foibles, à donner aux passions un libre cours, à ôter aux méchans toute espèce de frein; qui fait réellement lui-même tout ce qu'il autorise les autres à faire; qui ment, qui vole, qui se parjure, qui, dans l'occasion, empoisonnera même, s'il croit pouvoir le faire impunément: vous ne le nierez pas, Chevalier, cet homme-là seroit un philosophe bien extraordinaire. Ce prétendu sage ne nous sembleroit pas seulement avoir des vices, il nous

feroit horreur, et nous verrions en lui une espèce de monstre, dont il importeroit que la société fût délivrée. Car enfin, nous n'imaginons pas que la philosophie consiste à débiter aux peuples tout ce qui nous vient dans la tête, ni même à dire *oui*, précisément parce que le préjugé dit *non*.

J'en rougis, s'il le faut; mais sur cet article, je suis encore tout aussi provinciale que lors de vos premières leçons. Ce n'est pas sans douleur que j'ai vu la triste impression que la quadruple énigme a faite sur vos disciples. Les plus zélés finiront par n'y voir qu'un tissu de contradictions, d'absurdités qu'il seroit inutile de vouloir concilier. Nos bons croyans même ne sont pas les seuls à prétendre que vos problèmes sont une tournure adroite pour démontrer toujours de mieux en mieux ce qu'ils appellent le *girouettisme* de nos plus célèbres philosophes. Cette idée se répand; on veut que vos énigmes ne soient qu'une ironie toujours plus amère. Ah! si je le savois, Chevalier, s'il étoit possible que vous eussiez porté la dérision à cette extrémité, si vous aviez osé jouer et abuser.... Non, je ne le crois pas; ce soupçon est un crime, et toute votre faute sera de m'avoir prise pour bien moins novice que je ne le suis; de nous avoir montré des mystères auxquels notre esprit n'étoit pas encore assez préparé.

Oui, c'est là votre faute; mais elle est bien

plus grande que vous ne le pensez. Vous exigez que nous disions comment la morale de nos sages reconnoît des vertus et n'en reconnoît point ; et je ne sais pas seulement ce que c'est que la morale pour nos sages ; et vous ne m'avez pas seulement dit encore ce que c'est pour eux que la vertu, ce que c'est qu'ils entendent par vice. Autrefois vous auriez commencé par poser des principes, pour donner une idée de la science dont vous allez traiter ; l'ordre de vos leçons, en nous disposant insensiblement aux dogmes les plus étonnans, eût prévenu l'horreur qu'ils semblent devoir nous inspirer. Que n'avez-vous suivi la même marche ! Peut-être avez-vous cru que je pouvois y suppléer ; Hélas ! je ne suis pas à l'essayer ; mais je n'y réussis tout au plus qu'à demi.

Je sens bien, par la seule exposition de vos problèmes, que la morale doit être pour nos sages une science tout autre qu'en province ; je vois que la vertu n'est point chez eux ce qu'elle fut toujours chez nous ; que l'une et l'autre doivent avoir subi quelque métamorphose ; et c'est sans doute cette métamorphose qui fait de la vertu quelque chose qui est et qui n'est pas ; quelque chose qui change à chaque instant et ne change jamais. Ce sera encore cette métamorphose qui fera de l'homme un être bon et un être méchant, ou bien un être ni méchant ni bon, ou même encore un être moitié bon,

moitié méchant. Oui, je le sens, c'est la métamorphose qui doit et qui peut seule nous donner ici l'explication de la quadruple énigme : mais en quoi consiste-t-elle cette métamorphose ? Que sont devenues pour nos sages la grande science de la vertu et la vertu elle-même ? Voilà ce qui m'arrête, ce qu'il ne m'est pas possible de deviner, et ce que vous auriez certainement commencé par expliquer, si vous aviez voulu mettre ces grands problèmes à la portée de notre esprit.

Je ne vois donc au plus que la moitié de l'énigme ; je présume qu'il doit s'être passé dans l'essence même de la morale quelque grande révolution opérée par nos sages ; je voudrois deviner en quoi elle consiste ; j'ai beau y rêver jour et nuit, rien de satisfaisant ne se présente. J'imagine bien certaines métamorphoses que la science des mœurs pourroit avoir subies ; mais ces métamorphoses sont si étranges, elles sont si éloignées du préjugé vulgaire, que je n'ose m'expliquer clairement. J'aime mieux vous prier de nous mettre sur la voie, en répondant vous-même à la double question que je prends la liberté de faire à nos maîtres. Qu'est-ce aujourd'hui que la morale ? Qu'est-ce que la vertu à l'école de nos sages modernes ? Mais n'allez pas plus loin, Chevalier, ne nous en dites pas davantage. Aidée de ce coup de lumière, je ne renonce pas à deviner le reste de la quadruple énigme, à mériter encore et le titre et

l'honneur de la très-humble servante et très-zélée disciple de nos sages.

La Baronne A.

LETTRE LXVIII.

Le Chevalier à la Baronne.

Vous vous plaignez, Madame, que l'épreuve est trop forte, et la manière dont vous la soutenez nous démontre seule qu'il n'est plus de mystères à notre école que vous ne pénétriez. Encore un pas seulement, et le grand problème étoit résolu, ou pour mieux dire, il l'est déjà réellement. Ce que vous appelez le *demi-mot* de la quadruple énigme est le mot tout entier.

On ne peut mieux saisir le vrai point de la difficulté. Lorsque nos sages disent qu'il y a des vertus et des crimes dans ce monde, et qu'il n'y en a point; que l'homme de la nature est bon, qu'il est méchant, ainsi de suite: tout cela nous indique effectivement cette grande vérité que vous avez si bien saisie, en prononçant que la morale, la vertu, le bon et le méchant sont pour nous tout autre chose que pour le reste des hommes, et que la grande science de nos réformateurs des mœurs a subi une vraie révolution; tout cela nous annonce dans l'essence

même de la morale et de la vertu cette heureuse et entière métamorphose que vous avez si bien augurée.

Mais en quoi consiste cette métamorphose? et la morale et la vertu, en changeant de nature par la puissance de nos génies, que sont-elles devenues? Cette question seule de votre part indique toute la rapidité de vos progrès. Plus novice autrefois, vous auriez dit: nos sages ont osé ébranler jusqu'aux premiers principes de la science des mœurs; ils en ont attaqué jusqu'aux notions les plus essentielles; ils ont voulu la détourner de son antique et primitif objet; quelle science ont-ils donc respectée? Sur quoi n'a point frappé cette philosophie destructrice? Tout son objet est donc de tout bouleverser, de tout sapper, de tout anéantir dans les connoissances humaines? effrayée par ces terribles conséquences, vous n'auriez pas prévu que si nous détruisons, c'est pour édifier plus solidement; que si nous avons l'art d'anéantir, nous avons aussi celui de reproduire et de créer. Aujourd'hui vous prévoyez au moins à quoi tendent les coups que nous portons; vous le dites assez évidemment: la morale du préjugé disparoîtra; mais nous aurons celle du philosophe. Si ce qui fut vertu cesse de l'être, nous verrons en revanche ce qui n'étoit rien moins que vertu devenir son essence. Telle est l'idée flatteuse que vous avez enfin conçue de notre école; la réponse

à la double question que vous avez eu le génie de me faire va justifier cette opinion si glorieuse pour nos sages.

Avant de me les faire, à moi, ces questions importantes, vous vous êtes sans doute d'abord adressée à nos provinciaux, vous avez eu soin de leur demander : Qu'est-ce que la morale ? Ils vous ont répondu tout simplement : La morale est la science de nos devoirs. Pour sentir combien cette définition est peu philosophique, je voudrois que vous leur eussiez demandé encore : Qu'est-ce donc qu'il faut entendre par *devoirs ?* Vous auriez vu alors tout ce que leur morale a de triste, d'ennuyeux, de rebutant, de sombre, d'effrayant. Toute cette science n'auroit été, dans leur supposition, que la connoissance de ce qu'il nous convient d'éviter ou de faire, pour vivre sans reproches de la part de notre conscience, pour n'avoir rien à craindre de la part de ce vengeur suprême et terrible qui, du haut des cieux, inspecte sans cesse nos actions et nos pensées, pour les récompenser ou les punir dans un monde à venir. Alors vous auriez vu des devoirs et des lois de toute espèce à observer partout : devoirs envers Dieu, devoirs envers nous-mêmes, devoirs envers les autres; loi naturelle, loi divine, loi écrite, loi positive, loi négative, lois de toutes les façons, qui ne nous laissent pas un seul instant maîtres de nous, qui exigent l'attention la plus scrupu-

leuse sur toutes nos démarches, qui font de cette vie un esclavage perpétuel, qui nous montrent je ne sais quel bonheur futur, pour nous engager à renoncer au bonheur et aux plaisirs présens. Alors réfléchissant sur le sombre et la tristesse d'une pareille science, vous auriez fait des vœux pour la voir s'adoucir, s'humaniser, et se montrer au moins sous une forme moins austère.

Nous avons su les prévenir ces vœux ; la morale n'est plus fondée *sur ces rêves d'une secte chagrine, qui fait de la vertu un fantôme plus propre à effrayer qu'à séduire*, qui va toujours chercher l'éternité pour nous apprendre à disposer du temps. (V. *Syst. soc. t.* 1, *c.* 8.) C'est dans ce monde-ci qu'il s'agit de conduire les hommes. « Quel que soit notre sort dans un » monde à venir, la nature en celui-ci sera tou- » jours la même..... Il nous faut une morale » humaine, sociable, convenable au monde où » nous vivons, dans lequel la nature et l'expé- » rience suffisent pour guider vers la félicité » présente, que se proposent des êtres vivans » en société..... Une morale uniquement fondée » sur la nature de l'homme, indépendante de » ces opinions qui divisent le genre humain, et » faite également pour tous les habitans de la » terre. » (*Morale universelle ext. de la préf.* V. *aussi* § 5, *c.* 9.) Il nous faut surtout une morale indépendante de ce Dieu, dont la foi

ou « l'opinion, loin de rendre les hommes meil-
» leurs, leur fait au contraire négliger les règles
» de la prudence, et perdre l'usage de la rai-
» son. » (*Freret, Lett. de Thrasyb. p.* 196.) En un mot, ce *n'est point parce que les Dieux l'exigent* qu'il nous faut dire aux hommes d'être justes, bienfaisans, sociables (*Bon Sens, préf.*)

L'entreprise a paru difficile, et le grand Diderot n'y croyoit guère, lorsqu'il décidoit formellement que « la vertu est presque indivisi-
» blement attachée à la connoissance de Dieu....
» Qu'il n'est point de vertu sans croire en Dieu...
» Que celle de l'athée n'a point de fondement. » (*Essai sur le Mérite, préf.* et *Pensées philos. n°.* 25.) Mais bientôt ce même Diderot découvrit « qu'il n'est pas nécessaire de croire en
» Dieu, pour croire qu'il y a du profit à être
» vertueux..... Que s'il y avoit même à s'éton-
» ner, ce ne seroit pas d'un athée qui vit bien...
» puisque l'athée n'en a qu'un motif de plus pour
» être honnête homme. » (*Essai sur le mérite, préf.* et *Nouvelles Pensées philos.*)

Le célèbre Jean-Jacques avoit aussi bien clairement prononcé que sans l'idée de Dieu, le cœur le plus honnête succombe à la tentation dès qu'elle est un peu forte. (*Lettres de J. J. t.* 12, *in* 4°. *p.* 129, *édit. de Genève.*) Mais bientôt aussi, il déclare lui-même n'avoir fait un athée de son héros que pour nous démontrer

··c le grand Ray-
·. seul devoir, ce-
Hist. phil. et pol.

· étonne? Je vois bien
·r le nombre et le poids
··querai donc ce nouveau
··· ·tenir la gloire exclusive
··· *morale universelle;* j'invo-
·· contente de nous en ensei-
·e les invoque tous, et presque
. que *la morale n'est rien si elle*
··ce *du bonheur*, l'art d'être *heu-*
· monde (*Traité élém. de morale*,
·*sim*); quelle *est la connoissance de*
· ·*ent faire ou éviter des êtres intelli-*
··*aisonnables*, *qui veulent se conserver*
· *heureux en société* (*Mor. univ.*, *t.* 1,
·que la grande erreur de la superstition,
·l'avoir fondé la morale sur ce *bonheur*
·*l*, qu'on cherche *dans les cieux*, au lieu de
·· dire que « *l'obligation morale n'est autre*
·*hose que la nécessité de prendre les moyens*
pour obtenir la fin que l'homme se propose
» *dans la société.* » (*Syst. nat. passim*, *surtout*
t. 1, *c.* 15). J'en copierois trente, et trente fois ce seroit absolument la même idée à répéter. Il y a même une chose qui m'embarrasse ici. J'aurois voulu répandre quelque variété sur cet objet, et vous donner au moins, comme par-

tout ailleurs, des *oui* mêlés aux *non;* mais j'ai beau consulter nos héros les uns après les autres, j'ouvre leurs productions diverses, *l'Ordre essentiel*, *le Code des nations*, *les Lettres à Eugénie*, *la Lettre à Leucipe*, *etc.*, tous me crient d'une commune voix: Jouissez du bonheur dans ce monde; voilà la vraie morale. Je leur demande une autre espèce de bonheur; ils me répondent tous encore: Nous sommes philosophes, notre science roule sur le présent; l'avenir n'entre point dans nos spéculations, et nous l'abandonnons au préjugé.

Pardonnez, Madame, pardonnez cette uniformité à laquelle notre école ne vous a pas accoutumée. Elle démontre au moins que vous tendiez bien droit au but dans la solution de la quadruple énigme, lorsque vous décidiez que la morale devoit avoir subi chez nous quelque métamorphose.

Je n'ignore point les réflexions que nos provinciaux vont accumuler sur cet art de couler sur la terre des jours heureux, tranquilles et sereins, sans ennui, sans soucis, sans chagrin; sur cet art de nos riches mylords, qui se trouve aujourd'hui l'art des moralistes. Je vois bien que nos compatriotes seront surtout fort embarrassés de savoir ce que c'est que la vertu dans un pareil système; mais c'est-là précisément ce qui me semble avoir le moins embarrassé nos sages. Heureusement c'est aussi là l'objet de

votre seconde question; vous allez voir combien nos grands maîtres me fournissent de manières d'y répondre. Elles sont si variées, les *oui*, les *non* reparoissent en si grande quantité, que j'ai quelqu'envie d'en faire un nouveau problème dont la solution vous soit aussi glorieuse que celle de la quadruple énigme. Ce n'est pas qu'il n'y ait encore ici quelque chose en quoi nos sages sont ou semblent presque tous parfaitement d'accord; mais il y a aussi quelque chose en quoi ils ne paroissent guère l'être, quoiqu'ils le soient sans doute en tout. Exposons d'abord ce qu'il y a d'évidemment commun, et ce qu'il y a d'opposé en apparence.

La doctrine commune, la voici. Rien ne ressemble moins à la vertu que l'opinion qu'on se forme en province de ce que le philosophe doit appeler vertu. Aux yeux du préjugé, non-seulement *vertu* et *intérêt*, ou bien *utilité*, ne disent pas la même chose; mais souvent, très-souvent l'*intérêt* et la *vertu*, ou le *devoir*, se combattent et sont dans la plus parfaite opposition. Il convenoit à nos réformateurs du genre humain de détruire une erreur si grossière. Aussi consultons-les encore les uns après les autres.

Le sage Dumarsais, ou du moins le sage qui se sert de ce nom pour nous instruire, n'hésite point à nous le déclarer : *Le bien ou la vertu*, a-t-il dit nettement, *est ce qui est utile*, *et le mal ou le vice*, *ce qui est nuisible aux êtres de*

notre espèce (*Essai sur le préjugé*, *c.* 8). Le Lucrèce moderne n'est pas moins expressif. *La vertu*, lisons-nous dans ses leçons, *est tout ce qui est utile aux êtres de l'espèce humaine vivans en société; le vice tout ce qui leur est nuisible* (*Syst. nat. t.* 1, *c.* 9). Le moraliste universel ne dira pas avec moins de clarté : *La vertu est toujours l'utilité des êtres de notre espèce.* (Morale universelle, §. 3, c. 7). *Utilité, vertu et vérité*, ajoute un quatrième, *furent toujours la même chose.* Ce principe est si constant, que *le mensonge même seroit une vertu, s'il pouvoit être utile à la race humaine.* (*Syst, soc. c.* 11).

Me serois-je trompé? et cette vérité ne seroit-elle pas aussi unanimement reconnue que je vous l'avois d'abord annoncé? Oui, il est encore quelques-uns de nos sages qui tiennent à l'ancien préjugé. J'ouvre le grand chef-d'œuvre encyclopédique, et je lis : « Peut-on croire que » tant de peuples se soient accordés à rendre à » la vertu les hommages qu'elle mérite, par des » motifs entièrement intéressés, en sorte qu'ils » se soient crus en droit de mal faire, dès qu'ils » l'ont pu sans danger? N'est-il pas plus fondé » de dire, qu'indépendamment d'aucun avan- » tage immédiat, il y a dans la vertu je ne sais » quoi de grand, de digne de l'homme, qui se » fait d'autant mieux sentir, qu'on médite pro- » fondément ce sujet? *Le devoir et l'utile sont*

» *deux idées très-distinctes pour quiconque* » *veut réfléchir, et le sentiment naturel suffit* » *même à cet égard.* » (*Encyclopédie, article* VERTU).

Pardonnez-moi, Madame, je ne m'attendois pas à trouver une leçon de cette espèce, quand je vous annonçois sur cet objet l'uniformité de nos sages. Ce qui m'étonne bien davantage, c'est que voici Voltaire même qui ne veut pas non plus de cette utilité confondue avec la vertu, qui rejette fort loin cette opinion. « La » vertu, nous dit-il, n'est pas un bien, c'est » un devoir; elle est d'un genre différent, elle » n'a rien à faire aux sensations douloureuses » ou agréables. » (*Quest. encycl., art.* SOUVERAIN BIEN).

Voyez même à quel point il saura porter le désintéressement. Vous, monsieur le maître, dira-t-il au bon croyant, vous qui ne faites le bien qu'à cause de celui qui vous en reviendra, « c'est-à-dire que si vous n'espériez pas le para- » dis, et si vous ne redoutiez pas l'enfer, vous » ne feriez jamais aucune bonne œuvre. » Apprenez que cette disposition est celle de M. l'*Excrément*. « Il y a deux choses qui méritent d'être » aimées pour elles-mêmes, Dieu et la vertu. » (*Id. art.* VERTU).

Ce texte est effrayant pour nos sages, qui ne pensant ni au paradis, ni à l'enfer, ne voudroient pas même d'une vertu qui les gêneroit

tant soit peu dans ce monde. Eh bien, Madame, supposez que c'est encore ici un nouveau problème à deviner. Cherchez à concilier ces deux dernières leçons avec celles qui précèdent, vous aurez la gloire d'avoir deviné une nouvelle énigme philosophique.

Voulez-vous ajouter à cet honneur? Lisez et conciliez Voltaire avec lui-même, car le voici qui va parler sur un ton bien différent. « Nous » n'apprendrons rien aux hommes nos con» frères, quand nous leur dirons qu'ils font » tout par intérêt... Ceux qui nous ont dit que » l'amour de nous-mêmes est la base de tous » nos sentimens, de toutes nos actions, ont eu » grande raison dans l'Inde, en Espagne, et » dans toute la terre habitable. » (*Quest. encyc. aussi*, *mais art.* Intérêt *et* Amour-Propre). Dans cette opinion, qu'est-ce donc que vertu? « Vertu, c'est bienfaisance envers le prochain. » *Puis-je appeler vertu autre chose que ce qui* » *me fait du bien?* Oui, ami, fais-nous du » bien; nous te tenons quitte du reste. » (*Art.* Vertu *aussi*, *mais fragmens sur divers sujets*).

Vous aviez vu plus haut, Madame, la vertu des *questions* du grand Voltaire; vous voyez à présent la vertu des *fragmens:* il y a loin de l'une à l'autre. Tant mieux; votre génie n'en brillera que davantage, si vous conciliez, comme je l'espère, les *questions* et les *fragmens*.

J'attendrai bien de vous quelque chose de

plus, tant j'ai de confiance en vos progrès; car tout n'est pas dit quand on nous a appris que la vertu, l'utile ou l'intérêt ne sont qu'une seule et même chose; il faut encore savoir ce que c'est que cet intérêt dans lequel consiste la vertu; si c'est l'intérêt du public ou bien celui de chaque particulier; et comme ici les opinions varient bien autrement, permettez-moi d'en faire une nouvelle énigme, un sixième problème, qui me semble assez propre à exercer l'esprit de nos adeptes.

VIe. PROBLÈME PHILOSOPHIQUE.

Sixième Enigme.

Nous démontrons,

1°. Que la vertu est toute dans l'intérêt public;

2°. Que la vertu est toute dans l'intérêt personnel;

3°. Que la vertu n'est ni dans l'intérêt public, ni dans l'intérêt personnel.

Ces trois opinions étant également adoptées par nos sages modernes, comme on va le prouver successivement, on demande comment il peut se faire qu'elles ne troublent pas l'unité philosophique, et comment elles tendent toutes au même but?

Article premier.

Que la vertu est toute dans l'intérêt public.

« Au tribunal de la saine philosophie, ce qui » détermine nécessairement la vertu, n'est que » ce qui convient à *l'utilité commune.* Ainsi » nos actions sont plus ou moins vertueuses, » selon qu'elles tournent plus ou moins au profit » commun de la société... Ainsi être vertueux, » c'est être utile; être vicieux, c'est être nuisible: » voilà la morale. » (*Raynal*, *Hist. phil. et pol.*, *art.* Morale, *t.* 7, *in*-8.).

« Par ce mot de vertu, l'on ne peut entendre » que le desir du bonheur général... » Je l'ai dit, je l'ai répété jusqu'à trois fois au moins dans le même chapitre... « Ainsi la probité que » je regarde comme la vertu mise en action, » n'est chez tous les peuples, et dans tous les » gouvernemens divers, que l'habitude des ac- » tions utiles à sa nation. » (*Helv.*, *de l'Esprit*, *disc.* 2, *c.* 13. Je le redis encore: « En fait de » probité, c'est uniquement l'intérêt public » qu'il faut consulter et croire, et non les » hommes qui nous environnent. L'intérêt per- » sonnel leur fait trop souvent illusion. » (*Id.*, *disc.* 2, *c.* 6).

« On peut dire des lois et de toutes les actions » humaines, que celles-là sont bonnes et justes, » ou équitables, qui favorisent la société; que

» celles-là seules sont injustes, qui blessent ses » intérêts. Tel est encore une fois le seul moyen » de juger sainement de leur valeur. » (*OEuvres de Lamet.*, *p.* 58).

« On peut définir très-exactement le *mal* » *moral*, ce qui tend à nuire à la société, en » troublant le bien de ses membres ». Et par conséquent on pourra aussi définir très-exactement le *bien moral* ou la *vertu*, ce qui est utile à la société, en procurant le bien de ses membres. (*d'Alembert*, *Elém. philos.*, *n°*. 7).

ARTICLE II.

Que la vertu est toute dans l'intérêt personnel.

« Quel homme ne s'apercevra pas que c'est » uniquement à la manière dont l'intérêt per- » sonnel se modifie, que l'on doit ses vices et » ses vertus .... Si l'univers physique est sou- » mis aux lois du mouvement, l'univers moral » ne l'est pas moins à celles de l'intérêt... ce » principe est si conforme à l'expérience, que » sans entrer dans un plus long détail, je me » crois en droit de conclure que *l'interêt per-* » *sonnel* est l'unique et l'universel appréciateur » du mérite des actions des hommes, et qu'ainsi » la probité, par rapport à un particulier, » n'est, conformément à ma définition, que » l'habitude des actions personnellement utiles » à ce particulier ». (*Helvet.*, *de l'Esprit*, *disc.* 2,

chap. 2). « Certaines sociétés paroissent sou-
» vent se dépouiller de leur intérêt pour por-
» ter sur les actions des hommes des jugemens
» conformes à l'intérêt public ; mais elles ne
» font alors que sacrifier la passion qu'un or-
» gueil éclairé leur donne pour la vertu, et par
» conséquent qu'obéir, comme toute autre so-
» ciété, à la loi de l'intérêt personnel. Quel
» autre motif pourroit déterminer un homme
» à des actions généreuses? Il lui est aussi im-
» possible d'aimer le bien pour le bien, que
» d'aimer le mal pour le mal ». (*Ibid. chap.* 5).
» L'homme est sensible au plaisir et à la dou-
» leur physique ; il fuit l'un et cherche l'autre ;
« c'est ce que l'on appelle *amour de soi.* Cet
» amour de soi nous fait tout entier ce que
» nous sommes. Tout autre sentiment, la vertu
» elle-même se confond avec celui-là, ou
» n'est qu'une passion factice. (*Helvetius, de l'Homme, tom.* 1, §. 4 *et suite*).

« Faute d'avoir vu l'homme personnel tel
» qu'il est, des moralistes enthousiastes nous
» disent qu'il n'y a ni mérite, ni vertu dans
» ce que nous faisons pour nous-mêmes, ou
» dans la vue de notre intérêt personnel. Ils
» prétendent que ce motif d'intérêt suffit pour
» gâter les actions les plus louables ; mais ceux
» qui parlent ce langage, nous montrent qu'ils
» n'ont aucune idée de l'homme, ni de ce qui
» constitue la vertu..... Car la vertu est la

» disposition à faire ce qui est nécessaire au » bonheur de nos semblables, *en vue de notre* » *propre bonheur*, dont l'idée ne peut jamais » se séparer de nous-mêmes ». (*Syst. soc.*, *part.* 1, *chap.* 6).

« La première loi, le premier principe de » vertu cohérent à l'animal qui pense, indé- » pendant au fond de toute puissance acces- » soire, et de toute idée composée, *ce premier* » *principe de vertu*, *dis-je*, n'est autre chose » que la liberté que chacun a ou doit avoir, » de se servir de ses facultés, suivant l'instinct » de ses besoins et de ses plaisirs moraux ». (*Syst. rais. part.* 3).

» Elargissons l'étroite enceinte de notre être, » que les moralistes semblent prendre à tâche » de rétrécir ..... C'est sur la sensibilité phy- » sique que la Divinité construit et gouverne » le monde moral. C'est à ces lois qu'il faut » abandonner *le disciple que vous voulez for-* » *mer à la vertu*..... Or il faut, pour nous » mettre promptement et efficacement en état » d'obéir à ces lois, que cette sensibilité nous » fasse d'abord, sans délibération, sans exa- » men, *rapporter tout à nous-mêmes*, *et ima-* » *giner que tout est fait pour nous; et que sans* » *nous tout seroit inutile* ». (Diderot, *Code de la Nature*, *pag.* 115 *et* 145.

» tueuses ; où l'on ne pourroit se tirer d'affaire » que par des intentions basses et des motifs » sans vertu ; où l'on seroit forcé d'avilir So- » crate et de calomnier Regulus. Il nous im- » porte sûrement fort peu qu'un homme ait » été juste ou méchant il y a deux mille ans, » et cependant le même intérêt nous affecte » dans l'histoire autant que si tout cela s'étoit » passé de nos jours. Que me font à moi les » crimes de Catilina ? Ai-je peur d'être sa vic- » time ? Pourquoi donc ai-je de lui la même » horreur que s'il étoit mon contemporain ? » Nous ne haïssons pas seulement les méchans » parce qu'ils nous nuisent, mais parce qu'ils » sont méchans ». (*Jean-Jacques, Émile, l. 4*).

» L'intérêt personnel fait honorer le crime.... » Il nous fait estimer dans nous-mêmes jusqu'à » la cruauté que nous détestons dans les autres... » Il a mis sur l'autel des scélérats, des monstres.... » Il a persuadé aux grands qu'ils sont d'une es- » pèce différente des autres hommes..... Il fait » honorer le vice dans un protecteur..... Il com- » mande plus impérieusement que la vérité aux » opinions reçues..... Il fait nier journellement » cette maxime : ne fais pas à autrui ce que tu » ne voudrois pas qu'on te fît.... L'intérêt ne » nous présente des objets que les faces sous » lesquelles il nous est utile de les apercevoir. » Ce n'est guère-là ce qu'on pourrroit appeler le principe universel des vertus, ou la vertu même.

(*Helvétius*, *de l'Homme*, §. 9, *ch.* 16, 17, *etc. de l'Esprit*, *disc.* 2, *c.* 7.)

Je ne crois pas, Madame, avoir besoin de vous faire observer que cet Helvétius dont ce dernier texte prouve toute l'horreur que doit nous inspirer l'intérêt personnel, est cependant le même qui, dans l'article précédent, et par des leçons tirées des mêmes productions, nous montroit dans ce même intérêt personnel la base de la probité, de la vertu; et qui, un peu plus haut encore, dans des leçons tirées aussi des mêmes ouvrages, ne vouloit voir la base des vertus que dans l'intérêt général. Je ne vous ferai pas non plus remarquer combien positivement il assure que *la vertu et le vice* s'identifient avec *la sensibilité et le plaisir*, *ou la douleur physique*, quoique le grand Voltaire, d'un autre côté, nous ait appris si formellement que *la vertu n'a rien à faire aux sensations douloureuses ou agréables*; qu'elle est *bien d'une autre espèce.* Vous avez l'esprit trop accoutumé à saisir les contrastes, pour que ceux-ci vous puissent échapper. Vous les rapprocherez, vous ferez plus, vous en montrerez l'ensemble, l'unité; et c'est bien alors que nous applaudirons à la sagacité de la province. Vous aurez encore des jaloux, il faut vous y attendre; mais vous aurez aussi des admirateurs, et je me flatte que vous voudrez bien mettre au nombre des plus zélés et des

plus sincères, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Le Chevalier de***.

P. S. J'oubliois, Madame, une réflexion bien essentielle ici. Ce qui révoltera surtout vos bons croyans dans ces leçons nouvelles de morale et de vertu, c'est le grand soin qu'ont tous nos sages d'écarter toute idée de cette vie future, sans laquelle on pensoit bonnement que la vertu n'a plus d'espoir, de fondement. Pour appaiser nos provinciaux, ayez soin de leur dire que la philosophie ne fait en cela qu'imiter leur Moïse, qui ne parle jamais de l'immortalité, qui ne connoissoit pas même ce grand dogme; ajoutez que les Juifs le connurent fort tard, quoiqu'ils eussent une morale fort ancienne. Vous ne sauriez croire combien le grand Voltaire surtout insistoit sur cette ignorance de Moïse et de son peuple. Elle n'étoit peut-être rien moins que réelle; n'importe: Voltaire le savoit aussi bien que nous; elle fournit au moins un argument très-important à la philosophie: c'en est bien assez pour dire et répéter que Moïse s'est passé de ce dogme. On nous saura moins mauvais gré, à nous, de l'avoir rendu nul dans la morale.

LETTRE LXIX.

La Baronne au Chevalier.

C'est donc à ce point-là, Chevalier, que j'ai deviné juste dans la solution de la quadruple énigme, et surtout en expliquant comment il peut se faire qu'il y ait pour nos sages des vices et des vertus, et qu'il n'y ait pour eux ni vertus ni vices? Eh bien, voyez encore l'empire du préjugé. Malgré ma confiance à décider que la morale devoit être à leurs yeux, une science bien différente de ce qu'elle est pour le vulgaire, malgré cette espèce de certitude où j'étois que la vertu à leur école, ne ressembloit en rien à ce que nous autres, simples provinciaux, sommes accoutumés à entendre par ce mot de *vertu*, jamais je n'aurois pu me résoudre à croire que l'opposition fut si complète.

Vous me comblez d'éloges, vous semblez étonné de toute mon aptitude à résoudre nos grands problêmes; et, faut-il vous le dire? je sens que mon mérite est bien inférieur à vos louanges. J'admire nos grands hommes; je voudrois être aussi décidément philosophe que le sont les Voltaire, les Helvétius, les Diderot, les d'Alembert; je ne puis m'en défendre, quelque

chose me dit intérieurement que je m'y prends trop tard, et que le préjugé est trop enraciné dans mon esprit, pour espérer en triompher jamais parfaitement.

Mes doutes, mes scrupules renaissent malgré moi. Dans ces instans même ou je cherche à les vaincre, à les écarter au moins, si je ne puis en triompher, dans ces instans même, quelque chose me dit au fond du cœur : voilà donc cette science sublime de nos sages modernes! voilà ce qu'ils appellent la vraie, la seule vraie morale! Elle consiste toute à nous apprendre l'art de couler des jours délicieux dans ce bas univers. Le moins de peine et de douleur possible, le plus de jouissance et de plaisirs qu'on pourra se procurer; l'intérêt de ce monde, enfin, l'intérêt et le bonheur de cette vie, voilà la vraie vertu. Pourquoi vous le cacher? Ces définitions et ces promesses ne sont pas ce que nous attendions de nos réformateurs.

Cependant, Chevalier, ce grand art d'être heureux ici bas, n'est pas non plus ce qui me fait une certaine peine. J'aime assez à couler tranquillement mes jours. Mais cette autre science, qui consistoit à nous rendre meilleurs et plus honnêtes, plus attachés à nos devoirs, plus justes enfin, plus estimables, qu'est-elle devenue? Je ne vois pas qu'il en soit fait mention chez nos sages si jaloux du bonheur. Cette idée me tourmente; cet oubli de leur part m'é-

tonne encore moins qu'il ne me choque. Et puisqu'il faut qu'un disciple n'ait point de secrets pour son maître, voici quelque chose qui me fait bien plus de peine encore.

Il m'est étrangement difficile, et je dirois presque impossible, de trouver la vertu dans tous ces intérêts divers, publics ou personnels, surtout dans cette espèce d'égoïsme, que nous autres bons Helviens, sommes accoutumés à regarder précisément comme l'antipode de toutes les vertus, comme ce qui suffit pour les ravaler toutes, et leur ôter leur gloire, leur mérite. Je sais bien qu'il y a un certain intérêt à être honnête, exact à ses devoirs; je sais bien que la vertu a son utilité; mais cette utilité, c'est surtout dans un autre monde qu'on nous avoit appris à la chercher; tandis qu'avec nos sages, c'est toujours dans celui-ci qu'il faudroit savoir la trouver, ce qui est par fois bien difficile : ce bonheur attaché à la vertu dans ce monde, est surtout dans la paix d'une bonne conscience, dans le témoignage que notre cœur nous rend de nos intentions et de notre innocence, dans l'espoir qu'un Dieu juste saura bien un jour nous dédommager de tous nos sacrifices, et ce n'est guère là l'espèce de bonheur que nos sages nous invitent à chercher. Ce bonheur de la vertu, enfin, est celui dont l'innocence seule peut jouir au milieu des supplices; il ne se trouve guère au milieu des plaisirs, et celui de

nos sages est le bonheur des sens, celui de l'abondance, des richesses, de la volupté; en un mot, du mieux être physique, celui précisément qui, pour nous provinciaux, se concilie le moins avec l'amour de la vertu.

Votre post-scriptum ne fait pas sur nos provinciaux toute l'impression que vous en espériez. Ils prétendent que ce prophète ne doutoit pas du tout qu'il n'y ait une autre vie que celle-ci; que s'il ne l'a pas dit bien expressément, c'est parce que ce dogme étoit si commun qu'il n'avoit pas besoin de l'exprimer, c'est qu'encore personne ne s'étoit avisé, de son temps, de le révoquer en doute, et qu'il n'étoit guère nécessaire de prévenir son peuple contre une erreur qui n'existoit nulle part. Et d'ailleurs qu'il en soit de Moïse et de ses Juifs tout ce que l'on voudra, en trouverons-nous mieux la vertu dans l'utile, nous à qui l'on répète si souvent que le vice triomphe, que la vertu est opprimée; mais qu'il viendra un temps où le bonheur ne sera plus que pour le juste? Nous à qui l'on ne cesse de dire que nos riches et voluptueux mylords ne sont pas communément les plus irréprochables des hommes, que leur bonheur est trop souvent le fruit de la rapacité, de l'ambition, de l'injustice, de mille crimes! Ils sont pourtant heureux, ces hommes-là; ils le seroient au moins dans ce monde, suivant notre célèbre Diderot, *s'il n'y avoit pas quelque*

chose à craindre dans l'autre. Tout cela nous porte à croire que la vertu, l'utile et le bonheur de ce monde, dont parlent tant nos sages, ne sont pas absolument la même chose.

Mais voici, Chevalier, un scrupule bien plus fort. Je me souviens qu'au petit Berne, où je visitai aussi la cour et quelques loges de nos moralistes modernes, je trouvai un malade qui me donna mot pour mot la leçon suivante : Veux-tu savoir si tu es vertueux, vois d'abord si tu te portes bien, si tu dors bien, si tu as bien de quoi fournir ta table ; vois si tu es heureux. Je voudrois bien, lui dis-je, être à la fois l'un et l'autre ; mais.... Mais, reprit-il aussitôt, mais si la vertu ne te rend pas heureux, apprends de nos grands hommes que *c'est là le cas de t'écrier : O vertu ! tu n'es qu'un vain nom.* (Helvétius, *de l'Esprit, disc.*)

Malheureusement j'étois alors dans l'idée que ce n'étoit là que l'apophtegme d'un malade en délire ; je lui pardonnai cette étrange morale, et je ne fis qu'en rire. Aujourd'hui que je vois le docte Helvétius nous donner exactement la même leçon, l'impression est tout autre ; j'en frémis malgré moi ; je ne sais quelle horreur me glace les sens. Le maudit préjugé me feroit presque détester une semblable philosophie.

Passe encore la leçon du même sage, lorsqu'il nous apprend que la vertu n'étant que l'intérêt public, *c'est au législateur à fixer l'instant où*

chaque action cesse d'être vicieuse, et devient vertueuse; je ne sais pourquoi, au lieu de m'indigner, je rirois volontiers d'un semblable expédient.

Sans doute c'est encore ici un autre effet du petit Berne, où passant de la dixième loge à la onzième, toujours dans la cour des moralistes infirmes, je m'avisai de demander à un nouveau malade : Qu'est-ce que la vertu? Au lieu de me répondre directement, il m'interroge alors lui-même, et me demande : De quel pays es-tu? Il me vint dans l'esprit de répondre : du Congo.... Du Congo, reprit-il; eh bien dans ton pays, *le vol est en honneur parce qu'il est utile;* il est aussi la vertu du Congo. (V. *de l'Esprit, disc. c.* 13.) Si tu étois de Siam, continua mon malade, ce seroit autre chose. *Les jeunes Siamoises portées dans les rues sur des palanquins, s'y présentent dans des attitudes très-lascives.* Tu en ferois autant pour être vertueuse. Car la reine *Tyrada* l'ordonna ainsi *pour le bonheur des deux sexes;* elle créa alors les vertus siamoises.

Je n'ose pas vous dire, Chevalier, tout ce que mon malade ajouta sur les vertus de bien d'autres contrées, *du Matamba, d'Angola, de Batimera, de Babylone, de Pekin, du Tunquin;* sur ces vertus étranges qui consistent tantôt à tuer les enfans et les vieillards, tantôt à étrangler un malade pour l'arracher à la dou-

leur, tantôt encore à se laver de ses péchés par des sacrifices à la déesse du plaisir; vous seriez un peu trôp étonné des vertus de la reine *Tyrada*, et surtout de celles de la reine *Banany ;* (V. *encore de l'Esprit*, *disc.* 2, *c.* 14) de ces vertus qui changeant toutes comme le climat et le législateur, subissent de plaisantes métamorphoses. L'essentiel est que toutes ces leçons du petit Berne reviennent précisément à celles d'Helvétius, et que leur première impression dure encore malgré moi, que je continue à n'y voir que les principes de nos frères malades, quoique je sache bien aujourd'hui de quelle école elles sont parties.

Je conviens que de cette leçon commune au petit Berne et à nos sages, mon malade m'apprit que l'on pouvoit tirer un avantage, qui n'est pas à dédaigner. Les vertus et les vices changent comme les intérêts des nations; il vouloit qu'en montant sur le trône, chaque roi déclarât toutes les actions qui, *vertu* sous le règne de son prédécesseur, alloient devenir *vice* sous le sien, parce que l'intérêt de la nation alloit changer.

Ces déclarations de nos rois seroient en effet autant de catéchismes qui fourniroient l'histoire la plus intéressante pour le sage. Nous y verrions ce qui étoit vertu en 400 et ce qui devint vice en 402; nous aurions le catéchisme de Pharamond, le catéchisme de Chilpéric, celui

de Dagobert; celui de Charlemagne; nous en aurions autant que nous comptons de rois, et nous verrions combien de fois la même action a mérité d'être récompensée, combien de fois elle a dû être expiée par la main du bourreau, ou couronnée par celle du magistrat public; combien de fois elle a été alternativement vice et vertu, dans l'espace de six, huit, dix ou douze ans.

S'il plaisoit aux autres souverains d'en faire autant, d'avoir aussi leurs catéchismes, la comparaison deviendroit bien plus intéressante, nous y verrions comment la vertu devient vice en traversant le Rhin, le Danube, le Tage ou la Vistule; combien elle subit de métamorphoses, en allant de Paris à Pékin, ou de Vienne au Monomotapa; comment le philosophe très-vertueux en France, ne seroit qu'un fripon à pendre en Allemagne ou en Russie, sans changer de conduite.

Il est certains momens où cette idée me divertit; mais avec nos têtes provinciales, il en est aussi d'autres où je ne sais pourquoi elle m'inspire un souverain mépris pour Helvétius même, et pour ceux de nos grands moralistes dont vous ne me parlez jamais qu'avec tant de vénération. Vous me rendrez au moins la justice de croire que c'est bien malgré moi que j'éprouve tous ces retours du préjugé; et puisque j'en suis à vous dévoiler tout ce qui vient

troubler mon amour, mon respect pour la philosophie, il faut que je vous fasse une autre confidence.

Sentant qu'il me sera bien difficile d'être jamais aussi philosophe que je voudrois le devenir, j'ai desiré au moins faire un cadeau à notre école. C'est mon petit Emile que je vous destinois. Je l'aime cet enfant, je l'adore. Avec de l'esprit comme un ange, un caractère aimable, il feroit, j'en suis sûre, un charmant philosophe. J'y pensois, et voilà que peut-être il n'est déjà plus temps. Sa petite raison, son grand oncle et M. le curé ont pris les devants ; et moi, comme une bonne mère de province, je les laissois faire. J'aimois même à entendre quand M. le curé lui disoit que le bon Dieu le puniroit, s'il n'étoit pas bien sage, s'il n'aimoit pas bien sa maman. Je croyois qu'il seroit toujours temps de lui ôter certaines idées que nos curés ont soin de joindre à ces premières leçons, et qui ne s'accordent guère mieux avec celles de nos philosophes. Point du tout ; le voilà qui a déjà neuf ans ; je voudrois lui donner un autre catéchisme que celui de la paroisse, un catéchisme au moins un peu philosophique, et nous n'avons pas encore celui dont le mérite doit remporter le prix, et les 1200 liv. tournois. En attendant qu'il vienne ce catéchisme tant desiré, je me proposois de rédiger moi-même les leçons de nos sages pour mon petit Emile, et de

les mettre à sa portée. J'en fis hier l'essai ; je prends Emile à part. Vous allez voir par ses réponses, la faute que j'ai faite en le livrant trop long-temps à son curé, et le peu d'espoir qui me reste de la réparer.

Quel est, mon cher enfant, la science qui fait véritablement l'homme, le philosophe? C'est là ma première question ; je lui suggère, pour première réponse, de dire : La morale ; il le dit : c'est fort bien. Je continue : Cette science est-elle bien ancienne ? Je voulois qu'il dît non ; de lui-même il répondit : Oui ; c'est égal. *Tout est dit, rien n'est dit* me revint dans l'idée ; Emile, ainsi que nos sages, aura sur cet article et sur bien d'autres la liberté de dire oui, de dire non, peu importe.

Mais voici un article un peu plus difficile, et sur lequel je sens qu'il faudra se montrer moins indulgente. — Quest-ce, mon enfant, que cette morale qui fait essentiellement le philosophe ?... Ecoutez bien, mon fils, voici la réponse que vous aurez à faire à cette question. La morale est la science qui nous apprend à être dans ce monde le plus heureux possible..... Au lieu de répéter, Emile me regarde. — Eh ! qu'est-ce donc, maman, qu'être dans ce monde le plus heureux possible ? — Mon fils, on est heureux quand on se porte bien, quand on est à son aise, qu'on ne souffre pas, qu'on a des amis, quand on n'a rien à craindre, quand on a tout

à souhait. — C'est-à-dire, maman, que si j'avois bien su la morale, je n'aurois pas eu l'année dernière cette vilaine fièvre qui me fit tant souffrir? — Non, mon fils, ce n'est pas là précisément ce que je veux dire. — Mais, maman, je n'étois pas heureux quand j'avois la fièvre, car la tête me faisoit bien mal : et si j'avois bien su la morale, j'aurois été heureux, je me serois aussi bien porté..... Et puis encore, voyez ce pauvre Nicolas notre voisin, qui est si malheureux, si mal à son aise, presque toujours souffrant. S'il savoit la morale..... — Encore une fois, mon enfant, ce n'est pas cela. — Ah! je le vois, maman, c'est M. le marquis qui sait bien la morale. Il est bien heureux, lui ; il a un beau carrosse, un grand château, tout le monde lui fait la cour : il a deux cuisiniers pour faire bonne chère. Oh! il est bien heureux, M. le marquis; il sait bien la morale! — Allons, Monsieur, vous n'êtes qu'un petit jaseur. Laissez-moi là tous ces commentaires, et qu'on m'écoute. — Je vous écoute bien, maman; mais je ne sais pas, moi, cette morale, je ne sais que celle de mon oncle. — Et qu'est-ce, monsieur, que la morale de votre oncle? — C'est d'être bien sage; puis elle dit encore comme cela : Qu'est-ce être bien sage? C'est être obéissant, aimer bien le bon Dieu, et faire du bien à tout le monde autant qu'on peut. — Et votre oncle vous a-t-il dit qu'en faisant tout cela vous serez

heureux ? — Oui, maman ; mais il dit que ce n'est pas toujours dans ce monde que nous serons heureux en faisant notre devoir ; parce que cela n'empêche pas d'avoir la fièvre, ne donne pas toujours les plaisirs, les richesses. Au contraire, mon oncle me disoit que souvent dans ce monde, ce sont les méchans qui sont bien à leur aise, bien riches, parce qu'ils n'ont pas peur de tromper, de voler ; mais qu'un jour le bon Dieu..... — je vous entends, je vous entends..... Votre oncle vous auroit-il dit aussi ce que c'est que la vertu ? — Oui, maman ; c'étoit dans ma leçon de l'autre jour, que la vertu, c'est de faire toujours son devoir quoi qu'il en coûte, et de perdre plutôt tous les biens de ce monde que de faire le mal. — Si je vous disois, moi, que la vertu c'est la *sensibilité physique*. — Maman, je ne sais pas ce que c'est que cela. — Eh bien, écoutez-moi, et je vous l'apprendrai. La sensibilité physique, c'est de chercher toujours ce qui nous fait plaisir, et de fuir avec soin ce qui nous feroit de la peine.... Comment ! vous pleurez ? — Eh oui, maman ; je vois bien que vous dites cela pour vous moquer de moi, pour me reprocher que je cherche toujours à me divertir, et parce que mon oncle vous a dit que cela m'empêchoit d'apprendre mes leçons ; et puis encore, parce que je pleure quand on me fait du mal, et que j'évite tout ce qui me fait de la peine. Je sais bien que ce n'est pas

là avoir de la vertu. — Mais, mon enfant, ce n'est pas non plus comme cela que je l'entends. Je ne cherche point à vous faire un reproche, ni à me moquer de vous; je vous parle très-sérieusement. Que diriez-vous si je vous apprenois que *fuir la douleur et chercher le plaisir* c'est la véritable vertu? — En ce cas, je dirois que mon oncle a tort quand il gronde ma cousine d'aimer tant la danse, le bal, le plaisir, les jeunes messieurs; et quand il dit que tout cela ne s'accorde guère avec la vertu. — Vous ne voulez donc pas que la vertu consiste à chercher le plaisir? Eh bien, si je vous disois que la vertu, c'est de chercher toujours votre propre intérêt. — O maman! vous ne me direz pas cela certainement. — Eh pourquoi ne le dirois-je pas? — Parce que mon oncle dit toujours qu'il faut être honnête, et que c'est bien vilain de penser toujours à soi sans s'occuper des autres. — Cependant, mon enfant, si vous voulez être philosophe, il faut que vous fassiez consister la vertu dans votre intérêt personnel. — Oh non, maman, je ne veux pas être philosophe. Ce sont de vilaines gens, ces messieurs-là, des malhonnêtes..... — Que dites-vous, Monsieur, Retirez-vous, petit drôle; malhonnête vous-même. — Ah maman! je vous demande bien pardon; je ne les connois pas ces messieurs-là; je n'ai pas voulu être malhonnête. — A la bonne heure. Je veux bien vous pardonner pour cette

fois. Sans doute vous avez seulement voulu dire que vous aimeriez bien à faire plaisir aux autres, quand même il devroit vous en coûter quelque chose, parce qu'il est beau de servir nos semblables, même à nos dépens? — Oui, maman, voilà tout ce que j'ai voulu dire. — Passe pour cela. Je vous dirai donc à présent, si vous l'aimez mieux, que la vertu consiste dans *l'intérêt public*, c'est-à-dire dans tout ce qui peut être utile à l'état, à la patrie. — Comment dites-vous cela, maman? — Je vous dis, mon fils, que la vertu, c'est ce qui est utile à l'état; et le vice, ce qui est nuisible à l'état aussi. — Oh! non, maman, ce n'est pas la vertu cela; c'est la politique : car c'est tout juste comme ça dans mon livre. Eh bien, oui, c'est la politique, si vous le voulez. Cela vous étonne? — Oui, maman; car la politique, c'est bon pour les grands seigneurs cela; c'est pour monsieur le marquis quand il est à la cour, c'est pour les ministres, pour l'assemblée des états; mais nous autres...... — Eh bien, nous autres! dites, dites. — Eh que voulez-vous que je dise, maman? Nous autres, au moins moi, je ne sais pas ce qui est utile à l'état, et je ne crois pas que le brave Jacob le sache guère mieux : vous dites pourtant souvent que c'est un bien brave homme, qu'il est bien vertueux. Et puis encore ma grand'tante, et toutes les dames qui n'ont pas été à la cour, est-ce qu'elles savent aussi la po-

litique ? — Votre grand'tante, mon fils, a été fort utile à l'état; elle a fort bien élevé ses enfans; elle en a deux au service, et un conseiller à la Cour des aides. — Ah! maman; il faut donc que les dames élèvent des enfans pour avoir de la vertu? Et la comtesse Hilaire qui est si vieille, et qui n'a point d'enfans.... — Tenez, mon fils, vous êtes un petit raisonneur, et tout cela m'ennuie. — Maman, je vous demande bien pardon; mais vous disiez toujours que vous aimiez bien à me voir raisonner. Je ne le ferai plus pour ne pas vous déplaire. — J'en serois bien fâchée, mon enfant, je veux bien qu'on vous parle raison, et que vous répondiez de même; mais il est des choses qui ne sont pas encore assez à votre portée. Par exemple, ce qui vous embarrasse à présent, c'est de savoir ce qu'il faut faire pour être utile à l'état; vous saurez cela quand vous serez grand. — En attendant, maman, je n'aurai donc pas de la vertu? Et pourquoi mon oncle me dit-il donc qu'il faut toujours avoir de la vertu, surtout quand on est jeune, parce qu'il en faut prendre l'habitude de bonne heure? — Sans doute, mon enfant, il faut avoir de la vertu, et servir l'état à tout âge. — Mais, maman, quand je dis un petit mensonge, ou que je suis un peu paresseux, ça ne fait pas grand mal à l'état, je pense. Quand ce vilain paysan s'enivre le dimanche, ou quand il bat sa femme, ça ne fait pas encore grand mal au roi, et

cependant mon oncle..... — Votre oncle, votre oncle ne vous parle point philosophie, et je veux vous en parler, moi. Malheureusement, vous ne me semblez guère fait pour l'entendre. Allez, Monsieur, je vous en donnerai des leçons une autrefois. Prenez garde seulement à vous en rendre plus digne. — Ah! maman, vous êtes fâchée. — Oui, Monsieur, je le suis; vous m'excédez. — Eh bien, maman, attendez que mon oncle m'ait donné mes leçons de philosophie; car il m'a dit qu'un jour il vouloit me l'apprendre. — Alors, maman, je saurai bien vous répondre. — C'est bon, Monsieur, c'est bon. Mais laissez-moi, j'ai mon courier à faire.

Voilà, Chevalier, le premier succès de mon catéchisme. Qu'en pensez-vous? n'ai-je pas bien raison de croire que je m'y prends trop tard pour faire de cet enfant un philosophe? Hélas! il lui en coûtera peut-être plus qu'à moi de se faire aux leçons de nos sages. Vous voyez que son oncle l'a déjà accoutumé à cette petite manière de raisonner, que nous croyons si juste en province. En vérité, j'en suis confuse; mais je ne sais ce que c'est : je voudrois qu'il fût philosophe, et j'ai peur en même temps qu'il ne le devienne. A voir comme il prenoit nos leçons, et toutes les conséquences qu'en tiroit sa petite tête, je craindrois qu'un jour il n'allât bien plus loin. Je n'ose pas même les trop examiner ces conséquences. Il me semble que nos problèmes bien examinés mèneroient à des vertus bien

étranges. Pardonnez-moi donc si aujourd'hui je n'essaie pas même de les résoudre ; j'y vois trop de danger : je perdrois peut-être une partie de ce respect que j'ai voué à nos grands hommes.

Encore une fois, pardonnez si je ne cherche pas même à combiner avec une saine morale cette vertu qui n'est que l'utile ; cet honnête qui n'est que l'intérêt personnel, cette science des mœurs, qui n'est que la science des plaisirs et du bonheur de ce monde. Il me semble que tout cela prêché dans nos provinces n'y feroit pas grand bien. Je dirois presque : Puisque la vertu *et l'utile* sont la même chose, il faut qu'il n'y ait pas beaucoup de vertu dans ces leçons, car elles me semblent devoir être furieusement nuisibles. Mais que fais-je? des objections encore, et toujours des objections ! O petit Berne, petit Berne, que ton impression est profonde ! Je les oublierai peut-être enfin ces loges si fatales à la philosophie, et alors enfin tous mes scrupules cesseront ; mais pour vous prouver, Chevalier, combien vif et sincère est encore mon zèle, je vous en conjure, n'allez pas me priver de vos leçons. Il faut au moins, il faut que j'apprenne à connoître nos sages, et que je les connoisse à fond. Si chacun de leurs dogmes me déconcerte, je trouverai peut-être dans leur ensemble un vrai sujet d'admiration ; un problème pourra éclaircir l'autre, et m'en faciliter l'intelligence. J'en veux au moins faire l'essai. Ainsi conti-

nuons, Chevalier, comme si j'avois tout expliqué jusqu'ici. Je connois tout le prix de l'indulgence et de la complaisance dont vous aurez besoin pour exaucer encore cette prière; mais soyez au moins sûr de la reconnoissance que vous inspirerez par là à votre malheureuse, mais bien sensible adepte,

La Baronne de ***.

Observations d'un Provincial sur les lettres précédentes.

Ils ne cesseront pas ces doutes, ces scrupules qui agitent notre correspondante. Quelque zèle qu'elle ait pour acquérir le nom de philosophe, j'ose prévoir qu'enfin elle reconnoîtra combien ses maîtres actuels sont eux-mêmes indignes de ce titre. Leur réputation lui en a imposé comme à tant d'autres. Avec son cœur et son esprit, on n'est pas long-temps dupe de tous ces charlatans de vertu et de philosophie. Qu'elle soit instruite de tous leurs dogmes, que mes compatriotes les connoissent comme elle, je l'ai toujours dit, et je ne cesserai de le répéter: qu'on déchire le voile, qu'on arrache le masque de tous ces vains sophistes; qu'on nous donne un ensemble bien exact et bien clair de toute leur doctrine, de toutes leurs opinions diverses,

de leurs principes et de leurs conséquences, surtout de leur morale; que cet ensemble, tel que nos correspondans nous l'offrent, soit toujours appuyé sur des textes formels, précis, incontestables de leurs productions; il n'y aura jamais que l'esprit le plus faux, le plus borné, ou le cœur le plus perverti, qui persiste longtemps à leur école. C'est même en quelque sens malgré moi que je continue à leur opposer mes observations, tant je suis persuadé qu'ils suffisent eux-mêmes à se détruire. Mais les détours qu'ils savent si bien prendre, cachent peut-être encore le venin de leur doctrine à un certain nombre de lecteurs. Cette réflexion seule soutient ma constance dans une entreprise qui devient dégoûtante par la multiplicité des erreurs qu'elle m'engage à réfuter. Qu'on ne soit pas surpris au moins si l'indignation se manifeste, si j'ai pour ces faux sages moins d'égards et de ménagemens à mesure qu'ils manifestent eux-mêmes plus de noirceur, de dépravation et de haine pour la saine doctrine.

Voyez-les à présent, ces vains sophistes; honteux d'avoir osé proscrire jusqu'au nom de la vertu, d'avoir porté l'impudence jusqu'à se vanter hautement d'anéantir l'idée du juste et de l'injuste, d'avoir voulu apprendre à l'univers à ne voir que fantômes, imaginations, chimères, partout où la raison nous apprenoit à voir, à détester des vices, des crimes, des for-

faits, ces grands réformateurs de la morale reviennent sur leurs pas. Chargés et accablés du poids de leur ignominie, ils rougissent de s'être dévoilés; ils conçoivent que leurs principes ne révolteroient pas seulement l'honnête homme, mais les plus méchans même de tous les hommes, qui très-certainement ne voudroient pas d'un monde où tous seroient impunément et sans crainte, sans remords, aussi méchans qu'eux-mêmes. Ils ont vu qu'ils alloient devenir l'horreur, l'exécration du genre humain; il a bien fallu se hâter de voiler de nouveau des dogmes trop pervers pour ne pas exciter l'indignation publique. Ils reconnoissent donc aujourd'hui des vertus et des vices; ils conviennent au moins qu'il y a quelque différence entre l'innocence et la scélératesse. Ils ne disputent plus sur la réalité du juste et de l'injuste, du crime et du devoir, ils se chargent seulement d'en donner des notions plus saines, des définitions plus exactes que celles de toutes nos écoles. Autant ils ont montré de zèle, de frénésie, en prétendant que la science des vertus n'avoit et ne pouvoit avoir qu'un objet chimérique, autant vont-ils montrer d'ardeur et de sollicitude pour lui donner un objet plus réel.

Ne vous y trompez pas, ne vous laissez pas aveugler par de vaines promesses; c'est la ruse, la perfidie, l'adresse qui succèdent à l'audace, à la témérité. Ce n'est pas un retour à la vertu

et à la vérité, c'est le même dévouement au vice. Ils le protégeront plus efficacement, en se montrant pour lui moins ouvertement. Ce n'est pas la morale qu'ils purgent de l'erreur, c'est le mensonge et l'artifice qui viennent les aider à maintenir l'erreur. En reprenant le nom de la vertu, ils se réservent l'art de la dénaturer ; mais leurs contradictions et leurs absurdités habituelles suffiront pour les trahir et les démasquer.

Quels principes plus opposés d'abord et plus incompatibles entre eux, que ceux dont ils partent pour donner à la morale une base plus stable, à la science des vertus plus d'efficacité! *La morale*, ont-ils dit, *doit être fondée sur la nature de l'homme;* et ils ont ajouté: *La morale sera toujours la même, quel que soit notre sort dans un monde à venir... Il faut la rendre indépendante de ces opinions qui divisent le genre humain*, c'est-à-dire, dans leur langage, il faut la rendre indépendante de toute religion, de tous nos dogmes sur l'immortalité, la spiritualité, la liberté de l'homme, de nos dogmes sur la Divinité, sur les cieux, les enfers; et cela, parce que la morale doit être *également faite pour tous les habitans de la terre!*

Ce projet séduisant, ces raisons captieuses, vous les trouvez dans toutes, ou presque toutes les productions morales de nos sages modernes.

Je les retrouve, hélas! jusque dans ces prospectus que des hommes d'une célébrité imposante, mais dont les fonctions cependant et la gloire sont plutôt d'ajouter à la langue des Racine et des Boileau, qu'à la science des mœurs; je les retrouve, dis-je, dans ces prospectus que des hommes plus faits pour nous donner des règles de syntaxe et de grammaire, que les lois et les principes du juste et de l'injuste, et trompés par le vœu d'une probité apparente, ont répandus en France, pour procurer à la jeunesse un catéchisme de morale, indépendant de toute idée religieuse. A quel point les esprits se sont-ils donc laissé surprendre, quand nous voyons une semblable erreur prête à recevoir la sanction d'un Lycée à jamais digne de nos hommages? Plus elle s'accrédite, plus j'ose la combattre de front, et démontrer qu'ici, comme partout ailleurs, elle marche accompagnée de la contradiction et de l'absurdité.

Quoi! c'est sur ma *nature*, avez-vous dit, que doit être fondée la science de mes devoirs; et vous ne voulez pas que, pour connoître mes devoirs, j'examine s'il est dans ma *nature* que mon existence se termine à ce monde, ou si elle me montre un avenir dont le bonheur ou le malheur dépend de ma conduite sur la terre! J'ai vu nos prétendus philosophes porter l'absurdité plus loin encore. Celui-là, me disoient-ils, est un vrai *insensé*, *qui préfère un intérêt*

passager à un intérêt durable. (*Syst. soc. Morale univ.*) Et ces mêmes philosophes ne me permettoient pas d'examiner si, au lieu d'un bonheur qui passe avec mes jours et qu'un instant dissipe, je n'aurois pas à rechercher plutôt ce bonheur qui ne doit jamais finir. N'est-ce pas là me dire en même temps que la morale de l'homme doit être fondée sur sa nature, et que l'homme n'a pas même besoin de connoître ce qu'il y a dans sa nature de plus important et de plus essentiel pour donner une base solide à sa morale?

Quelle erreur monstrueuse encore, et quelle absurdité dans cette prétention! *La morale de l'homme sera toujours la même quel que soit notre sort à venir.* Il falloit dire évidemment: la morale de l'homme et de ses devoirs varieront comme le sort que sa nature lui permettra d'attendre. Si je ne suis créé que pour le temps, et surtout si je crois ce que vous m'enseignez, que mon devoir unique est de me rendre heureux dans cette vie, tous mes efforts et toutes mes pensées tendront essentiellement à ce que je pourrai appeler le bonheur de ce monde, à satisfaire mes desirs, à suivre mes penchans, à fuir la douleur, à chercher le plaisir et l'aisance, à jouir de tout ce qui me flatte, à ne laisser enfin rien échapper d'un bonheur qui fuit comme le temps, et que l'éternité ne réparera pas.

Si la terre pour moi n'est au contraire qu'un séjour d'épreuve, et qu'un lieu de passage, si je ne suis ici qu'un voyageur dont le ciel est le terme; si j'ai un grand procès à décider, si l'arrêt que j'attends est l'importante alternative entre une éternité de délices et une éternité de supplices, et si la décision dépend de mes vertus ou de mes vices, tout prend une autre face; mes devoirs changent avec mes droits, mes pensées avec ma destinée, mes moyens avec mon objet, mes desirs, mes projets avec ma grande affaire. Tout ce que j'estimois dans ce monde est vil et méprisable; tout ce qui m'effrayoit n'est qu'un léger combat à soutenir; autant l'éternité l'emporte sur l'instant, autant mes vues, mes desseins s'ennoblissent. Mes passions ne sont qu'un foible obstacle pour le héros qu'attend une couronne immortelle; les lois qu'on me prescrit, et le prix qu'on me montre, forment de moi un nouvel être : je ne veux plus de votre école toute charnelle et toute terrestre; apprenez-moi à voler vers les cieux, puisque c'est là qu'un bonheur éternel doit remplir tous mes vœux.

Mais qu'ont-ils dit encore ces sages odieux? La science de mes devoirs sera non-seulement indépendante de ma destinée, elle doit l'être encore de mes dogmes sur la Divinité! Avant les philosophes et leur école, quel homme n'auroit pas rougi de ce langage? Jamais, non jamais

un autre mortel que le sage au cœur ingrat ne s'est dit à lui-même : Que je doive et tout ce que je suis et tout ce que je possède, tout ce que je pourrai ou être ou posséder, que je le doive aux chances d'un hasard, qui ne veut ni peut s'occuper de mon bien-être, ou que je le doive à la bonté d'un Dieu qui a daigné m'appeler du néant, me donner l'existence, et tout ce qu'il me faut pour acquérir et mériter un bonheur infini, mon cœur n'en aura pas d'autres affections; ma loi sera la même, et ce Dieu ne m'inspirera ni plus d'amour ni plus d'intérêt. Il m'est indifférent de savoir si j'ai un bienfaiteur, un père, ou si je n'en ai point. Il m'est indifférent de savoir si mes semblables sont enfans du même Dieu que moi; s'ils sont mes frères ou s'ils ne le sont pas. Il m'est indifférent de savoir si ce père commun m'a ordonné de les aimer, de les servir, parce qu'ils sont à lui; ou si, maître absolu de mes sentimens, je peux les desservir, les opprimer et les haïr sans crainte de déplaire à mon auteur. Qu'il soit connu de moi ce bienfaiteur et ce père commuu; que j'ignore jusqu'à son existence, ou que sa justice, sa bonté et toutes ses perfections me soient démontrées, ma conduite envers lui sera la même; je ne m'en mettrai ni plus ni moins en peine de l'aimer, de prévenir ses volontés, de suivre ses préceptes. Si l'ingratitude personnifiée avoit à

s'exprimer, son langage seroit-il autre ici que celui du faux sage?

Que la terreur au moins lui arrache un aveu que l'amour, la justice, la reconnoissance n'ont pu lui inspirer. Me sera-t-il aussi indifférent de savoir si j'ai un maître ou si je n'en ai pas, si ce maître me donne des lois à observer ou s'il livre mes actions à mon caprice? Si magnifique envers l'enfant qui obéit, mais terrible et menaçant, inexorable pour l'esclave qui se révolte, il ouvrira un jour les cieux au juste qui adore ses lois, et l'enfer au méchant qui les méprise et les transgresse? Le frénétique et l'insensé seront seuls à me répondre ici comme le philosophe: « Oui, peu importe à mon cœur ce » bienfaiteur, ce père; peu importe à ma con» duite ce maître, ce vengeur. »

Sous quel prétexte encore ont-ils imaginé, nos prétendus sages, de rendre la morale indépendante de ces dogmes primitifs de l'immortalité de l'ame et de la souveraine justice d'un Dieu auteur de l'homme? Il faut débarrasser, nous disent-ils, la science des mœurs *de ces opinions qui divisent le genre humain*. Eh qu'appellent-ils donc le *genre humain?* Sera-t-il tout entier dans leur école? Ailleurs que chez leurs maîtres et leurs fanatiques adeptes, où trouvent-ils les hommes divisés sur ces premières notions de la nature? Ailleurs que sur leurs bancs, où voient-ils contester l'existence

d'un Dieu vengeur du crime, rémunérateur de la vertu, et la certitude d'un sort à venir ? Non, il n'y eut jamais que vos tristes sophistes à révoquer en doute ces dogmes essentiels, fondemens et principes de toute morale. C'est parce que sur eux portent tous nos devoirs, que la nature les mit dans notre cœur ; c'est parce qu'il falloit à tous les hommes, et dans tous les climats, et sous toutes les espèces de gouvernemens possibles, une base commune, un principe universel, qu'un Dieu nous a rendu ces dogmes si présens, si faciles à connoître ; qu'il les identifie avec le plus facile, le plus léger usage de la raison ; qu'il les met à la portée du peuple et des tyrans, de l'érudit et de l'enfance, des nations les plus cultivées et des sauvages les plus ignorans, les plus barbares. Vous seuls avez menti à la conscience, au sens intime, au point de les combattre et de les rejeter, en prétendant n'y voir que des notions abstraites et obscures, et qu'un vain préjugé. Malgré vous et malgré les nuages dont vous affectez de les envelopper, ils seront à la fois pour tous les peuples la notion la plus simple, la plus claire, et le fondement le plus universel de nos devoirs. Vous ne les croyez pas ? Mais nous les croyons tous ; mais le Juif et le Chrétien, le Parsis et le Chinois, l'Africain et l'Indien en ont fait le premier dogme de leur religion. Et qu'êtes-vous auprès des nations ?

Que sont et vos lycées et vos portiques auprès de nos foyers et de nos temples, de nos Sénats et des places publiques ? Vous êtes seuls, vous n'êtes rien pour l'univers.

Quelle absurde terreur ! quelle insensée précaution que celle de ces maîtres nouveaux ! Ils affectent de publier qu'il faut à nos devoirs des principes universellement reçus ; ils tremblent pour le Caraïbe, l'Hottentot, l'Iroquois ; car c'est surtout chez les nations lointaines qu'ils aiment à nous transporter : ils ne cessent de nous dire que la morale doit avoir pour base des principes communs à toutes les nations, parce que le philosophe écrit pour l'univers ; et ils commencent par écarter les principes que l'histoire de l'homme démontre seuls communs à l'univers ! Quand le succès aura répondu à leurs efforts, quand ils seront venus à bout de les rendre suspects, ces dogmes primitifs d'un Dieu vengeur, d'un sort à venir et d'une ame immortelle, qu'ils s'alarment alors pour la morale ; qu'ils nous disent qu'elle n'a plus de base fixe ; leurs craintes ne seront que trop légitimes. Mais tant que l'innocence aura à invoquer un Dieu consolateur, tant que le crime aura à redouter un Dieu vengeur, les fondemens de la vertu seront inébranlables ; qu'ils se dispensent de leurs vaines recherches. Si leur zèle est si grand pour la stabilité, l'universalité de la morale, que ne s'unissent-ils à

nous pour fortifier les peuples dans ces dogmes étroitement liés avec elle, admis dans tous les cultes, dans toutes les professions de foi? Qu'ils travaillent avec nous à les développer et à les épurer des erreurs de la superstition; mais qu'ils n'espèrent pas établir la vertu sur d'autres fondemens, quand l'essence même de ces grandes vérités aura été détruite.

Faudra-t-il les écouter encore, quand, pour donner à l'homme ce qu'ils appellent une morale purement humaine, ils allèguent qu'ils ne se chargent pas d'instruire l'homme religieux, que c'est l'homme sensible, mortel, physique, et non point l'être spirituel et religieux qu'ils veulent diriger; et qu'*aux pieds des autels ils nous laissent le soin de le conduire?* (V. *d'Alembert*, *Essai de Litt.*, *art.* MORALE). Vaine distinction et défaite inutile, qui déshonoreroit la vraie philosophie par les bornes étroites que nos sages affectent ici de lui prescrire. *L'homme moral*, sous quelque point que vous l'envisagiez, ne sera ni l'homme brut ni l'homme dépouillé des notions essentielles à sa raison, ni l'homme sans autels. Que le philosophe nous dise qu'il veut faire abstraction des motifs que la révélation ajoute à la nature, nous pourrons nous prêter un instant à ses vues; mais la nature même a ses autels, et seule elle y conduit essentiellement tout être intelligent et raisonnable. Seule et sans le secours des prophètes, elle nous mon-

trera des rapports intéressans entre la créature et son auteur. L'homme de la nature ne sera ni l'homme sourd à la voix de la terre et des cieux, ni l'homme indifférent pour le Dieu que la terre et les cieux lui annoncent, ni le mortel ingrat, ni l'esclave rebelle aux volontés de son père et de son maître. L'homme de la nature sera l'homme conduit par les lois et par tous les motifs que sa raison lui montre. Il ne vivra donc pas sur la terre comme s'il n'y avoit point de Dieu dans le ciel; il n'aura ni le cœur, ni les principes de l'athée; il n'en aura donc pas la morale et la conduite.

En usant des lumières et de toute l'étendue de ma raison, je saurai que je ne pouvois être mon propre créateur; que celui à qui je dois l'existence même, est essentiellement Dieu, parce que celui qui a tiré les êtres du néant est l'Être tout-puissant, et doit seul exister par lui-même. Je saurai que ce Dieu ne m'abandonne point à mes passions, parce qu'il est essentiellement saint, qu'il veut me voir propice à mes semblables et fidèle à la société, parce qu'il est le père et le maître de tous, qu'il punira l'abus de ma liberté, en récompensera le bon usage, parce qu'il est essentiellement juste; que je n'éviterai ni son œil, ni son bras, parce que ses regards et sa puissance doivent s'étendre au moins sur tout ce qu'il créa. Ces notions si faciles à acquérir par le

seul usage de ma raison, entrent évidemment dans les motifs, les lois de ma conduite ; la morale qui en fait abstraction, qui les écarte, les oublie ou les rejete, n'est donc pas une morale humaine ; elle n'est pas conforme à la raison, elle ne sera pas la morale de cette nature, dont nos sages prétendent adopter et même épuiser les lumières. Comment le seroit-elle, puisqu'elle méconnoît cet auteur, ce surveillant, ce juge, ce législateur dont toute la nature m'annonce que je suis le sujet, et dont les préceptes doivent être en tout temps ma loi suprême.

L'homme de la nature encore aura le sentiment de sa propre grandeur. Il saura que le Dieu dont il tient sa liberté, peut seule la circonscrire ; qu'il peut seul lui dire : je te permets, je te défends. La voix des potentats et des rois de la terre ne sera donq pour lui que celle de l'usurpation, de la force, de l'injustice, s'il ne connoît dans eux l'image, les ministres de son Dieu ; et il ne cherchera qu'à s'y soustraire. L'homme de la nature, enfin, a le cœur vaste et noble ; il se verra trop grand pour borner ses desirs à des objets passagers et terrestres. Son œil ne se fixera point vers le ciel, pour se croire parfaitement heureux, tant que le ciel sera fermé pour lui. Il n'aura pas l'idée de ce qui peut durer sans fin, pour se contenter de ce qui passe et qui s'évanouit avec l'instant.

Cette science que vous définissez, *la connoissance des moyens inventés par les hommes, pour vivre entre eux de la manière la plus heureuse possible*, n'est donc pas la morale de l'homme. Elle est trop flétrissante et trop bornée pour embrasser toute sa nature. Vous ne lui proposez que des moyens inventés par les hommes, vous en faites ses lois et ses devoirs, et il ne reconnoît que Dieu ou les ministres, et les dépositaires de ses lois, qui aient droit de lui prescrire des moyens, de lui donner des ordres. Vous ne faites juger ses actions que par des hommes, et il sait que ces hommes eux-mêmes auront un autre juge. Vous ne lui promettez de bonheur que sur la terre, et ce bonheur, fût-il bien assuré de l'obtenir, il sait, il ne peut pas ignorer qu'il le perdra bientôt, et la seule crainte de le perdre pourra être pour lui un supplice habituel.

Quelle est donc inconcevable cette erreur de nos faux sages, qui prétendent nous donner une morale humaine en avilissant l'homme, et en le flétrissant; une morale naturelle et raisonnable, en voulant nous faire renoncer à la voix de la nature et aux lumières de la raison; qui pour rendre la religion nulle dans la morale de l'homme, font taire la raison et la nature dans tout ce qu'elles ont d'essentiellement commun avec la religion!

Voyons au moins ce qu'elle devient à leur

école, cette morale prétendue naturelle, ou seulement humaine. Obligés à donner de la vertu quelque notion claire, quelque définition précise, ils n'ont pas hésité à nous répondre : tout ce qui est *utile* sur la terre est *vertu;* tout ce qui est *nuisible* sur la terre est *vice*, crime ou forfait pour l'homme; ils l'ont dit, et ils ont osé s'écrier avec toute l'arrogance philosophique : *voilà la morale;* voilà cette science dont il nous étoit réservé de découvrir enfin les premiers principes. Ils l'ont dit; mais l'erreur étoit trop frappante, trop monstrueuse, pour ne pas révolter les ames honnêtes. Les méchans eux-mêmes, les plus méchans des hommes n'ont pas cru à la philosophie, quand elle répétoit que le succès distingue seul les crimes des vertus; que les forfaits utiles cessent d'être forfaits, et que la vertu malheureuse ou inutile sur la terre, cesse d'être vertu. Une réclamation universelle s'est élevée de toutes parts; nos prétendus sages ont senti qu'ils alloient devenir et la haine et l'opprobre des nations, s'ils ne cachoient au moins en partie le venin de ce principe affreux; ils nous ont demandé à expliquer ce qu'ils entendent par *utile* et par *intérêt:* à prouver qu'il n'y a dans leur système rien de faux, rien de vil, rien de flétrissant pour la vertu, pour l'homme. Ils ont multiplié les explications; nous avons consenti à les écouter, nous nous sommes fait un devoir de lire, de re-

lire leurs productions nombreuses ; qu'en est-il résulté ? Que plus ils développent leur système honteux, moins ils réussissent à cacher le fatal égoïsme, le sordide intérêt qu'ils ont mis sur l'autel de la vertu ; que plus ils ont voulu déguiser leur bassesse, leur noirceur, et plus ils ont menti à la vérité, à leur propre conscience.

Ils ont beau se tourner en tous les sens, cet utile qu'ils décorent du nom de vertu, et dont l'affection, l'étude, la recherche continuelle fait seule à leur école le juste, l'honnête homme ; cet *utile* ne consiste jamais que dans des jouissances purement terrestres et passagères, et dans tout ce qui peut ajouter ici-bas au bien-être de l'homme. L'honnête homme, selon eux, le vrai sage, le mortel vraiment digne du nom de vertueux, de nos respects, de nos hommages, sera donc toujours celui qui, constant à chercher ce bien-être, aura su trouver l'art de mener la vie la plus exempte de peines, de soucis, de douleurs, se sera procuré le plus d'aisance, de plaisirs, de satisfactions, sans se mettre en peine de ce qui peut l'attendre après la mort, ni des moyens que le juge sévère des vivans et des morts pourroit désapprouver. Cet homme qu'ils proposent à notre admiration, et qu'ils veulent nous donner pour modèle, est donc encore celui qui, se considérant toujours lui-même, et ne perdant jamais de vue ses intérêts, ou ne pensant jamais aux autres que pour lui, aura le

plus suivi ses passions, ses plaisirs et ses penchans particuliers, et n'aura pas laissé échapper dans sa vie une seule occasion de satisfaire ses desirs, de quelque nature qu'ils puissent être. Qu'appellerons-nous donc et le plus vil, et le plus absolu et le plus fatal égoïsme, si leur sage, leur homme vertueux n'est pas l'égoïsme personnifié ?

Nous diront-ils qu'il est dans l'*utile* même des objets et des moyens à distinguer, qu'il en est de licites et d'illicites, de justes et d'injustes ; alors il sera faux de dire que l'*utile* en lui-même est précisément ce qui constitue la vertu, puisque l'utile peut se trouver dans le crime, et ce sera une nouvelle contradiction que nous aurons à leur reprocher. Se retrancheront-ils sur ce qu'il est des choses qui semblent *utiles* aux méchans, et qui lui sont réellement *nuisibles ?* En ce cas nous verrons bien l'erreur dans le méchant ; mais le crime, où se trouvera-t-il ? Il a cru voir dans son objet, dans ses moyens, tout cet utile temporel dans lequel votre école lui dit que la vertu consiste. Il sait que cet objet est odieux, cruel, injuste, ainsi que ses moyens ; mais il les voit *utiles*, et dans l'utile il voit tous vos préceptes. Il faut donc qu'il renonce à ces préceptes, s'il ne veut pas devenir odieux et cruel, et injuste. Ah ! cessez vous-mêmes de le préconiser, cet amour du présent, de l'utile, du bien-être. Quel besoin les mortels avoient-

ils donc de toutes vos leçons? Sans doute vous les avez trouvés trop ennemis de leur bien-être dans ce monde; ils s'étudioient sans doute déjà trop à dompter leurs passions; ils ne s'occupoient pas assez des plaisirs, des douceurs de la vie, et de leurs intérêts temporels! Il falloit réveiller leur attention sur tous ces grands objets! Il falloit surtout borner les vœux et les travaux de l'homme à son avantage personnel! Trop de héros déjà s'oublioient eux-mêmes pour se dévouer à leurs frères, à la patrie!

Mais ce n'est plus cet intérêt personnel, ou ce vil égoïsme, c'est le bien général, l'utilité publique, qu'ils vont nous donner pour le vrai caractère, et pour l'essence même de la vertu; le mot de bienfaisance va effacer leur honte, et donner à la morale une base plus stable. Erreur, erreur encore, et inutile subterfuge, vaine supercherie de la part de nos sages; erreur, simplicité de la part des lecteurs qu'ils abusent, qui donnent dans un piége facile à découvrir. C'est le vil égoïsme que nos sophistes vont étendre; ce n'est pas la vertu qu'ils ennoblissent.

Quand ils nous auront dit que la vertu est toute dans l'intérêt public, dans celui de la société, de la patrie, dans le bien, en un mot, que nous pouvons faire à nos semblables, ne pensez pas d'abord qu'ils aient l'ame assez noble pour ajouter : sacrifiez vos propres intérêts à la patrie, à vos semblables; les lâches! Ils ont

mieux aimé prononcer que ce sacrifice est *impossible.* (*De l'Esprit, disc.* 3.) C'est ce public même, c'est la société, la patrie qu'ils veulent vous montrer ne faisant plus qu'un corps égoïsant, qu'un corps dont la vertu ne pourra être que dans l'intérêt commun, comme celle de l'individu est toute dans l'intérêt particulier. (*Id. voyez tout le disc.* 2.) C'est Rome égoïsante et nous disant : qu'importe que la conquête soit juste, ou une usurpation ? Elle est utile à Rome; et ce qui est utile à Rome, est la vertu pour Rome. C'est chacun de ces corps particuliers qui composent l'état; c'est le sénat égoïsant à part, et disant : qu'importe que l'usure soit le fléau du peuple ! Elle est utile au sénat, et ce qui est utile au sénat est la vertu du Sénat. Et vous-même servant ou Rome ou le sénat, ne croyez pas que l'égoïsme disparoisse. Ma vertu, dirèz-vous à leur école, est bien de contribuer au bonheur des autres, mais toujours *en vue de mon propre bonheur, dont l'idée ne peut jamais se séparer de moi.* (*Syst. Soc.*, *t.* 1, *c.* 6.) Ma vertu est bien de rendre les autres heureux; mais toujours *afin de les déterminer à me rendre heureux moi-même.* (*Syst. Nat. t.* 1, *c.* 9.)

Cet amour du genre humain, ce zèle pour leurs semblables, dont ils paroissent pénétrés; cette vertu si belle en elle-même, lorsqu'elle nous présente un généreux oubli de soi : les

sacrifices même les plus héroïques pour nos frères, n'auront donc jamais pour nos Helvétius et nos Lucrèce, que le masque du noble désintéressement. Le plus vil des motifs, le triste moi, en sera toujours l'ame. La bienfaisance et cette humanité dont ils ont si souvent le nom dans la bouche, ils ne la recommandent donc qu'après l'avoir flétrie, et réduite à ma propre utilité, à l'intérêt sordide. Car enfin si je sers le public ou mon frère, dans leurs lâches principes, c'est toujours moi que je sers, c'est mon bien-être que je cherche, puisque c'est l'amour de mon propre bien qui dirige tout celui que je fais à autrui; puisque s'il vient à se trouver quelqu'opposition entre les intérêts de ma patrie, de mes frères, de mes amis, de l'univers, et mes intérêts propres, non seulement les miens l'emporteront, en suivant leurs principes, mais je ne pourrai pas même balancer les uns par les autres: ma patrie, mes amis, l'univers, seront sacrifiés. Voilà leur bienfaisance, leur zèle, leur amour si ardent, si actif pour les hommes leurs frères; voilà ce qu'ils nous donnent pour la vertu du sage. A quoi se réduit-elle, si ce n'est au servile intérêt personnel! Ils ont beau se couvrir du voile le plus respectable, toute leur prétendue humanité, tout ce zèle philosophique pour l'intérêt public, n'est dans eux que pour eux seuls. Ils ont su pallier l'égoïsme; ils ne lui ont ôté ni son venin, ni sa bassesse.

S'il le faut, cependant, ajoutons quelque foi à cet amour public dont ils se parent pour éviter la haine universelle; croyons que leur doctrine est l'effet d'un zèle bien sincère, bien ardent pour l'intérêt commun; l'idée qu'ils nous donnent du juste et de l'injuste sera-t-elle moins fausse et moins pernicieuse, lorsque nous exhortant à parcourir l'histoire de tous les temps, de tous les peuples, ils n'auront d'autre objet que de nous faire voir la vertu changeant à chaque instant comme cet intérêt?

Nous persuaderont-ils que l'usurpation, la cruauté, l'orgueil, l'ambition et la férocité seront une vertu dans Rome, quand l'intérêt de Rome exigera que ses voisins soient dépouillés, ses amis sacrifiés, les rois des nations lointaines enchaînés, et cent peuples domptés par l'artifice ou par la force? Ces féroces héros, assis sur les débris fumans de tous les sceptres, de tous les trônes, seront-ils des hommes justes, vertueux, des hommes dignes de tout l'amour et de tout le respect du philosophe? Quoi! cette même ville qui jadis honora la pudeur, l'intrépidité, la modestie, sera autorisée à ne voir désormais que le vice et le crime dans ces vertus antiques? et le faste et le luxe, les mœurs asiatiques auront droit à ses hommages, quand l'espoir d'assurer ses conquêtes ou de les rendre plus utiles lui fera adopter tous les vices des peuples subjugués? Ils ont osé le dire, ils

ont osé nous transporter d'orient en occident, du nord au midi, et parcourir toutes les époques de l'histoire, pour nous montrer les mêmes sentimens et les mêmes actions alternativement vice et vertu, justice et injustice. A la Chine, ils ont vu l'avarice des pères étouffant les enfans, et ils ont refusé de voir un crime dans l'infanticide, parce qu'une barbare politique l'avoit autorisé. Ils ont vu à Siam des prostituées braver publiquement les lois de la pudeur, et ils ont exalté les prostituées à l'égal des vestales, parce qu'une reine lascive avoit dicté des lois propices à la prostitution. Ils ont vu le larcin honoré au Congo et dans Sparte; et ils ont honoré le Spartiate voleur, comme le citoyen honnête et vertueux; et partout où le crime leur a paru utile sous les auspices de la loi (V. *surtout Helvét. de l'Esprit, disc.* 2, *c.* 15.), le crime a mérité à leurs yeux les éloges de la vertu: comme si le grand crime de la loi, et le plus grand forfait du législateur n'étoit pas d'avoir laissé au crime l'espoir d'être utile, et de l'avoir rendu commun: comme si celui-là méritoit le nom de législateur ou de père de la patrie, qui n'a pas su lier les intérêts de la patrie avec la vertu seule.

Ainsi, par un sophisme continuel, au lieu de nous dire: le crime est dans la loi, et dans celui qui l'a portée, il est dans cet intérêt même, qui n'a su s'allier qu'avec le crime, il sera

donc aussi dans tous ceux qui suivront cette loi, cet affreux intérêt ; au lieu de nous dire : le crime est dans ce public même, qui s'est fait une loi de la fraude, du mensonge, du vol, de la prostitution, de l'injustice, il sera donc aussi dans tous les citoyens fourbes, menteurs, voleurs, lascifs, injustes ; au lieu de nous tenir ce langage conforme à la raison, ils ont perverti l'ordre en posant le plus faux, le plus absurde et le plus odieux des principes; ils ont commencé par nous dire que l'intérêt public, quelque part qu'il se trouve, est toujours légitime ; qu'il fait le juste de l'injuste, et la vertu du vice.

Mais encore une fois, à quelle ame honnête ont-ils donc espéré de faire goûter ces leçons perverses? à qui se flattent-ils de persuader que si l'intérêt de Rome exige qu'Attalus (1) meure sans héritiers, celui-là sera le vertueux Romain qui aura su soustraire ou altérer le testament

---

(1) Ce prince, dit l'histoire, avoit déclaré les Romains héritiers des meubles de son palais. Les Romains étendirent cette donation à celle de tout le royaume de Pergame, et s'en emparèrent. Aristonic fut pris, conduit à Rome et étranglé dans sa prison, pour avoir voulu succéder à son frère. Il y avoit sans doute alors dans cette ville quelque Helvétius, qui tranquillisa les consciences, en déclarant que le grand intérêt de la république changeroit cet attentat, cette criante usurpation, en acte de justice et de vertu.

de ce roi de Pergame, ou étrangler dans les ténèbres l'héritier légitime ? A qui feront-ils croire que le meurtre de Socrate cesse d'être un forfait, en devenant légal ; que celui d'un Régulus cesse d'être barbare, parce qu'il satisfait un peuple féroce, et que le prince enfin chargé de l'intérêt public doit aussi fixer l'époque où toutes les actions, subissant une étrange révolution, deviennent alternativement vertueuses ou criminelles.

Avec ces détestables principes, ils se croient à l'abri de notre censure ; et pour être plus sûrs d'y échapper, ils se contenteront d'ajouter qu'ils donnent des leçons de vertu, non pas en *religieux* ou en *théologiens*, mais en philosophes et en *politiques* (*De l'Esprit, ibid.*). C'est-à-dire que leur philosophie et leurs vertus sont celles de Cromwel, et qu'ils ont pris sur eux de la justifier cette infâme politique, qui ne voit plus de crime où l'intérêt domine, et pour laquelle tous les forfaits d'état sont des vertus d'état, tous les crimes heureux pour la patrie de grands traits de justice. Si c'est là leur mission, que je leur sais bon gré d'avoir au moins senti que la religion ne sauroit applaudir à leurs principes ; qu'ils ne sont eux-mêmes à nos yeux que de vils et de lâches flatteurs de ces rois, de ces princes, de ces sénats qu'ils font maîtres du juste et de l'injuste ! Je leur sais gré d'avoir hautement déclaré qu'ils parloient en *philoso-*

phes politiques, et non en qualité de ces *théologiens* qui savent dire aux rois et aux états : Vous avez beau permettre quand la vertu défend, vous avez beau défendre quand la vertu ordonne, le crime est toujours crime ; il l'est surtout pour vous, quand vous laissez les peuples y voir leur intérêt. Oui, je leur sais bon gré d'avoir publié que leur odieuse doctrine, que leur lâche morale est en pleine opposition avec tous les principes religieux, qu'elle ne peut attendre de nous que l'anathème. Ils auront beau ne voir dans moi qu'un enthousiaste, cette religion auroit mon hommage, par cela seul qu'elle anathématise le lâche philosophe qui soumet la vertu aux rois et aux états, et non pas les états et les rois à la vertu.

S'ils refusoient de recourir aux vérités émanées de cette religion ou de la révélation, que n'ont-ils au moins consulté la raison, dont ils osent se dire les apôtres. Ils l'auroient vue aussi bien que l'école de la théologie, révoltée de cette mobilité, de cette dépendance qu'ils ont osé donner à la morale. Elle leur auroit dit : Que vous soyez blessés par les rayons du jour, ou que votre œil supporte sa lumière sans en être offensé ; qu'il fatigue votre vue affoiblie, ou qu'il ne serve qu'à diriger vos pas, ce n'est pas vous qui faites la splendeur du soleil ; il la tient de lui-même, et ce n'est pas son cours qu'il faut fléchir, c'est votre organe qu'il faut

fortifier. Que la vertu vous conduise aux honneurs, aux richesses, au bien-être; ce n'est point de vos titres, de vos trésors, de vos plaisirs ou de vos sceptres qu'elle tient sa nature et sa beauté. Ce ne sont pas vos triomphes qui feront de l'erreur la vérité; ce ne sont pas vos humiliations ou vos douleurs qui dénatureront la vertu pour en faire le vice. Belle par elle-même, indépendante de tout ce qu'il vous plaît d'appeler utile ou inutile, et bonheur ou malheur, comme le Dieu de l'univers, elle est tout ce qu'elle est par son essence même, et tant pis pour le cœur que ses lois blesseront, qui ne sauroient la suivre que dans des champs de rose. Elle n'est ni la fleur qui vous flatte, ni l'épine qui vous blesse; elle est l'ordre immuable, l'accord de vos pensées, de vos actions avec l'honnêteté, la sainteté, la justice, et nullement l'accord de vos plaisirs et de la loi, de vos intérêts et de la vérité. Elle est tout ce qui peut ajouter à vos mérites, tout ce qui doit ajouter à notre estime, et non tout ce qui peut ajouter à vos trésors, ni à celui du fisc. Elle est tout ce qui peut montrer l'honnête homme, le vrai sage, le juste dans l'infortune comme dans la prospérité, dans les infirmités comme dans la santé, dans les persécutions comme dans les triomphes, sur le fumier de Job comme sur le trône de Salomon, et sous le toit du laboureur comme dans le Portique de Platon.

Elle n'attend pas même la volonté et les ordres du ciel pour être ce qu'elle est. Avant que Dieu n'eût commandé à l'homme, il étoit vrai qu'un Dieu ne pouvoit commander le vice; et depuis que ce Dieu nous a donné sa loi, nous ne disons pas simplement : La justice est vertu, parce qu'un Dieu nous fait une loi de la suivre; mais ce Dieu nous ordonne de la suivre, parce qu'elle est vertu. Nous ne vous disons pas simplement : Le mensonge est odieux, le parjure est un crime, parce qu'il est proscrit par la Divinité; mais la Divinité proscrit le mensonge, parce qu'il est odieux, et le parjure, parce qu'il est un crime.

Je ne me charge pas de définir l'essence et la nature des choses; mais telle est l'idée que j'ai de la vertu. Il est des choses vraies, il est des choses fausses avant tout intérêt; il est des choses bonnes, des actions vertueuses, des choses mauvaises, des actions vicieuses, criminelles, avant tout l'avantage ou le dommage qui peut en résulter. Dans toutes les suppositions possibles, par les ordres d'un Dieu ou sans ses ordres, par amour pour moi, ou par des vues détachées de toute utilité, il sera toujours beau de secourir l'innocence opprimée, il sera toujours plus beau de mourir pour la vérité plutôt que de la trahir, et de rendre un bienfait plutôt que d'être ingrat. Vous changerez enfin la lumière en ténèbres, et la vérité en mensonge

plutôt que de changer en crime la charité, la gratitude, la justice.

Cependant, lecteur, ne vous persuadez pas que nous cherchions ici, comme nos faux sages, à rendre la morale indépendante de la Divinité, de l'intervention de cet Etre suprême. Cette science n'est pas une connoissance purement spéculative de ce qui est bien, de ce qui est juste, de ce qui est honnête. Elle n'est pas uniquement la connoissance des *vertus*, elle est aussi celle de nos *devoirs* et du *bonheur* de l'homme; elle n'est pas simplement la connoissance de ce que nous devons approuver, mais de tout ce que nous devons faire. Et sous ce nouveau jour, à quoi se réduiroient des leçons que l'intervention de la Divinité n'auroit pas appuyées?

Le méchant conviendra avec nous que le juste et l'honnête, la vraie beauté morale, la vertu en un mot, se trouvent où nous les lui montrons; il applaudira aux éloges que nous donnons à la justice; mais si cette vertu se trouve contraire à ses penchans, à ses desirs, à son bien-être actuel, quand il devra opter entre elle et ses plaisirs ou ses intérêts; quand ceux-ci se trouveront d'accord avec le vice, de quel droit prescrirons-nous des bornes à la liberté de son choix, et d'où pourrons-nous faire dériver le devoir, l'obligation, si nous ne recourons à la Divinité? La vertu brille de son éclat,

elle se recommande d'elle-même; mais ailleurs que dans Dieu où sera l'autorité qui exige, la puissance qui lie les récompenses au respect, et le châtiment au mépris de la vertu? Montrerons-nous à l'homme le devoir sans la loi, ou la loi sans un législateur? La vertu considérée comme devoir et comme source du vrai bonheur, ou pour parler plus strictement, la morale, science des vertus, des devoirs, et du vrai bonheur, est donc par elle-même essentiellement dépendante de l'existence et de l'intervention de la Divinité.

Ce législateur, sans lequel l'idée de la loi et du devoir n'existe pas, la philosophie prétend nous le montrer dans le souverain; mais si le souverain est homme comme moi, je vous l'ai dit, et vous m'obligez à le répéter, sa voix est celle de la force, je résiste ou j'élude autant qu'il est en moi. Il me faut donc une autre autorité; il la faut supérieure à moi-même, il la faut active, vigilante, universelle pour me suivre, et moi et tous les hommes, en tout temps, en tout lieu. Il la faut attrayante pour les bons, terrible pour les méchans, toute puissante enfin pour que nul ne puisse s'y soustraire. Mais cette autorité constante, universelle, inévitable, avouez que la philosophie la cherche vainement parmi les hommes; avouez donc aussi que le devoir, l'obligation, la loi, qui fixent l'homme sous

les pas de la vertu, ne subsisteront plus sans la Divinité.

Je le sais, c'est pour mon bonheur même que nos sages prétendent m'attacher à la vertu, et suppléer au Dieu qui la commande; mais comment ne voient-ils pas ici surtout combien l'intervention de ce Dieu est nécessaire au moraliste. Dire à l'homme: sois juste et tu seras certainement heureux dans ce monde, c'est trop évidemment mentir à l'expérience, et nos faux sages le savent bien eux-mêmes, puisque nous les voyons se plaindre sans cesse que la vertu n'est point récompensée sur la terre, que le vice est trop sûr de triompher; puisque nous les voyons, dans mille déclamations, accuser de ce désordre et nos rois, et nos magistrats, et l'ignorance, et la superstition.

Je ne veux pas leur reprocher encore ces contradictions; mais ce bonheur qu'ils promettent au juste, fût-il bien assuré, que nous montrent-ils donc sur la terre qui puisse compenser les pénibles et nombreux sacrifices que la vertu exige? Que nous annoncent-ils qui remplisse l'étendue du cœur humain, et ne lui laisse rien à desirer? Les trésors, les honneurs sont plus souvent le fruit du crime que celui des vertus. Ils tourmentent plus qu'ils ne satisfont. Les plaisirs sont plus propres à corrompre les cœurs qu'à réveiller l'amour de la justice. La considération s'attache à la fortune; elle fuit le citoyen

modeste ; et d'ailleurs la vertu a-t-elle donc le faste de l'orgueil, et la raison attachera-t-elle, comme la vanité, le bonheur aux trompettes de la renommée ? L'absence des remords, une conscience pure, et qui peut se répondre à elle-même de son innocence, est sans doute la première partie de la félicité dont l'homme peut jouir sur la terre ; mais sans l'espoir d'une nouvelle vie, que dit cette conscience au juste affligé, calomnié, persécuté ? Que lui dit-elle encore dans les douleurs, dans l'infortune, si ce n'est que toute sa vertu n'a pu le mettre à l'abri des malheurs, et qu'elle restera sans récompense ? Vous mettez son bonheur dans l'innocence, et vous lui en ôtez le seul témoin qu'il puisse en avoir ! Vous le privez du seul consolateur qui lui montroit un vrai dédommagement de tous ces maux !

Vous le croyez heureux par la seule tranquillité de sa conscience ; mais celle du méchant ne sera-t-elle pas tout aussi heureuse, tout aussi tranquille, quand, sûr d'avoir caché son crime aux hommes, il jouira du fruit de ses forfaits, sans avoir rien à craindre de la Divinité ? Aura-t-il des remords ? Pourra-t-il en avoir, quand il se sera bien convaincu par vos leçons que la vertu n'est que son intérêt, que tout cet intérêt est dans le bien-être de ce monde ; et quand il jouira de ce bien-être, fruit de tant de forfaits ? Graces à vos leçons, bien certain que ses crimes

n'irritent pas les cieux, tout ce qui lui sera utile dans ce monde, sera pour lui vertu et vrai bonheur.

Donnez, donnez-nous donc de la vertu des notions plus pures, et mettez-la surtout sous la sauve-garde d'un Dieu qui ne la laisse gémir pour quelques jours et souffrir sur la terre, que parce qu'il saura trouver un temps propice à ses triomphes.

Pourquoi nous fatiguer encore par de vaines objections? Pourquoi nous répéter que la vertu doit être appuyée sur des motifs plus sensibles et plus à la portée des hommes, tels que leur intérêt présent, leur honneur, leur bien-être, et non sur l'existence, les volontés d'un Dieu qu'ils ne voient pas, sur des promesses ou des menaces éloignées que les effets ne suivent que dans un autre monde. Nous saurons comme vous employer tous ces motifs sensibles; le sage moraliste, le religieux même ne les exclura pas; mais il sait que si le déshonneur, la honte et le malheur même s'attachent quelquefois au crime dès ce monde, trop souvent la puissance, la fortune, la gloire couronnent les méchans; il ne peut donc donner à vos motifs sensibles et terrestres une infaillibilité que l'évidence leur refuse; il ne peut leur donner surtout une importance qu'ils n'auront jamais dans le cœur du vrai sage. Quelle force auront-ils en effet tous ces motifs terrestres, sur celui qui saura appré-

cier tous vos biens passagers, si futiles en eux-mêmes? Vous les dites sensibles; mais il faut au sage quelque chose de plus, il lui faut un bonheur solide, durable et digne de son cœur; et vos récompenses terrestres fussent-elles toutes accumulées sur sa tête, il s'écrieroit encore: *Vanité des vanités!* que vous laissez de vide dans le cœur de celui dont les yeux sont tournés vers le ciel!

Vous voulez encore inspirer la vertu par des motifs sensibles, et qui soient à la portée de tous les hommes! Mais où trouverez-vous un certain nombre d'hommes bien capables de concevoir que la vertu ne soit que ce qui est utile, ce qui fait le bien-être de ce monde, tandis qu'ils voient tant de crimes utiles, tant de méchans heureux? Et quel homme, au contraire, jouissant des plus foibles lueurs de la raison, qui ne conçoive sans efforts un Dieu vengeur et rémunérateur, un enfer et des cieux? Ces dogmes seroient-ils répandus chez les peuples les plus barbares, comme chez les nations les plus civilisées, et l'histoire nous les montreroit-elle partout, dans tous les siècles, s'ils étoient au-dessus des esprits les plus communs? Mille fois vous avez dit vous-mêmes que ces dogmes font sur le commun des hommes l'impression la plus sensible, qu'ils font mouvoir les peuples, qu'ils réveillent leur imagination, les remplissent de terreur ou d'espoir, et vous ne voulez pas au-

jourd'hui que ces mêmes dogmes soient sentis par les peuples, qu'ils fassent sur leur cœur la moindre impression, qu'ils soient à leur portée! Pourquoi vous démentir sans cesse vous-mêmes? L'erreur vous sera-t-elle donc toujours si chère, que des contradictions sans nombre ne suffisent pas pour vous en détacher?

Honteux de toutes celles que nous leur démontrons, nos faux sages espèrent s'en dédommager en nous reprochant à nous-mêmes de lier les devoirs de l'homme à son utilité, à son bonheur, à son intérêt personnel, et de tomber par là dans des motifs dont nous faisons un crime à leur école. Loin de nous ce soupçon odieux. Sans doute nous lions la vertu au bonheur, à l'intérêt de l'homme; mais au moins cet intérêt est noble, il est digne de l'homme. C'est l'intérêt de son ame, c'est celui de l'éternité même, de la terre et des cieux; mais au moins ce bonheur que nous lui proposons, ne s'obtient que par la pratique de toutes les vertus. Cet intérêt s'oppose à tous les vices, et celui de leur école se concilie avec tous les forfaits.

Qu'ils affectent de ne pas concevoir la différence de leurs dogmes aux nôtres, elle n'en est pas moins infinie. Ils ont dit à l'homme: Jouis et sois heureux, voilà la vertu. Ils ont identifié la probité avec l'utilité, le bien-être présent; ils en ont mis l'essence même dans tous leurs

intérêts actuels et temporels. Et pour nous ni ce bonheur, cet intérêt actuel, ni même ce bonheur et ce grand intérêt à venir, ne sont la vertu même; l'intérêt éternel en est le motif, un bonheur sans fin en est le terme, il en sera la récompense; mais la vertu n'est que dans les actions vraiment dignes de cette récompense. Nous montrons au juste un rémunérateur, et la Divinité qu'honorent nos promesses en est un sûr garant; mais nous laissons à la vertu toute sa nature, et dans le sein même de l'infortune, elle brille de tout son éclat. Le malheur est son épreuve, le bonheur ou l'utile n'est jamais son essence.

Loin de nous encore ce fatal égoïsme que vous cherchez à voir à notre école. En promettant à l'homme un bonheur céleste, au lieu de borner à lui seul ses pensées et ses desirs, c'est aux services même qu'il rend à ses semblables, c'est aux sacrifices qu'il fait à ses frères, à sa patrie, à l'orphelin, surtout à l'indigent, au foible, aux malheureux, c'est à la charité la plus active, à la vraie bienfaisance, au désintéressement le plus absolu, à la plus généreuse des vertus que nous attachons le bonheur suprême. Que le juste s'oublie pour ses frères, l'éternel pense à lui; voilà notre leçon. Ce n'est pas là de l'égoïsme.

Loin de nous enfin cette disposition monstrueuse, où le philosophe de Ferney suppose

méchamment que nous laissons les cœurs. Loin de nous ce langage servile et révoltant : sois méchant, si tu crois échapper aux enfers destinés au méchant, ou bien si tu espères pouvoir fléchir un jour le Dieu qui t'y condamne. Au lieu de ces leçons perfides, nous disons à nos disciples : soyez justes et vertueux, parce que la vertu, digne par elle-même de tout votre amour, de tous vos hommages, vous rendroit toujours véritablement grands, véritablement estimables, quand même aucune loi ne vous imposeroit le devoir de la suivre, quand même vous pourriez être heureux en vous éloignant d'elle. Nous disons : soyez justes et vertueux, parce que la vertu ne vous montrât-elle aucune récompense, il est un Dieu suprême, une autorité légitime qui vous ordonne de la suivre. Nous disons enfin : soyez justes et vertueux, parce que sans la vertu vous aspirez en vain au vrai bonheur. Ainsi nous engageons les mortels à la vertu, par sa nature même que nos faux sages avoient flétrie, par une autorité suprême qu'ils avoient méconnue, par un bonheur solide dont ils ne nous montroient que l'ombre ; c'est ainsi que la morale conserve chez nous le droit d'être appelée *la science des vertus, des devoirs et du bonheur de l'homme.*

Nouvelle Observation d'un Provincial sur la lettre précédente,

OU

Digression essentielle, relative à la prétendue omission du dogme de l'immortalité dans les livres de Moise.

LORSQUE je me suis occupé dans mes observations à démontrer combien la morale se trouve dépourvue de toute base solide, quand on fait abstraction d'un Dieu vengeur et rémunérateur, du dogme de l'immortalité, l'abondance de mon sujet ne m'a pas permis de discuter l'objection que notre adepte étoit si fâché d'avoir oubliée, et dont il a fait la matière de son *Post-Scriptum*. Quelque peu d'impression qu'elle ait fait sur notre correspondante, je sens très-bien, lecteur, qu'elle peut vous paroître sérieuse et importante, que vous la regardez même comme invincible, si vous ne connoissez nos livres saints que par Voltaire, cet éternel écho de Bolimbrocke, ou bien par nos petits philosophes du jour, ces éternels échos de Voltaire. Bien plus expressément encore que notre adepte, vous allez me dire ce que j'ai lu cent fois dans nos productions modernes, ce que j'ai cent fois en-

tendu répéter dans nos sociétés : si la morale porte essentiellement sur la base de l'immortalité, pourquoi le plus célèbre et le plus saint de nos législateurs humains, pourquoi ce Moïse envoyé par Dieu même aux Israélites, pour leur dicter ses lois, ne fait-il nulle part mention de ce dogme essentiel ? Pourquoi Israël l'a-t-il même ignoré, ce dogme précieux, pendant bien des siècles, et n'a-t-il appris à le connoître que pendant sa captivité à Babylone ?

Bien d'autres avant moi ont déjà répondu à toutes ces questions ; fatigué de les entendre encore, j'essaierai enfin de les approfondir, de ne plus laisser lieu aux moindres difficultés, et de me délivrer de ceux qui les rebattent sans cesse à mes oreilles.

Supposons d'abord qu'elles ont toutes leur vrai fondement dans un silence réel et absolu de la part de Moïse sur le dogme d'une vie future, de l'immortalité. Je veux vous laisser croire un instant que ce législateur n'appuie en effet tous ses préceptes que sur des récompenses et des châtimens purement temporels ; dussiez-vous lancer contre moi autant de sarcasmes que le philosophe de Ferney en a lancé contre des hommes qu'il n'entendoit pas, ou qu'il affectoit de ne pas entendre, je dirai sans détour : Si Moïse ne parle point aux Juifs de l'immortalité, c'est qu'il est sûr du Dieu qu'il prêche aux Juifs, et de la providence spéciale

qui veille sur ses lois; c'est qu'il peut se passer des promesses et des menaces d'une vie à venir, auprès d'un peuple toujours sous les regards et l'action immédiate d'un Dieu prêt à punir dans ce monde même les prévaricateurs, et à récompenser dès cette vie la fidélité d'Israël; c'est que Moïse enfin est le législateur le plus évidemment inspiré par son Dieu, et le plus assuré de ses promesses. Ce prétendu silence du prophète, au lieu de m'étonner sous une providence aussi bien marquée et aussi spéciale que celle sous laquelle ont vécu les enfans de Jacob, ne devient donc pour moi qu'une nouvelle preuve de la divinité de sa mission.

Celui-là sûrement est l'envoyé de Dieu, qui peut me dire avec autant de confiance que Moïse, avec cette assurance que l'histoire de plus de trente siècles n'a pas encore démentie une seule fois : voici les préceptes du Seigneur votre Dieu; si vous les observez fidèlement, vous serez sur la terre une nation bénie dans ses champs, bénie dans ses villes, bénie dans ses foyers. D'abondantes moissons rempliront vos greniers, et vos arbres seront couverts de fruits. Vos ennemis fuiront devant vous; un seul de vos guerriers suffira pour en dissiper mille, et toutes les nations apprendront à connoître le Dieu qui vous protège. Si vous abandonnez au contraire mon culte et mes préceptes, vous serez un peuple maudit dans ses champs, dans ses villes,

dans ses foyers; vous semerez et ne cueillerez point, le ciel sera d'airain pour vos campagnes. Vous deviendrez la fable des nations, leur risée, leurs esclaves. Des régions lointaines, il viendra un peuple dont vous n'entendrez pas la langue, et il n'aura pitié ni de vos enfans, ni de vos vieillards; il vous assiégera au milieu de vos murs, il les renversera. La guerre, la famine, la peste, s'attacheront à vous, et la misère, la malédiction, le mépris vous poursuivront partout. (*Pentateuque*; voyez *surtout le Deuteronome*, *c.* 29, *et le Lévitique*, *c.* 26.)

Oui, je le dirai, celui-là est l'envoyé de Dieu, qui peut tenir un semblable langage; et c'est à Moïse seul qu'il a été donné de voir des promesses, des menaces si expresses, confirmées en tout temps et dans toutes les circonstances par l'histoire de son peuple. En tout temps Israël fidelle à ses préceptes, a été une nation heureuse et triomphante; en tout temps Israël abandonnant le culte, les cérémonies, les préceptes de Moïse, a été une nation humiliée par ses ennemis. Ces ennemis eux-mêmes avoient appris de l'expérience, à juger par les vertus ou par les crimes de Juda, de l'instant propice à leurs diverses entreprises. » Ce peuple n'a qu'un » Dieu, et c'est celui du ciel. » (Prenez garde à ces paroles, lecteur, elles sortent de la bouche d'un ennemi; il les adresse au chef d'une armée nombreuse, qui se dispose à assiéger les Juifs

dans Béthulie.) « Ce peuple n'a qu'un Dieu, et » ce Dieu ne les a jamais abandonnés à moins » qu'ils n'eussent péché en sa présence. Dernièrement encore il les a délivrés de la captivité, » parce qu'ils avoient expié leurs crimes par la » pénitence. Si la prospérité les a de nouveau » rendus coupables, s'il est en ce moment quelque iniquité dans leur cœur, venez, assiégeons-les; leur Dieu les livrera entre vos mains, » et ils subiront votre joug. Mais s'il n'y a point » chez eux de prévarication à expier, gardons-nous de combattre contre eux, leur Dieu les » défendroit et nous rendroit l'opprobre de » l'univers. » (1)

Dans l'histoire de toutes les nations, cherchez, je vous prie, un second exemple d'une législation appuyée comme celle de ce peuple, sur des promesses et des menaces si expresses et si exactement justifiées par ses fastes. L'Egyptien, le Grec, le Romain, le Perse auront leurs triomphes et leurs défaites; mais dans toutes ces nations diverses, quelle est celle dont les

(1) *Nunc ergo, mi Domine, perquire si est aliqua iniquitas eorum in conspectu Dei eorum : Ascendamus ad illos, quoniam tradens tradet illos Deus eorum, et subjugati erunt sub jugo potentiæ tuæ. Si vero non est offensio populi hujus coram Deo suo, non poterimus resistere illis; quoniam Deus eorum deffendet illos, et erimus in opprobrium universæ terræ.* (Judith, ch. 5, v. 24, etc.)

victoires annoncent constamment la sainteté de son culte, et sa fidélité aux préceptes de son législateur? Le ciel se montre nul pour elles. Le plus fort, fût-il le plus méchant et le plus corrompu, fera subir le joug au plus foible. Il n'en est pas ainsi du peuple juif. Sous Moïse même, il revient à Baal, il murmure, il jalouse Aaron, et il tombe sous le glaive de Lévi, sous celui d'Amalec; les serpens le dévorent, le feu du ciel punit Coré, Dathan et Abiron, et la terre dévore leurs complices. De six cent mille combattans, pas un seul des rebelles à la voix de Moïse, n'est entré dans la terre promise. Fidelle sous Josué, Israël en a fait la conquête. De nouvelles prévarications sont punies sous ses juges par autant de défaites et par des servitudes, dont jamais il ne sort qu'en revenant à la loi de Moïse. De plus grandes défaites, de plus grandes victoires et des captivités plus signalées encore, et de plus grands triomphes sous ses rois, ses prophètes et sous les Macchabées, se succèdent sous le même rapport; et dans tout ce long intervalle de siècles, Israël et Juda ne succombent qu'après avoir péché contre Dieu et Moïse; jamais le ciel ne se montre appaisé que par la pénitence qui les ramène à Dieu et à Moïse. Il a donc son appui dans le ciel, ce saint législateur, et dès ce monde même il a un Dieu vengeur et rémunérateur qui veille sur ses lois. Dès-lors je le conçois, il peut se dispenser d'in-

sister sur une vie future. Avec un Dieu toujours présent, et qui toujours se montre sous les pas des prévaricateurs, il peut se dispenser de nous parler du Dieu qui temporise, et qui se cache pour ne faire éclater sa justice que dans un autre monde.

Mais dès-lors aussi, quel avantage tireront nos faux sages du prétendu silence de Moïse? Le Dieu toujours armé pour soutenir dès cette vie même, la loi de son prophète, me dit-il pour cela que ses vengeances ne s'étendront jamais au-delà du tombeau? Ces promesses et ses menaces faites au corps de la nation, ne laissent-elles rien à redouter pour les prévarications particulières, ni rien à espérer pour le juste qui n'a point consenti au péché de son peuple? Et ce Dieu qui punit aux yeux de l'univers une nation coupable, me dit-il quelque part chez Moïse, que mes crimes impunis dans ce monde, le seront aussi dans l'autre? Le disoit-il aux Juifs? Vous ne trouverez pas dans tout le Pentateuque un seul mot qui rassure tant soit peu le pécheur contre cette autre espèce de vengeance. Celles dont il vous parle sont terribles, et toujours présentes pour prévenir les crimes d'une nation environnée de dangers toujours présens; celles dont il auroit affecté de ne pas vous parler, seroient-elles moins effrayantes, parce qu'elles supposent la constance et la mort dans le crime?

Qu'est-ce donc que ce vain argument que nos sophistes vont chercher dans le silence de Moïse? Tout réel qu'il auroit pu être, il ne me montre rien qui le rapproche d'eux. Je ne pourrois y voir qu'un prophète assuré que son Dieu attache à sa mission un caractère distinctif et une providence unique, que ce Dieu punira assez les infracteurs dès cette vie, pour n'avoir pas besoin de leur parler d'une vie à venir.

Revenu parmi nous, ce même prophète seroit assurément bien étonné d'un reproche qui retombe sur l'auteur de sa mission, bien moins que sur lui-même. Il seroit indigné que son silence eût pu être cité en faveur de l'impie. Taisez-vous donc, faux sages, taisez-vous, Bolimbroke et Voltaire, et rougissez d'avoir voulu trouver la sagesse de Dieu en défaut dans un silence, qui, s'il étoit réel, ne devoit vous montrer que la sanction même des lois de son prophète.

Opposons cependant à nos faux sages une réponse plus directe, une solution plus positive. Il nous ont dit que Moïse se tait sur l'immortalité, qu'il ignoroit ce dogme, ou qu'il voulut le laisser ignorer à son peuple : je prends en main les livres de Moïse, et je prétendrai, moi, que le dogme de l'immortalité s'y trouve expressément et très-formellement enseigné; j'irai plus loin encore, et je démontrerai que sans ce dogme, les écrits de Moïse sont à chaque

instant inintelligible, et qu'il n'a pu donner ses lois, son culte et ses préceptes, qu'à un peuple auquel le dogme de l'immortalité étoit très-familier. Cette double assertion vous fait déjà prévoir, lecteur, ce que j'aurai ensuite à répondre à cette assertion de Voltaire, que les Juifs n'ont appris à connoître l'immortalité de l'ame, que plus de huit siècles après Moïse, et lors de leur captivité à Babylone. Nous l'examinerons cette étrange assertion, et nous verrons qu'en fait de mensonge historique, il n'en fut jamais de plus extravagant, ni de plus facile à démentir.

Repondez-moi d'abord, je vous prie, lecteur, ce que vous penseriez d'un homme qui vous auroit appris à former cette prière si expressive, et ce vœu si formel : « Que mon ame meure » de la mort des justes, et que la fin de ma vie » ressemble à leurs derniers instans. » *Moriatur anima mea morte justorum, et fiant novissima mea horum similia.* (Num. ch. 23, v. 10.) Dites-moi encore ce que vous penseriez d'un sage que vous entendriez nous faire ce reproche si vif, et former pour nous ce vœu si ardent. « Vous êtes une nation insensée, sans conseil, » sans prudence. Plût à Dieu que vous eussiez » la sagesse, l'intelligence de pourvoir à vos » dernières fins. » *Gens absque concilio est, et sine prudentia. Utinam saperent et intelligerent, ac novissima providerent!* (Deuter. c. 32,

v. 28 et 29.) Pourrions-nous reprocher à ce sage de nous avoir laissé ignorer que la fin du juste est bien différente de celle du méchant ; qu'il est pour nous de la dernière importance de prévoir le sort qui nous attend, et qui doit être décidé à l'instant de la mort? Est-il une leçon tout-à-la-fois et plus pressante et plus expressive sur le dogme de l'immortalité, et nos prophètes pouvoient-ils nous annoncer plus positivement combien il importe à notre bonheur que cette immortalité soit l'objet de nos méditations? Eh bien, ouvrons les livres de Moïse, les Nombres et le Deutéronome, nous verrons le saint législateur annonçant ce dogme en ces mêmes termes, dans les deux occasions les plus propres à faire impression sur son peuple. Dans l'une il lui rappelle cette fameuse prophétie qui est le fondement de son espoir; il annonce l'étoile qui sortira de Jacob, le juste qui viendra racheter Israël, dont il prévoit d'avance toutes les victoires et toute l'oppression. Dans l'autre c'est ce cantique même que tout Israël doit apprendre par cœur, qu'il doit sans cesse avoir présent à sa mémoire, répéter et chanter dans toutes ses fêtes ; que par un ordre exprès de Dieu, tous les pères doivent apprendre à leurs enfans; que ceux-ci doivent transmettre à la postérité la plus reculée. C'est-à-dire que loin de laisser les juifs dans l'ignorance de l'immortalité, Moïse a exactement pris

le moyen le plus sûr, le plus infaillible de le rendre sans cesse présent à leur esprit; c'est-à-dire qu'il a affecté de les mettre dans une vraie impossibilité de l'oublier. Croyez ensuite à Bolimbrocke et à Voltaire.

Croyez surtout à ces vains sages, quand vous lirez cette autre prophétie de Jacob, qu'assurément pas un Juif n'ignoroit, celle qui assuroit le sceptre dans Juda jusqu'à la naissance du Messie; quand vous verrez le saint patriarche bénissant ses enfans, leur annonçant sa mort prochaine, et leur disant formellement qu'il va se réunir à ses ancêtres, et attendre avec son peuple le Sauveur, le Rédempteur du monde. *Ecce ego congregor ad populum...... Salutare tuum expectabo, Domine.* (Genes. c. 49, vers. 18 et 29).

Faudra-t-il insister sur ces paroles pour faire concevoir à mes lecteurs combien évidemment Moïse énonce ici le dogme d'une nouvelle vie, comment il nous le montre formellement uni à la révélation, à cette foi des Juifs qui leur fait voir les ames des patriarches, des justes, réunies après la mort dans un lieu destiné à les recevoir toutes, jusqu'à ce que le ciel leur soit ouvert par le Messie? Faudra-t-il encore leur faire remarquer que dans cette leçon, et dans celles que j'ai citées plus haut, Moïse ne prend point le ton, les précautions d'un homme qui révèle une verité inconnue jusqu'à lui; qu'à la

manière seule dont il s'exprime, on sent évidemment qu'il parloit à un peuple pour lequel cette vérité n'avoit rien de nouveau, rien qui ne fût déjà très-familier aux enfans de Jacob.

Il en sera de même, quand il leur parlera de ce Dieu qui juge l'univers, et dont il leur rappelle si souvent le souvenir. (*Genes. chap.* 18, *vers.* 25; *Deut. c.* 10, *vers.* 18; c. 32, *vers.* 36, *etc. etc.*). Quand il peindra ce feu allumé dans sa colère, et qui brûle jusqu'au fond des enfers (1). (*Deut. c.* 32, *vers.* 22). Il en sera de même quand il annoncera aux justes ce Dieu qui leur promet d'être lui-même leur récompense (2); quand, mêlant aux bénédictions et aux malédictions temporelles les promesses et les menaces éternelles, il répétera aux Israélites que, pour les engager à suivre le Seigneur, il leur a proposé la vie et le bonheur, ou la mort et le malheur; non pas simplement cette vie temporelle, qu'ils savoient ne devoir pas être prolongée au-delà des siècles, mais cette vie qui est en Dieu, et qui ne finit point; non pas cette mort naturelle, qui, au lieu d'être un mal par elle-même, ne seroit, sans l'immortalité de

---

(1) *Ignis succensus est in furore meo, et ardebit usque ad inferni novissima.* (Deut. c. 32, v. 22.)

(2) *Ego ero merces tua magna nimis.* (Gen.)

l'ame, que la cessation de tout mal comme de tout bien ; mais cette mort que suit un malheur réel, quand elle n'est pas précédée de la pénitence (1).

A ces preuves que j'appelle *directes*, et qui le sont, je pense, puisqu'elles montrent dans Moïse et dans son peuple, la foi la plus directe à l'immortalité, nos vains sages opposent sans doute l'objection tant de fois répétée par Voltaire. Ils demandent pourquoi les Juifs n'avoient pas seulement dans leur langue un mot qui répondît à notre *enfer*, ou à nos *limbes*, au *tartare*, à l'*hades* des Latins et des Grecs, à l'*amenthes* des Egyptiens ? Mais c'est précisément dans l'obstiné mensonge que cette objection suppose chez Voltaire que je verrai la preuve la plus directe de la foi de Moïse et de son peuple.

Voltaire hébraïsant, trouve le mot *scheol*, qui signifie notre enfer et nos limbes. Il voit que c'est dans ce *scheol* que les patriarches annoncent en mourant qu'ils vont descendre. Il trouve ce *scheol* à chaque instant chez Moïse et les prophètes ; dans toutes nos traductions et grecques et latines, il le voit traduit comme chez nous, par le mot qui répond à notre en-

---

(1) *Considera quod hodie proposuerim in conspectu tuo vitam et bonum, et è contrario mortem et malum, ut diligas Dominum Deum tuum.* (Deut. c. 30, v. 15.)

fer ou à nos limbes. Cette preuve frappante l'embarrasse ; que fait-il ? Il prétend que nul des interprètes avant lui n'a entendu l'hébreu, et qu'il falloit traduire par tombeau, par sépulcre ce que nous traduisons par limbes, ou par enfer ; on lui dit que les Juifs ont un mot bien différent pour rendre ce *tombeau*, ce *sépulcre* ; que ce mot est *keber*, et que jamais les Juifs ni les interprètes ne prirent l'un pour l'autre ; on lui cite vingt exemples divers, dans lesquels il est tout aussi impossible de confondre ce *scheol* et ce *keber*, que nos limbes et le tombeau ; on lui dit que Jacob croyant Joseph dévoré par une bête féroce, n'espère pas sans doute revoir ce fils dans le *tombeau*, et que cependant il veut descendre chez Joseph dans le *scheol* (*Genes. c.* 36, *vers.* 35). On lui cite ce sublime tableau du prophète Isaïe, qui nous peint le roi de Babylone tué dans un combat, descendant au *scheol*. « A cette nouvelle, les profondeurs de » l'abîme sont émues ; les *rephaim*, les morts » autrefois puissans sur la terre, princes, rois, » conquérans, se lèvent. Ils vont à sa rencontre, » et le recevant dans leur sombre séjour : Te » voilà, lui disent-ils, astre brillant, fils de » l'aurore, qui disois dans ton cœur : je monterai au ciel ; je placerai mon trône au-dessus » des étoiles ; je serai semblable au Très-Haut. » Te voilà descendu parmi nous, frappé comme » nous. Ton orgueil a été abaissé jusqu'aux en-

» fers; te voilà dans le fond de l'abîme (1). » On demande à Voltaire si ce lac, cet abîme, ce *scheol* dépeint ici par le prophète, peut être simplement le sépulcre où reposent des cendres glacées, des cadavres muets? Il se tait sur ces preuves, et continue à dire que les Juifs n'avoient pas la moindre idée de l'enfer. Il aime mieux dénaturer leur langue que de cesser de calomnier Moïse et les prophètes, et il fait des disciples; et ses adeptes nous répètent sans cesse que les Juifs, Moïse et les prophètes ignoroient le dogme d'un enfer et d'une vie future, de l'immortalité!

J'ai promis de démontrer que non-seulement Moïse l'annonçoit cette immortalité, mais que sa foi est nulle sans ce dogme, comme toutes ses lois; je ne l'ai pas promis témérairement, car les preuves se présentent en foule.

---

(1) *Infernus conturbatus est in occursum adventûs tui; suscitavit tibi gigantes. Omnes principes terræ surrexerunt de soliis suis, omnes principes nationum universi respondebunt tibi, et dicent tibi: et tu vulneratus es sicut et nos, nostri similis effectus es. Detracta est ad inferos superbia tua..... Quomodo cecidisti de cœlo Lucifer, qui mane oriebaris....... Dicebas in corde tuo: in cœlum ascendam; super astra Dei exaltabo solium meum..... Similis ero Altissimo. Verumtamen detraheris in profundum laci.* (Isaïe, c. 14, v. 9 et suite. *Voyez* aussi l'admirable, l'excellent ouvrage de M. l'abbé Guené, intitulé : *Lettres de quelques juifs portugais, etc.*)

Dès le premier chapitre de Moïse, qu'est-ce en effet que cet homme formé à l'image de Dieu? S'il n'y a rien dans lui qui ne doive périr avec son corps, comment sera-t-il donc l'image de l'esprit éternel? Qu'est-ce encore que cet empire qu'il reçoit en naissant? S'il n'y a rien dans lui qui le distingue des animaux, et s'il doit mourir tout entier comme eux, de quel droit sont-ils sacrifiés à son entretien, à son existence? De quel droit règne-t-il sur toute la nature?

Que sera-ce surtout que cette tache spirituelle transmise à ses enfans, et dont ils doivent tous se laver comme lui, pour se réconcilier avec les cieux? Je croirai que son crime a pu se transmettre de génération en génération jusqu'à la fin des siècles, et je ne croirai pas qu'il puisse exister encore lui-même, et survivre à son crime? Je croirai qu'une mort spirituelle est la peine de sa rebellion, et je ne croirai pas que son crime expié, il recouvre ses droits à l'immortalité? Je croirai que ce crime ne sera effacé, que la tête du serpent ne sera écrasée, que le grand ouvrage de la rédemption ne sera accompli qu'après une longue suite de siècles, et je ne croirai pas que le coupable qui doit être racheté, survive à la rédemption?

Nous reviendrons sur ce dogme important; je ne veux en ce moment que vous faire observer combien toutes ces vérités énoncées dès les

premières pages de Moïse, tendent directement à l'immortalité. Vous y voyez cette ame spirituelle, grande prérogative de l'homme, et qui seule vous montre en sa nature quelque chose qui peut survivre à la matière, vous y voyez cet être qui doit son empire à son intelligence, à la durée et à la supériorité de ses destinées. Tout, jusque dans sa chute, vous montre dans l'homme l'être immortel.

Continuez à lire ces premières leçons de la Genèse, vous verrez ce même être assuré de régner sur son cœur et ses passions, quand il voudra exercer cet empire; connoissant et le bien et le mal, maître de suivre l'un ou l'autre, s'applaudissant, se condamnant lui-même, et attendant sa récompense ou redoutant sa punition. (*Genès. c.* 2, *vers.* 2 *et* 3). Vous y verrez enfin tous ces dogmes, que nous sommes sans cesse obligés de défendre contre l'ennemi de l'immortalité, ceux qu'il combat sans cesse, parce qu'il sent très-bien où ils doivent nous conduire, parce qu'il sent très-bien que l'existence de la Divinité prouvée, la spiritualité de l'homme, sa liberté et sa moralité admises, nous n'avons plus qu'un pas à faire pour démontrer que l'homme sous l'empire d'un Dieu est immortel. Trouvez donc une école qui admette ces dogmes de Moïse sur l'essence et la nature de l'homme, en rejetant celui de l'im-

mortalité, ou souffrez que je ne les sépare pas à la sienne.

L'historien sacré ne se contente pas de me les mettre si souvent sous les yeux, ces vérités si étroitement liées à l'immortalité, il me parle sans cesse d'esprits immortels. C'est l'ange tentateur qui séduit l'homme, ce sont les anges du Seigneur qui lui portent ses ordres : comment peut-il les voir ou les entendre, sans penser qu'il pourra partager leur séjour, qu'esprit aussi bien qu'eux, il n'aura pas besoin de la matière pour exister? L'historien sacré fait plus encore, il me montre l'homme qui ne meurt point dans le pieux Hénoch, enlevé par son Dieu. Si Hénoch n'est point mort; si, par une tradition constante dans Juda, il n'est encore vivant avec Elie, que pour venir un jour nous préparer au jugement universel, comment le Juif peut-il se croire destiné à mourir pour toujours? Et s'il a pu le croire, que sera-ce donc pour lui que ce Dieu d'Abraham, Isaac et Jacob, dont Moïse nous parle si souvent? Abraham, Isaac et Jacob ne sont plus sur la terre; ils vivent donc encore dans le séjour des saints, puisque le Dieu du ciel se plaît à se dire leur Dieu, puisque leur nom suffit pour le fléchir, puisqu'il se plaît à conserver leur mémoire, et à la faire respecter parmi nous. Il ne veut pas sans doute être le Dieu des morts, qui ne peuvent l'aimer ni le connoître : Moïse est donc pour moi une énigme

perpétuelle, ou ce sont les patriarches toujours vivans au-delà du tombeau qu'il me montre, en invoquant leur Dieu, et en cherchant à le fléchir par eux.

Je l'entendrai bien moins encore chaque fois qu'il m'annonce la mort de ces grands et célèbres personnages. Il ne lui suffit pas de me dire qu'Abraham, Ismaël et Aaron sont morts; il a un soin extrême d'ajouter qu'ils sont morts, et qu'ils sont allés *se réunir à leur peuple* (1). Vous ne voyez ici que l'expression du lieu et du tombeau de leurs ancêtres, dans lequel vous croyez qu'ils sont ensevelis! L'erreur est évidente, et l'historien sacré la dément hautement en vous montrant tous ces patriarches ensevelis loin de leur patrie et du tombeau de leurs ancêtres. Il vous dit de lui-même qu'il mourra, qu'il ira se réunir à son peuple, et cependant il sait que son tombeau restera inconnu à tout Israël (2). Voltaire et Bolimbrocke, et toute l'école de la philosophie, ne pourront donc jamais nous montrer dans cette expression si com-

(1) *Congregatus est ad populum suum..... Obiit appositusque est ad populum suum.* (Gen. c. 25, v. 8 et 17; c. 49, v. 32, c. 15, v. 15, etc.)

(2) *Vide terram Canaan... et morere in monte isto, quem conscendens jungeris populis tuis, sicut mortuus est Aaron frater tuus in monte Hor, et appositus est populis suis.* (Deut. c. 32, v. 49 et 50.)

mune, si fréquente dans les livres de Moïse, qu'une énigme inexplicable, s'ils n'admettent avec nous, ce qui la rend si simple et si intelligible, que dans la foi du saint législateur, l'instant qui envoie notre corps au tombeau, est celui qui transporte les ames des justes dans un lieu destiné à les réunir toutes.

Si Moïse n'a pas admis ce dogme, ou s'il n'a pas voulu que son peuple l'admît, pourquoi voyant ce peuple entouré de nations qui recouroient sans cesse aux Devins, aux Pythonisses, à l'évocation des ames, défendit-il de consulter les morts, et le défend-il même sous les peines les plus rigoureuses, sous celle de la mort? Pourquoi annonce-t-il que ce crime est affreux aux yeux du Seigneur, sans ajouter alors que les morts ne sont rien, et que l'ame qui ne subsiste plus, ne sauroit exaucer, ni entendre nos vœux? (Voy. *Lévitique*, *c.* 20; *Deutér.*, *c.* 18.) C'étoit-là le moment d'étaler sa doctrine, s'il avoit eu celle de nos faux sages. C'étoit-là l'occasion ou jamais, d'apprendre à Israël que l'ame n'est qu'un souffle qui finit avec nos jours; de dissuader son peuple sur la permanence des esprits, et d'appuyer la loi sur la raison, plus que sur des menaces. Cependant il n'a garde d'attaquer cette foi d'Israël; il conserve le dogme, il l'autorise par cela seulement qu'il ne le combat pas; il se contente de proscrire l'abus, et sa conduite est pleine de sagesse. Elle devient inex-

plicable, si je veux supposer avec vous qu'il ne croit pas à l'immortalité.

Que sera-ce encore que toute la morale et tout le culte du saint législateur, s'il a cru que la mort rend tout l'homme au néant? Si je ne suis plus rien quand mes sens ne sont plus, je voudrois bien savoir ce que c'est que ce Dieu dont il me menace, et qui *ne fait acception de personne;* qui juge les actions, les desirs, les pensées même, qui pénètre les cœurs? Qu'ai-je à craindre de sa sévérité, de sa pénétration, de tous ses jugemens, quand je n'existe plus? Je voudrois bien savoir à quoi tendent ces ablutions fréquentes, ces lois si multipliées, qui rappellent sans cesse la pureté du cœur par l'attention même à purifier les corps; et tous ces sacrifices expiatoires qui doivent effacer jusqu'aux crimes secrets, et préparer les ames à paroître sans crainte en présence du Dieu de l'innocence. Je voudrois bien que vous me montrassiez à l'école d'Épicure, ou de tout autre ennemi de l'immortalité, des lois si rigoureuses et contre l'adultère, et contre toute espèce de fornication, et contre tant de crimes qui ne font que se changer en jouissances, dès qu'il n'est plus pour nous ni rien à espérer, ni rien à craindre après la mort.

Convenez que ces lois qui donnent tant à l'ame et à sa pureté, à l'expiation des fautes les plus sécrètes, à la sanctification de l'esprit et du

cœur, ne s'accordent guère avec ces écoles qui ne montrent que le néant au-delà du tombeau. Convenez encore qu'un culte religieux, des autels, des sacrifices et des expiations ont annoncé partout des hommes qui craindroient de mourir dans le crime, des hommes qui redoutent la mort moins que ce Dieu vengeur qui les attend à l'heure de la mort. Convenez que Moïse, uniquement occupé de son Dieu, du culte de ce Dieu, de son amour, de sa crainte, de ses préceptes, de sa religion, de ses cérémonies, fondant sur ce Dieu seul toutes ses lois, et Moïse ignorant ou laissant ignorer à son peuple qu'il est un ciel pour les bons, un enfer pour les méchans, devient un phénomène unique dans l'histoire des nations, un prodige en modèle; plus étrange encore et bien plus étonnant que Moïse disposant à son gré de tous les élémens, des flots de l'océan, de la manne céleste, et de la foudre même. Non, je ne sais plus rien de ce qu'il veut, je ne vois plus d'objet à tout ce qu'il m'ordonne pour élever mon cœur vers un Dieu que je ne verrai pas, pour expier des crimes que la mort effacera, pour sanctifier une ame qu'elle anéantira.

Que veut-il surtout avec ce *desiré des nations*, dont il parle sans cesse à son peuple, que sans cesse il m'annonce comme le grand législateur, le vrai libérateur d'Israël, l'objet de tous ses vœux ? C'est ici surtout, c'est ici

que Moïse est pour moi une enigme inexplicable, si l'immortalité n'est pas dans Israël un de ces dogmes familiers, qu'il ne nous vient pas seulement dans l'esprit de révoquer en doute ; c'est ici que l'opiniâtreté de Voltaire, l'aveuglement de ses adeptes vont être inconcevables.

Vous le savez, lecteur, toute la foi d'Israël porte sur le Messie ; c'est lui qui chez Moïse est l'objet des promesses éternelles, le vœu des patriarches, la gloire de Juda. C'est sur lui que Moïse établit sa mission, c'est de lui qu'il a fait l'objet fondamental du symbole de son peuple. Effaçons à présent de ce symbole la permanence des esprits, ou le dogme de l'immortalité ; que verrons-nous dans tout ce que Moïse annonce du Messie ? Pourrons-nous y trouver autre chose qu'un tissu mal ourdi d'inconséquences, de contradictions et d'imprudences ?

Dans quelle occasion annonce-t-il pour la première fois ce Messie tant attendu, et la destinée qu'il lui donne ? C'est en nous racontant, dès les premiers chapitres, cette première faute de l'homme, qui introduit le crime sur la terre, qui le bannit du ciel, et lui et ses enfans. Quelle autre fonction lui donne-t-il alors que celle d'écraser la tête du serpent, d'effacer cette tache odieuse à la Divinité, de réparer le crime et de rétablir l'homme dans ses droits ? Cette promesse est faite au premier homme, et elle

le console ; elle est renouvellée aux patriarches, et leurs vœux se tournent vers l'instant qui la doit accomplir. Elle est faite pour des temps éloignés dans l'avenir ; bien des siècles s'écouleront encore avant qu'elle soit remplie. Cependant les patriarches meurent et se succèdent, et leurs derniers soupirs se portent en mourant vers le libérateur qu'ils vont attendre dans la région des morts. C'est dans l'instant même où Jacob se prépare à descendre au tombeau, c'est en fixant l'époque encore si éloignée du Messie, que Moïse met dans la bouche du saint patriarche ces paroles si remarquables : Seigneur, je vais attendre le salut d'Israël : *Salutare tuum expectabo, Domine.* (*Genès. chap.* 49, *vers.* 18). C'est encore au milieu d'une prophétie tout aussi étonnante, c'est dans l'instant où le fils de Béor annonce les victoires de Juda, et les révolutions qui pendant une longue suite de siècles, doivent précéder l'étoile de Jacob, que Moïse nous représente le prophète s'écriant : Je le verrai cet envoyé du ciel, mais non pas à présent ; je le verrai, mais il est encore loin. *Videbò eum ; sed non modò ; intuebor illum, sed non propè.* (*Numer. chap.* 24, *vers.* 17).

Je le demande ici : comment Moïse a-t-il pu se flatter de persuader à son peuple que les patriarches et les prophètes attendroient et verroient le Messie après leur mort, si ce peu-

ple n'étoit pas persuadé comme nous que l'ame ne meurt point ? Je le demande encore : si le Messie est attendu dans la région des morts, quel est donc le grand intérêt qui l'appèle au milieu d'eux, s'il ne vient leur apprendre que le grand crime du genre humain est expié, que les portes du ciel sont ouvertes, que leurs vœux sont remplis ?

Je le sais, les Juifs charnels ont cru que ce Messie viendroit faire régner Israël sur les peuples et les rois de ce monde; mais les Juifs, tout charnels qu'ils étoient, ne pouvoient ignorer que les anciens patriarches attendoient aussi ce libérateur dans un autre monde, ils croyoient donc aussi, ils apprénoient au moins dans les livres de Moïse, que l'homme ne meurt pas tout entier, que l'ame des patriarches et des anciens justes étoit encore vivante.

Ce Messie d'ailleurs qu'ils se représentoient comme venant leur assurer l'empire de la terre, comme nos conquérans et nos triomphateurs, étoit-ce sous ces traits que Moïse le leur avoit prédit ? Etoit-ce là l'objet de la mission qu'il lui donnoit ? Non, la gloire du Christ sera d'avoir vaincu l'enfer et le péché, d'avoir réconcilié la terre avec les cieux. C'est là ce que Moïse se hâte d'annoncer dans l'instant où il vient de m'apprendre quelle faute a introduit le péché dans ce monde. Il me montre le ciel fermé à l'homme par sa rebellion, et aussitôt il pro-

phétise le Messie qui doit rouvrir le ciel en réparant la chute et la rebellion de l'homme.

Pour prévenir l'erreur qui me feroit confondre ce Messie et son empire avec l'empire de Juda sur les rois de la terre, il m'annonce au contraire qu'il naîtra des enfans de Juda ; que l'instant de sa naissance sera précisément celui où le sceptre sortira de Juda. (*Genès.*, *chap.* 49, *vers.* 10). Il me le dit bien plus distinctement encore par la bouche du prophète qui voit sortir l'étoile de Jacob. Crainte qu'Israël ne voie dans cette étoile l'augure d'un empire terrestre : hélas ! s'écrie-t-il, quels sont ceux qui vivront dans ces temps ? *Des trirèmes armées en Italie, porteront sur les flots une nation lointaine, elle triomphera des Assyriens, elle ravagera Israël, et finira par périr elle-même* (1). Je ne puis m'empêcher de l'observer ici en passant : toute cette philosophie ennemie de la révélation, tous les argumens des Freret, des Voltaire, des Diderot, des Jean-Jacques viennent se briser contre ce seul verset de Moïse, contre une prophétie que l'ignorance la plus crasse de l'histoire et de nos livres saints peut seul supposer ajoutée après coup, et qui cepen-

(1) *Heu, qui victurus est, quando ista faciet Deus! Venient in trieribus de Italiâ, superabunt Assyrios, vastabuntque Hæbreos, et ad extremum etiam ipsi peribunt.* (Num. 24, v. 23 et 24.)

dant plus de quatorze siècles avant l'événement, et lorsque Rome encore n'existoit pas, et lorsque l'Italie n'étoit encore qu'un point ignoré sur le globe, montre déjà les flottes des Romains, annonce les victoires des Césars, voit l'Assyrie domptée par les Italiens, la Judée cédant à leur puissance, et ces triomphateurs superbes disparoissant eux-mêmes.

Mais notre objet doit être en ce moment de réfléchir combien Moïse a soin d'annoncer à Juda la fin de son empire terrestre, de la fixer précisément aux jours où le Messie paroîtra. Le règne du Messie sera donc un règne spirituel; c'est donc sur les enfers qu'il remportera ses grandes victoires; c'est en ouvrant les cieux qu'il deviendra le Sauveur des patriarches, et dès-lors qu'est-ce encore que la foi de Moïse sans le dogme de l'immortalité?

Voyez enfin, lecteur, sous quels traits il annonce le Messie. C'est un nouveau prophète, nous dit-il, que Dieu suscitera dans Israël, nul appareil ne le distinguera des simples mortels. Ce n'est pas à des triomphes qu'il faut vous préparer, mais à écouter ses paroles, à suivre ses préceptes. Il parlera au nom de Dieu, et Dieu se chargera de le venger de ceux qui l'auront méprisé (1). Les voilà donc les vrais

(1) *Prophetam suscitabo eis de medio fratrum suorum similem tibi. Ponam verba mea in ore ejus, loqueturque*

caractères du Messie exprimés par Moïse. Il instruira les hommes dans les voies du salut, et Dieu nous donnera par sa bouche de nouveaux préceptes, de nouveaux moyens de sanctification. Ce sont toujours des saints et non des rois qu'on lui donne à former, ce sont toujours les cieux à conquérir. Cette foi d'Abraham, Isaac et Jacob, cet article fondamental des dogmes de Moïse transportent donc toujours Israël dans un monde nouveau, dans la région des justes. Cette foi, cette loi de Moïse est donc nulle sans l'immortalité. Cette immortalité, loin d'être inconnue aux Israélites, est donc toujours présente à leur esprit, puisque toujours Moïse leur rappele des objets qui la supposent, et qui sans elle ne sauroient exister.

Je ne sais plus, lecteur, ce que vous appelerez démonstration, si votre esprit hésite encore sur une vérité que tant de preuves nous rendent évidente. Cependant supposons à présent que les livres du saint législateur d'Israël ne nous fournissent aucune de ces preuves, en sera-t-il plus vrai que les juifs n'ont appris à connoître le dogme de l'immortalité que dans le temps de leur captivité à Babylone? Je ne puis m'empêcher de le dire; malgré toute la

---

ad eos omnia quæ præcepero illi. Qui autem verba ejus, quæ loquetur in nomine meo, audire noluerit, ego ultor existam. (Deut. c. 18, v. 18 et 19.)

modération que peuvent inspirer les égards dus peut-être à un homme trop fameux : de tous les mensonges que l'histoire pourra reprocher à Voltaire, il n'en est pas un seul dont la fausseté soit plus révoltante et plus mal combinée.

Personne encore, personne que je sache, ne s'est avisé de nous dire que l'immortalité fut un dogme inconnu à l'Egypte. Elle lui doit, suivant Voltaire même, les plus antiques et les plus étonnans de tous ces monumens, elle lui doit cet art ignoré de nos jours de préserver de la corruption jusques à la dépouille de l'homme, de rendre des cadavres aussi durables que des pyramides ; il seroit même certain, suivant ce sage, que *tous les mystères Egyptiens annonçoient une vie future.* (*Essai sur les mœurs et l'esprit des Nations, tom.* 1, *préf. art. de l'Egypte, etc.*). Et nous pourrions croire qu'un peuple dont l'Egypte a été le berceau, un peuple dont le chef avoit été lui-même initié à tous les mystères, élevé dans toutes les sciences de l'Egypte, un peuple qui depuis Jacob jusqu'à Moïse, c'est-à-dire au moins pendant plus de deux siècles, n'avoit habité que l'Egypte, nous pourrions croire, dis-je, que ce peuple avoit quitté l'Egypte en ignorant encore le dogme le plus cher et le plus général, le plus commun parmi les Egyptiens ? Quelques années d'oppression et de captivité à Babylone,

auroient suffi pour le faire adopter, ce même dogme des Israélites, qui haïssoient, qui détestoient et les Dieux et les prêtres de Babylone; et ces mêmes Israélites, long-temps honorés à la cour des Pharaon, en mémoire de Joseph, et Joseph lui-même, et ses enfans élevés dans cette cour, et tout ce peuple enfin qui témoigne si hautement ses regrets pour les Dieux de l'Egypte, n'auroit pas même entendu parler en Egypte du ciel et des enfers, ou de l'*amenthès* des Egyptiens! Autant vaudroit nous dire qu'au milieu des chrétiens même, ils ignorent encore qu'il est pour nous une vie future.

Quelle preuve aurons-nous donc pour les Egyptiens, que l'histoire ne nous fournisse pour les Israélites; c'est le même respect pour les morts; c'est le même empressement dans Jacob et Joseph pour être déposés dans le tombeau de leurs pères; de la part des enfans, c'est le même art, le même soin pour préserver de la corruption les dépouilles de leurs saints patriarches, qu'ils transportent avec eux dans la terre promise. Mais s'il est impossible qu'ils l'ignorent, ce dogme, tandis qu'ils vivent en Egypte, comment l'oublieront-ils, et combien de nouveaux moyens n'auront-ils pas de le connoître, quand ils habiteront les champs de Canaan? Ils seront entourés de Moab, d'Amalec, de Tyr et de Sidon, de nations qui toutes croient, aussi bien que l'Egypte, à une vie future; qui ont pour la

plupart leurs devins, ou ces hommes qui évoquent les ames, et se disent en commerce avec elles. Nous dirons davantage, nous défierons Voltaire et ses adeptes, de montrer dans ces temps reculés, une seule nation sur la terre, un seul homme qui eût encore pensé à révoquer en doute cette immortalité; par quel étrange privilége le peuple d'Israël l'auroit-il ignorée.

Je n'aurois pas d'autre réponse à faire à vos prétentions, qu'elles seroient pour moi absurdes, incroyables. Mais de toutes les preuves que nous pourrions vous opposer encore, choisissons la plus simple; elle est en même temps la plus frappante et la plus invincible. Vous me dites que la captivité de Babylone, postérieure à Moïse de plus de huit cents ans, est l'époque où les Juifs, pour la première fois, apprirent à connoître le dogme de l'immortalité : je consulte et les faits et les livres des Juifs, qui précédèrent incontestablement de plusieurs siècles cette captivité, et je vous montrerai ce même dogme non seulement connu, mais soutenu chez eux, nourri, entretenu, développé par la tradition la plus suivie, la plus constante; je vous défierai de montrer sur la terre une seule nation qui en ait des notions plus claires, plus distinctes, plus nobles, plus sublimes.

Moïse n'étoit plus, mais Israël étoit encore gouvernée par ses juges, et Samuel venoit de naître environ cinq cents ans avant l'époque

assignée par Voltaire, comme celle des premières idées d'une vie à venir chez les Israélites; et cependant lisons le cantique de louanges et d'actions de graces par lequel la mère de Samuel célèbre la naissance de son fils. Nous y verrons un Dieu vengeur des saints, *un Dieu qui tonnera un jour dans les cieux, pour appeler la terre au jugement, et assurer l'empire de son Christ* (1). Et nous prierons Voltaire de nous dire comment l'idée d'un jugement universel se trouve chez un peuple qui n'auroit pas eu celle de l'immortalité. A la mort de ce même Samuel, nous verrons le premier roi des Juifs évoquer l'ame de ce prophète, et ce sera encore au sage de Ferney à nous apprendre comment ceux qui ignorent que les ames subsistent au-delà du tombeau, peuvent les évoquer et les interroger sur l'avenir. (*Livre des Rois*, I, c. 28.).

Nous prendrons ensuite ce livre des cantiques, que les Israélites avoient sans cesse dans la bouche, ces pseaumes qu'ils tenoient de David, le second de leurs rois, antérieur encore de quatre siècles à la captivité de Babylone, ces pseaumes

(1) *Pedes sanctorum suorum servabit, et impii in tenebris conticescent.... Dominum formidabunt adversarii ejus, et super ipsos in cœlis tonabit Dominus : judicabit fines terræ, et dabit imperium regi suo, et sublimabit cornu Christi sui,* (Lib. reg. I, c. 2, v. 9 et 10.)

que les Juifs répétoient dans leurs chœurs, dans toutes les fêtes de Juda. Dès le premier cantique, nous verrons le prophète célébrer le bonheur de celui qui ne marcha jamais dans la voie de l'impie, lui annoncer qu'un jour il ressuscitera dans l'assemblée des justes, et que l'impie ne partagera point la gloire de sa résurrection (1). Ici nous apprendrons de lui quel est l'homme *qui sera un jour admis dans les tabernacles de la Jérusalem céleste* (*ps.* 14); là il soupirera après l'instant qui doit l'unir à Dieu, *comme le cerf soupire après la source qui étanche sa soif* (*ps.* 41). Ailleurs vous l'entendrez s'écrier: *O! qu'elle est précieuse devant le Seigneur, la mort des saints!* (*ps.* 115). Ailleurs nous apprendrons de lui à expier nos antiques erreurs par la méditation assidue *des années éternelles* (*ps.* 76). Tantôt nous le verrons envisager la mort et ses ravages; mais assuré qu'un Dieu *ne le laissera pas dans les enfers;* mais ne connoissant point d'autre bonheur, et *n'en voulant point d'autre que celui d'habiter avec son Dieu.* Tantôt il vous dira que les vrais

---

(1) *Non sic impii, non sic.... ideo non resurgent impii in judicio : neque peccatores in concilio justorum..... et iter peccatorum peribit* (*Ps.* 1). Notez que le prophète ne veut pas dire ici que l'impie ne ressuscitera pas; mais que sa résurrection ne le mettra pas dans l'assemblée des justes; ce qui se voit par bien d'autres textes des pseaumes.

malheurs de l'impie l'attendent à la mort; que les justes au contraire ne mourrent que pour aller jouir de la présence de leur Dieu; qu'il est lui-même attendu par ces justes, pour être le témoin et le compagnon de leur gloire, de leur bonheur; et que le plus ardent de ses vœux est que son ame sorte de la prison de son corps pour jouir de la liberté des justes (1). Et ce sera encore à Voltaire à nous expliquer comment on peut ainsi célébrer la mort et la résurrection des justes, soupirer après l'instant qui délivre notre ame de sa captivité, et la réunit à Dieu; comment on peut voir les vrais maux de l'impie et le bonheur du juste commencer à la mort; comment on s'accoutume à méditer les années éternelles, sans avoir une idée de ces mêmes années, de cette vie nouvelle, de ce bonheur des saints; comment les Juifs ont pu avoir sans cesse dans la bouche ces mêmes vœux et ces mêmes cantiques, sans apprendre qu'il est une

---

(1) *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus*. Ps. 115. *Cogitavi dies antiquos, et annos æternos in mente habui*. Ps. 76. *Quoniam non derelinques animam meam in inferno*. Ps. 15. *Unam petii à Domino; hanc requiram, ut inhabitem in domo Domini..... Credo videre bona Domini in terra viventium*. Ps. 26. *Virum injustum mala capient in interitu..... et habitabunt recti cum vultu tuo*. Ps. 139. *Educ de custodia animam meam ..... me expectant justi donec retribuas mihi*. Ps. 141.

autre vie pour les bons, et une autre vie pour les méchans; ou plutôt nous vous demanderons comment il est possible que celui qui les a étudiés, ces cantiques, qui les avoit chantés avec nous dans nos temples, qui les relit, les juge, les commente, pousse l'effronterie jusqu'à vouloir qu'un peuple, de qui nous les tenons, qui les chantoit deux mille sept cents ans avant nous, et quatre siècles avant cette captivité de Babylone, ait ignoré un dogme dont ses chants nous retracent sans cesse la mémoire.

Des leçons de David si je viens à celles de Salomon, qui lui succède sur le trône de Juda, ce même dogme se retrouve, et souvent et toujours fortement exprimé dans ses proverbes, et dans ce livre de l'Ecclésiaste dont Voltaire lui-même le reconnoît auteur. C'est un Dieu irrité qui attend les impies à l'heure de la mort, pour en faire *le jouet de ses dérisions et de ses terribles sarcasmes;* c'est cette heure de la mort au contraire qui *délivre les justes de toute crainte*, *qui les fait reposer dans le sein de l'Eternel*, *et les met en possession de l'abondance et du bonheur.* C'est encore l'impie à qui toutes ces richesses deviennent inutiles au jour des vengeances, et qui meurt sans espoir, tandis que la mort même est remplie d'espérance pour le juste. C'est ce roi si célèbre par la splendeur de son trône, qui m'exhorte à penser à ce temps où nous serons forcés de reconnoître en-

fin la vanité de toute chose, et qui me dit: Apprends que Dieu un jour t'appellera devant son tribunal, pour juger de tes œuvres sans exception, soit bonnes, soit mauvaises. Apprends que la poussière reviendra à la terre d'où elle étoit sortie, et que ton esprit retournera au Dieu qui te l'avoit donné (1).

Ces leçons ne sont pas équivoques; elles ne seront pas renouvelées avec moins de force par ce prophète si célèbre sous Ozias, Achas, Ezéchias et Manassès. Les morts vivront encore, dira-t-il à Juda, au nom de son Dieu; *les morts vivront encore, et mes saints dont tu as versé le sang ressusciteront*. Au nom du même Dieu, il m'apprendra que le *ver des méchans ne mourra pas, que le feu qui les brûle ne s'éteindra jamais*. Il me demandera si j'ose me

(1) *In interitu vestro ridebo vos et subsannabo vos.... Qui autem me audierit absque timore requiescet, et abundantia perfruetur, timore malorum sublato.* (Prov. c. 1, v. 26 et 31.)

Non proderunt divitiæ in die ultionis..... Mortuo homine impio, nulla erit ultra spes..... Sperat justus in morte sua. (Prov. c. 11, v. 14 et 28.)

Scito quod pro omnibus his adducet te Deus in judicium.. Revertatur pulvis in terram suam, unde erat, et spiritus ad Deum, qui dedit illum..... Cuncta quæ fient adducet Deus in judicium, pro omni errato, sive bonum, sive malum illud sit. (Eccles. c. 11 et 12.)

flatter de pouvoir *supporter ces flammes dévorantes, et habiter ces brâsiers éternels* (1).

O vous qui accusez les rois et les prophètes, et le peuple d'Israël d'ignorer le sort du juste dans le ciel, et celui du méchant dans les enfers, et l'existence du méchant et du juste après la mort, montrez-nous donc ailleurs, et chez les nations les plus célèbres de la terre, des notions plus claires, plus distinctes de cet esprit qui vole vers son Dieu, quand le corps est rendu à la terre; de cette réunion nouvelle du corps et de l'esprit, au grand jour du Seigneur et de ses jugemens; de ce séjour céleste où un Dieu fait lui-même le bonheur de ses saints; de ce lieu de ténèbres et d'horreur, où le méchant expie ses forfaits dans des feux dévorans. Non, les champs élisiens n'approchent pas des cieux, ni le Tartare de l'enfer des prophètes; ni vos transmigrations indiennes, grecques ou égyptiennes, de la résurrection des saints et des pécheurs. Ce ne sont pas ici vos sages qui disputent, qui contestent, qui hésitent sans cesse; ce ne sont pas vos prêtres d'Isis ou d'Eleusine, qui

(1) *Vivent mortui tui, et interfecti mei resurgent.* (Isaïe, c. 26, v. 19.) *Vermis eorum non moritur, et ignis eorum non extinguetur.* (Id. c. 56, v. 24.) *Quis ex vobis poterit habitare cùm igne devorante. Quis habitabit ex vobis cùm ardoribus sempiternis.* (Id. c. 33, v. 14.)

ne dévoilent qu'en tremblant leurs mystères : c'est en face de tout Israël que ces grandes vérités sont annoncées ; c'est dans ses chants qu'il les célébrera ; c'est dans ses fastes, dans ses livres nationaux qu'elles sont consignées. On ne craint pas de les lui révéler, son vrai crime seroit de ne pas les méditer et de les oublier.

L'histoire de ses prophètes les lui retracera, comme leurs chants et leurs préceptes. Pourra-t-il bien douter de cette vie future, dont vous prétendez qu'il n'avoit point d'idée, quand il verra Elie s'enlever dans les cieux, pour ne retourner auprès des mortels que lorsqu'ils faudra les préparer au plus solennel et au plus terrible des jugemens ? Quand il verra les morts sur le tombeau d'Ezéchiel, éprouver encore le pouvoir du prophète, et recouvrer la vie, ces résurrections particulières ne seront-elles pas pour lui autant d'images d'une résurrection universelle ? Pourra-t-il bien douter que ses justes, ses patriarches ne vivent au-delà du tombeau, quand il saura que leur nom seul ou leurs prières suffisent pour appaiser la colère de Dieu, et que ses plus terribles menaces sont de ne se laisser toucher ni par Moïse, ni par Samuel (1) ?

---

(1) *Protegam urbem hanc propter me, et propter David servum meum.* (4 lib. reg. c. 19, v. 14 ; item, 3 l. c. 11, etc.) *Si steterint Moyses et Samuel coram me, non est*

Les preuves s'accumulent, vous le voyez, lecteur; celles que je vous cite sont toutes antérieures à l'époque choisie par Voltaire; elles vous montrent dans Juda la tradition constante d'un dogme qu'il prétend ignoré dans Juda; il les vit comme nous dans les livres de ce peuple; mais quelle preuve peut faire rétracter à Voltaire le mensonge lié avec l'impiété? et quel abus extrême ne fait-il pas de son esprit lorsque la vérité le presse trop vivement? Il a bien osé dire que les livres de Job, ces livres si anciens dans le canon des Juifs, et dont l'antiquité l'embarrasse, il a bien osé dire que ces livres de Job ne faisoient pas mention de l'immortalité. Il a vu ces paroles si expressives, si formelles. « Oh! » qui me donnera que mes discours soient gravés sur la pierre ou sur l'airain! Je sais que » mon Rédempteur vit, et qu'au dernier jour » je ressusciterai; que je serai encore entouré » de ma peau, et que dans cette chair je verrai » mon Dieu; que je le verrai, moi, de mes » propres yeux et non des yeux d'un autre. Cet » espoir repose dans mon sein (1). » Il a lu ces

anima mea ad populum istum, ejice illos à facie meá, et egrediantur. (Jér. c. 15, v. 1.).

(1) *Quis mihi tribuat ut scribantur sermones mei? Quis mihi det ut exarentur in libro stylo ferreo, vel plumbi laminâ; vel celte sculpantur in silice? Scio quod Redemptor meus vivit, et in novissimo die de terrâ surrecturus sum: et rursum circumdabor pelle meâ, et in carne*

paroles, et qu'a-t-il répondu? Que Job ne pensoit pas à la résurrection, à l'immortalité, en écrivant ces mots; que tout ce qu'il veut dire c'est qu'il espère se relever un jour de son fumier, et guérir de sa lèpre. (*V. Dict. philos. art.* Job). Vous êtes révolté, vous montrez aux faux sages une foule de textes auxquels cet insipide subterfuge ne sauroit s'appliquer; vous voulez au moins le forcer à lire encore ce texte: « Croyez-vous bien que l'homme une fois mort » puisse revivre? Depuis que je respire, c'est-là » mon espérance; j'attends mon changement. » Vous m'appellerez, ô mon Dieu! et je vous » répondrai; vous tendrez alors une main pro» pice à celui qui est votre ouvrage. » (*Job, c.* 14, *vers.* 14 *et* 15). Voltaire a lu comme vous cette profession de foi, et il a continué à publier que ni Job ni les Juifs ne croyoient à l'immortalité avant la captivité de Babylone.

J'ai vu de ses disciples tout aussi opiniâtres que leur maître. Ce n'est pas pour ces sortes de gens qu'il faut écrire; la crainte et la haine de la vérité, l'intérêt du mensonge les aveugle. L'astre du jour ne brille pas pour eux en plein midi. Mais j'ai vu des hommes égarés par Voltaire, quoiqu'attachés à la vérité; et c'est pour

---

meâ videbo Deum meum, quem visurus sum ego ipse, et oculi mei conspecturi sunt et non alius. Reposita est hæc spes in sinu meo. (Job, c. 19, etc.)

ceux-là que j'ai cru devoir entrer dans les détails de cette dissertation. Vous qui en avez vu les preuves multipliées, j'espère au moins, lecteur, que vous ne direz plus qu'un dogme aussi intéressant et aussi essentiel à la morale, fût inconnu aux prophètes, aux Juifs et à leur saint législateur jusqu'au temps de leur captivité à Babylone. Ce n'est pas dans la ville de prostitution, dont ils avoient subi le joug, dont ils ne peuvent que détester l'orgueil, la corruption, les prêtres et les Dieux, qu'il leur seroit devenu précieux, ce dogme primitif. Ce n'est pas à l'école des sages et des prêtres de Baal qu'ils pouvoient le devoir; la source est trop impure, elle leur fut toujours trop odieuse pour aller y puiser les fondemens de toute sainteté et de toute justice. C'est dans leurs livres même, c'est à leur propre école, à celle de tous leurs patriarches et de leurs fondateurs qu'ils devoient cette doctrine de l'immortalité, ce dogme aussi ancien dans Israël que sa foi et son culte. Toute leur espérance le suppose, toute leur religion le démontre, tous leurs prophètes le développent, ou du moins le rappellent. Laissons donc là comme eux et Babylone et ses faux sages. Profitons des leçons de Moïse et des prophètes; au lieu de jalouser bassement leur gloire et leurs triomphes sur toute la sagesse de l'antique philosophie, détestons le menteur impudent qui ne cesse de les calomnier; que leur foi ne serve

qu'à confirmer la nôtre sur ce dogme si cher à la vraie morale, sur cette vie future, le véritable espoir de la vertu; et si vous le pouvez, reprenez sans dégoût les leçons anti-morales de la plus détestable philosophie.

LETTRE LXX.

Le Chevalier à la Baronne.

Vous voilà donc, Madame, bien inquiète sur le petit Emile. Monsieur son oncle et M. le curé ont prévenu son enfance. Il a trop mal reçu vos premières leçons pour espérer que nous puissions jamais éteindre en lui le préjugé. Je conviens avec vous que ces premières impressions ne sont point à mépriser; mais le moyen qu'un enfant en province n'apprenne pas d'abord le catéchisme de son curé? Nous n'en sommes pas encore au point de l'empêcher partout; il en est même peu, et très-peu dans Paris, qui n'aient commencé par ce catéchisme trop différent du nôtre, pour les voir se combiner tous les deux dans une même tête.

Cependant que cela ne vous effraie pas. Emile aura un jour quinze à dix-huit ans; le temps de le lancer dans la capitale arrivera; nous saurons ici lui procurer d'assez bonnes connoissances;

laissez alors faire nos sages et leurs disciples. Je vous réponds qu'Emile n'aura pas besoin de plus de quinze jours pour s'ériger en petit philosophe. J'en connois tant ici qui le sont devenus en moins de temps, qu'en vérité l'air seul qu'on y respire me sembleroit suffire pour la métamorphose.

Elle est un peu plus difficile, pour vous, Madame. Vos scrupules et vos terreurs renaissent; l'idée du petit Berne revient encore. Je m'y attendois bien; malgré toute cette sagacité que vous avez montrée dans la solution de nos premiers problêmes, j'aurois été surpris de ne pas vous trouver un peu embarrassée pour les autres. Nous en avons plus d'un qui tourmentent encore les adeptes les plus consommés. Il n'est pas dit ailleurs que vous deviez, à vous seule, expliquer toutes nos énigmes. L'essentiel est que toutes ces mystérieuses obscurités ne fassent qu'ajouter au desir de les approfondir, ne vous éloignent pas de notre école, ne vous empêchent pas de continuer à étudier nos maîtres. Je vois avec plaisir que c'est-là le parti que vous prenez en m'exhortant à continuer nos leçons. Je vois surtout avec admiration cette sagacité qui vous fait concevoir que l'ensemble de nos problêmes philosophiques, pourroit bien éclaircir ce qu'ils ont chacun en particulier de moins lumineux, de plus inconcevable. Je vais donc continuer à vous les exposer un à un; vous en

ferez ensuite la collection vous-même; j'espère bien qu'avant d'arriver au dernier, vous aurez découvert le moyen de leur ôter à tous ce qu'ils ont de plus mystérieux.

Celui qui doit faire l'objet de cette lettre est bien intéressant, Madame. Vous allez voir qu'il roule sur un article essentiel en morale, sur celui que nos sages semblent avoir traité à l'envi avec le plus de soin, et sur lequel pourtant les opinions ne sont ou ne paroissent ni le moins nombreuses, ni le moins diamétralement opposées. Il s'agit des passions, de ces mêmes passions impitoyablement, universellement proscrites par le préjugé, mais qui trouvent chez nous autant d'apologistes au moins que d'antagonistes. Ces passions, l'orgueil, la colère, la haine, la vengeance, l'ambition, l'avarice, toutes en général sont-elles bonnes en elles-mêmes? Sont-elles innocentes, utiles, naturelles? Sont-elles la vraie source du bonheur et des grandes vertus? Ou bien seroient-elles mauvaises, nuisibles, très-coupables, et la cause des vices, des crimes, des forfaits? Faut-il les réprimer, faut-il les suivre et les prendre pour guide, quand on veut mériter le nom de vertueux? Voilà, Madame, l'état de la question. Je prévois tout l'étonnement qu'elle vous causeroit, si nos premiers problêmes ne vous avoient déjà montré tant d'autres objets sur lesquels la province ne s'avise guère de contester, et qui ne sont pas à

beaucoup près chez nous traités d'une manière si uniforme. Mais aujourd'hui vous devez bien au moins vous attendre que nous aurons ici des philosophes plaidant pour les passions, et des philosophes plaidant contre les passions, que nous aurons au moins et la première et la seconde colonne. Nous en aurons même quelques autres, comme vous l'allez voir. Commençons par l'exposition claire et nette du problême; exposons-en bien toutes les parties. Vous passerez ensuite à nos colonnes, c'est-à-dire à nos preuves.

VIIe. PROBLÈME PHILOSOPHIQUE.

Septième Enigme.

1°. Les passions sont bonnes, très-utiles.

2°. Les passions sont mauvaises, très-nuisibles.

3°. Les passions ne sont ni bonnes, ni mauvaises, ni utiles, ni nuisibles.

4°. Les passions sont bonnes et mauvaises.

Des sages plaident pour, des sages plaident contre; d'autres sages ne plaident ici ni pour, ni contre; d'autre sages, enfin, plaident sur les passions, tantôt pour, tantôt contre, comme on va le prouver. Nous demandons, comme dans les problêmes précédens, que nos adeptes, instruits de tant d'opinions diverses, n'en fassent qu'une seule.

Philosophes plaidant pour les passions.

« Loin de nous les pédans épris d'une fausse » idée de perfection ! Rien de plus dangereux » dans un état que ces moralistes déclamateurs, » sans esprit, qui, concentrés dans une petite » sphère d'idées, répètent continuellement ce » qu'ils ont entendu dire à leurs mies, recom- » mandent sans cesse la modération dans les » desirs, et veulent dans tous les cœurs anéan- » tir les passions. Ils ne sentent pas que leurs » préceptes utiles à quelques particuliers, dans » certaines circonstances, seroient la ruine des » états qui les adopteroient.... La sublime vertu » et la sagesse éclairée, sont une assez belle » production de ces passions qu'on appelle fo- » lie.... Dans les occasions délicates, ce sont les » passions qui, volant au secours des grands » hommes, peuvent leur inspirer ce qu'il y a » de mieux à dire et à faire. Ce sont les passions » qui fixant fortement notre esprit sur l'objet » de nos desirs, nous le font considérer sous des » aspects inconnus aux autres hommes. Ce sont » elles seules qui nous apprennent à distinguer » l'extraordinaire de l'impossible, que les gens » sensés confondent presque toujours ensemble, » parce que n'étant point animés de passions » fortes, ces gens sensés ne sont que des hommes » médiocres.... Le livre de l'avenir ne s'ouvre » jamais que pour l'homme passionné..... On

Philosophes plaidant contre les passions.

» Les moralistes qui invitent les hommes à » suivre leurs passions, ressemblent à ces mé» decins qui permettent à leurs malades déses» pérés de satisfaire leurs appétits les plus nui» sibles.... La médecine avec la morale doivent » suffire pour convaincre celui qui s'aime vé» ritablement, et qui veut se procurer une exis» tence heureuse, qu'il doit, pour son propre » intérêt, résister fortement aux penchans dont » tout lui montre le danger. » (*Morale universelle*, §. 5, *c.* 8.) « La passion falsifie tellement » les objets, que lorsqu'elle n'est plus, la vé» rité a encore bien de la peine à percer. L'esprit » a été tellement affecté, que l'impression sub» siste long-temps après la cause qui l'affecta. Il » ne juge jamais que sur les objets qui lui sont » offerts; et la passion est un sophiste adroit qui » lui cache tout ce qui la condamne, qui lui » présente dans un jour séduisant tout ce qu'elle » veut lui faire goûter. Le mensonge une fois » découvert, elle a mille raisonnemens pour » l'autoriser de nouveau; et triomphant de l'es» prit rebelle, jusque dans ses derniers retran» chemens, elle ajoute à sa défaite la honte d'un » inutile combat. » (*Robinet, de la Nature, t.* I, *c.* 8.) « Les passions offusquent les lumières » de la raison, l'illusion est leur effet nécessaire. » (*J. J. Rousseau, Nouvelle Héloïse*) « Les pas-

» homme d'une imagination emportée de mo-
» dérer ses desirs, c'est lui conseiller de chan-
» ger son organisation; c'est ordonner à son
» sang de couler plus lentement. Dire à un
» homme de renoncer à ses habitudes, c'est vou-
» loir qu'un citoyen accoutumé à se vêtir, con-
» sente à marcher nud. Autant vaudroit-il lui
» dire de changer les traits de son visage. »
(*Syst. Nat.*, t. 1, c. 7.)

« Les moralistes déclament d'ordinaire avec
» force contre les passions, et ne se lassent pas
» de vanter la raison. Je ne craindrai pas d'a-
» vancer qu'au contraire ce sont nos passions
» qui sont innocentes, et notre raison qui est
» coupable.... On se récrie beaucoup contre les
» passions, et c'est la raison qui est en défaut. »
(*Touss. les Mœurs*, *part.* 1, *c.* 2, §. 4.)

Voilà, Madame, une partie de notre pro-
blème assez bien exposée. Voilà bien d'un côté
les ennemis des passions érigés en pédans sans
esprit, et de l'autre les amis des passions don-
nés pour de très-ignorans médecins. Voilà les
passions sources de la lumière, et les passions
causes de nos ténèbres; les passions qui sou-
tiennent les empires, et les passions qui les ren-
versent, les passions qui forment les génies, et
qui ne se trouvent que chez des hommes d'une
raison bien lente; les passions fortes qui font

» du ciel une raison assez vigoureuse pour ré-
» sister à l'incendie de ses sens. (*Philos. nat.* *t.* 3, *p.* 208.) « La créature sensible et raison-
» nable peut toujours maîtriser ses affections
» vicieuses, quelque puissantes qu'elles soient. »
(*Essai sur le Mérite*, §. 3.) « Mettre l'ordre
» et la règle dans ses passions; voilà ce qu'on
» appelle le sommaire de la sagesse humaine. »
» (*Emile*, *l.* 4.)

« Ce sont les passions qui font mouvoir la
» terre, et qui la bouleversent.... Mais lorsque
» le désordre est à son comble, la raison paroît
» et l'équilibre est rétabli entre nos facultés....
» La raison, quand on l'écoute, nous rend tou-
» jours meilleurs; et les passions, quand on en
» abuse, toujours misérables. » (*Philos. Nat.* *t.* 3, *p.* 120, etc.)

---

notre bonheur, et les passions fortes qui ne sont pour nous qu'un funeste présent; les passions toujours invincibles, et les passions que l'homme peut toujours vaincre: voilà bien les passions que l'on ne peut anéantir sans faire de l'homme un automate, et les passions qu'il faut anéantir pour faire de l'homme un parfait philosophe; les passions enfin qui ne font rien, et les passions qui bouleversent tout.

Souvenez-vous, Madame, du parti que vous avez pris. Je conçois qu'il peut vous devenir

très-nécessaire en ce moment. Si la première partie de notre énigme a ses difficultés, ses embarras, passez à la seconde, et puis aux autres : attendez même pour l'explication que nos problèmes soient terminés. C'est de leur ensemble, et du tout, que doit résulter la lumière. Je vais donc continuer.

Philosophe ni pour ni contre.

« On peut distinguer les passions en deux » classes, passions de desirs et passions d'aversion. *Les unes et les autres, indifférentes en » elles-mêmes, ne sont par conséquent ni bonnes » ni mauvaises*, et que le simple effet de notre » sensibilité physique. » (*Traité de Mor. élém. extr. des ch.* 11 *et* 17).

Philosophe moitié pour, moitié contre.

« Il est des passions *douces et affectueuses*, » il en est de *haineuses et d'irascibles*. Les premières naissent de *l'amour de soi*, qui est toujours *bon et conforme à l'ordre*. Les autres » naissent de *l'amour-propre*, *qui n'est jamais » content, et ne sauroit l'être*. Aussi est-ce nous » seuls qui portons celles-ci dans notre cœur. » *Jamais elles n'y prennent racine que par notre faute*. (*Extr. d'Emile*, *l.* 4). Les premières sont donc toujours bonnes, et les autres toujours mauvaises.

Mais c'est peu, Madame, d'opposer des phi-

losophes à d'autres philosophes ; je voudrois à présent renverser le tableau. Ceux que vous avez vu plaider pour les passions, deviendroient leur partie adverse ; ceux qui ont plaidé contre, en prendroient la défense. Cette espèce de revirement de parties seroit assez neuf et piquant. Une seule réflexion m'empêchera de vous le montrer dans toute son étendue. Je craindrois de vous voir imaginer qu'il règne à notre école une espèce d'antipathie entre nos sages ; qu'une vraie aversion personnelle ne leur permettant pas d'être du même avis, l'un prend une opinion dès que l'autre la quitte, et la laisse au contraire dès que celui-ci la reprend. Loin de nous cependant toutes ces dissentions ! La philosophie n'eut jamais besoin pour donner à ses leçons toute la variété possible. En voulez-vous la preuve ? Diderot ne hait pas Diderot ; le sage Helvetius ne hait pas le sage Helvetius ; M. Delisle n'est pas l'ennemi de M. Delisle, ni Toussaint de Toussaint, Voltaire de Voltaire. Eh bien, vous allez voir Diderot combattant Diderot, Helvetius réfutant Helvetius, Toussaint contre Toussaint, Delisle contre Delisle, et Voltaire contre Voltaire, sans compter le Moraliste universel contre le Moraliste universel.

Diderot combattant Diderot, ou bien *Diderot à droite.*

« Sans les grandes passions, plus de sublime »

» dans les mœurs... et la vertu devient minu-
» tieuse... Les passions amorties dégradent les
» hommes extraordinaires... C'est le comble de
» la folie de se proposer la ruine des passions.
» Le beau projet que celui d'un dévot, qui se
» tourmente comme un forcené pour ne rien
» desirer, ne rien aimer, ne rien sentir, et qui
» finiroit par être un monstre, s'il réussissoit ! »
(*Pensées philos. num.* 1, 2, 3, 5).

Diderot à gauche.

Il s'en faut bien que les passions amorties dégradent les hommes extraordinaires ; car *pour preuve incontestable que la vertu domine*, j'exigerai toujours *que l'effort des passions soit* [illegible] *vrainement réprimé.* « Débarrassé des obstacles
» qui s'opposoient à ses progrès, celui qui a
» vaincu de grandes passions, peut se livrer en-
» tièrement à la vertu, et la posséder dans un
» degré plus éminent. » (*Essai sur le mérite, part.* 1, §. 4).

Helvetius à droite.

« Les passions sont plus éclairées que le bon
» sens... Qu'on examine chaque passion en par-
» ticulier, on verra que toutes sont éclairées
» sur l'objet de leur recherche ; qu'elles seules
» peuvent quelquefois apercevoir la cause des
» effets que l'ignorance attribue au hasard..... ;
» détruisez dans un homme la passion qui l'a-

» nime, vous le privez à l'instant de toutes ses » lumières. » (*De l'Esprit*, *disc.* 3, *ch.* 5, 6 *et suite*).

Helvetius à gauche.

« Les passions nous induisent en erreur, » parce qu'elles fixent toute notre attention sur » un côté de l'objet qu'elles nous présentent, et » qu'elles ne nous permettent point de le con- » sidérer sous toutes ses faces..... Elles nous » trompent encore, et nous montrent souvent » ces mêmes objets où ils n'existent pas... *L'il-* » *lusion est un effet ordinaire des passions,* » *dont la force se mesure presque toujours par* » *le degré d'aveuglement où elles nous plon-* » *gent... Toutes les passions nous frappent du* » *plus profond aveuglement.* (De l'Esprit encore, mais disc. 1, c. 2).

Troisième sage à droite.

« Il y a une chaîne d'écrivains, d'ailleurs res- » pectables, qui font un crime à l'auteur de la » nature d'avoir créé les passions dans le cœur » de l'homme, ou à l'homme passionné de sui- » vre l'instinct de la nature. C'est accuser l'Être » suprême d'une contradiction qui n'existe que » dans les détracteurs... La plupart des mora- » listes qui déclament si éloquemment contre » les passions, ressemblent à ces empiriques qui » créent des maladies nouvelles, afin d'avoir le

» droit exclusif d'en être les médecins..... Les » philosophes qui font deux classes de passions, » et qui disent que les unes sont permises, et » les autres illicites, sont également absurdes. » (*Delisle, Phil. nat.*, *t.* 3, *p.* 101 *et suite*).

Troisième sage à gauche.

Au lieu de condamner ces sages qui déclament contre les passions, suivons leur exemple, et disons nous-mêmes : « Les passions sont ces « mers terribles où les vaisseaux flottent sans » cesse au milieu des tourmentes et des orages... » Si les passions étoient les seules puissances de » l'ame, elles seroient fatales au genre humain. » Le cœur toujours déchiré par des convulsions » internes, ne goûteroit jamais de sérénité ; il » se consumeroit à force d'agir et de réagir. » Au lieu de condamner encore ses autres moralistes, qui font deux classes des passions, faisons-en nous-mêmes quatre classes. Nous les diviserons d'abord en *passions douces et en passions violentes*, ensuite en *passions vertueuses et en passions criminelles* ; et nous dirons : « Lorsque la passion dominante est *cri-* » *minelle*, elle s'amalgame avec tous les défauts » du cœur humain. Quand elle est *vertueuse*, » elle communique sa teinte à toutes les qualités » qui l'embellissent. » (*Delisle encore, même vol. et suite*).

Petite addition du même, à droite.

La raison ne fait rien sur la terre... « Elle » est cet Océan pacifique, où le navigateur ar» rêté par un calme éternel, partage l'inertie » de ses eaux, ne vit que dans l'anéantissement, » et n'existe pas même assez pour desirer de » mourir. » (*Le même*, *p.* 103).

Petite addition du même, à gauche.

La raison fait beaucoup sur la terre; car « c'est » elle qui empêche l'amour de soi de dégénérer » en amour-propre, qui établit les puissances » de l'ame, qui soumet les hommes à la loi...; » qui rend toujours meilleurs quand on l'é» coute...; qui rétablit l'équilibre quand le dé» sordre est à son comble. » (*Le même*, *mais p.* 207, 209, *etc.*).

Toussaint contre Toussaint, ou bien *Toussaint à droite.*

« Nos passions ne sont pas notre ouvrage; » nous les éprouvons dès la plus tendre enfance; » nous sentons avant de penser. Elles sont des » présens de la nature, ou pour mieux dire des » dons de Dieu. Or Dieu n'a point fait à ses » créatures des présens empoisonnés. Disons » plus : non-seulement les passions ne sont pas » mauvaises en elles-mêmes, mais elles sont » bonnes, utiles, nécessaires... Le sentiment est

» l'ame des passions ; or le sentiment ne peut » être criminel. » (*Toussaint*, *les Mœurs*, *part.* 1, *c.* 2, §. 4).

Toussaint à gauche.

La plupart des passions pèchent par *excès*, les autres par leur *objet;* or les dons de Dieu ne péchent ni par excès, ni par leur objet; donc les passions ne sont pas un don de Dieu. « Il est des passions qu'on doit *étouffer sans » ménagement;* il en est d'autres auxquelles il » faut tenir la bride un peu courte. » Or il ne faut pas étouffer sans ménagement ce qui est bon, utile, nécessaire. Il ne faudroit pas même tenir la bride un peu courte aux dons de Dieu; donc encore une fois les passions ne sont pas absolument un don de Dieu, ni même absolument bonnes, utiles, nécessaires. (*Toussaint encore, les Mœurs*, *part.* 1, *p.* 2, *c.* 1, §. 1.).

Le Moraliste universel à droite.

« Les stoïciens et beaucoup d'autres mora- » listes ont pris les passions pour des maladies » de l'ame, qu'il falloit totalement déraciner; » mais les passions ne sont pas plus des maladies » que la faim... Une philosophie fanatique est » cause que les hommes ne conviendront jamais » de rien. Pour peu qu'on veuille réfléchir, on » reconnoîtra que les passions en elles-mêmes

» ne sont ni bonnes ni mauvaises. » (*Mor. univ.* *t.* 1, §. 1, *c.* 5).

Le Moraliste universel à gauche.

Pour peu qu'on veuille définir avec moi chaque passion, on verra qu'elles sont toutes très-mauvaises. « L'ORGUEIL est une haute idée de » soi-même, accompagnée de mépris pour les » autres; *passion injuste*, qui annonce de l'*im-* » *pudence et de la sottise ; passion toujours op-* » *posée au mérite réel*; et qui nous rend *colères,* » *inquiets*, *insociables*.... L'AMBITION est l'effet » d'une vanité remuante, qui ne devroit conduire qu'à l'*exécration*... La vengeance a tou- » jours l'orgueil pour principe, et n'est propre » qu'à *éterniser les inimitiés dans ce monde*..... » L'ENVIE est le tyran acharné du mérite; *pas-* » *sion aveugle*, *et sentiment honteux*, *dont la* » *malignité*, *la méchanceté*, *la noirceur sont les* » *dignes compagnes*... L'AVARICE est une dispo- » sition *inhumaine et méprisable, incompatible* » *avec la bienfaisance.* » Et ainsi de suite pour les autres passions, à mesure que je les définis. (*Moral. univ. encore*, *mais* §. 3, *extr. des ch.* 2, 4, 6, *etc.*).

N'oublions pas ici ce Lucrèce moderne qui nous disoit tantôt que conseiller à l'homme de modérer ses desirs, de régler ses passions, c'étoit *lui conseiller de changer son organisation*, *et ordonner au sang de couler plus len-*

tement dans ses veines. Veulez-vous voir avec quel zèle, avec quelle chaleur il sait, quand il le veut, nous donner lui-même ce conseil qu'il trouvoit si absurde ? Ecoutez ces nouvelles leçons : O homme ! sois tempérant, » modéré, raisonnable ...... Ne sois point » prodigue du plaisir ..... Abstiens-toi de » ce qui peut te nuire .... Sois intelligent, sois » vertueux ». Je ne citerai pas absolument l'endroit de son ouvrage qui nous fournit ce texte ; vous seriez peut-être un peu trop surprise de voir le même homme, dans le même chapitre, tout occupé d'abord à démontrer l'absurdité, l'impossibilité, l'inutilité du précepte, et le donner ensuite lui-même avec tant de chaleur.

Je ne veux pas non plus vous faire observer que ce même Helvétius, qui voyant nos pédans sans esprit conseiller à l'homme passionné de régler ses desirs, de suivre la vertu, rit de leur bonhomie, de leur simplicité, et croit entendre un médecin qui dit à son malade : *Monsieur, n'ayez pas la fièvre*. (*De l'Esprit, discours 4, chap.* 11). Je ne veux pas, dis-je, vous faire observer que cet Helvétius n'en prétend pas moins avoir trouvé lui-même le moyen de régler les desirs de l'homme passionné, et même de changer les passions en vertus. (*De l'Esprit, voy. surtout le discours* 2).

J'aime mieux vous parler de Voltaire, et de

la manière un peu plus adroite dont ce sage s'y prend pour nous faire passer du blanc au noir. Je l'entendis souvent applaudir à celui qui, dans l'idée d'un Dieu vengeur et rémunérateur trouva le vrai moyen de mettre un frein à nos passions, *à la cupidité, aux transgressions secrettes et impunies*. (*Dieu et l'homme, chap.* 2, *et passim*). Et je crus que chez lui il n'étoit pas absolument impossible de résister à nos passions; mais j'ai vu ce grand homme revenir sur ses pas. Nos passions alors ne furent que l'ouvrage de Dieu-même, de *l'éternel demi-ourgos, dont nous recevons tout*, j'appris que vainement voudrions-nous leur résister et les dompter, que « si l'homme sans réflexion » se croit maître de tout, en y refléchissant, on » voit bien qu'on n'est maître de rien ». Je conçus encore mieux la ridiculité de tant de moralistes qui prétendent mettre un frein aux passions, quand Voltaire m'apprit que tous ces faiseurs de sermons « ressemblent à ce vieux général de » quatre-vingt-dix ans, qui ayant rencontré de » jeunes officiers qui faisoient un peu de dés- » ordre avec des filles, leur dit tout en colère : » Messieurs, est-ce là l'exemple que je vous » donne » ? (*Quest. encyclop.*, *voy. art.* CARACTÈRE et PASSIONS). Alors encore je vis toute la différence qu'il y avoit entre le sage de Ferney et nos autres philosophes. Il ne me disoit point avec ceux-là que les passions sont bonnes et

utiles, ni avec ceux-ci qu'elles sont mauvaises et nuisibles. J'observai seulement que, bonnes ou mauvaises, il est fort ridicule d'exhorter la jeunesse à ne pas les suivre, qu'à tout âge il est même impossible de les vaincre, puisqu'elles sont l'ouvrage de l'éternel demi-ourgos, puisque l'homme se flatte vainement de pouvoir la moindre chose. Je me souvins pourtant qu'il étoit autrefois un Dieu vengeur et rémunérateur dont l'idée suffisoit pour résister à ses passions dans les circonstances même les plus critiques; je crus voir dans ces leçons assez de différence et de variété pour les joindre au problême. C'est par elles aussi que nous le terminons.

S'il a pour vous, Madame, quelques difficultés, ne vous hâtez pas de le résoudre. Trop de contention fatigue nécessairement l'esprit, et souvent le révolte. Le problême dût-il rester sans solution, vous en retirerez au moins l'avantage de connoître les opinions de notre école sur un des principaux objets de la morale; et mon intention sera remplie, si cette lettre peut devenir pour vous une nouvelle preuve du zèle et du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

Observations d'un Provincial sur la lettre précédente.

En voyant nos apôtres de la philosophie moderne discuter une question aussi essentielle, en morale, que celle des passions, je devois bien m'attendre à toutes ces bévues, à toutes ces contradictions qui font en tout, partout, le caractère distinctif de leur école. Ce qui m'étonne ici, ce n'est pas Helvétius déclarant *les passions plus éclairées que le bons sens*, et faisant ensuite de ces mêmes passions le principe du *plus profond aveuglement*; ce n'est pas Diderot m'apprenant que sans les grandes *passions il n'est plus de sublime dans les mœurs*, que la vertu sans elles devient *minutieuse*, pour me dire ensuite qu'on ne peut s'élever entièrement à la vertu, *si l'effort des passions n'est souverainement réprimé*; ce n'est pas ce Toussaint qui voit dans les passions, *un don de Dieu*, et qui veut que je les *étouffe*. S'occupe qui voudra à concilier toutes ces contradictions, et toutes celles dont on vient de vous citer tant d'exemples. Je suis accoutumé à les voir se succéder sans cesse à cette étrange école, et je commence presque à les lui pardonner, comme on pardonne au voyageur une fois égaré

d'errer à l'abandon, de revenir incertain sur ses pas, de quitter, de reprendre vingt routes opposées, sans pouvoir se fixer sur celle qui le conduisoit seule au terme de ses vœux. Mais est-ce bien quand on se montre si inconséquent et si absurde, qu'il convient d'affecter un mépris souverain pour tous ceux qui refusent de s'en tenir à des leçons de cette espèce?

A qui espèrent-ils en imposer ces modernes aristarques, quand pour avoir le droit de traiter nos moralistes religieux avec un souverain mépris, et pour en faire des *pédans imbécilles, des déclamateurs sans esprit qui répètent sans cesse ce qu'ils ont entendu dire à leur mie*, ils affectent de ne pas les entendre, et de leur attribuer sur les passions une doctrine qui ne sortit jamais de l'école chrétienne? Le pédant moraliste est celui qui sans cesse régente l'univers avec toute la morgue et tout l'orgueil de nos prétendus sages; le pédant sans esprit est celui qui croit seul en avoir, qui se livre à de plattes injures, qui pense qu'on lui va accorder du génie, parce qu'il se plaît à ravager et *le bon sens*, et *les gens sensés*. Le vain déclamateur est celui qui se fait des chimères pour les combattre, et celui-là surtout qui ne s'entendant pas lui-même, se contredit sans cesse, et se croit philosophe ou sublime écrivain, quand il a arrondi quelques phrases contre ceux qu'il appelle hommes à préjugés. Que les disciples

de nos Helvétius, de nos Diderot, fassent ces réflexions, et ils verront de quel côté se trouvent les *pédans, les déclamateurs sans esprit*.

En leur laissant des armes trop dignes de leur cause, contentons-nous de leur demander dans quel moraliste chrétien, dans quelle page de l'Evangile ils ont vu tout desir, toute affection, tout sentiment, confondus avec ces passions qu'il faut anéantir ou combattre sans cesse, pour tendre à la vertu? Quand l'ont-ils donc trouvée à notre école cette doctrine imbécille, qui faisant de l'homme un être absolument passif, et le condamnant *à ne rien desirer, ne rien aimer, ne rien sentir*, finiroit par en faire *une statue, un monstre*, un être nul pour lui et pour l'état? Oui, nous les défions de trouver chez nous un seul moraliste dont les préceptes aient le moindre rapport à ces inepties, à moins qu'ils n'aient encore la noirceur de nous attribuer l'absurde quiétisme aussitôt condamné à notre école, qu'échappé de celle de l'imbécille Indous.

L'Evangile, au contraire, et la morale de tous les interprètes, sont l'école des desirs, des affections et de l'action; mais des desirs toujours vifs, toujours ardens pour la vraie, la solide vertu, des actions toujours saintes, toujours utiles à soi-même, à ses frères, à la patrie, à l'univers. L'Evangile est la loi, la seule loi qui condamne le talent enfoui comme l'abus formel des dons de Dieu, le serviteur inutile

comme le serviteur perfide, et la main qui refuse de fermer les plaies du Samaritain, comme celle de l'assassin qui les a ouvertes, et l'homme qui refuse des secours à l'indigent, comme son oppresseur. Il est la seule loi qui proscrive l'indolence du mauvais riche, comme l'activité du brigand; la seule qui les chasse tous deux loin du sein d'Abraham, qui mette le chaos entre eux et le séjour de la félicité. Et vous osez nous dire que la morale évangélique fait, du parfait chrétien, l'être dénaturé, l'être statue, l'homme inutile à lui-même et aux autres! Que celui qui a lu ces blasphêmes dans vos déclamations insensées, ouvre notre loi sainte, et chaque page lui manifestera la calomnie.

Est-ce noirceur chez vous, ou bien est-ce la faute d'une intelligence trop bornée, qui vous empêche de saisir nos leçons quand vous entendez nos anathêmes contre les passions? Mais quel homme, quel enfant même, fût-il le plus bouché, s'imagina jamais que nous cherchons à éteindre dans lui tout sentiment, tout desir, toute affection, toute activité, lorsque nous l'exhortons à régler ses desirs, à modérer ses passions, ou même à les anéantir? Quel homme a jamais cru qu'on lui fît un crime d'un amour légitime pour ses enfans, ses frères, son épouse, lorsqu'on lui défendoit de nourrir dans son cœur les feux d'une passion aveugle, adultère, incestueuse? Quel homme avoit jamais soup-

çonné avant vous, que proscrire l'ambition, l'avarice, l'orgueil, c'étoit nous faire un crime de tout soin domestique pour acquérir ou conserver une fortune honnête, et de tout sentiment noble et relevé? Que s'interdire d'agir pour la vengeance, c'étoit nous interdire d'agir pour la justice et pour la bienfaisance? Un esprit vétilleux, et la mauvaise foi disputant sur les mots, peuvent seuls intenter au moraliste religieux un reproche de cette espèce. Mais puisque c'est toujours faute de nous entendre, ou par affectation de ne pas comprendre nos leçons, que vous calomniez notre doctrine, nous la mettrons ici sous vos yeux dans toute sa clarté. Si vous vous refusez encore à la lumière, souffrez que nous n'ayons pour vos reproches que le profond mépris, et tout le dédain qu'ils méritent.

Parmi nos moralistes religieux, il en est qui, suivant l'usage peu sévère de nos langues modernes, ne voient dans le mot de *passion* que l'expression générale d'un désir ou d'un penchant quelconque familier à l'homme, et né en quelque sorte avec lui-même, ou fruit de l'habitude. Si ce penchant le presse et l'entraîne habituellement, s'il est vif et ardent, c'est une passion forte et violente. S'il est moins impétueux, moins actif, il n'est plus mis au nombre que des passions douces et tranquilles. Mais ce n'est ni le calme, ni la vivacité, ni les trans-

ports de la passion qui déterminent sa qualité morale, qui la rendent licite ou illicite, c'est de son objet seul qu'elle tiendra l'un de ces caractères. Elle sera licite, utile et sainte, si l'objet vers lequel elle nous porte est conforme à la loi, à la raison suprême, à la religion; elle sera nuisible, pernicieuse, criminelle, si son objet est proscrit par la loi, par la nature ou la religion.

Cette doctrine est claire, elle est précise; elle est celle de la nature même, comme celle de la révélation. Vous étendez le mot de passion à tout desir, à tout penchant habituel de l'homme, quel que soit l'objet vers lequel le porte ce desir, ce penchant. Vous en faites une expression générique, qui ne détermine par elle-même ni l'objet, ni sa nature; nous attendrons que vous ayez spécifié l'un et l'autre, pour prononcer sur la passion même. Nous vous exhorterons à suivre toutes celles qui tendent à vous perfectionner par l'usage de vos talens, de vos lumières, de vos forces, de vos richesses; toutes celles qui vous feront comme un besoin de secourir vos frères, de servir la patrie, de vous sacrifier pour elle ou pour un Dieu dont la grandeur et la bonté s'annoncent dans ces penchans mêmes que vous tenez de lui, et qui vous font comme un besoin naturel de la vertu. Nous n'aurons que l'anathême à prononcer contre ces passions trop différentes, ou contre

ces penchans qui inclinent votre cœur vers le vice, qui vous portent sans cesse à préférer le plaisir au devoir, l'ambition à la justice, l'intérêt à l'honnête; qui ne tendent qu'à vous rendre intempérant, avare, violent, emporté, colère, malfaisant; qui contrarient sans cesse dans vos cœurs la voix de la raison, la loi de la vertu. Nous vous faisons un devoir essentiel de les combattre ces passions perverses, comme nous ne savons que fomenter celles qui se confondent avec l'amour du bien. Eh certes! il faudra bien que nos louanges ou nos anathêmes soient réglés par l'objet même de vos penchans et de vos passions, tant que vous n'aurez pas dans vos langues un mot qui les distingue par leur moralité; tant qu'il sera permis de dire d'un Titus, que la bienfaisance étoit sa passion, comme l'ambition fut celle d'un César, ou la gloire celle d'un Alexandre; tant que vous nous direz un homme sans passion, comme vous dites, et dans le même sens que vous dites, un homme sans desir, sans penchant!

Il est vrai cependant que les passions dont l'objet est blâmable, soit par sa nature, soit par excès, comme l'ambition, l'orgueil, la jalousie, l'avarice, ont conservé chez nous plus spécialement le nom de passions; toutes celles que la raison approuve, nous ne les désignons ordinairement que par le nom des vertus même dont elle nous font une heureuse habitude; nous

disons simplement la justice, la tempérance, la bienfaisance ; et c'est pour cela que le mot de *passion* désigne plus habituellement des penchans déréglés ; mais lorsqu'une fois la distinction est faite, et quand elle est reçue par l'usage, est-il temps de venir disputer sur les mots ? Quand la faute en est toute à vos langues et à l'usage, sont-ce là des reproches à faire au moraliste bien sûr d'être entendu, lorsque la bonne foi conduit à son école ? Il ne se charge pas de vous instruire en grammairien, de réformer vos dictionnaires, mais de régler vos mœurs.

L'erreur de nos sophistes n'est donc pas d'avoir connu des passions utiles et des passions nuisibles, d'en avoir vu de saintes, d'en avoir vu d'injustes ; mais de s'être montrés trop peu constans dans leur distinction, et surtout de ne l'avoir admise, que pour louer indistinctement les unes et les autres, et bien plus encore de n'avoir vu dans toutes que la nature même, qu'un présent de la Divinité, qu'un principe d'action, sans lequel le genre humain tomberoit dans l'inertie, sans lequel nous n'aurions point de vices, mais aussi sans lequel nous serions sans vertu. C'est-là que tendent toutes leurs théories ; c'est-là la grande erreur, qui sous prétexte d'entretenir la vie dans l'univers moral, ne flatte que le vice, et ne sert qu'à nourrir et à légitimer les passions les plus perverses.

L'homme, vous disent-ils, a reçu de la nature la sensibilité; c'est par elle qu'il connoît le bien ou le mal que peuvent lui causer les objets dont il est environné. Le sentiment qu'ils excitent en lui est-il doux, agréable, ravissant? il se porte vers eux, les aime, les recherche; il agit, il consacre à se les procurer toutes ses forces, toutes ses lumières et toutes ses actions. Mais n'en a-t-il reçu qu'une sensation de peine et de douleur, il les fuit, il les hait, les écarte loin de lui. Forcé par son essence à chercher en tout son bonheur, comment pourroit-il rejeter l'objet qui le lui offre, ou rechercher celui qui le rend malheureux? Le penchant qui le porte vers ces objets divers, ou qui l'en éloigne, ces transports ou d'amour ou de haine qu'il sent à leur aspect, que leur idée excite; ces passions enfin qui ne sont autre chose que son ardeur à se les procurer, ou à les écarter, n'auront pas sans doute d'autre source que le sentiment même; celui-ci est un don de la nature, de la Divinité; il est pur, il est saint; les passions qu'il fait naître, ne seront donc aussi qu'un don de Dieu; elles seront pures et innocentes, nécessaires, comme le sentiment. Telle est la théorie de nos prétendus sages, et le fidèle extrait de leurs sophismes. Fussent-ils mille fois plus spécieux, mille fois plus pressans, tous ces sophismes, j'y soupçonne l'erreur par cela seul que je les vois aboutir à une absurdité qui me

révolte; par cela seul que ma raison est nécessairement loin de la vérité, quand elle approche du blasphême; par cela seul que vos sophismes l'emmènent à conclure qu'un Dieu a mis dans l'homme indistinctement toutes les passions, tous les penchans, qu'il a pu incliner l'homme naissant au vice, comme il l'a incliné à la vertu. Jamais vous n'obtiendrez de moi un aveu qui détruit, qui renverse toutes les idées que j'ai d'un Dieu saint, d'un Dieu sage, d'un Dieu juste et puissant.

Voulez-vous que je sois disposé à vous entendre? commencez par me dire : un Dieu n'a pu donner à l'homme des penchans que pour le bien, il n'a pu disposer et incliner mon cœur qu'à la vertu. Il est absurde que ce Dieu m'excite et me porte à vouloir ce qu'il ne peut vouloir lui-même, ce qui ne peut dans moi que lui déplaire, ce qu'il punit, ce qu'il déteste, ce qu'il me fait un crime de vouloir. Il est absurde qu'un Dieu m'ait fait un don de l'avarice, de l'intempérance, de l'ambition, et me fasse un devoir d'être généreux, tempérant et modeste.

Pour me conduire à ces absurdités, voyez d'ailleurs, vains sages, par quelle erreur vos théories font passer mon esprit. D'abord, vous ne montrez dans l'homme que des sens soumis aux impressions du plaisir, de la douleur, et un cœur essentiellement dirigé par ces impressions. Vous oubliez que l'homme gouverné par

son intelligence, peut régner sur ses sens, et que son cœur guidé par la raison, peut laisser vos plaisirs sensuels, pour suivre la vertu; qu'il peut dans la douleur connoître le devoir, et le choisir. Vous oubliez que cette intelligence approuve et désapprouve, qu'elle peut aussi bien que les sens, incliner la volonté, diriger ses mouvemens, exciter les penchans, les desirs et les passions même. Pour attribuer au Dieu auteur de l'homme toutes les passions, vous oubliez que l'homme sortant des mains de Dieu, a pu n'être pas l'homme assujéti à toutes les passions; que créé avec sa liberté, il a pu user ou abuser des dons de la Divinité, pervertir ses penchans, altérer sa nature; que si l'intelligence a perdu une partie de son empire sur lui; s'il n'a plus sa lumière primitive, sa vertu, ses anciens priviléges, sa perfection originelle, s'il n'en fut privé que par sa faute, tous ses penchans pervers, tout le vice des passions, toute la corruption de sa nature ne sont plus l'ouvrage de son Dieu, mais le sien même.

Il me semble pourtant qu'avant de blasphémer, avant de faire un Dieu auteur de tous les vices, de tous les penchans, de toutes les passions, la raison vous suggéroit au moins cet examen. Je ne sais ce qu'elle est pour vos maîtres, cette raison qui doit guider le sage, l'éclairer et dicter ses leçons; mais lorsque je vois l'homme enclin au mal dès son enfance, quand

je vois les obstacles qu'il trouve dans son cœur pour suivre la vertu; les penchans qu'il doit vaincre, les passions qu'il a besoin de réprimer pour être bon, toutes les voix de la raison me crient : ce n'étoit pas-là l'homme sortant des mains de Dieu. Dans les premiers instans de son existence, il n'y avoit dans lui que ce qu'il avoit reçu de son auteur. S'il avoit des penchans, ils étoient pour le bien; s'il avoit des passions, si son cœur se portoit de lui-même avec ardeur vers quelqu'objet, c'étoit vers la vertu. Si les sens pouvoient agir sur lui, l'intelligence dominoit dans son cœur, la raison y brilloit de toute sa lumière; toutes ses facultés étoient pures et saintes, et le vice trop peu conforme à sa nature, n'avoit que des appas bien foibles, comparés aux attraits de la vertu.

Oui, ma raison me dit : tel fut l'homme sortant des mains de Dieu, parce qu'un Dieu ne peut avoir donné ni des vices, ni des penchans aux vices, en donnant l'existence. Mais cet homme parfait n'existe plus. Je cherche en vain dans ses enfans son innocence et sa justice. Je ne puis me le dissimuler : il leur en coûte plus pour être bons, qu'il ne dut lui en coûter pour devenir méchant. Leur dégradation est un fait trop constant, des inclinations, des passions mauvaises, ont succédé à des inclinations, à des passions bonnes, ou sont au moins venues

se mêler à ses penchans primitifs ; la cause n'en peut être dans Dieu ni dans ses dons ; tout me dit qu'elle sera dans l'homme, dans quelque grand abus des dons de Dieu, dans quelque outrage fait à son créateur, et dans une trop juste vengeance de son crime. Tout me dit que superbe des bienfaits de la Divinité, mais libre de l'usage qu'il pourroit en faire, il se sera montré rebelle, ingrat envers un Dieu qui en avoit sans doute attaché la continuation à sa reconnoissance, à sa fidélité. Il aura résisté aux penchans que son Dieu avoit mis dans son cœur, et ce Dieu retirant ses bienfaits l'aura livré à toute sa foiblesse. Alors humilié dans toutes les puissances de son ame, l'homme aura vu ses sens l'emporter sur son intelligence ; privé de ces lumières, qui lui montroient la vertu dans toute sa beauté, à peine aura-t-il pu distinguer ses attraits ; alors les vices se montrant avec tous leurs appas, auront séduit son cœur ; alors auront sans doute commencé ces combats de l'homme intelligent et de l'homme sensible, ces combats de l'esprit et du corps, où la raison trop foible cède presque toujours à l'illusion ; alors le cœur prenant la volupté pour la félicité, les plaisirs du moment pour les solides jouissances, l'apparence pour la réalité, se sera égaré dans la poursuite du bonheur. Foiblesse, aveuglement, tout aura contribué à le séduire ; alors enfin la vertu n'offrant plus que des obs-

je vois les obstacles qu'il trouve dans son
pour suivre la vertu; les penchans qu'il
vaincre, les passions qu'il a besoin de
mer pour être bon, toutes les voix de
son me crient : ce n'étoit pas-là l'homme
des mains de Dieu. Dans les premie
de son existence, il n'y avoit dans
qu'il avoit reçu de son auteur. S'il av
chans, ils étoient pour le bien; ... u,
passions, si son cœur se portoit ... in-
avec ardeur vers quelqu'objet, ... pable;
vertu. Si les sens pouvoient agi ... art qu'il
telligence dominoit dans son ... penchans,
y brilloit de toute sa lumière; ... eur mélange
tés étoient pures et saintes ... nature. Voilà
peu conforme à sa nature, n ... ...ésie, pour dé-
pas bien foibles, comparés ... ans vicieux, des
vertu.

Oui, ma raison me dit ... révélation me disent
tant des mains de Dieu, ... Dieu, et toutes les cir-
peut avoir donné ni des ... grande chute de l'homme;
aux vices, en donnant l' ... le crime dans la cause pre-
me parfait n'existe plus ... des penchans pervers aux-
ses enfans son innoc ... le s'est assurée qu'ils ne
puis me le dissimul ... de lui; elle ne sera plus
pour être bons, qu ... Que les prophètes du
devenir méchant. ... premier des mortels a
trop constant, d ... s; le premier des re-
mauvaises, ont ... à le croire, quand
des passions bon ... comme lui du

le la vertu, tous inclinés
bien. Il a empoi-
urce com-
aissent vi-
intelligence,
tout son éclat
livré aux sens,
ent tant de force,
rdu les plus beaux
ne suis plus surpris
use, corrompue. Son
; son héritage sera dans
penchans dans lui, dans
t une espèce de seconde na-
penchans nourris par le de-
l'habitude, naîtront ces pas-
sources de tant de vices et de tant
agitent la terre.

le Seigneur n'a pas fermé à l'homme
oies de la vertu; il n'a pas retiré tous
La raison a perdu son éclat primitif;
flambeau n'est pas encore éteint. L'em-
es sens s'est fortifié; mais l'intelligence
as anéantie. Le présent nous affecte vi-
t; mais l'avenir se montre encore dans le
n. L'homme est sollicité par les attraits
e; mais il sait encore que la vertu est
qu'elle mérite son amour et ses soins, et
science réclame encore pour elle. Il doit
coûter pour la suivre des efforts, des

tacles à vaincre, le cœur de l'homme aura suivi sans peine cette route où le vice n'offre plus que des fleurs, où il ne reste plus qu'à se laisser aller, qu'à suivre l'impression des sens. Ses penchans, ses desirs, ses passions auront changé d'objet. Tout le portoit au bien, tandis qu'il fut fidèle, tant que son Dieu fut avec lui; tout l'aura porté au mal, quand ce Dieu aura retiré à la fois son bras et son flambeau. Mais ce Dieu, j'y reviens, n'a point abandonné l'homme innocent et juste; l'homme fut donc coupable; c'est à quelque grand crime de sa part qu'il faut attribuer la dépravation de ses penchans, la perversité de ses passions, et leur mélange informe, et la corruption de sa nature. Voilà où ma raison remonte d'elle-même, pour découvrir la source des penchans vicieux, des passions criminelles.

Que la religion, que la révélation me disent à présent et les temps et le lieu, et toutes les circonstances de cette grande chute de l'homme; ma raison a soupçonné le crime dans la cause première des passions ou des penchans pervers auxquels il est sujet; elle s'est assurée qu'ils ne peuvent provenir que de lui; elle ne sera plus révoltée de sa punition. Que les prophètes du Seigneur me disent: Le premier des mortels a été le premier des ingrats, le premier des rebelles; je suis trop disposé à le croire, quand je vois ses enfans tous déchus comme lui du

titre glorieux d'enfans de la vertu, tous inclinés au mal, tous foibles pour le bien. Il a empoisonné ses descendans dans leur source commune; je ne suis plus surpris qu'ils naissent vicieux. Justement humilié dans son intelligence, il ne transmettra pas à ses enfans tout son éclat et son empire primitif. Il s'est livré aux sens, je ne suis plus surpris qu'ils aient tant de force, tant d'action sur lui. Il a perdu les plus beaux priviléges de sa nature; je ne suis plus surpris de la voir dégradée, vicieuse, corrompue. Son cœur s'est attaché au vice; son héritage sera dans ses penchans, et ces penchans dans lui, dans ses enfans, formeront une espèce de seconde nature; de ces mêmes penchans nourris par le desir, fortifiés par l'habitude, naîtront ces passions diverses, sources de tant de vices et de tant de forfaits qui agitent la terre.

Cependant le Seigneur n'a pas fermé à l'homme toutes les voies de la vertu; il n'a pas retiré tous ses dons. La raison a perdu son éclat primitif; mais son flambeau n'est pas encore éteint. L'empire des sens s'est fortifié; mais l'intelligence n'est pas anéantie. Le présent nous affecte vivement; mais l'avenir se montre encore dans le lointain. L'homme est sollicité par les attraits du vice; mais il sait encore que la vertu est belle, qu'elle mérite son amour et ses soins, et sa conscience réclame encore pour elle. Il doit lui en coûter pour la suivre des efforts, des

combats, des sacrifices, et il est foible; mais Dieu commande, Dieu exhorte, il offre encore son bras et son appui. La terre a ses plaisirs, ses jouissances; le crime a ses appas; mais l'enfer a ses supplices, ses vengeances; le ciel ses récompenses, ses délices. Voilà l'homme sensible et l'homme spirituel; l'homme porté au mal, l'homme porté au bien. Voilà, à notre école, tout le mystère des bons et des mauvais penchans, ou, si vous l'aimez mieux, des passions vertueuses et des passions vicieuses. Voilà leur origine soupçonnée par la raison, dévoilée par la révélation, et la seule qui puisse satisfaire l'esprit du philosophe et la foi du chrétien.

Comparez ces leçons aux vaines théories de vos sages modernes. Ils outragent le Dieu de la création, ils le blasphèment en le faisant auteur des passions les plus perverses, les plus monstrueuses, comme des inclinations les plus saintes et les plus bienfaisantes. Avec nous, au contraire, tout ce qu'il y a encore de bon et de louable dans l'homme est un reste précieux de l'homme primitif, des dons de Dieu, ou plutôt une continuation, un renouvellement, un surcroît de ses premiers bienfaits. Tout ce que vous touvez de vicieux dans l'homme et ses affections, est l'effet de son crime; il ne peut ajouter à ses penchans pervers que par un nouveau crime. Notre Dieu est vengé, l'idée de ses perfections

reste pure et intacte. Il est saint, il est juste; et vos blasphèmes n'ont d'autre fondement que vos erreurs et vos systèmes.

Vos théories encore encourageant les hommes à suivre tous les vices, le désespéreront dans la carrière de toutes les vertus. Près de vous les passions et les penchans sont tous, sans exception, le présent, le bienfait de la nature même; ils pourront s'y livrer sans distinction, sans crainte d'outrager le Dieu dont ils nous viennent. Près de vous vainement voudrions-nous les combattre, ils sont tous invincibles, ils tiennent à l'essence de l'homme; il cessera plutôt d'exister que d'en éteindre un seul. Il sera essentiellement jaloux, ambitieux, avare, intempérant, s'il apporte en naissant des penchans à la jalousie, à l'ambition, à l'avarice ou à l'intempérance. Loin de nous ces principes démentis par l'expérience même. Nous montrerons à notre élève un Socrate, le plus doux et le plus patient des Grecs, avec tous les penchans de l'homme impétueux. Nous lui dirons surtout qu'à l'école du Christ, un Louis IX avec tous les penchans d'un Charles XII, sera le plus modeste des héros et le moins ambitieux des rois; que l'homme religieux avec des penchans à tous les vices, sera l'homme de toutes les vertus; qu'il aura des combats à soutenir, mais que sous les auspices de son Dieu, il n'est point de passions invincibles. Avec vous, l'homme enfin

restera dans toute la foiblesse et dans toute la corruption d'un père coupable; avec nous il saura que de ces combats même qu'il soutient contre ses passions, contre son propre cœur, doit renaître sa première grandeur; que par eux il acquiert de nouveau ses anciens droits. Cet espoir soutiendra son courage; et la victoire couronnant ses efforts, la vertu reprendra son empire. Quelle école tend plus à le lui rendre? ou la vôtre, qui nous a fait entendre l'éloge des passions les plus perverses, ou celle de l'Evangile, qui apprend à triompher des plus enracinées, des plus rebelles?

Venez à présent, venez nous répéter vos vaines objections et vos sophismes puérils contre le moraliste évangélique. Que voulez-vous nous dire, lorsque vous prétendez que l'homme sans passions n'aura plus de mobile, qu'il tombera dans l'inertie, et ne sera qu'une statue? Prétendez-vous par-là nous apprendre que l'homme sans desirs, sans volonté, sans sentiment, n'est qu'un être passif? Nous n'avions pas besoin de votre école pour une vérité si triviale; et vous pouviez vous épargner la honte d'un triste jeu de mots qui confond la simple faculté de sentir, de vouloir, de desirer, avec l'affection même et le desir, et qui nous fait proscrire indistinctement tous les penchans, tous les desirs, toutes les affections; tandis que nos leçons ne condamnent que les penchans au mal, les affections

perverses. Est-ce de ces penchans vicieux, de ces affections habituelles, mais criminelles, indiquées plus spécialement par le mot de passions, que vous faites un mobile essentiel, nécessaire, et sans lequel l'état ne subsisteroit plus? Votre erreur est alors celle d'Helvetius; ce grand panégyriste des passions, qui croit voir tout zèle et toute activité pour la patrie s'éteindre avec les passions que nous avons proscrites.

Mais depuis quand le bonheur des empires ne se trouve-t-il donc que dans l'orgueil des grands, l'intempérance du peuple, l'avarice des vieillards et la sensualité d'une folle jeunesse? Depuis quand exhorter les mortels à ne suivre que des penchans approuvés par la vertu, à n'avoir que des motifs conformes à la raison, à la sagesse, est-ce les exciter à ne rien faire par un amour bien entendu d'eux-mêmes, ou par un vrai zèle pour l'état et pour le bien public? Si l'amour d'une gloire toute vaine, toute humaine, a quelquefois porté le citoyen à de grands sacrifices pour l'intérêt public; si quelquefois vos chefs, poussés par l'ambition, ont triomphé d'un ennemi plus redoutable, nommez-moi un seul de ces services, de ces grands sacrifices, un seul de ces triomphes dont le génie guidé par la vertu ne soit capable, avec les seuls motifs de faire son devoir, ou d'accomplir la loi, et de servir son Dieu, ses frères, sa patrie.

D'Assas se taira-t-il, et la France auroit-elle perdu son Codrus, quand, au lieu des trompettes de la Renommée qu'il ne doit plus entendre, son devoir lui dira : Meurs, sauve ta patrie ; il est un Dieu qui déteste les lâches, les perfides. Nos Bayard, nos Condé, nos Turenne, en seront-ils bien moins la terreur de l'ennemi, quand la vertu, écartant tout intérêt personnel, toute jalousie, toute haine particulière, deviendra le seul mobile de leur fidélité à l'état, à leur Prince? Les Suger, les Sully, les d'Aguesseau seront-ils des ministres plus intégres, plus justes, plus utiles, quand l'ambition aura pris dans leur cœur la place du plus noble désintéressement, du plus sincère amour de la justice.

Je le sais, vous allez me parler de ces grandes victoires qui font taire les peuples devant un Alexandre, ou qui font des Césars les maîtres de la terre. Si ce sont là les triomphes qui vous font regretter l'ambition et les grandes passions, j'avoue que la vertu et l'amour du devoir ne rendront pas nos princes et nos rois jaloux de ces trophées; mais elle les fera adorer par des sujets dont ils seront les pères; mais elle leur fera écarter loin de nous les fléaux de la guerre, et les fléaux du luxe, et les fléaux du despotisme et de la tyrannie. Elle ne cessera de répéter que les peuples n'ont pas besoin, pour être heureux, de l'ambition des rois, mais de leur justice, ni de la vanité des héros, mais de

leur fidélité, ni de la jalousie des ministres, mais de leur zèle pour la chose publique, ni de l'avarice des magistrats, mais de leur intégrité. Elle saura nous dire que le commerce, pour être florissant, n'a pas besoin de l'insatiable avidité, mais de la bonne foi et de la probité, mère de la confiance; que les sciences n'ont pas besoin d'un sot orgueil, mais de l'amour du vrai; que les arts n'ont pas besoin de vos Arétins, de vos Vénus lascives, mais du génie, et de grandes actions à immortaliser.

Qu'ont-elles donc produit ces grandes passions, que vous croyez le seul mobile des états, du commerce, des arts, de la félicité publique? Qu'ont-elles jusqu'ici ajouté au bonheur des nations? Elles ont mille fois bouleversé le monde; en tout temps elles l'ont corrompu. Sans elles nous pourrions effacer de l'histoire ces récits accablans de dissentions, de haines, de combats, de guerres intestines, de guerres étrangères, qui font de vos annales celles des léopards, des tigres, des lions acharnés à se détruire. Sans elles, vous pourriez supprimer de vos langues ces mots de tyrannie, de meurtres, d'assassins, de massacres, de larcins, d'homicides, de duels, de fratricides, d'adultères, d'incestes, et de tant d'autres crimes dont le nom fait toujours ou frémir la nature, ou rougir la pudeur.

Sans elles vous auriez, il est vrai, ignoré l'art de vaincre, d'envahir, de subjuguer. Auriez-

vous moins connu celui de cultiver l'héritage de vos pères, et d'en jouir en paix? Sans elles vous auriez moins de riches fastueux, de Crésus insolens! Auriez-vous tant de pauvres? et verrions-nous tant d'hommes humiliés jusqu'à tendre la main pour mendier leur subsistance? Vos flottes auroient moins enrichi nos provinces des productions de l'Inde! Auroient-elles jamais charié des esclaves, et vendu l'homme pour de l'or? Vous n'auriez pas conquis un autre monde! Vos foudres auroient-elles anéanti ses anciens habitans, que vous disiez barbares, en venant leur offrir ou le joug ou la mort?

Sans ses passions encore, une jeunesse moins bouillante auroit moins recherché, moins savouré tous les plaisirs, toutes les jouissances des sens! En seroit-elle moins respectueuse, moins occupée de ses devoirs, des études utiles? Vos vieillards en seroient-ils plus vils, ou plutôt décrépits! Vos Laïs moins superbes n'auroient pas étalé impudemment et sur des chars dorés, leurs charmes séducteurs, et le salaire de la prostitution! Pour fournir à ce faste de la lubricité, leurs adorateurs insensés auroient-ils absorbé tant de fortunes, ruiné tant de familles? Et pour elles vos lâches et perfides traitans auroient-ils porté la déprédation jusque dans le trésor public? Auroient-ils épuisé les sueurs et le sang du laboureur? Avec moins de scandales et de désordres, la fidélité conjugale, la pudeur

assurant dans vos foyers l'innocence, la paix et le bonheur, auroient-elles ôté à vos empires leur solide splendeur?

Je sais, je sais encore tout ce que nous devons à ce luxe enfant des passions, et que vous cherchez à justifier pour elles. Nous lui devons la somptuosité des vêtemens, celle de vos tables, celle de vos palais. Mais s'il en coûtoit moins à nos premières classes de citoyens pour se parer, se nourrir, se loger, en coûteroit-il tant au peuple pour ne pas aller nu, ne pas mourir de faim? et ses chaumières seroient-elles si tristes, si dénuées de tout? Je le sais, nous devons à ce luxe, enfant des passions, tous les bras qu'il exerce dans nos ateliers. Nous lui devons aussi tous ceux qu'il y dessèche, ceux qu'il laisse inutiles et dans vos antichambres, et derrière vos chars, ceux qu'il ravit aux champs, à leur culture. Nous lui devons d'avoir rendu le célibat fécond, et ces enfans épars et jetés dans le monde par la prostitution. Nous lui devons aussi les enfans qu'il étouffe, qu'il empêche de naître jusque dans vos unions légitimes. Nous lui devons sans doute ces appas toujours neufs et toujours variés d'un sexe qui vous charme et vous enchante. Nous lui devons aussi toute son inconstance, sa légèreté, sa futilité, ses faussetés, ses infidélités, tous ses scandales. Nous lui devons encore tous ces efféminés moins hommes que le sexe, plus futiles, plus légers,

roient le venger du cruel ostracisme ; et la sublime vertu sera dans les excès de la vengeance ! Vous la verrez encore dans ce bouillant Achille, dans cet Agamemnon troublans toute la Grèce, prêts à se dévorer pour la possession de la triste Briséis ; non dans ce héros qui malgré tout l'amour qu'il a conçu pour sa captive, commande à tous ses sens, la rend à l'ennemi dont il venoit de triompher ; et la sublime vertu sera dans la fougueuse incontinence. Vous la verrez enfin dans le plus avare des César, flairant avec plaisir l'or qu'il a su tirer des besoins dont l'homme est le moins maître ; non dans ce Constance qui ne veut pour richesses que le cœur de son peuple ; et la sublime vertu sera dans la grande avarice. Je ne vous parle pas de nos héros chrétiens, vous détestez dans eux jusqu'à leur perfection. Mais entassez sophismes sur sophismes, la sublime vertu, au lieu d'être inspirée par les passions, ne se verra jamais que dans ces actes qui annoncent la passion subjuguée, les triomphes sur soi-même, l'oubli de toute haine, de tout ressentiment particulier, le sacrifice de son propre intérêt, de ses plaisirs, de ses penchans ; sans ces grands sacrifices, tous vos bienfaits n'auront jamais de droit qu'à l'estime médiocre ; jamais il ne sera sans eux ni générosité, ni grandeur d'ame, ni sublime vertu.

Voyez jusqu'où vous porte l'amour du pa-

radoxe, la singularité, le desir de régenter tout ce que la morale avoit eu jusqu'ici de maîtres respectables. Un Diderot se lève pour m'apprendre que ces grandes passions qu'il appelle lui-même *les rivales de la raison*, que ces grandes passions, dis-je, *peuvent seules nous élever aux grandes choses;* que *les amortir c'est dégrader les hommes extraordinaires.* Il a cru ce principe dicté par le génie, qu'il vienne donc nous dire ce que seront ces hommes extraordinaires, ce que sera surtout le philosophe chez lequel la raison le cédera toujours à ses rivales. Quels sont donc les rivaux de la raison, si ce n'est le vice, l'erreur et la folie? Son grand homme sera donc essentiellement l'être toujours dominé par le vice, ou le Philosophe toujours fortement abusé par le sophisme, ou l'insensé toujours fortement égaré par le délire, le vrai fou, le plus fou de tous les hommes. Certes! il falloit être fortement dominé par les rivales de la raison, pour croire endoctriner le genre humain par des leçons de cette espèce!

Il avoit cru sans doute ajouter à sa gloire, en ajoutant que celui-là naquit heureusement pour la vertu, dont les passions sont toutes fortes et *toutes à l'unisson.* Comment naquit-il donc organisé, celui qui ne s'apperçut pas que l'homme avec des passions fortes et toutes à l'unisson, sera l'homme toujours également

combattu par l'amour et par la haine, par l'ostentation et par l'avarice, par l'audace et la pusillanimité, par l'amour de la gloire, qui brave les dangers et la mort pour la patrie, et par l'intérêt personnel, qui ne vit que pour soi et ses trésors? Comment naquit-il donc organisé, celui qui ne voit pas que cet être dans lequel il nous dit que *l'espérance* doit être *balancée par la crainte* sera essentiellement l'homme toujours irrésolu, toujours nul pour l'action, et le plus inutile des êtres?

Je vous laisse, lecteur, méditer sur ce délire philosophique. Je ne vous ai rien dit des funestes effets que produiroit dans la société ce respect, cette estime que nos prétendus sages voudroient nous inspirer pour les passions; je ne vous ai pas dit quel séjour odieux, terrible et affreux seroit la terre, si chacun, en suivant ses passions les plus effrénées, croyoit avec nos sages obéir aux penchans de la nature, user des dons du ciel, au lieu de l'irriter et de mériter ses vengeances. Vous le concevrez assez vous-même, et peut-être me suis-je trop long-temps arrêté à réfuter des erreurs trop sensibles aux yeux de l'honnête-homme. Peut-être n'ai-je fait qu'obscurcir des objets pour lesquels la conscience n'a pas besoin de discussion. Laissez-donc là toute leur vaine philosophie; si vous le voulez même, laissez toute la mienne. Dans ces contestations entre le mo-

[redacted]

raliste religieux et nos prétendus sages, écoutez votre cœur, il décidera mieux que tous nos argumens, si vous faites le bien en suivant vos passions, ou en les réprimant.

LETTRE LXXI.

Le Chevalier à la Baronne.

Malgré ce que j'ai eu l'honneur de vous écrire jusqu'ici, pour dissiper vos craintes, vos scrupules sur la morale philosophique, je m'apperçois, Madame, que ma dernière lettre pourroit y ajouter. Je réfléchis sur les terribles conséquences que nos provinciaux vont tirer de la doctrine de nos sages plaidant pour les passions. Au lieu de chercher comment les accorder avec ces autres sages ennemis des passions, ils pourroient bien vous dire qu'il n'y a plus moyen de tenir à une école si souvent propice aux penchans les plus pervers.

Je me souviens d'ailleurs de vous avoir écrit qu'en morale les conséquences sont d'une toute autre importance que lorsqu'il s'agit de nos opinions sur la lune, le soleil ou la terre. Et je crois le deviner aujourd'hui: ce sont ces conséquences qui vous tourmentent. En lisant nos problêmes, vous aurez dit cent fois: qu'al-

lons-nous devenir, par exemple, si l'utile et l'honnête ne sont qu'une seule et même chose? Qui se croira tranquille auprès d'un homme persuadé que si son intérêt se trouve dans ma mort, que si mon héritage peut ajouter à son bien être, il a non-seulement le droit d'accélérer ma mort par le poison ou le poignard, mais que l'assassinat est pour lui un devoir, une vertu, et qu'il ne peut pas même permettre que je vive, puisque la nature lui fait une loi de chercher à tout prix son bien être dans ce monde.

Je devois les prévoir ces conséquences effrayantes, aussi bien que celles que nos provinciaux auront tirées de tant d'autres assertions de nos sages. Je suis désespéré de n'avoir pas commencé par prévenir leur impression funeste, les craintes, l'aversion qu'elles devoient vous inspirer. Heureusement, Madame, il est temps encore de vous rassurer surtout ce prétendu danger de notre école. J'ai même pour cela un moyen très-simple, que nous appelons le *probléme préservatif.* Je veux vous l'exposer ce problême. Je vous l'expliquerois aussi d'avance; mais il est si facile que je m'attends à le voir pleinement résolu par le courrier prochain.

D'un côté, vous y verrez des sages effrayés comme vous, avouer que certaines opinions en morale, peuvent, dans ce monde, avoir des

[redacted]

conséquences, des suites très-fâcheuses, et entraîner la ruine des mœurs et des Etats ; de l'autre, ces alarmes n'auront pas le moindre fondement, et quels que puissent être nos principes, quelque effrayantes que doivent paroître des erreurs en fait de morale, vous verrez que la philosophie ne pourra jamais nuire à la vertu, ni contribuer à rendre les hommes plus méchans. Ces prétentions sont un peu opposées, je demande seulement que vous les conciliez, et je réponds qu'alors enfin tous vos scrupules cesseront.

PROBLÊME PRÉSERVATIF.

On prouve, d'un côté, que l'erreur en morale est toujours dangereuse :

On démontre de l'autre que l'erreur en morale n'est jamais dangereuse.

De ces deux opinions, également soutenues par nos sages, on demande comment il résulte que les erreurs les plus monstrueuses n'auront jamais rien d'alarmant, dès qu'elles partiront de l'école de la philosophie ?

Que l'erreur en morale n'est jamais dangereuse.

« Les idées de l'esprit n'influent que bien peu » sur les mœurs et la conduite des hommes. » (*Le Monde et son origine, et de l'Immortalité*, *p.* 64.) Il importe donc fort peu qu'une action quelconque soit dans notre opinion bonne ou mauvaise, et que nous nous fassions en morale des idées vraies ou fausses.

« Il n'y a que les ames timorées et naturel» lement vertueuses, qui se laissent conduire » par leurs opinions sur le sort de la vertu...... » Il n'est point de spéculations capables de » rendre vertueux celui que son caractère porte » au mal. Le seul frein efficace, c'est la loi. » Donc toutes les opinions, vraies ou fausses, ne nous rendent ni pires, ni meilleurs. (*Ext. Syst. nat. t.* 1, *c.* 13.)

« Que j'établisse l'opinion la plus absurde en » morale, celle dont on puisse tirer les consé» quences les plus abominables; si je n'ai rien » changé aux lois, je n'ai rien changé aux mœurs » d'une nation.... Ce n'est point l'opinion erro» née d'un écrivain, qui peut accroître le nombre » des voleurs dans un empire. » (*Helvetius, de l'Homme*, § 7, *c.* 4.)

[redacted]

Que l'erreur en morale est toujours dangereuse.

« Notre conduite, bonne ou mauvaise, dé-
» pend toujours des idées vraies ou fausses que
» nous nous faisons ou que d'autres nous don-
» nent ». *Syst. Soc.*, *tom.* 1, *chap.* 1). Il importe donc extrêmement que chacun sache distinguer en morale une bonne action d'une mauvaise ; il seroit donc aussi très-dangereux de confondre l'une avec l'autre.

« Les lois humaines sont insuffisantes sans le
» secours de la morale...... C'est le défaut de
» morale qui a fait consacrer les attentats contre
» l'humanité. Le succès en impose toujours; et
» même le succès dans le crime, quand la mo-
» rale n'éclaire pas. » (*Traité élémentaire de morale, préf. n.*° 17 *et* 25.)

« Une seule erreur peut abrutir un peuple,
» une idée imparfaite de la Divinité a souvent
» produit cet effet.... L'erreur dangereuse en
» elle-même, l'est toujours par ses produc-
« tions...... Tout vice, disent les philosophes,
» est une erreur de l'esprit. Les crimes et les
» préjugés sont frères.... A peine consacre-t-on
» un mois à l'étude de la morale; comment s'é-
» tonner ensuite si l'on rencontre si peu de gens
» vertueux ! » (*Helvetius, de l'Homme*, § 13 *et* 10, *c.* 6.)

« Si l'on y fait bien attention, l'on trouvera » qu'il ne peut y avoir de livre vraiment dan- » gereux. Qu'un écrivain vienne nous dire qu'on » peut assassiner ou voler, on n'assassinera et » l'on ne volera pas plus pour cela, parce que » la loi dit le contraire. Il n'y a que lorsque la » religion et le zèle diront d'assassiner ou de » persécuter, qu'on pourra le faire, parce que » alors on assassine impunément.... C'est quand » les prêtres excitent les passions des hommes, » que leurs déclamations ou leurs écrits sont » dangereux. » Pour la philosophie, c'est autre chose. « Elle n'a ni la volonté, ni le pouvoir de » nuire. » (*Dumarsais*, *Essais sur les préjugés*, c. 10.) Les erreurs du philosophe, quelles qu'elles soient, laissent donc toujours le monde tel qu'il est, et ne peuvent rien ajouter à la perversité des mœurs.

Relisez bien, Madame, nos derniers textes à droite et à gauche; faites bien attention dans quelles circonstances ces sages, qui nous parlent des deux côtés, ne voient rient de plus dangereux que l'erreur et l'ignorance, en fait de morale, et dans quelles circonstances rien n'est moins capable de nuire que ces sortes d'erreurs. Voyez bien à quelle école la morale peut tout pour le malheur des hommes, et auprès de quels maîtres elle ne sauroit nuire; cette simple

[redacted]

« Gardons-nous de regarder comme des amis » de la sagesse, ces imprudens raisonneurs, qui » quelquefois ont inventé des sophismes ingé- » nieux, pour disculper le crime, pour légiti- » mer le désordre, pour jeter des doutes sur » les règles immuables des sociétés.... La sagesse » ne peut admettre ces écrits dangereux qui jus- » tifient la fraude, qui décrient la sévérité des » mœurs, qui répandent des nuages sur les de- » voirs invariables et sacrés qui découlent de » notre être..... L'erreur, l'ignorance sont évi- » demment les sources du mal moral, ou de la » perversité générale que l'on voit régner dans » le monde. » (*Dumarsais*, *Essais sur les préjugés*, *c.* 8, *et c.* 1. On ne peut donc ajouter à l'erreur et à ses productions, sans ajouter à la perversité des mœurs.

---

réflexion doit suffire pour la solution de notre problême. Aussi me trouverois-je presque honteux de l'avoir proposé, si votre état présent ne me le faisoit regarder comme très-important, parce que seul il doit dissiper vos scrupules et vos alarmes. Les voilà sans doute qui disparoissent, et vous ne craindrez plus les funestes effets que nos principes sembloient devoir produire.

Vous le voyez, la philosophie marchât-elle;

partout, le poison à la main, et le répandît-elle à pleine coupe, il est constant qu'*elle ne peut ni ne veut nuire*. Ce ne sera donc pas un Voltaire, ou un Helvétius, ou bien un Diderot, qui rendront les hommes plus méchans. Ces héros de la morale et de la sagesse peuvent bien se tromper, mais il ne leur est pas donné de tromper ou de séduire les autres. Tel est le privilége de la philosophie. On pourra sans doute le lui contester; mais seroit-ce bien vous, Madame, qui chercheriez à le rendre suspect? Je ne saurois le croire. Vous en concevrez trop bien l'importance et la nécessité. Permettez qu'à l'honneur de vous le révéler, je joigne encore celui de vous offrir mon hommage, et l'assurance de mon respectueux dévouement.

Observations d'un Provincial sur la lettre précédente.

Encore des embûches, des tournures insidieuses pour séduire la foule trop nombreuse des lecteurs imprudens et crédules? Quel étrange privilége s'arrogent donc ici nos prétendus sages? L'erreur à leur école, et l'erreur la plus monstrueuse en fait de morale, ne sauroit nuire aux mœurs, et ajouter à la somme des crimes! Elle sera toujours exempte de danger, quand

[redacted]

elle sortira de la bouche de vos soi-disant philosophes ! Se défende qui pourra de la plus vive indignation ; quant à moi, je l'avoue, ces ruses, ces discours fallacieux me révoltent. Je crois voir dans ces prétendus sages de vils charlatans avides des suffrages, et bien plus encore de l'argent du peuple, débiter hardiment dans nos carrefours, le poison le plus subtil, sous prétexte que leur art en sait rendre le venin sans effet.

Heureusement le piége est facile à découvrir; leur vaine précaution annonce seule qu'ils soupçonnent l'erreur dans leurs leçons même, qu'ils craignent de la voir dévoilée, qu'ils ont rougi d'avance des reproches qu'elle doit leur attirer. Mais alors même que la honte les force à se précautionner, nous avons vu tout l'art qui les conduit, et les motifs qui les animent.

Confus d'avoir porté l'amour pour le vice jusqu'à faire de la vertu une chimère de l'imagination, ils ne sont revenus sur leurs pas, en faisant semblant de lui donner une existence plus réelle, que pour nous mieux séduire. En conservant son nom, ils l'ont dénaturée, et le vil intérêt a succédé à sa sublime essence. Aujourd'hui que leurs propres disciples se récrient encore, il faut les appaiser ; il faut surtout se prémunir contre l'indignation et les alarmes des peuples, contre l'autorité des magistrats chargés de la vindicte publique, contre les ana-

thèmes de l'église chargée du dépôt de la morale, comme du maintien même de ses dogmes et de toute la doctine évangélique ; et tout leur subterfuge est dans le plus rusé, comme dans le plus faux des sophismes.

« Fussions-nous dans l'erreur, nous disent-» ils, nos préceptes fussent-ils ceux du crime » et du mensonge, qu'avez-vous à redouter de » nous? Ce n'est pas l'opinion qui dirige les » actions des hommes ; ce ne sont pas nos livres, » nos maximes, qui conduisent les peuples. La » loi seule est leur guide, et leur mobile réel ; » notre philosophie n'ébranlera donc pas vos » empires, ne portera aucune atteinte aux » mœurs, tant que vos lois subsisteront. »

Si la sincérité a dicté ce langage, s'il est vrai que leurs leçons ne peuvent influer ni sur les mœurs des particuliers, ni sur le sort des Empires ; s'il est vrai en général que la conduite de l'homme ne dépend nullement de ses opinions, d'où leur vient donc cette ardeur à répandre leurs principes, et cet acharnement à les défendre? A quoi bon tant de zèle pour une morale qu'ils disent inutile? A quoi bon toutes leurs déclamations contre celle qu'ils appellent effrontément la morale du préjugé, si l'erreur et le préjugé ne peuvent rendre l'homme ni pire, ni meilleur? A quoi bon nous répéter sans cesse que l'objet de leur philosophie est la réforme des monarques et des

peuples? Qui réformeront-ils, si leurs opinions ne changent ni le juste, ni le méchant? Il est donc encore vrai que la contradiction la plus évidente sera toujours le premier résultat de leur incohérente philosophie? Ne cessons pas de le répéter, puisqu'ils ne cessent d'en donner de nouvelles preuves. Ne cessons pas de faire observer combien ils sont toujours et partout inconciliables avec eux-mêmes, puisque cette réflexion seule suffit pour nous ôter toute confiance en leurs leçons. Elle pourroit suffire pour nous dispenser de toute autre réfutation; daignons cependant examiner encore leurs vaines prétentions, et opposer le raisonnement à leurs absurdités. Il est intéressant de désabuser ceux qu'ils ont séduits en trop grand nombre, ceux que nous entendons répéter trop souvent que la philosophie du jour ne sauroit nuire; qu'on peut impunément ou lire ou débiter, et laisser se répandre librement toutes ses productions; que les magistrats même ont presque toujours tort de sévir et contre les auteurs et contre leurs ouvrages; il est intéressant de désabuser ceux qui se flattent imprudemment d'en distinguer eux-mêmes le bon et le mauvais, et ceux qui se persuadent, à force de l'avoir entendu dire, qu'un livre, quel qu'il soit, que des opinions, quelque fausses qu'elles puissent être, n'influent presque en rien sur la conduite des hommes, ni sur les mœurs des peuples et

des particuliers, ni sur l'empire des vertus et des vices.

Sans doute il est trop vrai que les actions de l'homme ne sont pas toujours réglées sur le jugement que son esprit en porte; mais c'est lorsque ce jugement, d'accord avec les lois de la vertu, combat les passions; c'est quand la vérité exige pour la suivre des efforts et des victoires pénibles; c'est lorsqu'elle nous montre des difficultés à vaincre, des obstacles à surmonter, des violences à nous faire; c'est enfin quand le cœur lui résiste, que la raison trop faible éclaire vainement notre esprit. C'est alors trop malheureusement que les leçons de la saine philosophie, de l'évangile même, n'ont presque plus d'empire sur la volonté, et ne servent qu'à rendre plus coupable celui qui n'a connu la vérité que pour s'en éloigner dans sa conduite. C'est alors que l'homme volontairement égaré, peut se dire à lui-même: je vois le bien que j'approuve, et je fais le mal que je condamne. Mais quand l'esprit, d'accord avec l'erreur, flatte nos desirs, quand l'opinion et le mensonge, sous le voile de la sagesse, quand le jugement et la persuasion ont absous les passions et secondent les penchans de son cœur, en lui montrant la vertu dans le vice, l'innocence dans le crime; alors l'opinion devient toute puissante sur l'homme; la raison égarée par de fausses lumières, ses passions favori-

sées par la conviction, son esprit et son cœur, toutes ses facultés à la fois sont au vice.

Et de-là cette règle, ces maximes si sûres dans la direction des hommes; voulez-vous les conduire à la vertu? ne vous contentez pas d'éclairer leur esprit, de diriger le jugement, de corriger l'opinion: c'est le cœur qu'il faut gagner, échauffer, remuer, intéresser. Mais souvenez-vous-en : la victoire sur le cœur est toujours difficile; elle est toujours manquée, tant que la passion est plus forte que la raison. Le vice au contraire, accompagné de l'erreur et de la persuasion, n'a plus rien à gagner. Vous avez dépravé la raison et séduit les esprits, tous les cœurs étoient déjà à vous, quand vous avez plaidé pour les passions. Le plus juste, lui-même, une fois persuadé, et prenant le mensonge pour la vérité, la vertu pour le vice, se croira innocent à la suite de l'erreur et du vice. Comment se feroit-il un crime de les suivre, quand, grace à vos leçons, dans le crime même il ne voit que le devoir?

Vous avez donc tout fait pour corrompre les mœurs, pour renverser l'empire des vertus, quand vous êtes venu à bout d'altérer les notions morales, d'égarer l'opinion. Le démon qui séduit les mortels n'en fait pas davantage, il ne leur dira pas sottement : voilà le vice et l'erreur qu'il faut suivre; voilà ce que proscrit la justice, ce qu'il faut pourtant faire, ce que

la raison vous défend, et ce que vous pouvez cependant vous permettre. Le piège est trop grossier : il s'y prend comme vous ; il commence par transformer à leurs yeux l'injustice en justice, l'illicite en licite, par donner à l'erreur le masque de la vérité ; et quand il a montré, comme vous, la loi dans l'intérêt, l'innocence dans la prostitution, il est sûr d'avoir ruiné l'empire des mœurs ; et vous en êtes bien certain comme lui ; mais vous cachez votre perversité comme il cache la sienne.

Vous avez beau nous dire : l'opinion ne fait rien tant que les lois subsistent ; nous vous demanderons, avec bien plus de fondement, ce que peuvent les lois, quand l'opinion publique est pervertie ? quand elles sont sans cesse en opposition avec ce que vous faites appeler la raison ? Une loi regardée comme contraire à la raison, est essentiellement une loi méprisée ; et la loi méprisée est essentiellement une loi sans force, sans vigueur ? . . .

Vous avez commencé par persuader au magistrat que de faux préjugés ont proscrit l'adultère, la débauche, l'ambition, la vengeance. Il sera lui-même débauché, adultère, ambitieux, vindicatif, avare, intéressé, injuste ; et fermera les yeux sur ceux qui lui ressemblent. Vous avez dit au peuple : la loi seule condamne le larcin ; la nature a tout rendu commun. C'est contre vous que la loi doit sévir ; c'est vous

qui apprenez au peuple à l'éluder, à la violer sans se croire coupable.

Vous avez fait changer l'opinion publique; combien de temps encore pensez-vous que la loi puisse subsister, puisqu'elle est elle-même le fruit de l'opinion publique; puisque le magistrat et le législateur sont sur-tout ceux que votre orgueil prétendoit instruire? Et dussent-elles toutes se conserver sans altération dans nos archives, il y a long-temps qu'on vous a demandé à quoi servent les lois sans les mœurs? *Vanæ quid proficiunt leges sine moribus?* Ce n'est donc pas la loi qui fait les mœurs; les mœurs sont bien plutôt gardiennes des lois. Vos erreurs ont blessé les unes et les autres; si leur chute est commune, elle sera la suite naturelle de vos dogmes.

Le peuple, ajoutez-vous, ne lit pas vos productions, et vos erreurs sont au moins nulles pour le commun des hommes. Vous seriez bien fâchés ici de dire vrai, et que vos leçons ne parvinssent pas au-delà de votre école. Nous savons jusqu'où s'est étendu votre zèle barbare; l'erreur ne craint rien tant que d'être obscure; elle aime à faire nombre; les suffrages de la plus vile populace lui sont chers; et vous avez voulu les obtenir, quand vous avez donné à vos leçons toutes les formes, pour les propager dans toutes les classes.

Le peuple ne lit pas vos productions! Mais

ne seroit-ce rien pour les mœurs que d'avoir légitimé le vice par l'erreur, dans la classe nombreuse des lecteurs oisifs, qui ne cherchant à perdre que le temps, perdent leur innocence; des lecteurs ignorans, légers, superficiels, qui croyant acquérir la science et ne pouvant démêler le sophisme, perdent tous les principes; des lecteurs déjà pervertis, qui dévorant avec avidité l'erreur propre à les rassurer, s'endurcissent dans leurs égaremens?

Le peuple ne lit pas vos productions! Mais par quelle honteuse fatalité tout ce qu'il y a dans l'un et l'autre sexe, et dans toutes les classes de lecteurs corrompus, de jeunes gens gâtés, de vieillards endurcis, les recherche-t-il donc avec tant d'avidité? On ne l'a pas assez remarqué, et il faudroit le répéter sans cesse: tout ce qu'il y a de femmes sans pudeur, d'hommes sans bonne foi, tous ces êtres du jour que vous nommez *roués* de cour, *roués* de ville, tous ces enfans rebelles et insolens, ces pères scandaleux, ces valets infidèles, de quelles productions aiment-ils à se nourrir? C'est vous, c'est votre école qui les leur fournissez. Ce n'est pas l'évangile assurément qu'ils opposent à nos saintes exhortations, lorsque nous cherchons à les remettre dans les voies de la vertu. Ce sont ou les sarcasmes d'un Voltaire, ou les sophismes d'un Jean-Jacques, ou les traits insidieux d'un D'Alembert, ou les

nuages d'un Diderot, ou les noirceurs et les déclamations frénétiques, et les faits controuvés d'un Raynal, d'un Fréret, d'un Boulanger; ce sont vos Lamétrie, vos Helvetius, vos systèmes, vos codes, vos interprétations de la nature, vos prétendus essais sur les préjugés, vos pensées, vos dictionnaires soi-disant philosophiques, vos encyclopédies et vos questions encyclopédiques, vos romans scandaleux; ce sont toutes vos productions qui forment leurs recueils favoris; c'est vous, toujours vous qu'ils opposent à l'apôtre zélé, à l'honnête homme qui leur prêche d'autres devoirs que le plaisir, d'autres intérêts que celui du moment; c'est par vous qu'ils excusent tous leurs déréglemens, justifient tous leurs principes. Ils se font honneur d'être vos disciples; ils se disent philosophes, parce qu'ils sont munis de toute votre force, de tous vos argumens contre Dieu et son culte, contre la vertu et ses préceptes, contre les saints et contre l'église : ils rougiroient de se dire chrétiens. Qu'ils soient donc philosophes; qu'ils portent vos livrées; ils sont faits pour en être revêtus. Mais que leur vie, d'accord avec vos préceptes, soit aux yeux du sage qui réfléchit, le préservatif de votre école, comme elle en est la honte, le cachet; et qu'on juge par eux du fruit de vos erreurs.

Imprudens! vous osez nous reprocher à nous-mêmes l'inutilité des sublimes leçons que nous

puisons dans l'évangile! Vous répetez sans cesse que, parmi nos disciples et tous ceux qui font profession d'une religion sainte, il est encore des hommes qui réveillent la sévérité du magistrat; que parmi les chrétiens il est autant de crimes que chez les nations qui n'ont pas reçu la doctrine et les lois de Jésus-Christ. Vous nous calomniez en taisant les vertus que le monde ne doit qu'à l'évangile, et le nombre de ceux que ses leçons retiennent dans les voies de la justice, en affectant des parallèles que l'histoire dément, en outrant les crimes des nations soumises à la foi, et en exagérant les vertus de celles qui l'ignorent. Mais fût-il bien vrai que nos leçons eussent si peu d'empire sur les hommes? quoi! vous répondrions-nous, les mortels, trop malheureusement portés aux vices, n'en sont pas même détournés par les préceptes les plus saints, et vous ne craiguez pas que l'erreur, la morale la plus fausse, la plus licencieuse et la plus favorable à leurs penchans, n'ajoute à leurs passions, au nombre de leurs crimes? La vérité ne les corrige pas, et vous ne craignez pas de les voir encouragés par le mensonge?

Gardez au moins pour vous un reproche qui ne peut retomber que sur vous et votre école. Nous en faisons le triste aveu : il n'est que trop de crimes au milieu des chrétiens même. Mais ces crimes au moins nous les proscrivons tous

sans exception, et nous pleurons sur tous. Au lieu d'être le fruit de nos leçons, ils ne vous montrent que l'indocilité de nos disciples. Nous avons averti, nous avons exhorté, nous avons menacé. Le méchant n'a péché contre la vertu, qu'en péchant contre notre Evangile. Mais vous, qu'avez-vous fait pour détourner vos adeptes des vices et des crimes? Que ne faites-vous pas au contraire pour les y engager, pour les y endurcir? S'ils étoient toujours justes et désintéressés, s'ils préféroient le devoir au plaisir, l'honnêteté à la fortune, s'ils avoient l'ame grande et généreuse, s'ils étoient prêts à mourir pour le vrai, c'est contre vous qu'ils pécheroient, c'est contre vos leçons qu'ils auroient à se roidir. C'est en abandonnant la vertu, au contraire, qu'ils se montrent vos disciples. Osez leur reprocher la perversité de leur conduite, et les forfaits les plus monstrueux, ils n'auront, pour vous rendre muet, qu'à vous rappeler vos propres maximes; ils sont méchans, parce qu'ils se sont livrés à leurs penchans, parce qu'ils ont réduit vos leçons en pratique. Ils n'ont pensé qu'à jouir du présent, parce que vous leur dites qu'il n'est point d'avenir; ils sont ambitieux, brigands, avares, personnels, parce que vous leur dites que la vertu est dans leur intérêt; ils sont intempérans, colères, voluptueux, parce que vous leur montrez dans les plaisirs des sens et leurs passions la voix de la nature. Ils sont

fourbes, insidieux, parce que vous leur dites que l'homme seul a fait la loi. Ils sont hardis et endurcis dans leur scélératesse, parce que vous leur dites qu'il n'est point de coupables aux yeux d'un Dieu trop grand pour s'offenser des actions des hommes, trop bon pour les punir. Ils n'ont cessé de croire à la vertu, qu'en commençant à croire à vos leçons. Quelle école est-ce donc que la vôtre? et qu'est-ce que des maîtres qu'il faut abandonner pour avoir droit de blâmer le méchant?

Ah! si ces prétendus philosophes n'ont aucun droit contre les plus pervers de leurs disciples, nous en avons contre eux, et nous les forcerons à rougir de ces crimes mêmes qu'ils voient parmi les nôtres. Puisqu'ils savent si bien les observer, nous oserons leur dire : non-seulement les vices et les crimes de vos adeptes vous appartiennent tous, mais vous serez encore chargés de ceux que vous dites à nous. S'il est encore des méchans parmi les hommes instruits de nos lois, c'est qu'ils les abandonnent dans la pratique, pour adopter les vôtres. Si ce jeune chrétien, si fidèle d'abord à ses devoirs, se relâche de sa première ferveur, c'est vous qui lui avez rendu suspecte la sévérité de nos leçons; c'est vous qui fomentez dans son esprit des doutes sur nos dogmes et nos préceptes. C'est en lisant Rousseau qu'il devient incrédule et passionné; c'est en lisant Voltaire qu'il de-

vient impie et libertin ; c'est en lisant Helvetius qu'il devient impie et égoïste ; c'est en lisant Raynal qu'il devient impie et frénétique ; c'est en vous lisant tous qu'il commence par douter des principes religieux, et finit par secouer le joug de la vertu, pour vivre sans frein et sans remords au gré de ses passions. Vous le verrez peut-être encore dans nos temples ; mais vos leçons et le poison sont déjà dans son cœur, et c'est vous qu'il suivra dans ses dérèglemens.

Nous avons des vicieux et des coupables de toutes les espèces parmi ceux-là même que nous exhortons à toutes les vertus ; mais tandis que cet homme n'a entendu chez nous que les lois de la plus tendre charité, d'un mépris généreux de tout bien périssable, pourquoi vos principes viennent-ils l'attacher à son or, à son argent, à tous les biens terrestres ? C'est vous qui fomentez son avarice, et c'est vous qu'il suivra dans toutes ses usures, dans tous ses monopoles, comme c'est vous que suivent tant de voluptueux, qui n'ont appris que de vous seul à rapporter toutes leurs jouissances à celles de leurs sens, comme c'est vous que suivent tant de prostituées, qui de vous seul apprennent à braver les lois de la pudeur, à justifier le plus vil, le plus infame des commerces. N'est-ce pas vous encore, n'est-ce pas vos leçons que suivent ces ministres ambitieux, ces magistrats d'iniquité, et ces tyrans despotes, à qui vous avez dit que

le vengeur de l'opprimé et le juge des rois n'est qu'un fantôme. Rougissez, j'y consens; mais vous serez forcés de reconnoître vos leçons, votre ouvrage jusque dans ce brigand qui tend ses piéges au voyageur dans la retraite des forêts, jusque dans ce valet assassinant son maître dans l'ombre de la nuit, puisque vous seul leur dites que tout forfait commis dans les ténèbres est un crime impuni.

Ils sont passés de vous aux peuples et aux grands, ces principes affreux, et ils ont fait des monstres; c'étoit là leur effet naturel. Vous nous direz en vain que ces prostituées et ces scélérats ignorent jusqu'au nom de votre école; venez dans ces asyles de nos hôpitaux où la misère enfin et les infirmités les ont conduits, ou bien dans ces cachots trop tard fermés sur eux, une triste expérience vous apprendra, comme à nos prêtres, combien de fois il faut, dans ces instans trop voisins du supplice et de la mort, commencer par détruire vos principes pour leur faire concevoir leurs forfaits, et leur en inspirer le repentir. Et vous saurez alors que presque tout brigand, que toute prostituée est philosophe de votre détestable philosophie; que l'oubli de nos lois, de nos maximes, commença leur dépravation, et que les vôtres l'ont consommée (1). Qu'importe qu'ils ignorent votre

(1) On ne le croiroit pas; il n'est cependant rien de

nom, qu'importe même qu'il y ait eu des brigands avant qu'il n'y eût des philosophes? ceux du jour en sont-ils moins à vous, quand vous seuls rassurez leur conscience et confirmez leurs dogmes? Qu'importe encore qu'il y eût des brigands, des prostituées, des ambitieux et des tyrans avant tous vos Lucrèces? Si la philosophie étoit alors sans nom et sans manteau, les passions avoient tous vos préceptes, toutes vos maximes. Vous leur avez donné le nom de la sagesse, et c'est là votre crime.

---

plus vrai que ce que notre observateur avance ici sur les principes de cette vile engeance qui peuple nos maisons de force. On diroit que les filles de joie ont toutes lu Helvetius, tant elles sont persuadées de tous ses principes sur la pudeur et la continence! Les voleurs semblent avoir lu le Code de la Nature sur la communauté des biens. Leurs confesseurs les trouvent, au contraire, la plupart du temps dans une profonde ignorance de la religion, qui seule peut au moins réveiller les remords. L'instant presse, la mort approche, on fait ce que l'on peut pour les mettre en état de recevoir l'absolution. Mais c'est alors, me disoit un saint prêtre, que j'apprends à détester les faux sages du jour! Ah! on leur applaudit dans les académies; ils ne savent pas eux-mêmes tout le mal qu'ils font dans le peuple!.... Tout cela nous prouve, diront ici certains adeptes, combien ces principes sont naturels, puisqu'on les retrouve jusque dans la canaille. Oui, leur répondrai-je, tout cela vous prouve combien votre philosophie est naturelle à l'ignorance et aux passions, puisque cette canaille l'adopte si facilement, et même sans connoître ceux dont elle lui vient.

Et ne me dites pas que c'est là un abus de la philosophie, qu'on abuse de tout, de la religion même. Vous vous trompez; c'est là l'usage, et non l'abus de vos principes; c'est votre philosophie mise en action. Vous ne verrez pas un de ces êtres lubriques et lascifs, vous ne verrez pas un de ces êtres sourdement féroces, oser se justifier par l'Evangile, et tous pourront montrer dans leur conduite les conséquences les plus directes de vos leçons, et tous y recourront pour voiler les plus crians désordres.

Vous allez m'opposer quelques-uns de vos sages qui, avec vos principes et les prêchant eux-mêmes, ont cependant joui d'une certaine réputation de probité. Vous parlez des Spinosa; vous nommez les Voltaire, les Helvetius, les d'Alembert; je ne nomme personne; mais j'ose demander à quoi se réduit donc chez vos philosophes cette réputation de probité? Certes, il me paroît qu'elle s'obtient à bon marché, et peut se soutenir sans de bien grands efforts. Leur honnête homme, à peu de chose près, est celui qui a su mettre la loi dans l'impuissance de prouver, de punir le délit. Il ne volera pas s'il n'a point de besoin. Tant qu'il aime l'épouse, il ne cherchera pas le lit de l'étrangère; il sera officieux par caractère ou par ostentation, ou parce qu'il faut bien au moins se procurer quelques-unes de ces jouissances que la conscience ne nous reproche pas; il proté-

gera ses vassaux, parce qu'il sait très-bien le fruit qu'il doit tirer lui-même de leurs travaux et de leur aisance. Mais en coûte-t-il tant de ne pas rechercher le bien d'autrui, quand l'infamie est attachée au vol? En coûte-t-il beaucoup de venir au secours de l'indigence, quand on est né dans l'opulence, quand on a chèrement vendu des productions qui tirent tout leur prix de leur venin; quand, à force d'intrigue et de cabale, on a accumulé sur sa tête les pensions, les bienfaits d'un mylord ou d'un prince, qui croit ne protéger que les lettres, et qui paie l'erreur, l'impiété au prix de l'or? En coûte-t-il beaucoup de hasarder quelques largesses, quand on a, pour publier sa bienfaisance, toutes les bouches et toutes les trompettes de la renommée? Si c'est là que se borne l'idée que vous avez de la vertu, je conçois qu'à ce prix votre soi-disant sage peut être honnête homme. Mais si j'avois de la vertu des idées un peu plus relevées, si, pour croire à la grande probité de vos Socrates, j'exigeois de leur part quelques grands sacrifices, qui nous montrent le sage maître de ses passions; si, pour être honnête homme, il falloit que le plaisir ne l'emportât jamais sur le devoir, s'il falloit étouffer tout penchant, tout desir désordonné, respecter en tout temps et l'épouse et la fille de son prochain, ne jamais violer les lois de la pudeur et de la chasteté, être ou fidèle époux ou célibataire

continent; si, pour être honnête homme, il falloit être juste en quelque circonstance qu'on se trouve, et lors même qu'on souffre des besoins, résister à la tentation ou d'un gain illicite, ou d'une acquisition frauduleuse, d'un larcin bien secret; si, pour être véritablement humain et charitable, au lieu de donner peu et avec faste quand on a beaucoup, il falloit savoir souffrir soi-même une partie des besoins pour alléger ceux du nécessiteux; s'il ne suffisoit pas d'avoir dans la bouche les mots de tolérance, d'humanité, d'amour universel, quand on nourrit dans son propre cœur tout le ressentiment de la haine, de l'inimitié, de la jalousie, quand on n'est tolérant que pour ceux qui nous croient de grands hommes; s'il ne suffisoit pas d'afficher si souvent le mot de vérité, quand on outrage si souvent la vérité dans tous ses écrits, quand on ment par esprit de parti, quand on ment par orgueil, quand on ment par opiniâtreté; ni celui de vertu, quand on répand dans ses productions les principes de tous les vices; ni celui de probité, quand on croit tout permis à l'intérêt, quand on n'a d'autre frein que les yeux du public, ou la verge des licteurs; s'il falloit rendre à l'homme ce qui est à l'homme, et à Dieu ce qui est à Dieu; si le plus grand des crimes étoit d'éloigner l'homme de la Divinité, de pervertir les cœurs par des écrits lascifs, et les esprits par des écrits impies; si, pour être

honnête homme, il falloit enfin, jusque dans les ténèbres, vivre, écrire, penser comme un juge sévère de soi-même, comme l'ami d'un Dieu qui pénètre dans les replis du cœur, et dont le seul aspect suffit pour éloigner de toute action vicieuse; quel seroit, je vous prie, le nombre de vos sages, dont vous vanteriez avec une certaine confiance la probité parfaite? Je ne nomme personne; mais je le dis avec franchise, vos apothéoses me sont toutes suspectes. Votre sage, honnête homme, malgré tous vos éloges, peut avoir encore bien des vices, dont vous ne parlez pas; et le silence même de ses panégyristes me fait craindre qu'il ne lui ait manqué bien des vertus, dont ils affectent de ne pas seulement prononcer le nom quand ils parlent de lui. Je tremble quand j'entends les oraisons funèbres de vos grands coryphées, qu'on ne puisse leur appliquer ces terribles paroles : *Laudantur ubi non sunt; cruciantur ubi sunt.* On les loue où ils ne sont plus, on les punit où ils sont. Eh! comment voulez-vous me persuader de ce héros de votre philosophie, qu'il a été fidèle à toutes les vertus? Il eût menti à toute votre école, à toute sa doctrine, s'il se fût montré juste malgré son intérêt, tempérant malgré ses appétits, bienfaisant malgré son amour-propre, citoyen malgré son égoïsme, modeste malgré sa vanité, ami constant malgré tous ses caprices, généreux malgré toutes ses passions.

Non, je ne croirai pas, je ne croirai jamais qu'on puisse tant écrire en faveur du vice, et toujours agir sans blesser la vertu.

C'est donc en vain qu'on nous répétera que les erreurs de l'esprit n'influent ni sur les mœurs des philosophes, ni sur les mœurs des peuples, nous dirons toujours à ceux que nous voulons conduire à la vertu : Tout homme persuadé qu'il peut suivre sans crime et sans distinction, tous ses plaisirs, toutes ses affections, est la brute livrée à ses penchans. Ses principes sont trop licencieux pour que ses mœurs soient moins suspectes. Veillez sur cette tendre vierge que sa pudeur vous rendoit si chère. Si le sage aux dogmes lascifs a jeté l'œil sur elle, vous pleurerez bientôt sur l'innocence qu'il cherche à lui ravir. Qu'il soit chassé de vos foyers. Le respect pour le lit de l'étranger n'est à son école qu'une erreur de préjugé; il saura l'insinuer à propos cette maxime odieuse; elle sera bientôt celle de votre épouse. Veillez à votre propre sûreté; éloignez ce Diogène moderne. La nature à ses yeux a rendu les biens communs; si l'occasion se prête à ses principes, ne cherchez pas ailleurs ce qui pourra manquer à vos trésors. Fuyez encore, fuyez ce nouvel Aristippe, que vous aviez la bonhomie de croire votre ami; ses sermens fussent-ils les garans de sa constance, l'intérêt et l'utile sont toutes les vertus de son école; la fortune et ses

lueurs suffisent pour en faire l'ennemi dangereux. Fuyez enfin tous ces maîtres d'une sagesse amie de l'erreur et de l'impiété; s'ils ont quelques vertus auxquelles leur esprit ne croit pas, l'occasion seule leur manqueroit pour montrer tous les vices auxquels leur cœur est attaché.

Malheur à tous les peuples qui eurent confiance à leur école! Demandez au Romain en quel instant il vit la corruption et la perversité, la dépravation la plus complète régner dans sa patrie, et il vous répondra qu'avec l'école des Leucipe, des Diogène, des Démocrite, des Epicure, des Cratès, des Théodore entrèrent à la fois dans ses murs les erreurs de Lucrèce et les mœurs des cyniques. Demandez à la Grèce quelles causes avoient fait disparoître dans ses villes les vertus antiques; elle vous répondra: en chassant de leur sein des légions d'adeptes de toutes les écoles, parce que leur exil pouvoit seul rappeler le respect pour les mœurs, et la prospérité et la tranquillité de l'Etat. Demandez à ce qui vous entoure en France, en Angleterre, depuis combien d'années sont connus dans nos foyers ces effrontés sophistes si communs dans toutes les classes, qui ne connoissent plus de Dieu que le plaisir, de loi que l'intérêt, qui réclament sans cesse contre l'autorité; depuis combien de temps nous connoissons chez nous cette nuée de cé-

libataires libertins, d'enfans dénaturés, de jeunes débauchés, de Laïs fastueuses, de riches sans pudeur, de traitans en faillite; depuis quel temps enfin le luxe, la dépravation ont semblé tout confondre en pervertissant tout, et dites-nous ensuite si l'expérience seule de mon siècle ne vous démontre pas que des erreurs sans nombre, qui infestent la société, les plus funestes aux mœurs publiques sont ces opinions anti-morales répandues dans toutes les productions de nos sages modernes.

Quel citoyen ami de la patrie, instruit que le bonheur d'un peuple est dans ses mœurs, que les mœurs sont perdues quand le cœur est tout aux passions, l'esprit tout à l'erreur; quel citoyen zélé pour la vertu, les verroit donc par-tout sans crainte, sans alarmes, ces productions anti-morales, impies et scandaleuses? O vous, sur qui l'Etat se repose du soin de réprimer également et l'auteur licencieux, et le libraire avare, qui ne voit dans l'erreur qu'il achète que le produit décuple de l'erreur qu'il vendra, puisse le ciel encore ajouter à votre zèle, à la rigueur des lois qui tant de fois flétrirent le sophiste immoral et le sophiste impie!

Et vous qui trop souvent avez vu l'avarice éluder l'arrêt du magistrat, n'ajoutez pas vous-même à l'infraction. Soyez au moins, soyez vous-même le magistrat de vos enfans. Qu'ils soient instruits, sans doute, nous en formons

le vœu autant que vous, et plus que vous encore, nous desirons que la science et la lumière se répandent; mais est-ce dans des sources empoisonnées, qu'il faudra leur apprendre à la puiser?

Et vous-même tremblez que votre présomption ne soit punie. Il faut des études que vous n'avez point faites; il faut une attention à laquelle vous n'êtes pas assez exercé pour démêler l'erreur et le sophisme. J'ai vu peu de lecteurs qu'ils n'aient séduits. Je tremble pour tous ceux que la simple curiosité entraîne: elle est déjà un crime. Celui qui aime franchement la vérité, redoute les appâts du mensonge, celui qui craint l'abîme ne s'en approche pas.

Je veux que le talent et tout l'art possible se montrent dans plusieurs de ces productions d'une fausse sagesse; je veux même qu'il y ait des vérités utiles en elles-mêmes. L'erreur est-elle moins dangereuse quand elle est mieux ménagée? Le reptile caché parmi les fleurs est-il moins venimeux. Au nombre de ces mets divers dont on couvre vos tables, s'il en étoit un seul où, sans le désigner, on vous dît qu'une main ennemie a mêlé du poison, vous les jeteriez tous. L'amour de la vertu et de la vérité, l'amour de l'innocence, le zèle pour la foi et pour les mœurs doivent-ils vous inspirer des précautions moins sages?

Que toute cette fausse philosophie cherche donc à cacher, autant qu'elle pourra le danger de ses erreurs, nous n'en serons pas moins zélés à vous prémunir contre la séduction, nous n'en dirons pas moins : loin de vous toutes ces productions où le mensonge ne peut plaire à l'esprit que pour introduire le vice dans le cœur ; et loin de vous surtout ces hommes qui ont osé vous dire que l'erreur elle-même a perdu dans leur bouche tout ce qu'elle a de dangereux pour la vertu. Cette précaution suffit pour indiquer l'homme qui veut séduire ; elle suffit pour faire détester son école.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.



